

XÉNOPHON-CYROPÉDIE

Traduction Pierre Chambry

NOTICE SUR LA CYROPÉDIE

Dans ses *Nuits Attiques*, *XIV, 3*, Aulu-Gelle nous apprend que les deux plus illustres disciples de Socrate, Platon et Xénophon, n'avaient pas l'un pour l'autre les sentiments d'une sincère amitié. La preuve en est, dit-il, « que Xénophon ayant lu les deux premiers livres, qui avaient paru d'abord, du célèbre ouvrage de Platon sur la meilleure constitution et le meilleur gouvernement, prit position contre lui et composa un tout autre plan d'administration royale, intitulé *Cyropédie*. » Nous n'avons pas de raison sérieuse de révoquer en doute ce passage d'Aulu-Gelle, et il pourrait servir à dater approximativement la *Cyropédie*, si nous avions la date exacte de la *République*, mais elle reste matière à conjectures. Pour la *Cyropédie*, il est certain que le chapitre final n'est pas antérieur à 362 av. J.-C. ; quant au corps de l'ouvrage, on le place entre 378 et 362 : il n'est guère possible de préciser davantage.

Quant au dessein d'opposer ses vues à celles de Platon, il semble visible dans plusieurs ouvrages de Xénophon.

A l'*Apologie de Socrate* et au *Banquet* s'opposent l'*Apologie* et le *Banquet* de Xénophon, au communisme de la *République*, la vie familiale de l'*Économique*, à la peinture du tyran dans la *République*, l'opuscule d'*Hiéron*, et en général aux dialogues de Platon les *Mémorables* et beaucoup de passages disséminés dans les oeuvres de Xénophon. Mais il n'y a pas d'ouvrage où cette opposition soit plus marquée que dans la *Cyropédie*. Xénophon et Platon, tous les deux disciples de Socrate, sont comme leur maître, des contempteurs de la démocratie athénienne, qui s'en remet à la fève du choix des magistrats ; mais leur idéal, assez semblable sur certains points, diffère considérablement sur d'autres. Xénophon, attaché à la famille, ne pouvait considérer le communisme de la *République* que comme une divagation puérile ou perverse, et le gouvernement des philosophes devait d'autant moins lui plaire que cette idée du Bien sur laquelle ils doivent avoir constamment les yeux, Platon ne la définissait point et que, bien qu'il la comparât au soleil, elle restait à l'état de nébuleuse pour ses auditeurs. Cet idéal lui parut certainement trop haut et trop vague, et il essaya d'en proposer un autre qu'il incarna dans la personne du conquérant le plus célèbre qu'on eût vu jusque-là. Il le prend à sa naissance et le conduit jusqu'à sa mort. Nous le voyons agir et l'entendons parler ; sa vie tout entière est un modèle et sa mort même un enseignement. Dès l'enfance il annonce ce qu'il sera plus tard. Les dieux lui

ont donné de grandes qualités, la beauté du corps, la bonté de l'âme et l'amour de l'étude et de la gloire au point d'endurer toutes les fatigues et d'affronter tous les dangers pour être loué.

Que ne peut-on attendre d'un enfant ainsi doué ? Il suffit de lui donner une éducation appropriée pour en faire un héros. Xénophon, tout comme Platon, attache à l'éducation une importance capitale. C'est elle, qui, à leurs yeux, décide du destin des individus et des peuples. Or l'éducation qui a paru la meilleure aux yeux de Xénophon est l'éducation spartiate. Cyrus apprend à l'école de ses maîtres à vivre de pain et d'eau et d'une botte de cresson. Il pratique tous les jeux et tous les exercices qui peuvent développer son corps, et il s'applique à devenir, parmi ses camarades, le meilleur coureur, le meilleur cavalier, le meilleur acontiste. Quand il est en âge de commander, convaincu qu'on n'obtient une obéissance volontaire de ses subordonnés qu'en se montrant supérieur à eux, il donne l'exemple de l'endurance, du sang-froid, de la bravoure, il fait voir qu'il connaît à fond la tactique et que, sans commettre lui-même aucune faute, il sait profiter de celles des ennemis. Il est audacieux, mais à bon escient ; il est ménager de ses hommes et ne les expose que lorsqu'il est sûr d'avoir l'avantage. Enfin, et ceci est un trait tout à fait grec, il sait parler et il ne tente aucune opération qu'il n'en ait prouvé l'utilité et montré les chances de succès dans un discours à ses officiers. La victoire gagnée, il traite les vaincus avec humanité, et, s'il a reconnu en eux des hommes de courage, il sait leur témoigner son admiration et les gagner à son parti. C'est ainsi qu'il s'attache l'armée des Égyptiens, qui seuls s'étaient bravement comportés dans la débâcle de l'armée de Crésus. Admirable dans le commandement, il l'est encore dans toutes les circonstances de la vie par sa tempérance, sa chasteté, sa modération. Il est d'une telle générosité qu'il ne garde rien pour lui ; il aime rendre service et faire plaisir, car il aime être aimé, et il ne néglige rien pour gagner l'affection de ses sujets. Enfin, et ceci prime tout le reste aux yeux de Xénophon, il est pieux, il ne fait rien sans consulter les dieux. Il n'oublie jamais de les prier et de les remercier, persuadé que sans leur aide l'homme est incapable de se conduire et de réussir dans ses entreprises.

Tel est l'idéal du chef tel que le conçoit Xénophon. Cet idéal n'est point fondé, comme celui de Platon, sur les principes d'une métaphysique profonde. Il s'est formé de ses propres expériences dans la Retraite des Dix-Mille et dans la guerre d'Asie où il accompagna Agésilas. Agésilas lui-même lui a fourni beaucoup de traits ; d'autres sont empruntés à Cyrus le Jeune, et d'autres à l'enseignement de Socrate. Quand Cyrus parle et moralise, il n'est que l'interprète des idées morales que Xénophon tient de son maître. Mais les qualités qui ressortent le plus dans l'idéal du chef selon Xénophon sont les qualités du grand capitaine. Le chef de l'État est avant

tout un chef d'armée. Dans les cités grecques toujours en guerre, le premier soin de l'homme d'État est d'organiser la défense contre l'ennemi et d'agrandir son propre territoire. C'est à la classe des guerriers que va aussi l'attention de Platon : il consacre à leur formation presque toute la première moitié de son ouvrage. Ce qui distingue ses vues de celles de Xénophon, c'est d'abord qu'il associe les femmes à la guerre, ce que Xénophon se gardera bien de proposer, et c'est ensuite qu'il ne laisse pas le gouvernement entre les mains des guerriers, mais le remet uniquement à ceux d'entre eux qui, véritables philosophes, sont capables d'atteindre par la dialectique jusqu'à l'idée du Bien. Xénophon, homme de guerre plutôt que philosophe, confie au contraire le gouvernement au chef de l'armée qui a la force pour se faire obéir. Le défaut capital de la cité grecque, c'est qu'elle est toujours divisée en deux partis, celui des pauvres et celui des riches. Platon cherche à y ramener l'unité par le communisme des biens, des femmes et des enfants, qui, imposé aux guerriers, doit supprimer toute jalousie à leur égard. Le moyen de Xénophon est plus simple et plus pratique, bien qu'il soit d'une application rare et difficile. C'est la volonté du chef suprême qui établira l'unité. L'État est conçu comme une armée, et tout le talent politique de Cyrus consiste à donner à l'État l'organisation en usage dans l'armée. Quand il voulait mettre ses troupes en mouvement, il faisait connaître ses ordres aux myriarques, qui les faisaient passer aux chiliarques, qui à leur tour les transmettaient aux lochages, qui les faisaient parvenir par les officiers inférieurs dans les rangs des soldats. C'est sur ce modèle que Cyrus, une fois vainqueur des peuples de l'Asie, organise son empire. Les grands de sa cour sont chargés de faire connaître ses volontés ou de gouverner les provinces en son nom. Leur cour est établie sur le modèle de la sienne, et ils se font obéir comme lui, par l'intermédiaire de leurs officiers, des peuples qu'ils ont à gouverner. Pour que ses ordres parviennent plus vite jusqu'aux extrémités de son immense empire, Cyrus institue un service des postes qui fonctionne jour et nuit, et pour s'assurer de l'obéissance exacte des gouverneurs de province, il a des espions de confiance, qu'on appelle les yeux du roi. On le voit, l'idéal de Xénophon, c'est un roi aussi absolu que possible, mais un roi intelligent et bon, supérieur en tout à ceux qu'il commande, et qui ne gouverne que pour le bien de ses sujets. Si élevé que soit cet idéal, il semble plus facile à atteindre que celui de Platon ; il sera même bientôt réalisé en partie par Alexandre, et plus tard par César et par Auguste ; mais la réalisation dure ce que dure le grand homme et périt avec lui.

Que deviennent les peuples sous un tel gouvernement ? Il faut distinguer le sort des peuples vainqueurs et celui des peuples vaincus. Voici d'abord comment l'État des vainqueurs, les Perses, est dépeint par Xénophon. Il se réduit, comme les États grecs, à une seule ville, la capitale. Dans cette ville il

Il y a une grande place nommée Éleuthère (place de la Liberté), autour de laquelle sont bâtis le palais du roi et les édifices publics. Elle est divisée en quatre parties destinées aux enfants, aux adolescents, aux hommes faits, aux vieillards. Les enfants se rendent très jeunes à l'endroit qui leur est réservé. Leurs maîtres leur inculquent la notion du juste et de l'injuste, leur apprennent à être reconnaissants, tempérants et obéissants, à supporter la fatigue, la faim et la soif, à tirer à l'arc et à lancer le javelot. Ils prennent leur repas en commun, et n'ont pour se nourrir que du pain, du cresson et de l'eau. A dix-sept ans, ils font partie de la classe des adultes ; ils passent leurs nuits autour des édifices publics, et sont, le jour, aux ordres des magistrats. Ils accompagnent le roi à la chasse, exercice qui développe l'adresse et le courage, et qui est un excellent entraînement pour la guerre. Après dix ans de ces exercices, ils passent dans la classe des hommes faits, où ils restent vingt-cinq ans ; ils sont eux aussi aux ordres des magistrats et vont à la guerre. Une fois entrés dans la dernière classe, ils sont dispensés du service militaire, ils nomment à tous les emplois et jugent les affaires publiques et privées.

Ici encore Xénophon se rencontre avec Platon sur une foule de points où tous les deux ont pris Sparte pour modèle. C'est à Sparte qu'il y a deux classes d'hommes, ceux qui sont assez riches pour se consacrer tout entiers au service de l'État, les Spartiates, et ceux qui sont obligés d'avoir un métier pour vivre, et de nourrir les autres, les périèques et les hilotes. A Sparte encore, on enlève de bonne heure les enfants à leur famille pour les confier à l'État. On les forme à l'obéissance, on les rend forts et courageux et on les endure aux privations pour les préparer à la guerre. Tous ceux qui peuvent vivre sans travailler sont voués au métier des armes et passent leur vie au service de leur pays.

Quand les conquêtes de Cyrus eurent ajouté à l'empire des Perses une foule de nations, les vainqueurs gardèrent pour eux le système d'éducation qui leur avait si bien réussi, et ils furent associés par Cyrus au gouvernement de l'empire. Les vaincus furent traités à peu près comme les périèques à Sparte. Obligés de nourrir leurs vainqueurs, ils furent exclus de l'éducation réservée aux Perses et à leurs alliés, écartés du gouvernement, de l'administration et de l'armée, et privés de leur liberté, en échange de quoi Cyrus leur procura la paix, l'abondance et la justice.

On voit en quoi l'idéal de la Cyropédie se distingue de l'idéal de la République de Platon. Platon attend la cessation des maux de l'humanité de la philosophie qui éclairera les hommes sur leur véritable bien, qui est la justice ; Xénophon, homme de guerre et homme pratique, l'attend d'une conquête qui unifiera les peuples et d'un conquérant doué de toutes les vertus. Aucun d'eux n'attend rien de bon du peuple, s'il ne se laisse

gouverner par ceux qui sont meilleurs que lui.

Pourquoi Xénophon a-t-il choisi Cyrus et la monarchie des Perses pour représenter son idéal de gouvernement ? C'est sans doute parce que Cyrus était le seul grand conquérant dont le nom fût parvenu en Grèce et que, son histoire à demi-léendaire étant mal connue des Grecs, il pensait avoir le droit de la modifier selon ses vues. Et de fait il a donné bien des entorses à la vérité historique, telle que nous pouvons la connaître. Tout d'abord il donne Cyrus pour un fils des dieux, un descendant de Zeus par Persée. Il est visible qu'il voulait assurer à son héros le prestige d'une origine divine ; c'est ainsi que les Grecs voyaient dans les héros des rejetons des dieux. Ctésias nous dit au contraire que Cyrus appartenait à la tribu sauvage des Mardes. Hérodote, entre quatre versions, choisit la plus vraisemblable et dit qu'il descendait des Achéménides, famille perse de Pasargades. Ctésias déniait à Cyrus toute parenté avec Astyage. Hérodote adopte au contraire la version qui présentait Cyrus comme un petit-fils d'Astyage. Xénophon la complète en créant de toutes pièces le personnage de Cyaxare fils d'Astyage, prince dont l'incapacité contraste avec le génie de Cyrus. L'avantage de cette création, c'est que Cyrus héritera justement du royaume des Mèdes, qu'il reçoit en dot avec la main de la fille de Cyaxare : un prince ainsi parfait ne pouvait, comme le raconte l'histoire, faire la guerre à son grand-père et le déposer. Maître des Perses et des Mèdes, Cyrus, d'après Xénophon, marche contre les Assyriens et Crésus ligués contre lui : en réalité, c'est à Crésus seul qu'il eut d'abord affaire. D'après Hérodote, Crésus fut mis sur un bûcher pour être sacrifié à la colère du vainqueur, et ne fut sauvé que par l'intervention d'Apollon. Xénophon a supprimé cette légende, en contradiction avec la modération et la douceur de son héros. Il n'a garde non plus de rapporter, comme Hérodote, la sottise de la colère de Cyrus contre le Gynde qui a emporté un de ses chevaux blancs, et qu'il punit en mettant son lit à sec. Contrairement à la chronologie, Xénophon ramasse ensemble les grands événements de la carrière du conquérant. Il omet toutes les expéditions qu'il fit en Orient, et, après la défaite de Crésus, le fait marcher sur Babylone, qu'il prend par un trait de génie, en détournant l'Euphrate. Il est vrai que c'est aussi la version d'Hérodote ; mais une inscription cunéiforme, dont il est impossible de récuser le témoignage nous apprend que Cyrus entra dans Babylone sans combat, le roi Nabounâhîd ayant été abandonné et trahi par les prêtres et par la noblesse. La Cyropédie attribue à Cyrus la conquête de l'Égypte : ce fut l'oeuvre de son fils Cambyse. Ctésias fait mourir Cyrus dans une expédition contre les Derbices, Hérodote le fait mourir dans une expédition contre les Massagètes. A cette mort violente, juste punition de ses injustes conquêtes, Xénophon a substitué une mort paisible et théâtrale. Au moment où il va s'éteindre de vieillesse, Cyrus, entouré de tous les siens,

disserte sur l'immortalité, comme Socrate dans le Phédon. Ici, comme au reste dans toute la *Cyropédie*, Cyrus n'a rien d'oriental : c'est un Grec cultivé, c'est même un vrai disciple de Socrate. Le long chapitre 6 du livre I, où Cyrus écoute les leçons de son père sur l'art de commander une armée, semble être le développement des leçons que Socrate fait à divers auditeurs dans les quatre premiers chapitres du livre III des *Mémorables*. Non content de faire parler Socrate par la bouche de Cambyse, il le fait paraître lui-même dans l'entourage de Cyrus ; le sage précepteur de Tigrane, fils du roi d'Arménie, que celui-ci fait mettre à mort, sous prétexte qu'il lui a volé l'affection de son fils, n'est autre que le maître vénéré de Xénophon, si injustement condamné à la ciguë par les Athéniens.

Les mêmes libertés qu'il prend avec l'histoire, Xénophon les prend aussi avec la géographie. Il assigne à des peuplades des emplacements où elles n'ont jamais résidé. Les Hyrcaniens habitaient la côte orientale et méridionale de la mer Caspienne, les Saces étaient établis à l'est de la Bactriane : les uns et les autres deviennent dans la *Cyropédie* voisins des Babyloniens. Les Cadusiens qui habitaient au nord de la Médie, entre la mer Caspienne et le Pont, se trouvent aussi transposés dans le voisinage des Assyriens et séparés de la Médie.

Les mœurs des Perses ne sont pas décrites avec plus d'exactitude que le caractère du vrai Cyrus : ce sont les mœurs d'Athènes et de Sparte que l'on retrouve dans la *Cyropédie*. Ne parlons pas des dieux, Zeus, Hestia et les autres. C'était l'usage chez les historiens de donner les noms des dieux grecs aux divinités barbares avec lesquelles on pouvait les identifier. Zeus est Ormuzd et Hestia le feu divin. Mais, pour nous borner à quelques traits, l'habitude de se coucher à table, les trois libations dans un repas, le mot d'ordre à l'armée, l'ordre de marche pendant la nuit, la place de la cavalerie, l'holocauste ne sont pas des usages perses, mais helléniques. Ce sont surtout les usages de Sparte que Xénophon attribue aux Perses dans l'éducation, la politique et la guerre. Ce sont les Spartiates, et non les Perses qui honorent les vieillards, qui ne se piquent de rien et ne détournent pas les yeux de devant eux, qui pratiquent les repas en commun, qui marchent au combat vêtus de rouge, la couronne en tête, qui placent des officiers au premier rang : ce sont leurs mouvements tactiques que Cyrus enseigne à ses troupes ; les inspecteurs et conseillers dont il parle, IV, 5, 17, ressemblent aux éphores, et les *homotimes* aux *dmoioi* de Lacédémone.

La *Cyropédie* n'est donc pas une oeuvre d'histoire, comme le bon Rollin et d'autres l'ont pensé. Ils auraient dû en croire Cicéron qui, dans une lettre à son frère Quintus, la juge ainsi : « La *Cyropédie* n'est pas un livre écrit selon la vérité de l'histoire, mais à l'image d'un gouvernement juste. » Nous avons

déjà dit que pour donner la vie à ses idées, Xénophon les avait incorporées dans Cyrus, et que pour le montrer en action, il avait refait à sa façon l'histoire de ses campagnes et de ses conquêtes. Il aboutit ainsi à faire une oeuvre d'un genre nouveau, le roman historique, dont il est le créateur. Il y avait en effet dans cet esprit si pratique et si sensé une veine de romanesque et de grandes qualités d'artiste. Il avait le don de faire vivre des caractères et d'imaginer des contes. Le plus parfait des caractères de la *Cyropédie* est naturellement celui de Cyrus que nous avons déjà décrit. Le plus vivant, après celui de Cyrus, est celui de son oncle Cyaxare, roi pusillanime, colérique, ami du vin et des femmes, incapable, et jaloux de son neveu. Parmi les rois ennemis de Cyrus, Crésus offre le curieux exemple d'un prince détrôné, qui, par sa résignation philosophique et la sagesse de ses conseils, devient l'ami de son vainqueur ; le roi d'Assyrie au contraire est un tyran furieux que le moindre dépit pousse aux cruautés les plus atroces. Autour de Cyrus, Xénophon n'a mis que des gens sympathiques ; c'est d'abord Chrysantas, l'homme de bon conseil, qui sait deviner et prévenir les désirs du maître ; c'est le plébéien Phéraulac dont l'intelligence, l'activité, l'obéissance ont gagné le coeur de Cyrus ; c'est Hystaspe, jaloux de la faveur de Chrysantas ; c'est Gobryas, le père infortuné qui brûle de venger sur le roi d'Assyrie la mort de son fils ; c'est Gadatas, la malheureuse victime du roi d'Assyrie, qui s'attache avec reconnaissance à son vengeur Cyrus ; c'est enfin le vaillant Abradatas et sa femme Panthée. Panthée est une des créations les plus heureuses de Xénophon. Elle rappelle l'Andromaque d'Homère par sa tendresse pour son mari ; mais elle en diffère par un courage tout spartiate. Tandis qu'Andromaque supplie son époux de ne point s'exposer à la mort, Panthée conjure le sien de se montrer digne de Cyrus ; mais en dépit de son courage, elle reste femme, et touchante : elle suit le char de son mari, qu'elle couvre de baisers, jusqu'à ce qu'il se retourne et lui dise de se retirer. Tous ces caractères ont un défaut : c'est qu'ils sont des esquisses plutôt que des portraits. On les distingue les uns des autres par quelque trait dessiné avec finesse ; mais le fond du personnage n'apparaît pas. Cyrus lui-même, à qui Xénophon attribue tant de vertus, est un caractère incomplet, parce que les inclinations secrètes de son coeur nous restent cachées. On voit très bien le héros, pas assez l'homme. Il lui manque quelques imperfections pour le rapprocher du lecteur, et réveiller son attention.

Ce qui plaît le plus dans la *Cyropédie* ce sont les beaux récits de bataille, de ruses de guerre, de chasse, de malheurs et de cruautés, de récréations et de tendresses familiales. Il y a quelque chose d'épique dans le récit de la première bataille où le jeune Cyrus, comme un chien courageux qui court sur un sanglier, se précipite sur l'ennemi, en appelant à grands cris Cyaxare. Tous les récits de bataille sont d'une lumineuse clarté : on y sent

l'homme de guerre qui a vu commander Agésilas et qui a commandé lui-même.

Un général incapable d'inventer des stratagèmes, dit Xénophon, doit renoncer à la guerre. Il en a rapporté, à titre d'exemples, quelques-uns qui excitent un vif intérêt, par exemple l'expédition secrète contre le roi d'Arménie, et le légendaire détournement de l'Euphrate, qu'Hérodote avait déjà fait connaître. La première chasse de Cyrus est aussi un morceau d'une grande beauté : le plaisir qu'il y prend, l'ardeur téméraire qu'il y déploie annoncent le guerrier qu'il sera dès la première bataille. En nous racontant la chasse où le roi d'Assyrie perce de sa main le fils de Gobryas, dont le seul tort est d'avoir tué deux bêtes qu'il a manquées, lui, le roi, et la scène de cour où il fait châtrer Gadatas, coupable d'avoir plu à une de ses concubines, Xénophon a su exciter en nous la plus vive pitié pour les victimes et la colère et l'indignation contre l'abominable tyran. Mais les récits les plus célèbres sont ceux du séjour de Cyrus enfant à la cour d'Astyage et des malheurs d'Abradatas et de Panthée. Le tendre père de famille qu'était Xénophon a peint avec bonheur le babil du jeune Cyrus qui révèle sous sa candeur tant de finesse et de raison. Sa frugalité, sa générosité, sa jalousie contre l'échanson Sacas sont exprimées en des scènes charmantes où l'enseignement moral, dissimulé sous l'agrément des entretiens, fait une impression d'autant plus profonde qu'il sort de la bouche naïve d'un enfant. Quant à l'épisode de Panthée et d'Abradatas, le mari et la femme qui s'aiment si tendrement, mais qui tous deux font passer l'honneur avant la passion, il est en tout point digne de l'épopée, et la scène des adieux dans Xénophon ne pâlit point devant celle de *Illiade*, où Andromaque adresse à son mari qui va mourir de si touchantes supplications.

D'où vient cependant qu'avec tant de belles peintures et de si beaux récits, la *Cyropédie* ne laisse pas d'être froide ? C'est qu'après chacun des épisodes l'action s'interrompt pour faire place à l'enseignement, et que l'esprit, partagé entre les sentiments qui émeuvent l'imagination et les dissertations qui s'adressent à la raison, s'impatiente de ces perpétuelles interruptions qui lui gâtent son plaisir. C'est un défaut inhérent au roman didactique et Fénelon, malgré sa brillante imagination, n'y a pas plus échappé que Xénophon. Mais « une morale nue apporte de l'ennui », et bien des gens préfèrent qu'elle soit parée de quelque agrément. En tout cas, la haute valeur de la *Cyropédie* n'est pas à démontrer. Elle a été chez les Romains un des livres les plus admirés. Scipion l'Africain, le destructeur de Carthage, l'avait toujours en main, dit Cicéron. Elle est en effet le bréviaire du général d'armée : toute la science de la guerre y a été condensée par un homme d'une intelligence supérieure et d'une expérience consommée, et, tant que l'humanité sera exposée à la guerre, et elle le sera tant que

l'orgueil et la jalousie, la colère et la rancune et cent autres vices resteront inhérents à la nature humaine, la *Cyropédie* devra être lue par tous ceux qui sont appelés à commander et à gouverner les peuples.

Le dernier chapitre de la *Cyropédie* est un objet de controverse. C'est une sorte d'appendice qui ne s'harmonise pas avec le dessein de l'ouvrage. Le but de la *Cyropédie* est de montrer l'excellence des institutions de Cyrus, dont beaucoup durent encore au temps de l'auteur ; le but de l'épilogue est au contraire de faire voir que la décadence de l'empire perse commença aussitôt après la mort de Cyrus et que, si quelques-unes de ses institutions ont subsisté, l'esprit original s'en est retiré. La *Cyropédie* est favorable aux Perses et à Cyrus ; l'épilogue leur est tout à fait hostile. Plusieurs passages sont même en contradiction avec le reste de l'ouvrage. Cependant la langue et le style sont les mêmes dans les deux. Que penser de cet épilogue ? Est-il authentique ? La plupart des savants y voient l'oeuvre d'un faussaire, qui était familier avec la pensée et la langue de Xénophon. On a supposé aussi qu'une personne qui touchait de près Xénophon, un neveu peut-être, avait composé cet épilogue, et publié la *Cyropédie* seulement après la mort de l'auteur. D'autres attribuent l'épilogue à Xénophon lui-même, et supposent qu'il le rattacha à son ouvrage, après un long intervalle, comme il le fit pour *l'État des Lacédémoniens*, où il ajouta une sorte de palinodie, qui fut intercalée au XIVe chapitre.

Cet épilogue ne peut pas avoir été écrit avant l'année 362/1 avant J.-C., car les faits mentionnés au paragraphe 4 se rapportent à cette année-là. Combien d'années le séparent de la composition du corps de l'ouvrage, nous n'avons pas, je l'ai déjà dit, de point de repère pour le déterminer avec quelque précision.

Notre traduction de la *Cyropédie* a été faite sur le texte de Hertlein (Berlin, Weidmann). Nous l'avons confrontée avec l'élégante traduction de Gail, revue (à peine) par Personneaux (Charpentier 1873) et la traduction plus négligée de Talbot (Hachette, 1893), ainsi qu'avec la traduction anglaise de Miller (Londres, Heinemann, 1814), plus exacte que les traductions françaises, mais moins élégante. Grâce aux améliorations dont le texte a été l'objet, et aux progrès de l'exégèse chez les divers éditeurs de la *Cyropédie*, nous croyons avoir éliminé un nombre imposant de contre-sens et de faux sens que les traducteurs français se sont fidèlement transmis depuis Larcher jusqu'à Talbot. Si notre traduction n'a pas d'autre avantage sur celles de nos devanciers, elle a au moins, si l'amour-propre ne nous abuse pas, le mérite d'être plus exacte et plus près du texte de l'auteur.

CYROPÉDIE

ou

ÉDUCATION DE CYRUS

LIVRE PREMIER

SOMMAIRE. — *Enfance de Cyrus : son séjour chez son grand-père Astyage, roi des Mèdes. Son retour chez les Perses. Il prend le commandement d'une armée de 31.000 hommes pour secourir les Mèdes attaqués par les Assyriens. Son père l'accompagne jusqu'à la frontière et l'instruit dans ses divers devoirs de général.*

CHAPITRE PREMIER

L'exemple de Cyrus nous apprendra à gouverner les hommes.

Il m'est parfois arrivé de considérer combien de démocraties ont été renversées par des partisans de quelque autre régime que le régime démocratique, combien aussi de monarchies et d'oligarchies ont été détruites jusqu'à présent par les factions populaires, et, parmi ceux qui ont essayé d'usurper la tyrannie, combien ou ont été renversés presque aussitôt ou sont admirés comme des sages et des favoris de la fortune, pour peu qu'ils aient conservé le pouvoir. J'ai cru remarquer aussi que, dans beaucoup de maisons particulières, composées, les unes de nombreux domestiques, les autres d'un très petit nombre de serviteurs, les maîtres étaient tout à fait impuissants à se faire obéir même de ce petit nombre. J'ai remarqué encore que les bouviers aussi ont autorité sur les boeufs, les éleveurs de chevaux sur les chevaux, et que tous ceux qu'on appelle pasteurs sont justement regardés comme les maîtres des bêtes dont ils ont la surveillance. Or il m'a semblé que tous ces troupeaux obéissent plus volontiers à leurs pasteurs que les hommes à leurs gouvernants. Les troupeaux en effet suivent le chemin où le berger les dirige ; ils paissent dans les pacages où il les met, respectent ceux dont il les écarte ; en outre ils le laissent user suivant son bon plaisir des produits qu'ils fournissent. Et je n'ai jamais vu qu'un troupeau ait conspiré contre son pasteur pour lui refuser l'obéissance ou l'empêcher de jouir de ses produits : et, si les bêtes sont méchantes, c'est envers tous les étrangers plutôt qu'envers ceux qui les commandent et vivent à leurs dépens, tandis que les hommes ne conspirent contre personne plus volontiers que contre ceux qui laissent voir l'ambition de les commander. Ces considérations m'ont amené à conclure qu'il n'est pas pour l'homme d'animal plus difficile à gouverner que l'homme.

Mais quand j'eus fait réflexion que Cyrus, un Perse, s'était fait obéir d'un nombre immense d'hommes, de villes et de nations, je fus contraint de changer d'avis et de reconnaître que ce n'est pas une tâche impossible ni difficile que celle de gouverner les hommes, pourvu qu'on s'y prenne avec adresse. Et en effet Cyrus, nous le savons, était obéi volontairement par des peuples éloignés, les uns de plusieurs jours de marche, les autres de

plusieurs mois, de peuples mêmes qui ne l'avaient jamais vu, ou qui étaient assurés de ne le voir jamais, et cependant ils se soumettaient tous sans contrainte à son autorité. A ce point de vue, Cyrus a surpassé de beaucoup tous les autres rois, tant ceux qui ont hérité le trône de leurs pères que ceux qui l'ont gagné par eux-mêmes. Le roi des Scythes par exemple, malgré le nombre de ses sujets, ne pourrait étendre son empire sur aucune autre nation, trop content de garder le gouvernement de la sienne, de même que le roi des Thraces se contente de la Thrace, celui des Illyriens, de l'Illyrie¹, et il en est de même des autres nations que nous connaissons. Du moins les nations qui habitent l'Europe passent pour être encore maintenant autonomes et indépendantes les unes des autres.

Cyrus, qui avait trouvé les nations de l'Asie indépendantes elles aussi, se mit en campagne avec une petite armée de Perses, et, secondé par les Mèdes et les Hyrcaniens² qui le suivirent volontairement, il soumit les Syriens³, les Assyriens⁴, les Arabes⁵, les Cappadociens⁶, les habitants des deux Phrygies⁷, les Lydiens⁸, les Cares⁹, les Phéniciens¹⁰, les Babyloniens¹¹ ; il maîtrisa les habitants de la Bactriane¹², des Indes¹³, de la Cilicie¹⁴ et aussi les Saces¹⁵, les Paphlagoniens¹⁶, les Magadides¹⁷ et une foule de peuplades dont les noms mêmes sont ignorés ; il asservit encore les Grecs d'Asie, et, descendant sur

¹ Il s'agit ici de l'Illyrie grecque, dont le territoire était à peu près celui de l'Albanie moderne. Elle s'étendait le long de l'Adriatique, du Drilo (Drin), jusqu'aux monts Cérauniens, qui la séparaient de l'Épire ; elle était bornée à l'est par la Macédoine.

² Les Hyrcaniens habitaient les rivages de la mer Caspienne au sud et à l'est. Leur pays correspondait aux districts connus aujourd'hui sous le nom de Mazandéran, Khorassan, Dabistan et Dahistan.

³ Les Syriens, habitants de la Syrie, au sens large du mot, occupaient le pays bordé par les hautes terres de la Cilicie, de la Cappadoce et de l'Arménie au nord, par la Méditerranée à l'ouest, par l'Arabie au sud, par le Tigre à l'est.

⁴ Les Assyriens étaient établis sur la rive orientale du Tigre.

⁵ Les Arabes habitaient la rive gauche de l'Euphrate.

⁶ Les Cappadociens occupaient la partie nord-est de l'Asie à l'est du fleuve Halys, au nord de la chaîne du Taunus.

⁷ Il y avait deux Phrygies, la grande, entre la Lydie et la Cappadoce, et la petite ou Troade, au nord-ouest de l'Asie Mineure, au sud de la Propontide.

⁸ La Lydie se trouvait entre la Carie, au sud, la Mysie, au nord, la Phrygie à l'est, et la Méditerranée à l'ouest. Sardes, la capitale de l'empire lydien, fut prise par Cyrus, en 566.

⁹ La Carie, dans le coin sud-ouest de l'Asie Mineure, arrosée par le Méandre, avait pour capitale Halicarnasse.

¹⁰ La Phénicie, avec la Judée, au temps où elle fut conquise par Cyrus en 538, était une dépendance de la Babylonie.

¹¹ La Babylonie, située dans une plaine arrosée par le Tigre et l'Euphrate, bornée au nord par la Mésopotamie, s'étendait au sud jusqu'au golfe Persique.

¹² La Bactriane était séparée de l'Ariane et des Saces par le mont Paropamise (Indou-Kouch) au sud et à l'est, de la Sogdiane au nord-est par le fleuve Oxus, et de la Margiane (Khorassan), à l'ouest.

¹³ La petite portion de l'Inde qui faisait partie de l'empire perse fut, selon Hérodote, acquise par Darius.

¹⁴ La Cilicie était au sud-est de l'Asie Mineure ; elle était bordée par la Syrie à l'est, par la Cappadoce et la Lycaonie au nord, par la Pisidie et la Pamphlie au nord-ouest et à l'ouest, et par la Méditerranée au sud.

¹⁵ Les Saces étaient une des tribus les plus nombreuses et les plus belliqueuses de la Scythie ; ils étaient limitrophes de la Bactriane.

¹⁶ La Paphlagonie, province septentrionale de l'Asie Mineure, était située entre la Bithynie et le Pont. Elle touchait le Pont-Euxin au nord, et, au sud, le mont Olympe la séparait de la Phrygie.

¹⁷ Les Magadides sont un peuple inconnu. [Dindorf propose la correction en *Mariandynon* : les Mariandyniens — ou Mariandynes — sont un peuple de Bithynie — Ugo Bratelli].

la mer, Chypre¹⁸ et l'Égypte¹⁹. Et ces nations qu'il soumit à son autorité ne parlaient pas sa langue et ne se comprenaient point entre elles, et néanmoins il étendit si loin son empire par la terreur de son nom que tout trembla devant lui et que personne n'entreprit rien contre lui ; il leur inspira au contraire à tous un tel désir de lui plaire qu'ils ne demandaient qu'à être gouvernés toujours selon sa volonté. Il soumit à sa loi tant de peuplades que ce serait un travail de les traverser en partant de la capitale, quelle que soit la direction que l'on prenne, orient, occident, nord ou midi. Pour nous, le jugeant digne d'admiration, nous avons recherché quels avantages dus à sa naissance, à son caractère, à son éducation lui ont assuré une telle supériorité dans le commandement des hommes. Nous allons donc essayer de raconter tout ce que nous en avons appris et croyons avoir découvert sur sa personne.

CHAPITRE II

Origine et qualités de Cyrus. L'éducation chez les Perses. Ils sont divisés en quatre classes : les enfants, les éphèbes, les hommes faits, les anciens. Occupations et fonctions de chaque classe.

Le père de Cyrus était, dit-on, Cambyse, roi des Perses, qui était de la race des Perséides, lesquels doivent leur nom à Persée²⁰, et l'on s'accorde à dire qu'il eut pour mère Mandane ; et cette Mandane était fille d'Astyage qui fut roi des Mèdes. Si l'on en croit la tradition et les chants encore en usage aujourd'hui chez les Barbares, Cyrus tenait de la nature une figure d'une remarquable beauté, une âme pleine d'humanité, très zélée pour la science et si passionnée pour l'honneur qu'il endurait tous les travaux et s'exposait à tous les dangers pour mériter des louanges. Telles étaient les qualités morales et physiques que lui prête encore aujourd'hui la tradition.

Il fut élevé selon les lois perses, et ces lois, semble-t-il, commencent à s'occuper du bien public avant le moment où l'on s'en occupe dans la plupart des États. La plupart des États, en effet, laissent les particuliers élever leurs enfants comme ils l'entendent, et ceux-ci, devenus adultes, vivre comme il leur plaît ; on leur commande ensuite de ne point dérober, de ne point piller, de ne pas forcer les maisons, de ne pas frapper quelqu'un injustement, de ne pas commettre d'adultère, de ne pas désobéir au chef, et toutes les autres prescriptions du même genre, et ils ont fixé un châtiment pour ceux qui transgresseraient un de ces préceptes. Mais les lois perses

¹⁸ Les Chypriotes furent soumis par Amasis, roi d'Égypte, vers 540. Ils ne devinrent sujets des Perses qu'après la chute de la monarchie égyptienne.

¹⁹ L'Égypte ne fit point partie de l'empire perse avant l'invasion de Cambyse, fils de Cyrus, en 525.

²⁰ Persée était fils de Zeus et de Danaé, fille d'Acrisios. Xénophon prête à Cyrus une origine divine, comme celle des héros de la Grèce. Hérodote nous dit que Cyrus descendait des Achéménides, la plus grande famille de Pasargades.

veillent d'avance à donner avant tout aux citoyens des inclinations qui les empêchent de se porter à aucun acte méchant ou honteux. Voici comment elles y pourvoient.

Les Perses ont une place, nommée Éleuthère, où s'élèvent le palais du roi et les autres monuments publics. On en tient éloignés les marchandises et les marchands avec leurs cris et leurs grossièretés, et on les relègue ailleurs, pour que ce tumulte ne trouble pas le bon ordre de l'éducation. Cette place qui s'étend autour des monuments publics est divisée en quatre parties, l'une réservée aux enfants, l'autre aux éphèbes, une autre aux hommes faits, la dernière pour ceux qui ont passé l'âge de porter les armes. Conformément à la loi, chacun de ces groupes se rend au quartier qui lui est assigné ; les enfants au point du jour, ainsi que les hommes faits ; les vieillards, quand bon leur semble, sauf aux jours fixés où leur présence est nécessaire ; quant aux éphèbes, ils couchent même autour des palais avec leurs armes légères, à l'exception de ceux qui sont mariés ; leur présence n'est point requise, à moins qu'on ne les ait avertis au préalable ; mais il n'est pas bien porté d'être fréquemment absent. Chacune de ces classes a douze chefs ; car les Perses sont divisés en douze tribus. Les enfants sont gouvernés par des vieillards choisis parmi ceux qui semblent propres à leur donner la meilleure éducation ; les éphèbes par ceux des hommes faits qui semblent capables d'en faire les meilleurs citoyens ; les hommes faits par ceux qui semblent pouvoir leur inspirer la plus exacte obéissance aux prescriptions et aux ordres du pouvoir suprême. Pour les vieillards, on choisit de même des chefs pour veiller à ce qu'ils remplissent, eux aussi, leur devoir.

Je vais exposer maintenant les occupations auxquelles chaque âge est assujéti pour mieux faire voir comment ils s'y prennent afin de former d'excellents citoyens. Les enfants, à l'école, passent leur temps à apprendre la justice²¹, et ils disent qu'ils y vont pour cela, comme chez nous l'on y va pour apprendre ses lettres. Leurs gouverneurs emploient la plus grande partie du jour à les juger ; car les enfants, aussi bien que les hommes, s'accusent entre eux de larcin, de rapine, de violence, de fourberie, de calomnies et d'autres fautes naturelles à leur âge. Ceux que l'on reconnaît coupables de l'une de ces fautes sont châtiés ; on punit aussi ceux dont les accusations se trouvent être injustes. On juge même un crime qui suscite parmi les hommes les haines les plus violentes, et contre lequel il n'y a aucun recours en justice, l'ingratitude ; et quand on trouve quelqu'un qui est en état de payer de retour un bienfaiteur et qui ne le fait pas, on le châtie sévèrement, lui aussi, parce qu'on pense que les ingrats sont capables de

²¹ D'après Hérodote, *Clio*, 138, « le mensonge est chez eux réputé la faute la plus honteuse ; ensuite viennent les dettes, et cela pour plusieurs raisons, mais surtout parce que, selon eux, le débiteur est obligé de dire des mensonges ».

négliger d'abord les dieux, ensuite leurs parents, leur patrie et leurs amis. La compagne la plus ordinaire de l'ingratitude semble être l'impudence, et l'impudence paraît être le guide le plus sûr pour mener à tous les vices.

On enseigne encore aux enfants la tempérance, et ce qui contribue grandement à leur inculquer cette vertu, c'est qu'ils la voient tous les jours pratiquer par leurs aînés. On leur enseigne aussi l'obéissance aux chefs et ce qui contribue grandement aussi à les y habituer, c'est qu'ils voient leurs aînés entièrement soumis à leurs supérieurs. On leur enseigne encore à maîtriser la faim et la soif, et ce qui contribue grandement à les rendre tempérants, c'est qu'ils voient que les vieillards ne vont pas prendre leur repas avant que les surveillants les y envoient ; c'est aussi que les enfants ne mangent pas chez leur mère, mais près de leurs maîtres, quand les surveillants leur en ont donné le signal. Ils apportent de la maison, comme nourriture, du pain, comme assaisonnement, du cresson, et pour boire, s'ils ont soif, une tasse avec laquelle ils puisent à la rivière. En outre ils apprennent à manier l'arc et le javelot. Jusqu'à l'âge de seize ou dix-sept ans, les enfants pratiquent ces exercices ; puis ils passent dans la classe des éphèbes ; et les éphèbes, à leur tour, sont soumis au régime que voici.

Pendant dix ans, après qu'ils ont quitté la classe des enfants, ils passent la nuit, comme je l'ai dit plus haut, autour des édifices publics, à la fois pour veiller sur la ville et pour garder la tempérance ; car c'est à cet âge qu'on a le plus besoin d'être surveillé. Le jour aussi, ils se tiennent à la disposition de leurs chefs, au cas où la république aurait besoin de leurs services. Quand cela est nécessaire, ils restent tous autour des édifices publics ; mais lorsque le roi sort pour chasser, il emmène la moitié de la garde, et il va chasser plusieurs fois par mois. Ceux qui l'accompagnent doivent avoir un arc et un carquois, en outre un coutelas dans son fourreau, ou une hache, et, en plus, un bouclier d'osier et deux javelots, pour lancer l'un, et garder l'autre à la main, afin de s'en servir en cas de besoin. Si les Perses font de la chasse un exercice public, si le roi, comme en guerre, se met à leur tête, s'il chasse lui-même et veille à ce que ses sujets chassent, c'est qu'ils ne voient pas de meilleure préparation à la guerre que cet exercice. Il habitue en effet à se lever au point du jour, à endurer le froid et la chaleur ; il entraîne à la marche et à la course ; il force à lancer la flèche ou le javelot contre les bêtes sauvages, partout où elles se présentent. Il ne peut manquer non plus de stimuler souvent le courage, lorsqu'un animal vaillant fait tête ; il faut le frapper, s'il vient au-devant de vous, et se mettre en garde contre ses élans. Aussi, parmi les pratiques de la guerre, serait-il difficile d'en trouver une qui manque à la chasse.

Quand ils sortent pour chasser, ils emportent un déjeuner naturellement plus copieux que celui des enfants, mais semblable de tous points. Pendant

la chasse, ils ne déjeunent pas ; mais s'ils doivent rester à l'affût du gibier, ou s'ils veulent pour tout autre motif, prolonger la chasse, alors ils dînent de leur déjeuner, et, le lendemain, ils chassent encore jusqu'au dîner. Ils ne comptent ces deux jours que pour un seul, parce qu'ils ne dépensent que les vivres d'un jour. Ils en usent ainsi pour s'habituer à jeûner, si la guerre leur en fait une nécessité. Comme viande, ils n'ont, malgré leur âge, que ce qu'ils prennent à la chasse ; sinon, ils se contentent de leur cresson. Et si l'on pense qu'ils mangent sans plaisir, quand ils n'ont que du cresson avec leur pain, ou qu'ils boivent sans plaisir, quand ils boivent de l'eau, qu'on se rappelle comme il est agréable, quand on a faim, de manger du pain d'orge ou de blé, et, quand on a soif, de boire de l'eau.

De leur côté, les tribus qui demeurent en ville passent leur temps à pratiquer tous les exercices qu'ils ont appris dans leur enfance, à tirer de l'arc ou à lancer le javelot, et ils apportent toujours à ces jeux une grande émulation. Il y a aussi des concours publics où l'on propose des prix. La tribu où se trouve le plus grand nombre d'hommes les plus adroits, les plus courageux, les plus obéissants obtient les louanges des citoyens, qui honorent non seulement le chef actuel, mais encore celui qui les a dressés dans leur enfance. Ceux des éphèbes qui restent sont employés par les magistrats à monter la garde, s'il le faut, à rechercher les malfaiteurs, à poursuivre les voleurs, et à tous les travaux où il faut faire preuve de force ou de rapidité. Telles sont les occupations des éphèbes.

Quand ils ont passé leurs dix ans, ils entrent dans la classe des hommes faits, et dès lors ils passent encore vingt-cinq années de la manière suivante. Tout d'abord, comme les éphèbes, ils se tiennent à la disposition des magistrats dans toutes les circonstances où l'intérêt public réclame des hommes déjà réfléchis et encore vigoureux. S'il faut partir en guerre, ceux qui ont été ainsi élevés ne portent ni arc, ni javelot, mais des armes faites pour le corps à corps, une cuirasse sur la poitrine, un bouclier d'osier au bras gauche, comme on le voit sur les peintures représentant les Perses, et à la main droite un coutelas ou une épée. Tous les magistrats sont choisis parmi eux, à l'exception des maîtres des enfants.

Quand ils ont accompli leurs vingt-cinq années, ils peuvent avoir cinquante ans ou un peu plus ; ils entrent alors dans la classe de ceux qu'on appelle les anciens, et qui le sont en effet. Ces anciens ne vont plus à la guerre hors de leur pays ; ils restent à la ville, où ils jugent tous les différends publics et privés. Ce sont eux qui prononcent les arrêts de mort, ce sont eux qui choisissent tous les magistrats. Si l'un des éphèbes ou des hommes faits a commis quelque manquement aux lois, tous les chefs de tribu ou le premier venu le dénoncent ; les anciens, après avoir entendu la cause, l'excluent de sa classe ; l'homme ainsi frappé demeure pour le reste de sa vie privé de

ses droits de citoyen.

Pour donner une idée plus claire de la constitution générale des Perses, je vais remonter un peu en arrière ; ce que j'en ai déjà dit me permet de le faire très brièvement. On dit que les Perses sont environ cent vingt mille ; aucun d'eux n'est exclu par la loi des honneurs et des charges. Il est permis à tous les Perses d'envoyer leurs enfants aux écoles communes de justice ; mais il n'y a que ceux qui peuvent nourrir leurs enfants sans travailler qui les y envoient ; ceux qui ne le peuvent, ne les envoient pas. Les enfants instruits dans les écoles publiques peuvent passer leur jeunesse dans la classe des éphèbes ; ceux qui n'y ont pas été élevés n'y sont pas admis. Ceux qui, chez les éphèbes, n'ont pas cessé de pratiquer les exercices commandés par la loi peuvent être incorporés dans la classe des hommes faits, et avoir part aux dignités et aux honneurs ; mais ceux qui n'ont pas fini leur temps dans la classe des éphèbes n'entrent point dans la classe des hommes faits. A leur tour, ceux qui, chez les hommes faits, ont accompli tout leur temps sans encourir aucun reproche, sont admis dans la classe des anciens, classe qui se compose de tous ceux qui ont franchi toutes les étapes de la vertu.

Telle est la constitution par laquelle les Perses pensent atteindre au plus haut point de perfection. Aujourd'hui encore il reste quelques témoignages de la frugalité de leur régime et de la façon dont ils élaboraient leurs aliments par l'exercice. Aujourd'hui encore, c'est, pour un Perse, une indécence de cracher, de se moucher, de laisser entendre qu'on est gonflé de flatuosités, c'en est encore une de se faire voir quand on va uriner ou satisfaire quelque autre besoin semblable : toutes choses qu'ils ne pourraient faire sans la pratique de la frugalité et des exercices qui consomment les humeurs ou en détournent le cours. Voilà ce que j'avais à dire des Perses en général ; quant à celui qui est l'objet de mon ouvrage, Cyrus, je vais parler de ses actions, en commençant par son enfance.

CHAPITRE III

Cyrus à la cour d'Astyage. Ses entretiens avec son grand-père.

Cyrus fut élevé jusqu'à douze ans et même un peu plus suivant ces coutumes, et il se montra supérieur à tous ceux de son âge et par sa rapidité à saisir ce qu'il avait à apprendre et par l'adresse et l'énergie qu'il apportait à tout ce qu'il faisait. Il avait cet âge, quand Astyage manda sa fille et son petit-fils. Il désirait le voir, parce qu'il avait entendu parler de sa beauté et de ses qualités. Mandane se rendit donc auprès de son père avec Cyrus, son fils. Dès qu'elle fut arrivée et que Cyrus eut appris qu'Astyage était le père de sa mère, comme un enfant affectueux, il l'embrassa comme s'il avait été de longue date nourri dans sa maison et comme s'il l'aimait

depuis longtemps. En le voyant paré, avec des yeux peints, un visage fardé et des cheveux postiches, selon l'usage des Mèdes, car tout cela est à la mode en Médie, ainsi que les tuniques de pourpre, les robes à manches, les colliers autour du cou et les bracelets aux poignets, tandis que, dans la Perse proprement dite, encore aujourd'hui les habits sont plus simples et le régime de vie beaucoup plus frugal ; en voyant, dis-je, son grand-père ainsi paré, il le regarda et dit : « Ma mère, comme mon grand-père est beau ! » Sa mère lui demandant lequel des deux, de son père ou de son grand-père, lui paraissait le plus beau : « Ma mère, répondit-il, mon père est de beaucoup le plus beau de tous les Perses, mais de tous les Mèdes que j'ai aperçus en chemin ou à la cour, c'est mon grand-père qui est de beaucoup le plus beau. » Astyage l'embrassant à son tour, le revêtit d'une belle robe, l'honora et le para de colliers et de bracelets, et, chaque fois qu'il sortait, il l'emmenait partout sur un cheval à frein d'or, comme le cheval qu'il montait lui-même. Cyrus, comme un enfant qui aimait le beau et les honneurs, prenait plaisir à sa robe²² et débordait de joie d'apprendre à monter à cheval. Chez les Perses, en effet, il est difficile d'élever des chevaux et de chevaucher dans un pays de montagne ; aussi était-il très rare même d'y voir un cheval.

Astyage dînant un jour avec sa fille et Cyrus, et voulant rendre le dîner le plus agréable possible à l'enfant, afin qu'il regrettât moins la maison paternelle, lui fit servir des hors-d'oeuvre, des sauces et des mets de toute espèce. Cyrus, dit-on, s'écria : « Grand-père, quelle peine tu te donnes pendant le dîner, s'il faut que tu allonges les mains vers tous ces plats et que tu goûtes ces mets de toute espèce ! — Eh quoi ! dit Astyage, ne trouves-tu pas ce dîner beaucoup plus beau que ceux que l'on fait en Perse ? » Alors Cyrus, dit-on, lui répondit : « Nous avons une voie bien plus simple et plus courte que vous pour nous rassasier. Chez nous, le pain et la viande y suffisent ; et vous, qui tendez au même but, même avec une foule de détours et en vous égarant dans tous les sens, c'est à peine encore si vous arrivez au point où nous sommes arrivés depuis longtemps. — Mais, mon enfant, répartit Astyage, nous ne sommes pas fâchés de nous égarer de la sorte. Goûte, ajouta-t-il, et tu verras quel plaisir on peut y prendre. — Mais toi-même, grand-père, répliqua Cyrus, je vois que tu as ces mets en dégoût. — A quel signe connais-tu cela ? demanda Astyage. — C'est que, dit Cyrus, je vois que, quand tu as touché le pain, tu ne t'essuies pas les mains, mais que, quand tu as touché un de ces plats, tu les nettoies aussitôt à des serviettes, comme si tu étais contrarié de les avoir pleines de sauce. — Si telle est ton idée, mon enfant, poursuivit Astyage, régale-toi au moins de

²² Fénelon s'est souvenu de ce passage dans le livre I de son *Télémaque*. « *Télémaque*, voyant qu'on lui avait destiné une tunique d'une laine fine dont la blancheur effaçait celle de la neige, et une robe de pourpre avec une broderie d'or, prit le plaisir qui est naturel à un jeune homme, en considérant cette magnificence. »

viandes, afin d'être un jeune homme quand tu retourneras chez toi. »

Tout en disant ces mots, il lui faisait servir beaucoup de plats de venaison et d'autres viandes. En voyant tous ces plats, Cyrus s'écria : « Me donnes-tu, grand-père, toutes ces viandes, avec la permission d'en faire ce que bon me semblera ? — Oui, par Zeus, mon enfant, dit-il, je te les donne. » Alors Cyrus, prenant morceau par morceau, les distribua aux serviteurs de son grand-père, disant à chacun d'eux : « Voilà pour toi, parce que tu mets beaucoup de zèle à m'apprendre à monter à cheval ; pour toi, parce que tu m'as donné un javelot — car je l'ai enfin, ce javelot — ; pour toi, parce que tu sers bien mon grand-père ; pour toi, parce que tu honores ma mère, » et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il eût distribué toutes les viandes qu'il avait reçues. « Mais, dit Astyage, à Sacas, mon échanson, que j'honore particulièrement, tu ne lui donnes rien ? » Sacas était un bel homme qui avait pour charge d'introduire chez Astyage ceux qui voulaient lui parler, et d'éconduire ceux qu'il ne croyait pas à propos de laisser entrer. Cyrus demanda brusquement, en enfant qui ne craint pas encore d'être indiscret : « Et pourquoi, grand-père, as-tu tant de considération pour cet homme ? — Ne vois-tu pas, répondit Astyage en plaisantant, avec quelle dextérité et quelle grâce il sert à boire ? » Les échansons des rois de ce pays, en effet, remplissent leur fonction avec élégance, versent avec propreté, présentent la coupe en la tenant avec trois doigts et la remettent aux mains du buveur de la façon la plus commode à saisir. « Ordonne, grand-père, dit Cyrus, que Sacas me donne à moi aussi la coupe, pour que j'acquière tes bonnes grâces en te versant à boire avec adresse, si je le puis. » Astyage ordonna de la lui donner. Cyrus la prit, la rinça soigneusement, comme il le voyait faire à Sacas, puis se donnant un air grave et décent, il apporta la coupe et la tendit à son grand-père, ce qui fit beaucoup rire sa mère et Astyage. Lui-même, éclatant de rire, sauta au cou de son grand-père, l'embrassa et dit : « Sacas, tu es un homme perdu. Je t'enlèverai ta charge ; je serai, en tout, un meilleur échanson que toi, et surtout je ne boirai pas le vin moi-même. » Car les échansons des rois, quand ils présentent la coupe, y puisent avec le cyathe un peu de vin qu'ils versent dans leur main gauche et qu'ils avalent, pour que, s'ils y versaient du poison, leur trahison ne leur servît à rien. Alors Astyage, continuant de plaisanter : « Et pourquoi, Cyrus, demanda-t-il, tout en imitant Sacas, n'as-tu pas avalé de vin ? — C'est que, par Zeus, répondit l'enfant, j'ai craint qu'on n'eût mêlé du poison dans le cratère. Car le jour où tu traitas tes amis pour fêter ton anniversaire, j'ai fort bien compris que Sacas vous avait versé du poison. — Comment t'es-tu aperçu de cela, mon enfant ? — C'est que, par Zeus, je vous voyais tous chancelant d'esprit comme de corps. Tout d'abord ce que vous ne laissez pas faire à nous autres enfants, vous le faisiez vous-mêmes : vous criiez tous à la fois, vous ne vous compreniez pas du tout les uns les autres, vous chantiez, et

même très ridiculement, et, sans écouter le chanteur, vous juriez que vous chantiez à merveille. Chacun de vous vantait sa force. Puis, chaque fois que vous vous leviez pour danser, loin de pouvoir danser en mesure, vous n'étiez même pas capables de vous tenir debout. Vous aviez tout à fait oublié, toi, que tu étais roi, eux qu'ils étaient tes sujets. C'est alors et pour la première fois que j'ai compris que la liberté de parler était justement ce que vous faisiez là ; en tout cas, jamais vous ne vous taisiez. — Ton père, mon enfant, demanda Astyage, ne s'enivre-t-il jamais en buvant ? — Non, par Zeus, dit-il. — Comment fait-il donc ? — Il cesse d'avoir soif, et c'est tout le mal qui en résulte pour lui. Et la raison, je crois, grand-père, c'est qu'il n'a pas de Sacas pour lui verser à boire. » A son tour sa mère lui demanda : « Pourquoi donc, mon fils, fais-tu ainsi la guerre à Sacas ? — C'est que je le hais, répondit Cyrus. Souvent, quand j'accours pour voir mon grand-père, ce scélérat m'en empêche. Mais je t'en supplie, grand-père, laisse-moi le commander pendant trois jours. — Et comment le commanderais-tu ? — Je me tiendrais comme lui sur le seuil, et, quand il voudrait entrer pour le déjeuner, je lui dirais qu'il n'est pas encore possible de se mettre à table, car le roi tient audience ; quand il viendrait pour dîner, je lui dirais : le roi est au bain ; quand la faim le presserait, je lui dirais : le roi est chez les femmes ; bref, je le ferais enrager comme il me fait enrager en m'écartant de toi. » C'est ainsi qu'il les égayait pendant les repas ; dans le cours de la journée, s'il s'apercevait que son grand-père ou le frère de sa mère avait besoin de quelque chose, il eût été difficile de le devancer pour les satisfaire ; car il prenait un plaisir extrême à leur être agréable en tout ce qu'il pouvait.

Comme Mandane faisait ses préparatifs pour s'en retourner chez son mari, Astyage la pria de lui laisser Cyrus. « Je serais heureuse, lui répondit-elle, de te complaire en toutes choses ; mais il me serait pénible de laisser l'enfant malgré lui. » Astyage dit alors à Cyrus : « Mon enfant, si tu restes près de moi, tout d'abord Sacas n'aura plus le droit de te refuser l'entrée, et, toutes les fois que tu voudras me voir, tu en seras le maître, et, plus tu me feras de visites, plus je t'en saurai gré. Ensuite je mettrai à ta disposition non seulement mes chevaux, mais encore tous les autres que tu voudras, et quand tu me quitteras, tu emmèneras ceux qu'il te plaira. Puis, à dîner, pour arriver à ce que tu regardes comme la juste mesure, tu prendras la route que tu voudras. Ensuite je te donne toutes les bêtes sauvages qui sont en ce moment dans mon parc, et j'y en rassemblerai d'autres de toute espèce ; et, dès que tu sauras monter à cheval, tu les chasseras et tu les abattras, comme font les grandes personnes, à coups de flèche et de javelot. Je te donnerai aussi des compagnons de jeu, et, tout ce que tu demanderas, tu n'auras qu'à le dire pour l'avoir. »

Quand Astyage eut fini de parler, Mandane demanda à Cyrus s'il voulait

rester ou partir. L'enfant n'hésita pas et répondit aussitôt qu'il voulait rester. « Pourquoi ? reprit sa mère. — C'est que chez nous, ma mère, dit-il, je suis et passe pour être le plus fort de mes camarades à l'arc et au javelot ; ici, je vois que je suis, en équitation, inférieur à ceux de mon âge ; et sache bien, ma mère, ajouta-t-il, que cela me chagrine beaucoup. Si tu me laisses ici et que j'apprenne à monter à cheval, je crois qu'à mon retour en Perse, je surpasserai facilement ceux de chez nous qui excellent dans les exercices à pied ; mais quand je reviendrai en Médie, je m'efforcerai, devenu le meilleur parmi les bons cavaliers, de servir mon grand-père à la guerre. » Sa mère lui dit : « Et la justice, mon fils, comment l'apprendras-tu ici, puisque tes maîtres sont là-bas ? — Mais ma mère, répondit Cyrus, je la connais dans ses moindres détails. — Qui t'en assure ? dit Mandane. — C'est que, répliqua Cyrus, mon maître, se rendant compte que je connaissais à fond la justice, m'a nommé juge de mes camarades. Cependant, avoua-t-il, il y eut un jour un différend pour lequel je fus battu comme ayant mal jugé. Voici quelle était l'affaire. Un enfant grand qui avait une tunique courte avait dépouillé un enfant petit qui avait une tunique longue, lui avait mis la sienne, et avait lui-même revêtu l'autre. Juge de la contestation, je décidai qu'il était préférable pour l'un et pour l'autre que chacun eût la tunique qui convenait à sa taille. Ce fut justement pourquoi le maître me battit, me disant que, lorsque j'aurais à juger de la convenance, je devrais faire ainsi, mais puisqu'il fallait établir à qui des deux appartenait la tunique, ce qu'il fallait examiner, disait-il, c'était qui en était le juste possesseur, celui qui l'avait prise par force, ou celui qui l'avait faite ou achetée. Ensuite il ajouta que ce qui était conforme aux lois était juste ; que tout ce qui n'y était pas conforme était violence ; aussi voulait-il qu'un juge suivît toujours la loi en déposant son suffrage. C'est ainsi, ma mère, que je connais déjà très exactement ce qui est juste ; d'ailleurs, ajouta-t-il, si j'ai encore besoin de quelque leçon, mon grand-père que voici me la donnera. — Mais, répondit sa mère, les mêmes choses ne sont pas réputées justes chez ton grand-père et chez les Perses. Ton grand-père, en effet, s'est rendu maître absolu de tout ce qui est en Médie, tandis qu'en Perse la justice consiste dans l'égalité des droits. Ton père, le premier, ne fait que ce que l'État lui ordonne, et ne reçoit que ce que l'État lui alloue, et la mesure, pour lui, ce n'est pas son caprice, mais la loi. Tu pourrais bien périr sous le fouet, quand tu seras de retour, si tu rapportes des leçons de ton grand-père, au lieu des maximes royales, ces maximes tyranniques qui veulent qu'un seul possède plus que tous. — Mais, ma mère, répliqua Cyrus, ton père est plus habile que personne pour apprendre à posséder moins que plus. Ne vois-tu pas, ajouta-t-il, qu'il a appris à tous les Mèdes à posséder moins que lui ? Rassure-toi donc : quand ton père me renverra, il ne m'aura point appris, ni à moi ni à personne, à désirer plus que les autres. »

CHAPITRE IV

Moyens par lesquels Cyrus se concilia l'amitié des Mèdes. Son attachement pour Astyage. Sa première chasse. Guerre entre les Assyriens et les Mèdes : exploits de Cyrus. Il est rappelé par Cambyse.

Le babil de Cyrus abondait en propos de ce genre. Enfin sa mère partit en le laissant en Médie où il acheva son éducation. Il eut tôt fait, en se mêlant aux enfants de son âge, de gagner leur amitié ; il eut tôt fait aussi de s'attacher leurs pères, en allant chez eux et en laissant voir qu'il aimait leurs fils, si bien que, s'ils avaient quelque faveur à demander au roi, ils disaient à leurs fils de prier Cyrus de la leur obtenir. Cyrus, de son côté, quoi que les enfants lui demandassent, par bonté et par amour-propre, n'avait rien de plus à cœur que de les satisfaire. De son côté, Astyage, quoi que lui demandât Cyrus, ne savait pas résister à l'envie de lui faire plaisir. Car Astyage étant tombé malade, son petit-fils ne l'avait pas quitté un moment et n'avait pas cessé de pleurer, montrant ainsi à tous combien il avait peur de perdre son grand-père. La nuit, Astyage avait-il besoin de quelque chose, Cyrus s'en apercevait le premier et, plus prompt que les autres, sautait à bas de son lit pour lui servir ce qu'il jugeait lui être agréable. Ce dévouement lui avait entièrement conquis Astyage.

Peut-être Cyrus était-il un peu trop bavard. Ce défaut venait à la fois de son éducation, parce que son maître le forçait à lui rendre compte de ses actes et à recueillir le témoignage de ses camarades, quand il jugeait leurs différends, et de sa curiosité qui le poussait toujours à questionner ceux avec qui il se trouvait sur mille choses qu'il désirait connaître exactement. Était-il questionné à son tour, son esprit vif lui fournissait aussitôt la réplique : tout cela l'avait rendu grand parleur. Mais comme chez les enfants qui ont grandi trop vite on remarque toutefois un air de jeunesse qui révèle leur petit nombre d'années, ainsi le babil de Cyrus laissait entrevoir, non point la présomption, mais une sorte de simplicité et d'affection ; aussi aimait-on mieux l'entendre parler encore davantage que de le voir silencieux. Mais quand le temps lui eut donné, avec la taille, l'âge de la puberté, dès lors il devint plus bref dans ses discours, et parla d'un ton plus paisible ; il devint si timide qu'il rougissait, quand il se trouvait en présence de personnes plus âgées que lui, et la fougue, qui précipite les jeunes chiens dans les jambes de tout le monde, perdit chez lui de sa vivacité. Mais en devenant plus calme, il devint tout à fait aimable envers ses compagnons.

Et en effet, dans les exercices où les jeunes gens du même âge rivalisent souvent entre eux, il ne choisissait point, pour les provoquer, ceux où il était le plus fort, mais il les défiait dans ceux où il se savait inférieur, affirmant qu'il y réussirait mieux qu'eux ; et il était le premier à sauter à

cheval et à lutter à l'arc et au javelot du haut de sa monture, quoiqu'il n'eût pas encore l'assiette bien solide, et il était aussi le premier à rire de lui-même, quand il était battu. Mais comme ses échecs ne le rebutaient pas des exercices où il avait l'infériorité, et qu'au contraire il essayait opiniâtrement d'y mieux réussir la fois suivante, en peu de temps il arriva à égaler ses compagnons dans l'équitation ; en peu de temps il les surpassa, tant il y mettait d'ardeur ; en peu de temps il eut abattu tous les fauves du parc, en les poursuivant, les frappant, les tuant, au point qu'Astyage ne pouvait plus lui en procurer. Cyrus voyant que, malgré sa bonne volonté, son grand-père ne pouvait plus guère lui fournir d'animaux vivants, lui dit : « Grand-père, pourquoi te donnes-tu tant de peine à m'en chercher ? Tu n'as qu'à me laisser aller à la chasse avec mon oncle ; toutes les bêtes que je verrai, je croirai qu'elles sont élevées pour moi. » Il désirait vivement sortir pour aller chasser et n'osait cependant insister, comme lorsqu'il était enfant, et même il mettait plus de discrétion dans ses visites. Lui qui reprochait à Sacas de ne pas le laisser entrer chez son grand-père, était à présent un autre Sacas pour lui-même, car il ne se présentait plus qu'il n'eût vu que le moment était favorable, et il priait instamment Sacas de l'avertir quand il était à propos, ou non, d'entrer, si bien que Sacas avait maintenant, comme les autres, une extrême affection pour lui.

Quand Astyage apprit le violent désir que Cyrus avait de chasser dehors, il le laissa aller avec son oncle et le fit escorter de gardiens à cheval d'un âge mûr, pour l'écarter des passages difficiles et le garantir de l'attaque des bêtes féroces. Cyrus alors se hâta de demander à ceux qui le suivaient quelles étaient les bêtes dont il ne fallait pas s'approcher, et celles que l'on pouvait poursuivre hardiment. Ils lui dirent qu'il en avait coûté la vie à plus d'un chasseur pour s'être approché de trop près des ours, des sangliers, des lions, des panthères, mais que les cerfs, les chevreuils, les brebis sauvages et les onagres étaient inoffensifs. Et ils ajoutèrent qu'il fallait se garder des lieux dangereux non moins que des fauves ; car un grand nombre de cavaliers étaient tombés dans des précipices avec leurs montures.

Cyrus écoutait avec attention tous ces détails, quand un cerf bondit hors du fourré. En le voyant, il oublia tous les conseils qu'il venait d'entendre et poursuivit la bête, sans voir autre chose que le chemin par où elle fuyait. Or il advint, je ne sais comment, qu'en sautant un obstacle son cheval s'abattit sur les genoux et peu s'en fallut qu'il ne désarçonnât son cavalier ; cependant Cyrus se maintint, quoique à grand-peine, et le cheval se releva. Arrivé dans la plaine, il lança son javelot et abattit le cerf, qui était une bête magnifique et de grande taille. Il était au comble de la joie ; mais ses gardes, l'ayant rejoint, le blâmèrent, lui montrèrent le danger auquel il s'était exposé et déclarèrent qu'ils en parleraient au roi. Cyrus, descendu de cheval, les

écoutait, immobile, et il avait le coeur chagrin. Mais ayant entendu un cri, il sauta sur son cheval, comme un possédé, et voyant un sanglier qui venait droit à lui, courut à sa rencontre, et brandit son javelot avec une telle adresse qu'il atteignit le monstre au front et l'abattit du coup. Mais alors son oncle, voyant sa témérité, le réprimanda. En dépit de ses remontrances, Cyrus le pria de lui permettre d'emporter et d'offrir à son grand-père les bêtes qu'il venait de prendre. Son oncle, dit-on, lui répondit : « Mais s'il apprend que tu as poursuivi ces bêtes sauvages, ce n'est pas seulement toi qu'il blâmera, mais moi aussi qui t'ai laissé faire. — Qu'il me fasse fouetter, s'il le désire, répliqua Cyrus, pourvu que je lui fasse ce présent. Et toi, mon oncle, ajouta-t-il, tu peux me punir comme tu voudras, mais accorde-moi cette faveur. » Cyaxare à la fin dit : « Fais à ta tête ; aussi bien on dirait que tu es déjà notre roi. »

Alors Cyrus emporta les bêtes et les offrit à son grand-père, en lui disant que c'était pour lui qu'il les avait chassées. Il ne lui présenta pas les javelots, mais il les plaça tout sanglants dans un endroit où il pensait que son grand-père les verrait. Astyage lui dit : « Mon enfant, je reçois tes présents avec plaisir ; mais je n'ai pas besoin de ce gibier, si tu dois pour cela risquer ta vie. — Eh bien ! si tu n'en as pas besoin, dit Cyrus, je t'en supplie, grand-père, abandonne-le moi, pour que je le partage à mes compagnons. — Eh bien ! mon enfant, répondit Astyage, prends ces bêtes et partage-les à qui tu voudras, et ajoutes-y tout ce qu'il te plaira. » Cyrus prit les bêtes, les enleva et les partagea entre ses camarades, en leur disant : « Mes amis, à quelles bagatelles nous nous amusons, quand nous chassons les bêtes du parc ! C'est pour moi comme si l'on chassait des animaux enchaînés. Ils étaient enfermés dans un espace exigü ; ils étaient maigres et galeux, les uns boiteux, les autres mutilés. Mais ceux qui vivent dans les montagnes et dans les prairies, comme ils m'ont paru beaux et grands et gras ! Les cerfs, comme s'ils avaient des ailes, bondissaient vers le ciel, les sangliers, comme le font, dit-on, les braves, fonçaient à l'attaque ; leur masse offrait tant de prise qu'on ne pouvait même pas les manquer ; aussi, ajouta-t-il, ces bêtes me semblent plus belles mêmes mortes, que celles qui sont enfermées vivantes dans le parc. Mais, poursuivit-il, est-ce que vos pères vous laisseraient vous aussi aller à la chasse ? — Facilement, dirent-ils, si Astyage l'ordonnait. — Mais, reprit Cyrus, qui parlera en notre faveur à Astyage ? — Qui donc, répliquèrent-ils, est plus capable que toi de le persuader ? — Par Zeus, dit-il, je ne sais quel homme je suis devenu ; car je ne suis même plus capable de parler à mon grand-père et je ne peux plus le regarder en face. Pour peu que mon embarras augmente, ajouta-t-il, j'ai bien peur de devenir absolument sot et stupide ; et pourtant, dans mon enfance, je passais pour un terrible bavard. — Voilà qui est fâcheux, répondirent les enfants, si tu ne peux même plus, en cas de besoin, intercéder en notre faveur, et s'il nous

faut demander à un autre un service qui dépend de toi. » Ce propos piqua au vif Cyrus ; il se retira sans mot dire et s'exhortant lui-même à plus d'audace, il entra chez Astyage, après avoir arrêté comment il parlerait à son grand-père pour l'indisposer le moins possible et obtenir pour lui et les enfants l'objet de leurs désirs. Il commença ainsi : « Dis-moi, grand-père, si l'un de tes serviteurs s'enfuyait et que tu le reprisses, comment le traiterais-tu ? — Il n'y a qu'une manière de le traiter : je le forcerais à travailler chargé de chaînes. — Et s'il revenait de lui-même, demanda Cyrus, que ferais-tu ? — Que pourrais-je faire, sinon le fouetter, répondit Astyage, pour qu'il ne recommençât plus ? Ensuite je le traiterais comme auparavant. — Prépare donc, c'est le moment, répliqua Cyrus, des verges pour me fouetter, car j'ai dessein de m'enfuir de chez toi en emmenant mes camarades à la chasse. — Tu as bien fait, dit Astyage, de me prévenir ; car je te défends de bouger d'ici. Il serait beau, ajouta-t-il, si, pour quelques misérables morceaux de viande, je laissais se perdre le fils de ma fille. » Cyrus obéit à l'injonction, et resta ; mais, l'air triste et morose, il passait ses journées sans rien dire.

Cependant Astyage, le voyant violemment affligé, se résolut à lui complaire et à l'emmener à la chasse. Il réunit, outre les enfants, un grand nombre de piétons et de cavaliers, fit rabattre le gibier sur les terrains propres à la cavalerie, et fit une grande chasse où il prit part lui-même avec un appareil royal. Il voulait défendre à ses gens de lancer un trait avant que Cyrus fût rassasié de la chasse ; mais l'enfant s'opposa à cette interdiction : Si tu veux, grand-père, dit-il, que je prenne plaisir à cette chasse, permets à tous mes camarades de chasser et de rivaliser à qui fera le mieux. » Astyage y consentit, et, s'étant arrêté, il regardait les chasseurs attaquer à l'envie les bêtes fauves, rivaliser entre eux, poursuivre le gibier et lancer le javelot. Il était content de voir Cyrus qui ne pouvait s'empêcher de crier de plaisir et qui, semblable à un chien de bonne race, poussait des cris, quand il approchait d'un fauve, et appelait chacun par son nom. Il se plaisait à le voir railler tel de ses camarades ou féliciter tel autre, sans en être jaloux. A la fin, Astyage se retira avec un abondant gibier. Il avait pris tellement de plaisir à cette chasse qu'à l'avenir, toutes les fois qu'il le put, il sortit toujours avec Cyrus, accompagné d'une nombreuse escorte et emmenant les enfants pour faire plaisir à son petit-fils. C'est ainsi que Cyrus passait la plus grande partie de son temps, divertissant et obligeant tout le monde sans nuire à personne.

Il était arrivé à l'âge de quinze ou seize ans, quand le fils du roi d'Assyrie, sur le point de se marier, eut l'idée d'aller lui-même prendre du gibier pour le jour de ses noces. Ayant entendu dire que sur les frontières de son pays et de celui des Mèdes, il y avait beaucoup de fauves qu'on n'avait point chassés à cause de la guerre, il forma le projet de s'y rendre. Pour chasser en toute sécurité, il prit avec lui un fort contingent de cavaliers et de

peltastes qui devaient lui débusquer les bêtes et les lancer dans les terres labourables et accessibles à la cavalerie. Arrivé à l'endroit où se trouvaient les forteresses et les garnisons assyriennes, il y dîna, pensant se mettre en chasse le lendemain de bonne heure. Le soir étant venu, des fantassins et des cavaliers arrivèrent de la ville pour relever la garde. Le prince se crut à la tête d'une grande armée : outre les deux gardes qui se trouvaient réunies, il était venu lui-même avec beaucoup de cavaliers et de fantassins. Il crut qu'il n'avait rien de mieux à faire que de piller la Médie, que cet exploit lui ferait plus d'honneur que la chasse et lui fournirait une grande abondance de victimes. En conséquence, il se leva de grand matin et, laissant son infanterie massée sur la frontière, il s'avança avec sa cavalerie vers les forts des Mèdes, devant lesquels il s'arrêta, conservant auprès de lui la plupart et les meilleurs de ses cavaliers pour empêcher les garnisons mèdes d'attaquer ses coureurs ; puis répartissant par tribus ceux qui étaient propres à faire la course, il les lança dans toutes les directions, avec ordre d'enlever tout ce qu'ils rencontreraient et de le pousser de son côté. Et ils exécutèrent ses ordres.

A l'annonce que l'ennemi était sur ses terres, Astyage vole lui-même au secours de ses frontières avec ce qu'il avait de troupes près de lui ; il se fait suivre de son fils avec les cavaliers présents, et il ordonne au reste de l'armée d'accourir. Lorsqu'ils virent qu'un grand nombre d'Assyriens étaient rangés en bataille et que leur cavalerie restait immobile, les Mèdes eux aussi s'arrêtèrent.

Cependant Cyrus, voyant les autres partir en masse, part aussi. Il avait revêtu ses armes pour la première fois, bonheur inespéré qu'il avait vivement souhaité. Elles étaient fort belles et parfaitement ajustées ; car son grand-père les lui avait fait faire à sa taille. S'étant ainsi armé, il rejoignit à cheval Astyage, qui, surpris et ne sachant qui lui avait donné l'ordre de venir, lui permit cependant de rester à ses côtés. Cyrus, voyant en face de lui beaucoup de cavaliers, demanda : « Ces gens-là, grand-père, qui sont immobiles sur leurs chevaux, sont-ils des ennemis ? — Oui, répondit Astyage, ce sont des ennemis. — Et ceux-là qui courent ? — Aussi. — Par Zeus, grand-père, s'écria Cyrus, ce sont de piètres soldats à cheval sur de piètres montures qui pillent nos biens ; il faut avec quelques-uns des nôtres leur donner la chasse. — Mais ne vois-tu pas, mon enfant, dit Astyage, cette masse de cavaliers immobiles et rangés en bataille ; si nous chargeons les coureurs, ils nous couperont à leur tour ; car nous ne sommes pas encore en force. — Mais si tu demeures ici, reprit Cyrus, et recueilles nos renforts, ils auront peur et ne bougeront pas ; et les pillards lâcheront leur butin, dès qu'ils verront quelques escadrons les charger. »

Astyage trouva cette idée heureuse. Plein d'admiration pour l'intelligence et

la vivacité d'esprit de Cyrus, il ordonna à son fils de prendre un détachement de cavaliers et de foncer sur les pillards. « De mon côté, dit-il, si ces gens-ci font un mouvement vers toi, je les chargerai et les forcerai à tourner sur moi leur attention. » Cyaxare prit donc des chevaux et des hommes solides et chargea. Cyrus voyant l'escadron s'ébranler, s'élança lui aussi et prenant la tête il menait le train rapidement ; Cyaxare le suivit, et les autres ne restèrent pas en arrière.

En les voyant s'approcher, les pillards lâchèrent aussitôt leur butin et s'enfuirent. Mais Cyrus et ses compagnons leur coupèrent la retraite, et firent main basse, Cyrus tout le premier, sur ceux qu'ils rencontrèrent ; pour ceux qui avaient réussi à passer, ils les poursuivirent sans relâche, jusqu'à ce qu'ils en eurent pris quelques-uns. De même qu'un chien de race encore inexpérimenté s'élançait inconsidérément contre un sanglier, de même Cyrus s'élançait, ne cherchant qu'à frapper ceux qu'il atteignait, sans rien voir au delà.

Mais quand les ennemis virent le danger des leurs, le gros de leur cavalerie s'ébranla dans l'espoir d'arrêter la poursuite, dès qu'on les verrait s'avancer. L'ardeur de Cyrus n'en fut pas ralentie ; dans l'excès de sa joie, il appelait son oncle et continuait la poursuite, et les ennemis fuyaient vivement, étant vivement pressés par lui. Cependant Cyaxare le suivait de près, sans doute par crainte des reproches de son père, et les autres le suivaient aussi ; car l'occasion les rendait plus ardents à la poursuite, même ceux qui n'étaient pas très vaillants en face des ennemis.

Mais quand Astyage vit que les siens se lançaient dans une poursuite imprévoyante et que les ennemis marchaient en masse et en ordre à leur rencontre, il craignit que son fils et Cyrus ne se heurtassent en désordre à des troupes préparées à les recevoir, et aussitôt il marcha sur les ennemis. Ceux-ci, voyant les Mèdes s'ébranler, s'arrêtèrent, les uns brandissant leurs javelots, les autres tendant leurs arcs ; ils pensaient que les Mèdes s'arrêteraient à la portée du trait, comme ils faisaient le plus souvent ; et en effet, les combattants, si près qu'ils s'approchassent, ne s'avançaient pas plus loin et ils escarmouchaient souvent jusqu'au soir. Mais quand les Assyriens virent que leurs coureurs fuyaient en se repliant sur eux et que Cyrus et les siens les serraient de près et qu'Astyage avec ses cavaliers se trouvait déjà à la portée du trait, ils tournèrent le dos et s'enfuirent pour échapper à cette poursuite si pressante et si violente. Les Mèdes firent beaucoup de prisonniers ; ils frappèrent tout ce qu'ils pouvaient atteindre, chevaux et cavaliers, et tuaient ceux qui tombaient ; ils ne s'arrêtèrent que quand ils furent parvenus devant l'infanterie assyrienne. Là cependant, ils s'arrêtèrent, dans la crainte de tomber dans une embuscade plus redoutable. Dès lors Astyage ramena ses troupes en arrière ; il triomphait

de la victoire de sa cavalerie, mais il ne savait que dire à Cyrus ; car s'il se rendait compte que le succès était dû à Cyrus, sa folle audace ne lui avait pas échappé non plus. Tandis que les autres, en effet, s'en retournaient chez eux, Cyrus, seul, parcourait à cheval le champ de bataille et contemplait les morts et les gens envoyés pour l'en arracher eurent grand-peine à l'amener à Astyage ; il se tenait derrière eux, car il voyait le visage de son grand-père assombri, parce qu'il avait ainsi regardé les morts. Voilà ce qui se passa chez les Mèdes. Le nom de Cyrus était dans toutes les bouches ; il était l'objet des conversations et des chants. Astyage, qui auparavant le considérait, eut dès lors pour lui une admiration sans bornes.

La nouvelle des exploits de son fils remplit de joie Cambyse. En apprenant qu'il accomplissait déjà des prouesses d'homme fait, il le rappela pour achever son éducation suivant les coutumes des Perses. On dit qu'alors Cyrus déclara qu'il voulait partir, pour ne pas contrarier son père et encourir le blâme de ses concitoyens. Astyage pensa qu'il ne pouvait se dispenser de le laisser aller. Il le renvoya en lui donnant les chevaux qu'il désirait et beaucoup d'autres objets d'équipement ; car il l'aimait et fondait sur lui de grandes espérances, persuadé que, quand il serait homme, il saurait aider ses amis et faire du mal à ses ennemis. A son départ, enfants, camarades, hommes, vieillards et Astyage lui-même lui firent la conduite à cheval, et l'on prétend que pas un seul d'entre eux ne s'en retourna sans pleurer. On dit que Cyrus lui-même pleura beaucoup en prenant congé d'eux, qu'il distribua à ses camarades un grand nombre des présents qu'il tenait d'Astyage, enfin qu'il se dépouilla de sa robe médique pour la donner à l'un d'eux, comme gage de son affection particulière. Ceux qui avaient reçu et accepté ces présents les rapportèrent, dit-on, à Astyage. Astyage, les ayant reçus, les renvoya à Cyrus. Celui-ci les retourna chez les Mèdes, en disant : « Si tu veux, grand-père, que je revienne chez toi sans rougir, laisse à chacun le présent que je lui ai fait. » Astyage se rendit au vœu de son petit-fils.

Il faut que je rapporte ici une histoire d'amour. On prétend qu'au moment du départ de Cyrus et de la séparation réciproque, ses parents prirent congé de lui en le baisant sur la bouche, suivant une coutume qui subsiste encore aujourd'hui chez les Perses. Or un Mède très distingué, frappé depuis longtemps de la beauté de Cyrus, voyant les parents échanger leurs baisers, se tint en arrière, puis, quand ils se furent éloignés, il s'approcha à son tour de Cyrus et lui dit : « Suis-je le seul de tes parents, Cyrus, que tu méconnaisses ? — Hé quoi ! dit Cyrus, serais-tu, toi aussi, mon parent ? — Certainement, dit le Mède. — Voilà donc pourquoi, dit Cyrus, tu fixais les yeux sur moi ; car je crois avoir souvent remarqué que tu me regardais. — C'est que je voulais toujours t'approcher, et, par tous les dieux, je n'osais pas. — Tu avais tort, dit Cyrus, puisque tu es mon parent », et en même

temps il s'avança pour l'embrasser. Après ce baiser, le Mède demanda : « Est-ce que chez les Perses aussi, c'est la coutume d'embrasser ainsi ses parents ? — Oui, répondit Cyrus, lorsqu'on se revoit après une absence ou qu'on se quitte. — Voici donc l'occasion, reprit le Mède, de m'embrasser de nouveau ; car, comme tu le vois, je m'en retourne. » Cyrus l'embrassa de nouveau, le congédia et se mit lui-même en route. Et il n'avait pas mis une grande distance entre eux, quand le Mède revint sur son cheval couvert de sueur. A sa vue, Cyrus lui demanda : « As-tu donc oublié une des choses que tu avais à me dire ? — Non, par Zeus, dit-il ; mais je reviens après une absence. » Et Cyrus de répondre : « Oui, par Zeus, mais une courte absence. — Comment, courte ! dit le Mède. Ne sais-tu pas, Cyrus, ajouta-t-il, qu'un clin d'oeil sans voir un garçon tel que toi me paraît d'une bien longue durée ? » Là-dessus, Cyrus, qui avait pleuré jusque-là, se mit à rire et lui dit en le quittant de prendre courage, que dans peu de temps il serait de retour, et qu'il pourrait le regarder sans cligner les yeux, s'il le voulait.

CHAPITRE V

**Cyrus en Perse. Ligue formée par le roi de Babylone contre les Mèdes.
Cyaxare, successeur d'Astyage, appelle Cyrus à son secours. Discours de
Cyrus à ses officiers.**

De retour en Perse, Cyrus passa, dit-on, encore une année dans la classe des enfants. Tout d'abord ses camarades le plaisantèrent sur la mollesse que les Mèdes avaient dû lui enseigner ; mais quand ils le virent manger et boire comme eux avec plaisir, quand ils s'aperçurent qu'au cours des festins donnés à l'occasion d'une fête, loin de trouver sa portion trop modique, il en donnait aux autres, et que d'ailleurs il les surpassait en tout, dès lors ils se sentirent tout petits devant lui, bien qu'il fût de leur âge. Quand il eut passé par cette éducation, il entra alors dans la classe des éphèbes où il se distingua de même par son application aux exercices obligatoires, par son endurance, par son respect pour les anciens et sa soumission aux magistrats.

Cependant, chez les Mèdes, Astyage mourut. Cyaxare, son fils, frère de la mère de Cyrus, devint roi des Mèdes. A ce moment, le roi d'Assyrie qui avait soumis tous les Syriens, nation considérable, et assujéti le roi d'Arabie, qui tenait déjà sous sa domination les Hyrcaniens et assiégeait la ville de Bactres²³, se persuada que, s'il affaiblissait les Mèdes, il se rendrait facilement maître de tous les pays circonvoisins ; car, de toutes les nations voisines, la Médie lui semblait la plus puissante. Il envoie donc des ambassadeurs à tous les peuples qui lui étaient soumis, ainsi qu'à Crésus,

²³ Xénophon se représente la Bactriane placée ailleurs qu'elle ne l'était. En réalité, pour pouvoir attaquer la Bactriane, les Assyriens avaient d'abord la Médie à franchir.

roi de Lydie, au roi de Cappadoce, aux deux Phrygies, aux Paphlagoniens, aux Indiens, aux Cariens et aux Ciliciens. Il dénigrait les Mèdes et les Perses, les représentant comme des nations puissantes et fortes, étroitement unies et liées par des mariages réciproques, capables, si on ne les prévenait et ne les affaiblissait, de soumettre les autres peuples, en les attaquant l'un après l'autre. Ces peuples firent alliance avec lui, les uns, entraînés par ces considérations, les autres, séduits par des présents et de l'argent ; car les moyens de ce genre ne lui manquaient pas.

Quand Cyaxare, fils d'Astyage, eut vent des desseins et des armements des coalisés, il fit de son côté tous les préparatifs qu'il put faire, et députa des ambassadeurs en Perse, à la fois auprès du gouvernement et auprès de Cambyse, mari de sa soeur et roi des Perses. Il en dépêcha d'autres auprès de Cyrus, le priant de faire tous ses efforts pour avoir le commandement des troupes que pourrait envoyer le gouvernement perse ; car déjà Cyrus avait accompli ses dix années dans la classe des éphèbes et était entré dans celle des hommes faits. Aussi les vieillards assemblés pour délibérer le choisirent-ils, avec son aveu, comme chef de l'armée envoyée en Médie. Ils le chargèrent aussi de choisir parmi les homotimes deux cents hommes, qui choisiraient à leur tour chacun quatre autres homotimes, ce qui les portait au nombre de mille. Enfin à chacun de ces mille homotimes ils ordonnèrent aussi de choisir dans le peuple perse dix peltastes, dix frondeurs, dix archers, ce qui faisait dix mille peltastes, dix mille frondeurs, dix mille archers, sans parler des mille homotimes. Tel fut l'effectif de l'armée confiée à Cyrus²⁴. Aussitôt qu'il eut été nommé, il songea d'abord aux dieux. Il sacrifia sous d'heureux auspices, puis il choisit ses deux cents homotimes, et, quand chacun de ceux-ci eut choisi à son tour les quatre qu'il avait à choisir, il les réunit et pour la première fois il leur parla ainsi : « Mes amis, si je vous ai choisis, ce n'est pas parce que je vous en ai jugés dignes aujourd'hui seulement, c'est parce que, depuis votre enfance, je vous vois exécuter avec zèle ce que l'État estime honnête, et vous abstenir absolument de ce qu'il regarde comme honteux. Pour quelles raisons je me suis chargé volontiers de ce commandement et pourquoi je vous ai convoqués, c'est ce que je vais vous exposer. Je sais que nos ancêtres nous

²⁴ L'armée se composait de 31.000 hommes partagés en myriades, milliers, compagnies ou centaines loches, décades et pempades ou cinquaines, dont les chefs s'appelaient myriarques, chiliarques, taxiarques, lochages, décadarques ou dizainiers, pempadarques ou cinquainiers. Au lieu de décadarque et pempadarque, Xénophon emploie quelquefois dodécadarque ou dodécarque (douzainiers) et hexadarques (sixainier). Une pempade se composait de cinq soldats et le chef s'appelait, s'il n'était pas compté avec ses hommes, pempadarque, et s'il était compté avec eux, hexadarque. Deux pempades formaient une década, c'est-à-dire dix simples soldats commandés par deux pempadarques dont l'un était en même temps chef de la década et s'appelait décadarque, si les deux chefs des deux pempades n'étaient pas comptés avec elles, et, s'ils l'étaient, dodécadarque. Deux décades ou, si l'on comptait les officiers avec elles, deux dodécades formaient un loche de vingt-quatre hommes, de vingt-cinq avec le chef appelé lochage. Quatre loches faisaient une compagnie de cent hommes avec un taxiarque. Comme d'après II, 4, 2, le nombre des taxiarques montait à 300, l'armée comprenait donc 300 compagnies ou 1.200 loches, ou 2.400 décades ou 4.800 pempades ou 24.000 simples soldats. Il faut y ajouter 2.400 pempadarques puisque sur deux pempades l'une était commandée par des pempadarques, et l'autre par des décadarques, 2.400 décadarques et 1.200 lochages, 300 taxiarques, 30 chiliarques, 3 myriarques, ce qui donne un effectif total de 30.333. Pour arriver au chiffre de 31.000, il manque 667 hommes, qui sans doute étaient des ou serviteurs aux ordres de Cyrus, commissaires aux approvisionnements, aides de camp, médecins. (D'après Hertlein, *Introduction à la Cyropédie*.)

valaient en tout point, et qu'en tout cas ils n'ont jamais cessé de pratiquer ce qu'on regarde comme la vertu. Mais ce qu'avec tout leur mérite ils ont gagné de bon, soit pour l'État des Perses, soit pour eux-mêmes, c'est ce que je ne puis plus découvrir. Et pourtant, selon moi, on ne pratique aucune vertu, si les bons ne doivent rien posséder de plus que les méchants ; mais ceux qui se privent d'un plaisir présent ne le font pas dans le dessein de n'en goûter jamais aucun ; c'est au contraire afin de se préparer, par cette privation, des jouissances bien plus vives pour un autre temps. Ceux qui s'appliquent à devenir de bons orateurs ne s'exercent pas pour haranguer sans cesse ; mais ils espèrent qu'en persuadant les hommes par leur éloquence, ils obtiendront une foule de biens considérables ; de même ceux qui s'exercent à la guerre ne se livrent pas à de pénibles exercices pour combattre sans relâche, mais ils se flattent qu'une fois expérimentés dans les travaux guerriers, ils procureront à eux-mêmes et à leur patrie de grandes richesses, une grande félicité et de grands honneurs. Si quelques-uns, ayant pratiqué ces travaux, se voient devenir vieux et impuissants avant d'en recueillir le fruit, ils ressemblent, à mon avis, à un laboureur qui s'est appliqué à devenir habile, qui sait semer, qui sait planter, et qui, au lieu de récolter, ne ramasse pas ses fruits et les laisse couler en terre ; et si un athlète, qui après un long entraînement s'est mis en état de mériter le prix, s'abstient toujours de concourir, lui non plus, me semble-t-il, n'échappe pas au reproche de folie.

« Mais nous, camarades, ne nous exposons pas à cette inconséquence, et, puisque nous avons conscience que nous avons commencé dès notre enfance à nous entraîner aux belles actions, courons à l'ennemi, qui, je le sais parfaitement, est trop peu aguerri pour tenir contre nous. Car on n'est pas encore un bon soldat pour savoir tirer de l'arc, lancer un javelot, monter à cheval, si, quand par hasard il faut peiner, on est inférieur à la tâche ; or en fait de peine, nos ennemis ne sont que des novices. On n'est pas bon soldat si, quand il faut veiller, on se laisse vaincre par le sommeil, et ici encore nos ennemis ne sont que des novices. On ne l'est pas non plus, si tout en résistant aux travaux, on n'a pas appris comment il faut traiter les alliés et les ennemis ; or il est clair que ces gens-là ignorent cette science importante. Vous, au contraire, vous pourriez certainement user de la nuit comme les autres usent du jour ; vous êtes convaincus que le travail mène à une vie heureuse ; la faim vous sert d'assaisonnement ; vous supportez le régime de l'eau plus facilement que les lions ; vous avez amassé dans vos âmes le bien le plus beau pour des guerriers : vous aimez la louange plus que tout au monde. Or les hommes sensibles à la louange doivent par là-même affronter avec plaisir toutes les fatigues et tous les dangers. Si, en vous tenant ce langage, j'avais de vous une autre opinion, je me tromperais moi-même ; car si votre conduite ne répond pas à mes

paroles, c'est moi qui en aurai l'endosse. Mais j'en ai pour garants mon expérience, votre attachement pour moi et la folie de nos ennemis : je ne serai pas déçu de ces bonnes espérances. Marchons donc avec confiance, puisque nous n'avons pas à craindre qu'on nous prenne pour des usurpateurs du bien d'autrui ; car les ennemis qui s'avancent à présent nous attaquent injustement et nos amis nous appellent à leur secours : or qu'y a-t-il de plus juste que de repousser un agresseur, de plus beau que de secourir un allié ? Mais vous avez encore, selon moi, un autre motif de confiance : c'est que je n'ai pas négligé les dieux avant de partir ; vous qui avez vécu longtemps avec moi, vous savez, en effet, que non seulement dans les entreprises importantes, mais encore dans les petites, je commence toujours par implorer les dieux. A quoi bon en dire davantage ? ajouta-t-il en terminant. Choisissez et prenez avec vous vos hommes, achevez vos préparatifs et partez pour la Médie. Pour moi, après être retourné chez mon père, je partirai le premier pour me renseigner le plus vite possible sur les ennemis et faire les préparatifs nécessaires, afin qu'avec l'aide de Dieu nous combattions glorieusement. » Les homotimes exécutèrent ses ordres.

CHAPITRE VI

Entretien de Cambyse et de Cyrus sur les devoirs d'un général.

Cyrus, étant rentré au logis, invoqua la Vesta de son foyer, le Zeus de ses pères et les autres divinités. Il partit ensuite pour l'expédition, tandis que son père lui faisait la conduite. Quand ils furent hors du palais, on dit qu'il se produisit des éclairs et des tonnerres de favorable augure, après lesquels ils continuèrent leur chemin sans chercher d'autres présages, persuadés qu'aucun ne pourrait détruire les signes du plus grand des dieux.

Tandis qu'ils s'avançaient, Cambyse tint ce discours à Cyrus : « Mon fils, tu pars avec la faveur et la bienveillance des dieux ; c'est ce que montrent et les sacrifices et ces signes célestes, tu le reconnais toi-même ; car je t'ai fait instruire exprès dans ces matières, afin que tu n'aies pas besoin d'interprètes pour comprendre les conseils des dieux, afin qu'au contraire, examinant toi-même ce qu'on peut voir, écoutant ce qu'on peut entendre, tu en comprennes la signification et ne sois pas à la merci des devins qui voudraient te tromper en interprétant faussement les signes envoyés par les dieux, afin encore que si jamais les devins te manquaient, tu ne sois pas embarrassé pour expliquer les signes divins, mais que, discernant par la mantique les avis des dieux, tu puisses t'y conformer. — Je peux t'assurer, mon père, dit Cyrus, que, suivant tes recommandations, je mets toujours tous les soins possibles à obtenir que les dieux nous soient propices et consentent à nous conseiller. Je me souviens en effet de t'avoir entendu

dire qu'on obtient naturellement davantage des dieux, comme des hommes, quand on n'attend pas pour les flatter d'être dans l'embarras, mais qu'on se souvient d'eux surtout dans la plus grande prospérité. Tu prétendais qu'il fallait en user de même avec ses amis. — Et à présent, justement parce que tu n'as pas cessé de leur rendre des soins, reprit Cambyse, ne vas-tu pas plus volontiers prier les dieux, et n'as-tu pas plus d'espoir d'obtenir ce que tu demanderas, parce que tu crois être sûr de ne les avoir jamais négligés ? — C'est vrai, mon père, je considère les dieux comme des amis pour moi. — Et ne te souvient-il plus, mon fils, reprit-il, d'une chose dont nous étions un jour tombés d'accord ? C'est que les dieux, ayant accordé à l'homme instruit de mieux réussir que l'ignorant, à l'homme actif d'abattre plus de besogne que l'indolent, à l'homme soigneux de mener une vie plus sûre que le négligent, nous en concluions qu'il ne faut demander les biens aux dieux que lorsqu'on a acquis ces qualités qu'ils exigent de nous. — Oui, par Zeus, dit Cyrus, je me souviens de t'avoir entendu dire cela, et je ne pouvais que me rendre à tes raisons ; car je t'ai toujours oui dire qu'il n'est pas même permis de demander aux dieux d'être vainqueur dans un combat équestre, quand on n'a pas appris à monter à cheval, ni, quand on ignore le maniement de l'arc, de vaincre à l'arc d'habiles archers, ni, quand on ne sait pas manoeuvrer un vaisseau, de pouvoir le sauver en manoeuvrant, ni, quand on n'a pas semé de blé, d'obtenir une belle récolte, ni, quand on ne se garde pas à la guerre, d'échapper à la mort. Tout cela, en effet, est contraire à l'ordre établi par les dieux. Quand on fait des prières contraires aux lois divines, il est naturel, disais-tu, qu'on n'obtienne rien des dieux, comme il est naturel qu'on n'obtienne rien des hommes, quand on fait des demandes contraires aux lois.

— Mais as-tu oublié, mon enfant, ce que nous disions ensemble, que c'est pour un particulier un assez bel éloge, s'il peut à force d'application devenir lui-même un véritable honnête homme et assurer à lui et à sa famille les ressources nécessaires à la vie ? C'était déjà beaucoup à nos yeux ; mais de savoir s'occuper d'autres hommes, de leur procurer abondamment tout ce qui leur est nécessaire et de les rendre tels qu'ils doivent être, voilà qui nous paraissait admirable. — Par Zeus, mon père, répondit Cyrus, je me rappelle bien te l'avoir entendu dire aussi, et je partageais ton avis, que l'art de commander est une chose extraordinaire, et je me confirme encore aujourd'hui dans cette pensée, quand je porte mon attention sur l'art de commander en lui-même. Mais quand, observant d'autres nations, je considère quels chefs elles gardent à leur tête et quels adversaires nous allons trouver devant nous, je pense que ce serait une grande honte de redouter de tels hommes et de ne pas consentir à marcher contre eux. Je vois que tous ces gens-là, à commencer par nos amis qui sont ici, pensent que la supériorité du chef sur ses sujets doit consister en ce qu'il fait des

repas plus somptueux, qu'il a chez lui une plus grande quantité d'or, qu'il dort plus longtemps, qu'il prend en tout moins de peine que ses subordonnés. Selon moi, au contraire, ajouta Cyrus, le chef doit l'emporter sur ses sujets, non par la mollesse de sa vie, mais par sa prévoyance et son amour du travail.

— Mais, mon enfant, dit Cambyse, il est des cas où ce n'est pas contre les hommes qu'il faut lutter, mais contre les choses mêmes, et il n'est pas facile d'en avoir raison. Par exemple, tu sais, n'est-ce pas ? que si ton armée n'a pas le nécessaire, c'en sera bien vite fait de ton commandement. — Mais mon père, dit Cyrus, Cyaxare affirme qu'il le fournira aux troupes qui iront en Médie, si nombreuses qu'elles soient. — Ainsi, mon fils, reprit Cambyse, c'est sur la foi des ressources de Cyaxare que tu te mets en route ? — Oui, dit Cyrus. — Mais alors, demanda Cambyse, tu connais leur importance ? — Non, par Zeus, répartit Cyrus, non pas. — Et néanmoins tu comptes sur ce que tu ne connais pas ? Et ne sais-tu pas qu'il te faudra une foule de choses, et que dès à présent Cyaxare est contraint à une foule d'autres dépenses ? — Je le sais, répondit Cyrus. — Et si l'argent vient à lui manquer, dit Cambyse, ou qu'il veuille manquer de parole, que deviendra ton armée ? — Il est évident qu'elle sera en mauvaise posture. Mais, mon père, ajouta Cyrus, si tu vois quelque ressource que je pourrais ajouter de mon cru à celles de mon oncle, apprends-le moi, tandis que nous sommes en pays ami. — Tu me demandes, mon fils, répondit-il, où tu pourrais toi-même te procurer des ressources supplémentaires ; mais qui est plus en état de les trouver que celui qui a la force en main ? Tu pars d'ici avec un corps d'infanterie que tu ne voudrais pas changer, j'en suis sûr, contre un autre beaucoup plus nombreux, et tu auras pour alliée la meilleure cavalerie, celle des Mèdes. Dans ces conditions, quelle nation voisine, à ton avis, ne se mettra pas à ton service pour s'attirer tes faveurs ou éviter quelque dommage ? C'est une chose à laquelle tu dois réfléchir de concert avec Cyaxare, pour qu'il ne vous manque rien de ce qu'il vous faut, et il faut vous habituer à trouver des ressources. Avant tout, souviens-toi de ne pas attendre pour amasser des vivres, que la nécessité t'y contraigne. C'est quand tu seras le plus pourvu qu'il faudra prendre tes précautions, au lieu d'attendre la disette ; car tu obtiendras davantage de ceux dont tu auras besoin, s'ils voient que tu n'es pas dans le dénuement. En outre, tu ne donneras aucun sujet de plainte à tes soldats, et les étrangers te respecteront davantage ; et si tu désires faire du bien ou du mal avec ton armée, tes soldats, tant qu'ils auront le nécessaire, te serviront plus volontiers, et tes discours, sois-en sûr, seront d'autant plus persuasifs que tu pourras mieux faire voir que tu es en état de faire du bien ou du mal.

— Oui, mon père, dit Cyrus, tous tes conseils me semblent d'autant plus sensés que, si les soldats reçoivent ce qu'on leur promet à présent, aucun

d'eux ne m'en saura gré ; car ils savent à quelle condition Cyaxare les appelle à son aide ; mais si j'ajoute quelque chose à ce qui leur est promis, ils en seront flattés et ils en sauront naturellement gré à celui qui donnera. Mais si, possédant une armée grâce à laquelle on peut, en faisant du bien à ses amis, en recevoir à son tour, et vaincre et punir ses ennemis, on néglige de l'approvisionner, ne crois-tu pas, dit-il, qu'on serait aussi blâmable qu'un laboureur qui, possédant des terres avec des ouvriers pour les cultiver, les laisserait incultes et n'en tirerait rien ? Quant à moi, ajouta-t-il, je ne négligerai jamais de pourvoir aux besoins de mes troupes, ni en pays ami, ni en pays ennemi, tiens-le pour assuré.

— Et les autres choses dont il nous a paru utile de s'occuper, t'en souviens-tu, mon fils ? dit Cambyse. — Je me souviens fort bien, répondit Cyrus, qu'un jour j'étais venu te demander de l'argent pour payer le maître qui prétendait m'avoir enseigné l'art de commander une armée. Toi, tout en me donnant l'argent, tu me fis à peu près ces questions : « Mon fils, me demandas-tu, en te parlant de stratégie, cet homme à qui tu portes le prix de ses leçons, t'en a-t-il donné une sur l'économie militaire ? car il est certain que les soldats ont les mêmes besoins que les serviteurs d'une maison. » Je t'avouai de bonne foi qu'il ne m'en avait pas touché un seul mot. Tu me demandas encore s'il m'avait parlé de la santé et de la force des soldats, puisqu'un général aura à s'en occuper tout aussi bien que de la conduite d'une armée. Et, comme je disais encore non, tu me fis une nouvelle question : « T'a-t-il enseigné certaines sciences qui sont des auxiliaires très efficaces dans les travaux de la guerre ? — Non, » te répondis-je encore, et toi, poursuivant tes questions : « T'a-t-il appris, dis-tu, les moyens d'inspirer de l'ardeur aux soldats ? car en toute action, il y a une différence du tout au tout, selon qu'on est ardent ou découragé. » Quand, sur ce point-là aussi, je t'eus fait signe que non, tu me demandas encore si, dans son cours, il m'avait donné quelques préceptes sur la meilleure manière d'arriver à se faire obéir des troupes. Je te déclarai qu'il n'avait pas touché du tout à la question. A la fin tu me demandas ce qu'il enseignait donc pour prétendre m'avoir appris la stratégie ; et je te répondis qu'il m'avait enseigné la tactique. Tu te mis à rire, et tu repris chaque point dans ses rapports avec la tactique : « A quoi sert, disais-tu, la tactique, si l'armée manque de vivres, à quoi sert-elle sans la santé, à quoi, sans la connaissance des sciences qu'on a inventées pour la guerre, à quoi, sans l'obéissance ? » Quand tu m'eus fait voir que la tactique n'était qu'une petite partie de l'art de commander, je te demandai si tu étais capable de m'en apprendre quelque-une ; tu me conseillas d'aller m'entretenir avec les hommes qui passaient pour de grands stratèges et de leur demander comment on réalise toutes ces exigences de la stratégie. Depuis ce temps, j'ai fréquenté ceux qu'on me disait être les plus habiles en ces matières.

Quant aux vivres, je m'étais persuadé que nous en aurions assez, ayant à notre disposition ce que Cyaxare doit nous fournir. En ce qui regarde la santé, comme j'ai ouï dire moi-même et vu que les villes jalouses de leur santé choisissent des médecins et que les généraux en emmènent avec eux pour soigner leurs soldats, moi aussi, dès ma nomination à cet emploi, je me suis préoccupé d'en avoir et je me flatte, mon père, ajouta-t-il, que j'aurai avec moi des hommes tout à fait capables dans l'art médical. — Mais mon fils, reprit le père, ces médecins dont tu parles ressemblent à des tailleurs qui raccommoient les habits déchirés, ils ne soignent que ceux qui sont tombés malades. Mais il y a une manière beaucoup plus belle de s'occuper de la santé des troupes, c'est de prévenir toute maladie dans ton armée : c'est à cela que tu dois veiller. — Et quelle est la route à suivre, mon père, demanda Cyrus, pour arriver à ce résultat ? — Si tu dois séjourner quelque temps dans le même endroit, tu devras d'abord veiller à la salubrité de ton camp. Avec de l'attention, tu ne peux t'y tromper. On entend toujours parler de pays salubres et de pays insalubres ; le corps et le teint des habitants sont des témoins irrécusables pour en juger. Mais ne te contente pas d'examiner le terrain, rappelle-toi aussi comment tu t'y prends toi-même pour entretenir ta santé. — Tout d'abord, par Zeus, dit Cyrus, je tâche de ne jamais surcharger mon estomac, car c'est une surcharge pénible à porter ; puis j'aide ma digestion par l'exercice ; c'est là, me semble-t-il, le meilleur moyen de conserver sa santé et d'accroître ses forces. — Eh bien, mon fils, dit Cambyse, ce sont les mêmes soins qu'il faut donner aux autres. — Mais, mon père, demanda Cyrus, n'y aura-t-il pas de temps réservé aux exercices des soldats ? — Certainement si, répondit son père, je dirai même que rien n'est plus nécessaire ; car il faut, n'est-ce pas ? qu'une armée qui doit remplir sa fonction, ne cesse jamais de nuire à l'ennemi et de se procurer des avantages à elle-même. Il est en effet difficile de nourrir un seul homme qui vit dans l'oisiveté, il est plus difficile encore de nourrir une maison entière, et plus difficile que tout de nourrir une armée oisive ; car une armée comporte un grand nombre de bouches, entre en campagne avec peu de vivres, et use avec une prodigalité extrême de ce qu'elle reçoit ; aussi ne doit-elle jamais rester oisive. — Si je te comprends bien, mon père, dit Cyrus, il n'y a pas plus à tirer d'un général indolent que d'un laboureur paresseux. — Mais pour le général actif, je te garantis, mon fils, reprit Cambyse, à moins qu'un dieu ne lui veuille du mal, qu'il aura des troupes abondamment ravitaillées et qu'il entretiendra parfaitement leur santé. — Pour exercer les soldats dans tous les travaux de la guerre, il me semble, mon père, dit Cyrus, qu'il serait à propos de proposer à chaque corps de troupes des concours et de leur offrir des prix. Ce serait le meilleur moyen de les entraîner à tous les genres d'exercices, pour pouvoir, en cas de besoin, les trouver tout prêts. — Excellente idée, mon fils, dit Cambyse ; en la suivant, tu es sûr que tu verras toujours tes corps de troupes exécuter

leurs mouvements comme des choeurs de danse.

— Et maintenant, dit Cyrus, pour inspirer de l'ardeur aux soldats, il me semble que le moyen le plus efficace est de leur inspirer de belles espérances. — Prends garde, mon fils, répondit Cambyse, que ce procédé ressemble à celui du chasseur qui lancerait constamment à ses chiens le même appel que quand il aperçoit la bête. Je sais bien que tout d'abord il les trouverait empressés à obéir ; mais s'il les trompe souvent, à la fin ils n'obéissent plus, même s'il les appelle à la vue d'un gibier véritable. Il en est ainsi des espérances : si, après avoir fait attendre une faveur, on manque souvent à sa promesse, on a beau, à la fin, faire des promesses sincères, on n'obtient plus aucune créance. Aussi, mon fils, un général ne doit rien annoncer dont il ne soit parfaitement sûr ; d'autres peuvent dire les mêmes choses à sa place et réussir ; lui doit conserver pour les grands dangers tout le crédit attaché à ses encouragements.

— Vraiment, par Zeus, dit Cyrus, ce que tu dis là, mon père, me semble fort sage, et je le mettrai volontiers en pratique. Quant à l'art de rendre les soldats obéissants, je crois n'y être pas étranger ; car tu m'en as donné toi-même des leçons dès mon enfance, en me forçant à t'obéir ; puis, dans la classe des éphèbes, le chef poursuivait activement le même but, et je crois que la plupart des lois enseignent surtout ces deux choses, commander et obéir. Et maintenant, en y réfléchissant, je crois voir qu'en toute occasion le meilleur encouragement à l'obéissance est de louer et d'honorer l'homme docile, de noter d'infamie et de châtier le rebelle. — Cela, mon fils, c'est le moyen d'obtenir une obéissance forcée : pour l'obéissance volontaire, qui est de beaucoup préférable, il y a un chemin plus court. Les hommes obéissent très volontiers à celui qu'ils croient plus éclairé qu'eux-mêmes sur leurs propres intérêts. Entre cent exemples propres à t'en convaincre, vois avec quel empressement les malades appellent les médecins pour leur prescrire ce qu'ils ont à faire ; vois sur mer avec quel empressement l'équipage obéit au pilote, et si un voyageur pense qu'un autre connaît la route mieux que lui, il s'attache à lui sans vouloir le quitter. Mais si l'on pense que l'obéissance causera quelque dommage, on ne cède pas du tout aux châtimens, on résiste à tous les présents ; car personne n'est disposé à recevoir des présents, s'ils doivent lui être funestes. — Tu prétends donc, mon père, que, pour avoir des soldats obéissants, il n'y a rien de plus efficace que de paraître plus éclairé que ses subordonnés ? — Oui, je le prétends, répondit Cambyse. — Mais quel est le moyen le plus rapide, mon père, demanda Cyrus, de leur donner une telle opinion de soi-même ? — Le moyen le plus simple, mon fils, répondit Cambyse, de paraître éclairé sur les objets où l'on veut l'être, est de le devenir effectivement. Prends les arts les uns après les autres : tu verras que je dis vrai. Supposons que tu veuilles passer pour un bon laboureur, sans

l'être, pour un bon cavalier, un bon médecin, un bon joueur de flûte, un bon ouvrier en quelque genre que ce soit, vois à combien de ruses il te faudra recourir pour le paraître. Tu auras beau gagner des prôneurs pour te faire une réputation, tu auras beau faire de belles installations pour chaque métier, si tu en imposes d'abord, tu ne tarderas pas, une fois mis à l'épreuve, à être confondu et tu passeras en outre pour un menteur. — Mais comment devenir réellement habile dans ce qui doit nous être utile ? — C'est évidemment, mon fils, en apprenant tout ce qu'on peut apprendre, comme tu as appris la tactique. Dans ce qui est au-dessus des lumières et de la prévoyance humaines, tu deviendras plus habile que les autres en interrogeant les dieux par la mantique, et une fois que tu auras reconnu ce qu'il y a de mieux à faire, en t'occupant à le réaliser ; car on montre plus d'habileté à s'occuper de ce qu'il faut faire qu'à le négliger. Au reste, pour être aimé de ceux que l'on commande, ce qui est, à mon avis, de la plus haute importance, il faut évidemment tenir la même conduite que si l'on veut être aimé de ses amis : il faut, selon moi, leur donner des preuves manifestes de sa bienfaisance. Je sais bien, mon . fils, poursuivit-il, qu'il est difficile d'être toujours en état de faire du bien à ceux qu'on veut ; mais montrer qu'on prend part à leur joie, s'il leur arrive du bonheur, à leur peine, s'ils sont dans le malheur ; qu'on tient à coeur de leur venir en aide, s'ils sont dans l'embarras ; qu'on appréhende qu'ils n'éprouvent quelque déboire et qu'on s'emploie à le leur épargner, telles sont les marques de sollicitude qu'il faut surtout leur donner.

« En campagne, si l'on est en été, il faut qu'on voie que le chef prend sa large part du soleil ; en hiver, du froid, dans les travaux, de la fatigue ; car tout cela contribue à le faire aimer de ses subordonnés. — Ainsi, mon père, dit Cyrus, tu prétends qu'un chef doit être en toute occasion plus endurant que ceux qu'il commande ? — C'est en effet ma pensée, répondit Cambyse. Mais ne te décourage pas pour cela ; car tu dois savoir que les mêmes fatigues physiques n'affectent pas également le chef et le simple soldat ; elles sont adoucies pour le chef par l'honneur et la certitude que pas une de ses actions ne reste ignorée. — Mais, mon père, dès que les soldats auront, comme tu le veux, le nécessaire, qu'ils se porteront bien, qu'ils pourront supporter les fatigues, qu'ils seront exercés aux arts de la guerre, qu'ils se piqueront de paraître vaillants, qu'ils préféreront obéir plutôt que de désobéir, ne crois-tu pas qu'il serait sage de se résoudre aussitôt à livrer bataille aux ennemis ? — Oui, par Zeus, répondit Cambyse, si on espère avoir l'avantage ; sinon, pour ma part, plus je compterais sur ma valeur et celle de mes troupes, plus je serais circonspect, puisque en général plus nous attachons de prix à une chose, plus nous nous efforçons de la tenir en sûreté.

— Et quel est le meilleur moyen, mon père, de s'assurer l'avantage sur les

ennemis ? — Par Zeus, mon fils, dit Cambyse, ce que tu me demandes-là n'est pas une chose facile ni simple. Cependant apprends que, pour y réussir, il faut savoir tendre des pièges, dissimuler, ruser, tromper, dérober, piller et prendre en tout l'avantage sur l'ennemi. »

Cyrus se mit à rire et dit : « Par Hercule, quel homme dois-je devenir, mon père, si je t'en crois ! — Un homme tel, mon fils, reprit-il, qu'il n'y en aura pas de plus juste et de plus ami des lois. — Pourquoi donc alors, dit Cyrus, nous appreniez-vous le contraire, quand nous étions enfants et éphèbes ? — Par Zeus, reprit Cambyse, c'est encore ce que nous vous enseignons aujourd'hui à l'égard de vos amis et de vos concitoyens : mais pour que vous fussiez à même de faire du mal à l'ennemi, ne sais-tu pas que l'on vous enseignait mille façons de nuire ? — Non certes, mon père, je ne le sais pas. — Dans quel but, reprit Cambyse, appreniez-vous à tirer de l'arc, dans quel but à lancer le javelot, dans quel but à tromper les sangliers avec des filets et des fosses, et les cerfs avec des traquenards et des cordes tendues ? Et contre les lions, les ours, les panthères vous ne luttiez pas à égalité, mais vous tâchiez toujours de vous assurer quelque avantage pour les combattre. Or tout cela, ne sais-tu pas que ce sont des moyens de faire du mal, des tromperies, des ruses, des avantages ? — Oui, dit Cyrus, contre les bêtes ; mais pour peu que je parusse vouloir tromper un homme, je me souviens que je recevais force coups. — C'est que, je m'imagine, on ne vous commandait pas non plus, dit Cambyse, de lancer des flèches ou des javelots sur un homme ; mais on vous enseignait à frapper au but, non pour que vous fassiez à présent du mal à vos amis, mais pour que, si un jour la guerre survenait, vous fussiez capables d'atteindre même des hommes ; on vous enseignait à tromper, à prendre vos avantages, non sur des hommes, mais sur des fauves, non pour que vous fassiez par là du mal à vos amis, mais pour que, si vous aviez un jour à faire la guerre, vous fussiez exercés là-dessus.

— Alors, mon père, dit Cyrus, s'il est également utile de savoir faire du bien et du mal aux hommes, on devrait enseigner à faire les deux contre les hommes. — On dit, mon fils, reprit Cambyse, que du temps de nos ancêtres, il y avait un maître qui apprenait la justice aux enfants, comme tu le préconises. Il leur enseignait à ne pas mentir et à mentir, à ne pas tromper et à tromper, à ne pas calomnier et à calomnier, à ne pas prendre des avantages sur les autres et à en prendre ; mais en cela il distinguait ce qu'il fallait faire à ses amis et ce qu'il fallait faire à ses ennemis. Il enseignait en outre qu'il est juste de tromper même ses amis pour leur bien et de les voler pour leur bien. Nécessairement, en enseignant ces choses, il exerçait les enfants à les pratiquer les uns contre les autres, de même que les Grecs, dit-on, apprennent à tromper dans la lutte et dressent les enfants à se tromper mutuellement. Mais il se trouva des enfants tellement doués pour

tromper avec adresse et pour prendre habilement leurs avantages — sans doute aussi n'étaient-ils pas sans dispositions pour le gain — qu'ils ne s'abstenaient même pas de toucher à leurs amis et qu'ils essayaient de prendre leurs avantages à leurs dépens. A la suite de ces abus, un décret, qui est encore en vigueur aujourd'hui, enjoignit d'enseigner simplement aux enfants, comme nous l'enseignons à nos serviteurs dans leurs rapports avec nous, à dire la vérité, à ne pas tromper, à ne pas convoiter le bien d'autrui, et si quelqu'un contrevenait à ces prescriptions, de le châtier, afin qu'en prenant de telles habitudes ils devinssent des citoyens plus doux. Quand ils étaient parvenus à l'âge que tu as maintenant, dès ce moment on jugeait qu'il n'y avait plus de danger à leur apprendre les lois en usage à l'égard des ennemis ; car il semble qu'à votre âge vous ne vous laisserez plus aller à la brutalité envers vos concitoyens, après avoir été instruits à vous respecter les uns les autres. Ainsi nous ne parlons pas de l'amour à ceux qui sont trop jeunes, de peur que, la facilité se joignant à la violence des désirs, les jeunes gens n'en usent sans mesure.

— C'est vrai, par Zeus, dit Cyrus. Mais maintenant, puisque je suis en retard sur ce point, fais-moi la grâce, mon père, de m'apprendre ce que tu sais des moyens de prendre ses avantages sur l'ennemi. — Déploie toutes tes ressources, dit Cambyse, pour surprendre tes ennemis, quand ils seront en désordre et ton armée rangée en bataille, quand ils seront désarmés et toi sous les armes, quand ils dormiront et que tu veilleras, quand tu les auras reconnus sans être découvert, quand ils seront engagés dans un mauvais pas et que tu seras toi-même en forte position. — Mais est-il possible, mon père, demanda Cyrus, que l'ennemi se laisse surprendre à commettre de pareilles fautes ? — Il est inévitable, mon fils, répondit Cambyse, que vous, aussi bien que les ennemis, vous en commettiez un grand nombre. Il faut bien en effet que, les uns comme les autres, vous mangiez, que, les uns comme les autres, vous dormiez ; que le matin vous vous écartiez presque tous en même temps pour satisfaire aux nécessités naturelles, et que vous usiez des routes telles qu'elles se rencontrent. En réfléchissant sur tout cela, tiens-toi plus que jamais sur tes gardes, quand tu te sentiras le plus faible ; mais quand tu verras l'ennemi facile à vaincre, ne manque pas alors de l'attaquer.

— Est-ce seulement, demanda Cyrus, en ces occasions-là que l'on peut prendre ses avantages ? n'y en a-t-il pas encore quelques autres ? — Si, mon fils, répondit Cambyse, et de bien plus importantes. Dans celles dont je viens de parler, tous les gens de guerre se protègent en général par des gardes solides, parce qu'ils en connaissent la nécessité. Mais on peut tromper l'ennemi, soit en lui inspirant confiance pour le surprendre, quand il n'est pas sur ses gardes, soit en se faisant poursuivre pour mettre le désordre dans ses rangs, soit en l'attirant par la fuite dans un passage

difficile pour fondre sur lui. Applique-toi donc, continua Cambyse, à apprendre toutes ces ruses ; mais ne te contente pas de ce que tu auras appris, invente toi-même des stratagèmes contre les ennemis. Fais comme les musiciens qui ne s'en tiennent pas aux airs qu'ils ont appris, mais qui s'étudient à en composer de nouveaux ; et si, en musique, ce sont les airs récents et fraîchement éclos qui ont le plus de vogue, dans l'art de la guerre, les stratagèmes nouveaux procurent encore plus de réputation ; car ce sont les plus efficaces pour tromper l'ennemi.

« Mais toi, mon fils, continua-t-il, quand tu n'emploierais contre les hommes que les machinations que tu pratiquais même contre de tout petits animaux, ne penses-tu pas que tu serais fort avancé dans l'art de prendre tes avantages ? Chassais-tu aux oiseaux ? Tu te levais et te mettais en route en pleine nuit, et avant qu'ils remuassent, tu avais placé tes pièges et si bien remis la place en ordre qu'on ne voyait pas qu'on y eût touché. En outre tu avais dressé des oiseaux pour servir tes intérêts à toi et tromper les oiseaux de leur race ; tu te mettais toi-même aux aguets de façon à voir les oiseaux sans en être vu, et tu t'étais exercé à retirer le filet avant qu'ils s'échappassent. Chassais-tu au lièvre ? Comme il paît dans les ténèbres et se tapit pendant le jour, tu nourrissais des chiens qui par leur flair le découvriraient ; et, comme il s'enfuyait rapidement, une fois découvert, tu avais d'autres chiens dressés à le prendre à la course. S'il échappait encore à ces derniers, épiait ses refuites et les reposées où il se réfugie de préférence, tu y tendais des filets invisibles, et, dans sa course éperdue, il y tombait et s'y prenait lui-même. Pour qu'il ne pût s'échapper non plus de ces filets, tu apostais des gens pour surveiller ce qui se passait et qui, de leur cachette rapprochée, devaient être rapidement sur lui. Et toi-même, par derrière, le suivant de près à grands cris, tu l'effrayais au point que, pris d'affolement, il se laissait prendre ; et tu avais dressé ceux qui étaient en avant à se taire, pour que le lièvre ne s'aperçût pas de l'embuscade.

« Ainsi donc, comme je le disais tout à l'heure, si tu voulais user de ces ruses contre les hommes aussi, je ne sais, pour ma part, si tu n'aurais pas le dessus de n'importe quel ennemi. Mais, si jamais tu es contraint de livrer bataille en rase campagne, à force ouverte, contre des troupes revêtues de leurs armes aussi bien que les tiennes, c'est dans les occasions semblables que les avantages ménagés de longue main ont de puissants effets ; ces avantages-là, on les a, selon moi, quand les soldats sont bien exercés, bien stimulés, bien instruits dans les arts de la guerre.

Voici encore une chose que tu dois bien savoir, c'est que tous ceux dont tu veux être obéi veulent de leur côté que tu veilles à leur sûreté. N'oublie donc jamais d'être prévoyant ; examine, la nuit, ce que tu feras exécuter à tes soldats quand le jour paraîtra, et, le jour, ce qu'il conviendra de faire

pour la nuit. Comment il faut ranger une armée en bataille, comment régler sa marche le jour ou la nuit, dans les défilés ou dans les grandes routes, en montagne ou en plaine, comment asseoir un camp, placer des sentinelles pour le jour ou pour la nuit, comment s'approcher de l'ennemi ou s'en éloigner, quel ordre de marche adopter en longeant une ville ennemie, comment il faut s'approcher d'un rempart ou s'en écarter, comment traverser des vallées ou des fleuves, comment se garder de la cavalerie, ou d'une troupe armée de javelots ou d'arcs, et, si l'ennemi se présente pendant que tu marches en colonne, comment il faut lui faire face, et si, tandis que tu t'avances en ligne de bataille, il se présente d'un autre côté que le front, quelle conversion tu dois faire, quel est le meilleur moyen de connaître les desseins de l'ennemi et le meilleur de lui cacher les tiens, à quoi bon te parler de tout cela ? Plus d'une fois je t'ai dit là-dessus tout ce que je savais, et parmi ceux qui passaient pour habiles en ces matières, tu n'en as négligé aucun et tu t'es instruit à leur école. Tu n'as donc, à mon avis, qu'à mettre en oeuvre, selon les rencontres, celle de ces connaissances qui te semblera à propos.

« Apprends encore de moi, mon fils, ajouta-t-il, une chose très importante ; en présence d'augures et de présages contraires, n'expose jamais ni toi, ni ton armée. Pense que tous les hommes, dans le choix de leurs actes, ne se guident que sur des conjectures, sans savoir aucunement celui qui tournera à leur avantage. Juges-en d'après les événements mêmes. Combien de gens, et de gens qui paraissaient très habiles, ont conseillé à des États d'entreprendre la guerre contre des peuples qui ont anéanti ces trop dociles agresseurs ! Combien ont contribué à l'élévation d'un particulier ou d'un État, qui, devenus puissants, leur ont causé les plus grands maux ! Combien qui pouvaient vivre avec des amis sur le pied d'un mutuel échange de bons offices, ont préféré avoir en eux des esclaves plutôt que des amis et ont été punis par eux ! Combien qui, au lieu de vivre agréablement, contents de leur partage, ont voulu se rendre maîtres de tout, et, par là même, ont perdu ce qu'ils avaient ! Combien qui, ayant acquis la richesse, objet de tant de vœux, sont morts victimes de leur cupidité ! Tant il est vrai que la sagesse humaine ne sait pas mieux choisir le bon parti que si elle s'en rapportait au sort pour le faire !

« Mais, mon fils, les dieux qui vivent toujours, connaissent toutes les choses passées et présentes et ce qui doit résulter de chacune d'elles. Et quand les hommes les consultent, ils avertissent ceux qui leur plaisent de ce qu'il faut faire et de ce qu'il ne faut pas faire ; et s'ils ne veulent pas conseiller tous les hommes, il ne faut pas s'en étonner ; car rien ne les contraint de s'occuper de ceux qu'ils ne veulent point favoriser. »

LIVRE II

SOMMAIRE. — *Cyrus arrive chez Cyaxare. Dénombrement de leurs forces et de celles des ennemis. Cyrus modifie l'armement des Perses et exerce son armée à la manoeuvre et à la discipline. On décide en assemblée que chacun sera récompensé suivant son mérite. Ambassade du roi des Indes. Cyrus propose de ramener dans le devoir le roi d'Arménie qui voulait faire défection.*

CHAPITRE PREMIER

Dénombrement de l'armée ennemie et de celle de Cyaxare. Nouvel armement donné aux Perses. Cyrus exerce ses troupes, établit des concours et des récompenses, rassemble les compagnies sous la même tente et invite à sa table tous ceux qu'il veut honorer.

Tout en s'entretenant ainsi, ils arrivèrent aux frontières de la Perse. Ils aperçurent alors à leur droite²⁵ un aigle qui leur montrait le chemin, puis, ayant prié les dieux et les héros tutélaires de la Perse de les laisser partir sous leur protection bienveillante, ils passèrent les frontières. Quand il les eurent franchies, ils prièrent les dieux tutélaires de la Médie à leur tour de les accueillir avec faveur et bienveillance. Après cela, ils s'embrassèrent, selon l'usage, et Cambyse s'en retourna dans sa capitale, tandis que Cyrus se rendait en Médie, chez Cyaxare.

Quand il fut arrivé chez les Mèdes, auprès de Cyaxare, tout d'abord ils s'embrassèrent, suivant la coutume, puis Cyaxare demanda à Cyrus combien il amenait de combattants. Cyrus répondit : « Trente mille hommes, pareils à ceux qui sont venus souvent chez vous comme mercenaires ; mais il y en a d'autres qui ne sont jamais sortis de la Perse : ce sont des homotimes. — Combien sont-ils à peu près ? demanda le roi. — Leur nombre, dit Cyrus, ne te satisfera pas, si je te le dis ; mais songe que ces hommes qu'on appelle homotimes, quoique peu nombreux, se font obéir facilement des autres Perses, si nombreux qu'ils soient. Mais, ajouta-t-il, as-tu réellement besoin d'eux, ou tes craintes étaient-elles vaines et les ennemis viennent-ils ? — Oui, par Zeus, répondit Cyaxare, et même en grand nombre. — Comment le sais-tu ? — C'est que, répondit Cyaxare, beaucoup de gens venant de là-bas sont unanimes, chacun à sa façon, à l'affirmer. — Il nous faudra donc les combattre ? — Il le faudra, répartit Cyaxare. — Dis-moi donc tout de suite, si tu le sais, quelle est la force de l'armée qui s'avance contre nous, et aussi celle de notre armée, afin que, connaissant l'une et l'autre, nous délibérions en connaissance de cause sur

²⁵ Quand les Grecs observaient le vol des oiseaux, ils se tournaient face au nord ; alors, si un oiseau leur apparaissait sur leur droite, c'est-à-dire à l'est, c'était un présage favorable, surtout si c'était un aigle.

la meilleure façon d'engager la lutte. — Écoute donc, dit Cyaxare. Le Lydien Crésus amène, dit-on, dix mille cavaliers et plus de quarante mille peltastes ou archers ; on dit qu'Artacamas, gouverneur de la grande Phrygie, amène environ huit mille cavaliers et pas moins de quarante mille lanciers ou peltastes ; Aribaios, roi de Cappadoce, six mille cavaliers et pas moins de trente mille archers ou peltastes ; l'Arabe Aragdos, dix mille cavaliers environ, une centaine de chars, à peu près, et des archers en très grand nombre. Quant aux Grecs d'Asie, on ne sait pas exactement s'ils doivent suivre. Pour les Phrygiens qui touchent à l'Hellespont, on dit que Gabaidos, qui les commande, a réuni dans la plaine du Caystre²⁶ six mille cavaliers et environ vingt mille peltastes. Cependant les Cariens, les Ciliciens et les Paphlagoniens qui avaient été convoqués, ne viendront pas, à ce que l'on dit. Quant à l'Assyrien²⁷, qui règne sur Babylone et le reste de l'Assyrie, je crois, pour ma part, qu'il n'amènera pas moins de vingt mille cavaliers, pas moins, j'en suis sûr, de deux cents chars et sans doute des fantassins innombrables ; c'est du moins ce qu'il a fait, toutes les fois qu'il a envahi notre territoire. — D'après ce que tu viens de dire, reprit Cyrus, les ennemis ont donc environ soixante mille cavaliers et plus de deux cent mille peltastes ou archers. Et ton armée, à toi, quel en est l'effectif ? — Nous avons, dit Cyaxare, plus de dix mille cavaliers mèdes : quant aux peltastes et archers de chez nous, ils peuvent se monter à soixante mille. Les Arméniens, nos voisins, ajouta-t-il, nous fourniront quatre mille cavaliers et vingt mille fantassins. — D'après ce que tu dis, reprit Cyrus, notre cavalerie ne monte pas au quart de celle des ennemis, et notre infanterie n'est à peu près que la moitié de la leur. — Mais alors, dit Cyaxare, les Perses que tu dis amener avec toi, sont donc, selon toi, bien peu nombreux ? — Si nous avons, oui ou non, besoin d'un renfort, reprit Cyrus, nous en délibérerons plus tard. Mais renseigne-moi, ajouta-t-il, sur la façon de combattre propre à chacun de ces peuples. — C'est à peu près la même que celle de tout le monde, dit Cyaxare on combat à la flèche et au javelot, et chez eux et chez nous. — Avec de telles armes, dit Cyrus, il faut nécessairement que l'on combatte de loin. C'est, en effet, nécessaire, reprit Cyaxare. — Aussi la victoire, en ce cas, appartient-elle au plus grand nombre ; car le petit nombre sera blessé et anéanti plus vite par le grand nombre que le plus grand nombre par le plus petit. — S'il en est ainsi, Cyrus, il n'y a pas de meilleur parti à prendre que d'envoyer chez les Perses, à la fois pour leur remontrer que, s'il arrive malheur aux Mèdes, le danger viendra jusqu'en Perse, et leur demander des renforts. — Mais sache bien, dit Cyrus, que lors même que tous les Perses

²⁶ Plaine du *Caystre* était le nom d'une ville située dans le bassin du Caystre, rivière de Lydie qui se jette dans la mer non loin d'Ephèse.

²⁷ On remarquera que les rois d'Assyrie et d'Arménie ne sont jamais désignés par leur nom dans la *Cyropédie*. Xénophon les appelle : l'*Assyrien*, l'*Arménien*. Si la *Cyropédie* était une véritable histoire, et non une oeuvre didactique, Xénophon aurait donné leurs noms véritables.

viendraient, nous ne surpasserions pas les ennemis en nombre. — Mais alors vois-tu quelque autre moyen meilleur que le mien ? — Pour moi, si j'étais à ta place, dit Cyrus, je ferais fabriquer le plus rapidement possible pour tous les Perses qui vont arriver des armes comme celles que portent chez nous ceux qu'on appelle homotimes, c'est-à-dire une cuirasse pour la poitrine, un bouclier d'osier pour la main gauche, une épée ou une hache pour la main droite. Si tu nous prépares de telles armes, nous pourrons, grâce à toi, en venir au corps à corps avec l'ennemi sans avoir rien à craindre et nos ennemis préféreront s'enfuir plutôt que de nous attendre. Nous nous plaçons nous-mêmes, continua-t-il, en face de ceux qui restent fermes ; pour ceux d'entre eux qui s'enfuient, nous vous chargeons, vous et vos cavaliers, de leur ôter le loisir de s'arrêter et de revenir à la charge. »

Ainsi parla Cyrus ; Cyaxare l'approuva, ne parla plus de faire venir de nouvelles troupes et fit fabriquer les armes dont il a été question. Elles étaient presque achevées quand les homotimes arrivèrent avec l'armée perse. Cyrus, dit-on, les réunit et leur parla ainsi : « Mes amis, je vois que vous-mêmes, avec les armes que vous portez et vos cœurs résolus, vous êtes prêts à affronter la mêlée avec l'ennemi ; mais quand je considère que les Perses qui vous suivent n'ont que des armes faites pour combattre de très loin, je crains qu'avec votre petit nombre et réduits à vos seules forces, il ne vous arrive quelque malheur, en vous heurtant à des ennemis nombreux. Aussi, ajouta-t-il, comme les hommes que vous amenez sont d'une vigueur parfaite, on leur donnera des armes semblables aux nôtres ; pour leur courage, c'est à nous de le stimuler. Car un chef ne doit pas seulement se montrer brave lui-même ; il doit encore s'efforcer de rendre ses subordonnés aussi braves que possible. »

Ainsi parla Cyrus, et les homotimes se réjouirent à la pensée d'être renforcés dans la bataille. L'un d'eux prit même la parole en ces termes : « On s'étonnera peut-être que je conseille à Cyrus de parler à notre place, au moment où ceux qui doivent combattre à nos côtés recevront leurs armes. Mais je sais, poursuivit-il, que les discours de celui qui a le plus de pouvoir pour récompenser et punir sont aussi ceux qui pénètrent le plus profondément l'esprit des auditeurs, et, s'ils font des présents, fussent-ils moindres que ceux qui leur viendraient de leurs égaux, ceux qui les reçoivent y attachent pourtant plus de prix. Aussi, poursuivit-il, les Perses qu'on nous donne pour compagnons d'armes auront plus de joie à être harangés par Cyrus que par nous ; rangés parmi les homotimes, ils tiendront cette faveur plus sûre pour eux, si c'est un fils de roi et un général qui la leur donne, que si la même faveur leur vient de nous. Cependant nous ne devons pas négliger ce qui dépend de nous, mais nous appliquer de toute manière à stimuler le courage de ces hommes. Nous ne pourrons que profiter de tout ce qui accroîtra leur valeur. »

Cyrus ayant donc fait apporter les armes, rassembla tous les Perses, et leur adressa ce discours : « Perses, mes amis, vous êtes nés et vous avez été élevés dans le même pays que nous, vos corps ne sont pas moins robustes que les nôtres, vos âmes doivent être aussi courageuses. Cependant vous n'aviez pas, dans la patrie, les mêmes droits que nous ; ce n'est pas nous qui vous en avons exclus ; c'est la nécessité de pourvoir à vos besoins. Maintenant, c'est moi qui aurai soin, avec l'aide de Dieu, de vous fournir le nécessaire. Il ne tient qu'à vous si vous le voulez, de revêtir les mêmes armes que nous, d'affronter les mêmes dangers, et, s'il en résulte quelque avantage, de prétendre aux mêmes récompenses. Auparavant, vous lanciez comme nous la flèche et le javelot, et, si vous étiez moins habiles à le faire, cela n'a rien d'étonnant ; car vous n'aviez pas comme nous le loisir de vous y entraîner. Avec cet armement, nous n'aurons sur vous aucun avantage. Du moins chacun aura une cuirasse ajustée à sa poitrine, dans la main gauche un bouclier d'osier que nous avons tous coutume de porter, une épée ou une hache dans la main droite pour frapper l'ennemi, sans nous inquiéter de manquer le but. Dès lors, avec de telles armes, qu'est-ce qui nous distinguera les uns des autres, sinon l'audace, qualité qu'il vous appartient de cultiver aussi bien que nous ? Car, si nous désirons la victoire pour la gloire et tous les biens qu'elle procure et conserve, y avez-vous moins d'intérêt que nous ? et la puissance qui dispose de tous les biens des vaincus en faveur des vainqueurs, faut-il croire que nous en avons plus besoin que vous ? Je vous ai tout dit, ajouta-t-il en terminant ; vous voyez ces armes ; que celui qui les désire les prenne et se fasse inscrire auprès de son taxiarque au même rang que nous ; que celui qui se contente d'être mercenaire garde ses armes d'inférieur. »

Il dit, et les Perses, l'ayant entendu, jugèrent que, si, invités à affronter les mêmes fatigues pour obtenir les mêmes avantages, ils se refusaient à le faire, ils mériteraient d'être misérables toute leur vie ; aussi tous se firent inscrire et tous ramassèrent les armes.

Cependant les ennemis s'avançaient, disait-on, mais ne paraissaient pas encore. Cyrus mit ce temps à profit pour exercer et fortifier ses soldats, pour leur apprendre la tactique et stimuler leur courage en vue de la guerre. D'abord il enjoignit aux valets que lui avait donnés Cyaxare de fournir tout confectionnés à ses soldats tous les objets dont ils avaient besoin. Par cet arrangement, il ne laissait à ses hommes aucun autre soin que de s'exercer aux travaux de la guerre. Il se flattait en effet d'avoir remarqué qu'on n'excelle dans quelque genre que ce soit, que si, délivré de l'obligation de s'appliquer à plusieurs choses, on tourne son activité vers une seule. En conséquence il supprima des exercices mêmes de la guerre ceux de l'arc et du javelot et ne leur laissa pour combattre que l'épée, le bouclier et la cuirasse ; et il les accoutuma tout de suite à cette pensée qu'il leur faudrait

combattre corps à corps avec l'ennemi, ou avouer qu'ils étaient d'inutiles alliés, avec pénible pour des gens qui ne sont nourris que pour défendre ceux qui les nourrissent.

En outre, comme il avait remarqué que les hommes sont bien plus disposés à s'exercer à tout ce qui est pour eux objet d'émulation, il établit des concours pour tous les exercices où il jugeait bon que les troupes fussent entraînées. Il recommanda au simple soldat de se montrer obéissant envers ses chefs, plein de bonne volonté au travail, ami du danger, mais avec discipline, instruit de tout ce que doit savoir un soldat, curieux de belles armes et rempli d'émulation pour tout ce qui concerne la guerre ; au cinquantier de montrer toutes les qualités d'un bon soldat et de les communiquer, autant que possible, à ses cinq hommes, au dizainier d'en faire autant pour sa décade, au lochage, pour son escouade, et au taxiarque d'être lui-même irréprochable et de veiller à ce que les gradés subalternes fissent faire leur devoir à leurs subordonnés. Voici les récompenses qu'il annonça : les taxiarques qui paraîtraient avoir le mieux dressé leurs compagnies deviendraient chiliarques ; ceux des lochages qui paraîtraient avoir formé les meilleures escouades monteraient au grade de taxiarque, et de même les dizainiers qui auraient les meilleures dizaines passeraient au rang de lochage, et pareillement les cinquantiers au rang de dizainier et ceux des simples soldats qui se distingueraient, au rang de cinquantier. Le résultat pour tous les chefs était d'abord d'être honorés par leurs subordonnés ; d'autres honneurs suivaient ensuite, selon le mérite de chacun. De plus il faisait entrevoir à ceux qui étaient dignes d'éloges de plus grandes espérances, si dans la suite on remportait un grand avantage. Il établit des prix pour les compagnies entières, pour les escouades entières, et de même pour les dizaines et les cinquaines qui se montreraient les plus dociles envers leurs chefs et pratiqueraient avec le plus de zèle les exercices prescrits. Ces prix étaient de ceux qui convenaient à la foule. Tels étaient les prescriptions de Cyrus et les exercices de l'armée.

Pour les hommes, il fit dresser des tentes en nombre égal à celui des taxiarques, et de grandeur suffisante pour leur compagnie ; la compagnie était de cent hommes. Ils campaient donc ainsi par compagnies. Il trouvait dans cette communauté de tente un avantage pour les combats futurs, c'est que, les soldats voyant que la nourriture était la même pour tous, aucun d'eux n'avait le prétexte d'être moins bien traité pour se relâcher et se montrer plus timoré que le voisin en face des ennemis. Il y trouvait un autre avantage encore, c'est que, logeant sous la même tente, ils se connaissaient les uns les autres ; et cette connaissance mutuelle développe, semble-t-il, chez tous les hommes, le sentiment de l'honneur ; quand on ne se connaît pas, on se laisse aller davantage, comme si l'on était dans les ténèbres. Cette cohabitation lui semblait aussi fort utile pour apprendre aux soldats à

connaître exactement leur rang. En effet les taxiarques tenaient leurs compagnies rangées comme lorsqu'elles marchaient sur un rang, les lochages de même leur escouade, les dizainiers leur dizaine, les cinquainiers leur cinquaine. Le fait de connaître exactement son rang lui paraissait très important pour éviter la confusion, et en cas de trouble, pour se reformer plus vite. C'est ainsi que, s'il faut assembler des pierres ou des pièces de bois, c'est une opération facile, même si elles sont jetées au hasard, à condition qu'elles portent des marques, d'après lesquelles on voit facilement quelle est la place de chacune d'elles. Il voyait dans les repas en commun cet avantage que les hommes seraient moins disposés à s'abandonner les uns les autres ; car il avait remarqué que même des animaux nourris ensemble éprouvent un profond regret, quand on les sépare. Cyrus veillait encore à ce que ses hommes ne vinsent au déjeuner et au dîner que trempés de sueur. Ou bien il les emmenait à la chasse pour les faire suer, ou il inventait des jeux propres à la même fin, ou, s'il avait quelque chose à faire, il dirigeait le travail de manière qu'ils ne revinssent jamais sans suer. Il trouvait cette pratique excellente pour augmenter le plaisir de manger, pour entretenir la santé et fortifier l'endurance. Il pensait encore qu'en travaillant ensemble ils seraient plus doux les uns envers les autres, puisque même les chevaux qui travaillent ensemble sont plus doux les uns envers les autres. Et pour marcher à l'ennemi, il est certain qu'on le fait avec plus d'assurance, quand on a conscience d'être bien entraîné.

Cyrus s'était fait dresser une tente assez vaste pour contenir ceux qu'il désirait inviter à dîner. Il conviait généralement ceux des taxiarques qu'il lui semblait à propos d'inviter, parfois aussi des lochages, des dizainiers, des cinquainiers, quelquefois encore une cinquaine entière, une dizaine entière, une escouade entière, une compagnie entière. Il honorait ainsi d'une invitation ceux qu'il voyait faire quelque chose qui correspondait à ses propres désirs. Les mets d'ailleurs étaient toujours les mêmes pour lui que pour ses invités. Même aux valets d'armée il faisait toujours en tout une part égale aux autres ; car il lui semblait que ces valets d'armée ne méritaient pas moins de considération que les hérauts ou les ambassadeurs. Il jugeait en effet qu'ils devaient être fidèles, au courant de la vie des camps, intelligents et, avec cela, vifs, prompts, actifs et intrépides ; il savait que les valets doivent avoir en outre les qualités que possèdent ceux qui passent pour être les meilleurs, qu'ils doivent prendre l'habitude de ne refuser aucune besogne, et se persuader au contraire que c'est leur devoir d'exécuter tous les ordres du chef.

CHAPITRE II

Anecdotes relatives aux soldats perses. Chrysantas propose de récompenser chacun suivant son mérite. Histoire de Sambaulas.

Cyrus avait toujours soin, quand il recevait sous sa tente, que la conversation roulât sur des sujets à la fois très agréables et propres à exciter à la vertu. Un jour il proposa cette question : « Croyez-vous, mes amis, dit-il, que nos camarades nous soient inférieurs, parce qu'ils n'ont pas reçu la même éducation que nous, ou qu'il n'y aura pas de différence d'eux à nous ni en société, ni quand il faudra combattre l'ennemi ? » Alors Hystaspe prenant la parole dit : « Comment ils se comporteront devant l'ennemi, je ne le sais pas encore ; mais je puis assurer qu'en société certains d'entre eux paraissent d'humeur difficile. Dernièrement, continua-t-il, Cyaxare ayant envoyé à chaque compagnie des viandes de sacrifices, on en distribua à chacun de nous trois morceaux et même plus. Le cuisinier avait commencé par moi son premier tour ; quand il revint pour le second, je lui dis de commencer par le dernier servi et de faire le tour en sens inverse. Alors un des soldats qui étaient assis au milieu du cercle se mit à crier : « Par Zeus, dit-il, il n'y a aucune égalité dans cette répartition, si on ne doit jamais commencer par nous qui sommes au milieu. » Moi, en entendant ces mots, je fus contrarié qu'ils crussent avoir moins que les autres, et je l'appelai aussitôt à mes côtés, et je dois dire qu'il obéit docilement à mon appel. Mais quand les plats arrivèrent à nous, parce que, je pense, nous étions les derniers à servir, il ne restait plus que de petites portions. Alors mon homme parut tout à fait contrarié et se dit à lui-même : « Quelle malchance d'avoir été appelé et de me trouver à présent à cette place ! » Je lui dis : « Ne t'inquiète pas, on va recommencer tout de suite par nous et, comme tu es le premier, tu pourras choisir le morceau le plus gros. » Là-dessus le cuisinier fit son troisième tour, qui était le dernier. Notre homme se servit, puis croyant avoir pris un morceau trop petit, il le jeta pour en prendre un autre. Alors le cuisinier crut qu'il ne voulait plus de viande et partit, continuant son service, sans lui laisser le temps de prendre un autre morceau. Il fut alors si fâché de sa mésaventure qu'après avoir perdu le morceau qu'il avait pris, dans la surprise et la colère où l'avait mis sa malchance, il renversa encore ce qui lui restait de sauce. Le lochage qui était le plus rapproché de nous et qui suivait la scène battit des mains et éclata d'un rire joyeux. « Pour moi, dit-il, je faisais semblant de tousser ; car moi non plus, je ne pouvais m'empêcher de rire. Tu vois là, Cyrus, l'humeur de l'un de nos camarades. » Ce récit, naturellement, mit tout le monde en joie.

Alors un taxiarque prit la parole et dit : « Il paraît, Cyrus, qu'Hystaspe est tombé sur un homme bien morose. Pour moi, quand après nous avoir enseigné l'ordonnance des troupes, tu nous eus congédiés en nous disant d'apprendre chacun à notre compagnie ce que tu venais de nous montrer, je fis comme les autres, j'allai instruire une escouade. Je plaçai tout d'abord le lochage au premier rang et mis derrière lui un jeune homme, puis les

autres à la place que je jugeais convenable. Cela fait, je me postai en face d'eux en regardant vers l'escouade ; quand je crus le moment venu, je commandai : « En avant ! » Et voilà le jeune homme qui, devançant le lochage, arrive le premier. En voyant cela « Soldat, que fais-tu ? » m'écriai-je. « Je marche en avant, comme tu l'ordonnes », répondit-il. « Mais l'ordre de marcher en avant n'était pas pour toi seul, il s'adressait à tous. » A ces mots, se tournant vers ses camarades, il leur dit : « N'entendez-vous pas les reproches du chef ? Il vous ordonne à tous de marcher en avant. » Et tous les soldats, laissant le lochage en arrière, marchèrent vers moi ; et, comme il essayait de les ramener en arrière, ils se fâchaient et s'écriaient : « A qui faut-il obéir ? l'un nous ordonne de marcher en avant, l'autre s'y oppose. » Je pris patience ; je les remis de nouveau en place, en leur disant qu'aucun de ceux qui étaient derrière ne devait se mettre en mouvement avant que celui qui était devant ouvrît la marche, qu'ils n'avaient tous qu'une chose à observer, c'était de suivre l'homme qui les précédait. A ce moment, quelqu'un qui s'en allait en Perse s'approcha de moi et me dit de lui remettre la lettre que j'avais écrite pour ce pays. Et comme mon lochage savait où je l'avais mise, je lui dis de courir la chercher. Il part donc en courant ; mon jeune soldat suit son lochage, avec sa cuirasse et son épée, et toute l'escouade, le voyant faire, court avec lui, et mes hommes reviennent avec la lettre. C'est ainsi, ajouta-t-il, que mon escouade, tu le vois, observe scrupuleusement tes ordres. » Tous les assistants se mirent à rire, comme de raison, de cette escorte de la lettre, et Cyrus dit : « Par Zeus et par tous les dieux, quels camarades nous avons là ! leur amitié est facile à cultiver : on paye leur dévouement d'un morceau de viande, et il y en a de si dociles qu'ils obéissent avant de connaître les ordres. Je doute qu'il soit possible de souhaiter de meilleurs soldats que ceux-là. » C'est ainsi que Cyrus tout en plaisantant fit l'éloge des soldats.

Il y avait dans la tente un taxiarque, nommé Aglaïtadas, un homme dont l'humeur était des plus moroses, qui prit ainsi la parole : « Crois-tu réellement, Cyrus, que ces gens-là disent la vérité ? — Quel intérêt auraient-ils à mentir ? demanda Cyrus. — Quel intérêt, répliqua-t-il, sinon celui de vantards qui se font valoir en faisant rire de ce qu'ils disent ? — Doucement, reprit Cyrus ; ne les traite pas de vantards. A mon avis, le mot de vantard s'applique à ceux qui feignent d'être plus riches ou plus braves qu'ils ne sont, qui promettent au delà de ce qu'ils peuvent faire, et cela dans l'intention évidente d'y gagner quelque présent ou profit. Mais ceux qui s'ingénient à divertir leurs camarades sans profit pour eux-mêmes, sans peine ni préjudice pour personne, n'est-il pas plus juste de les appeler spirituels et charmants plutôt que vantards ? » C'est ainsi que Cyrus prit la défense de ceux qui venaient d'égayer la compagnie.

Celui qui venait de raconter la plaisante histoire de l'escouade prit la parole

et dit : « Sans doute, Aglaïtadas, si nous essayions de te faire pleurer comme ceux qui, dans une ode ou un récit en prose, inventent des traits pitoyables pour nous tirer des larmes, tu nous blâmerais vertement, puisqu'en ce moment, tout certain que tu es que nous voulons te réjouir sans te nuire, tu ne laisses pas de nous mépriser profondément. — Oui par Zeus, reprit Aglaïtadas, et c'est justice ; car celui qui fait pleurer ses amis fait souvent, à mon avis, plus de bien que celui qui les fait rire. Aussi, ajouta-t-il, tu trouveras toi-même, si tu réfléchis bien, que je dis la vérité. C'est par les larmes que les pères inculquent la sagesse à leurs fils et les maîtres de bons enseignements aux enfants, et c'est en les faisant pleurer que les lois incitent les citoyens à la justice. Mais pourrais-tu dire que ceux qui s'ingénient à faire rire rendent les corps plus sains et les âmes plus capables d'administrer une maison ou un État ? » Hystaspe répliqua : « Crois-moi, Aglaïtadas, dépense résolument pour les ennemis ce bien de si haut prix et tâche de les faire pleurer ; mais pour nous, ajouta-t-il, et pour tes amis ici présents, prodigue sans compter ce rire de si peu de valeur. Je suis sûr que tu en as beaucoup en réserve ; car tu n'en as point dépensé pour ton usage personnel et tu ne fais rire volontairement ni tes amis ni tes hôtes ; aussi n'as-tu aucun prétexte pour ne pas nous faire rire. — Et tu crois vraiment, Hystaspe, dit Aglaïtadas, tirer du rire de moi ? » Et le taxiarque de reprendre : « Par Zeus, il est visiblement fou de le croire ; ce serait plus facile en effet de faire jaillir de toi du feu que du rire. » Là-dessus, toute la compagnie, qui connaissait le caractère d'Aglaïtadas, se mit à rire, et Aglaïtadas lui-même sourit. Cyrus voyant qu'il se déridait : « Tu as tort, taxiarque, dit-il, de nous gêner un homme si sérieux en l'engageant à rire, et cela, ajouta-t-il, quand il est si ennemi de la gaieté. » Cette conversation finit sur ce propos.

Alors Chrysantas prit la parole : « Pour moi, Cyrus, et vous autres qui m'écoutez, je pense que parmi les hommes qui se sont joints à nous, les uns sont braves, les autres le sont moins. Mais, si nous obtenons quelque avantage, ils prétendront tous avoir la même part. Or moi, je ne vois rien de plus injuste au monde que de reconnaître les mêmes droits aux lâches et aux vaillants. » A ce discours, Cyrus répondit : « Au nom des dieux, mes amis, le mieux pour nous ne serait-il pas de soumettre le cas à l'armée ? Elle décidera, au cas où Dieu récompenserait nos travaux, si l'on donnera la même part à tous, ou si, après examen des actions de chacun, on lui en paiera le prix en conséquence. — Pourquoi donc, reprit Chrysantas, mettre la question en délibération et ne pas déclarer à l'avance que tu agiras suivant cette maxime ? N'est-ce pas ainsi que tu as annoncé des concours et des prix ? — Mais par Zeus, dit Cyrus, le cas n'est pas le même ; car ce qu'ils auront acquis en campagne, ils le regarderont sans doute comme un bien commun, tandis qu'ils sont persuadés, je crois, que le commandement

de l'armée m'appartient par droit de naissance et qu'ainsi, en nommant les juges des concours, je ne fais rien que de légitime. — Crois-tu réellement, répliqua Chrystantas que, si tu assembles l'armée, elle ne décidera pas d'attribuer la même part à chacun, mais d'accorder aux plus braves plus d'honneurs et de récompenses ? — J'en suis convaincu, répondit Cyrus, et parce que nous appuierons cet avis, et parce que c'est une honte de soutenir que l'homme qui prend le plus de peine et rend le plus de services à la communauté ne mérite pas les plus hautes récompenses. Je suis persuadé, ajouta-t-il, que même les plus lâches trouveront utile que les plus braves soient avantagés. » Cyrus voulait que le vote eût lieu à cause des homotimes eux-mêmes ; car il pensait qu'eux aussi seraient plus braves, s'ils savaient que, jugés comme les autres sur leurs actions, ils seraient récompensés suivant leurs mérites. Il lui sembla donc que c'était le moment de mettre aux voix ce point, alors que les homotimes redoutaient d'être traités comme la foule. C'est ainsi qu'il fit partager à ceux qui étaient dans sa tente son avis de soulever un débat sur cette question ; et ils déclarèrent que quiconque se croyait un homme devait parler en faveur de cette proposition. Un des taxiarques dit alors en riant : « Pour ma part, je connais un homme, qui, tout plébéen qu'il est, soutiendra l'avis qu'il ne faut pas ainsi à la légère admettre le partage égal. » Un autre taxiarque lui demanda de quel homme il parlait. Il répondit : « Par Zeus, c'est un de mes compagnons de tente, qui, en toute occasion, prétend avoir plus que les autres. — Pour le travail aussi ? demanda l'autre. — Non, par Zeus, non certes ; car sur ce point je suis pris en flagrant délit d'erreur. Pour le travail, en effet, et pour tout ce qui y ressemble, je le vois hardiment décidé à y prendre une moindre part que tout autre. — Pour moi, mes amis, dit Cyrus, je suis d'avis que les hommes tels que celui dont parle le taxiarque, si l'on veut avoir une armée active et obéissante, doivent être écartés de l'armée. Car il me semble que la plupart des soldats sont disposés à se laisser mener où on les conduit. Or les honnêtes gens, à mon avis, tâchent de les amener à la vertu, les méchants, au vice ; et souvent les gens de rien font plus d'adeptes que les gens sérieux ; car la méchanceté qui recherche les plaisirs du moment, trouve en eux des auxiliaires qui engagent beaucoup de gens à penser comme elle ; la vertu au contraire, qui gravit un sentier escarpé, n'est guère propre à attirer les hommes tout de suite et sans réflexion, surtout quand d'autres les appellent au contraire sur une route inclinée et molle. Et ceux qui ne sont mauvais que par indolence et paresse, je les regarde comme des frelons qui ne lèsent la communauté que par la dépense qu'ils coûtent ; mais ceux qui sont de mauvais associés dans les travaux et qui en outre demandent avec violence et impudence une part plus grande que les autres, ceux-là sont de plus propres à guider les autres à la perversité ; souvent en effet ils sont capables de lui assurer la plus grosse part ; aussi faut-il absolument se débarrasser des gens de cet acabit.

Et ne vous préoccupez point de remplir les vides avec des citoyens ; mais de même que, pour les chevaux, vous recherchez ceux qui sont les meilleurs, et non ceux qui sont de chez vous, de même pour les hommes, prenez-les parmi tous ceux qui vous paraîtront les plus propres à accroître la force et la beauté de vos troupes. Et voici qui témoigne que mon idée est bonne, c'est que, vous le savez, un char ne saurait aller vite avec des chevaux lents dans le timon, ni également avec un attelage inégal ; une maison ne saurait être bien administrée, si elle a de mauvais serviteurs, et elle court moins de risque, si elle en manque, que si elle en a de malhonnêtes qui y jettent le désordre. Sachez bien, mes amis, ajouta-t-il, qu'en chassant les mauvais soldats vous n'y gagnerez pas seulement d'en être débarrassés, mais que ceux des restants qui étaient déjà touchés par le mal en seront purifiés, et que les bons, voyant les mauvais notés d'infamie, s'attacheront avec plus de cœur à la vertu. » Ainsi parla Cyrus ; tous ses amis se rangèrent à son avis et firent comme il avait dit.

Puis Cyrus revint à la plaisanterie. Il avait remarqué qu'un lochage faisait manger et asseoir avec lui un homme excessivement velu et excessivement laid. Il appela le lochage par son nom et lui dit : « Sambaulas, est-ce que vraiment, toi aussi, tu suis la coutume des Grecs, et est-ce parce qu'il est beau que tu mènes avec toi ce jeune homme qui est assis à tes côtés ? — Ce qu'il y a de sûr, par Zeus, répondit Sambaulas, c'est que j'ai plaisir à le fréquenter et à le regarder. » A ces mots, ceux qui étaient dans la tente tournèrent les yeux vers le jeune homme, et, voyant sa figure extraordinairement laide, se mirent tous à rire. L'un d'eux demanda : « Au nom des dieux, Sambaulas, par quels services cet homme a-t-il gagné ta faveur ? » Et Sambaulas de répondre : « Par Zeus, je vais vous le dire, mes amis. Toutes les fois que je l'ai appelé, soit de nuit, soit de jour, jamais il n'a prétexté qu'il était occupé, jamais il n'a obéi à pas lents, mais toujours au pas de course ; toutes les fois que je lui ai commandé quelque chose, je l'ai toujours vu empressé à le faire. Il a formé à son image les dix hommes qu'il commande, en leur montrant, non par des discours, mais par des actes, ce qu'ils devaient être. » Quelqu'un lui dit : « Et parfait comme il est, tu ne l'embrasses pas, comme on embrasse ses parents ? » A cette question, le jeune homme laid s'écria : « Non, par Zeus : il n'aime pas les besognes pénibles. S'il consentait à m'embrasser, ce serait une corvée suffisante pour le dispenser de tous les exercices. »

CHAPITRE III

Sur l'avis de Chrysantas et de Phéraulais, l'armée décide que chacun sera récompensé suivant son mérite. Cyrus reçoit à sa table plusieurs compagnies entières.

Telles étaient les choses plaisantes et sérieuses que l'on disait et faisait dans la tente de Cyrus. A la fin, quand ils eurent versé les troisièmes libations²⁸ et demandé aux dieux leurs faveurs, ils quittèrent la table et allèrent se coucher.

Le lendemain, Cyrus rassembla tous ses hommes et leur tint à peu près ce discours : « Mes amis, le combat est proche ; car les ennemis s'avancent. Quant aux prix de la victoire, si nous sommes vainqueurs, car, ajouta-t-il, il faut toujours le dire et le supposer, il est évident que les ennemis seront à nous et avec eux tous leurs biens. Au contraire, si nous sommes battus, vous savez aussi que tous les biens des vaincus sont infailliblement des prix offerts aux vainqueurs. Dans ces conditions, dites-vous bien que, quand des hommes associés pour la guerre sont persuadés que, si chacun ne paye pas de sa personne, on ne fera rien de ce qu'il faut faire, ils remportent rapidement de nombreux avantages ; car on ne néglige rien de ce qui doit être fait. Mais, quand on compte sur les autres pour agir et combattre, alors qu'on se comporte mollement soi-même, sachez-le bien, dit-il, tous ces gens-là verront fondre à la fois sur eux toutes les calamités. La Divinité en a ordonné ainsi : à ceux qui ne veulent pas s'imposer la peine de gagner les biens, à ceux-là elle donne d'autres hommes pour maîtres. Et maintenant, poursuivit-il, que quelqu'un se lève ici et donne son avis sur ce point même : croit-il que la vertu sera mieux pratiquée chez nous, si l'homme qui veut bien affronter le plus de fatigues et de dangers obtient aussi le plus d'honneurs, que si nous sommes d'avis qu'il est indifférent d'être lâche, puisque tous indifféremment obtiendront les mêmes récompenses. »

Alors Chrysantas se leva. C'était un homotime, qui n'était ni grand, ni robuste d'aspect, mais qui était supérieurement intelligent. Il dit : « Je crois, Cyrus, que, quand tu proposes cette question, tu es loin de penser que les lâches doivent avoir la même part que les braves, mais que tu veux t'assurer s'il se trouvera un homme assez hardi pour déclarer qu'il compte, en ne faisant rien de beau ni de bon, avoir part égale à tout ce que les autres auront gagné par leur bravoure. Pour moi, ajouta-t-il, qui ne suis ni agile à la course, ni fort de mes bras, je sais bien que si l'on me juge sur ce que je pourrai faire de mes mains, je ne serai classé ni le premier, ni le deuxième, ni sans doute le millième, ni peut-être même le dix-millième. Mais il y a une chose que je sais clairement, continua-t-il, c'est que si les forts s'attachent fortement à leur devoir, j'aurai sur le bien qui en résultera autant de part qu'il sera juste ; si au contraire les lâches ne font rien et que les braves et les forts soient découragés, je crains d'avoir plus de part à autre chose qu'au bien, et plus grande que je ne voudrai. »

²⁸ Xénophon attribue aux Perses des usages grecs. Les Grecs, dans leurs banquets, faisaient trois libations, à Zeus Olympien, aux héros, et à Zeus Sôter et à Hermès, dieu du sommeil.

Ainsi parla Chrysanthes. Après lui se leva Phéraulais, un Perse de la plèbe, qui déjà en Perse était familier de Cyrus à qui il avait su plaire. Il ne manquait pas de prestance et ses sentiments n'étaient pas d'un homme vulgaire. Il prononça ce discours : « Pour moi, Cyrus et vous tous, Perses, qui êtes ici présents, j'estime que nous partons tous avec les mêmes chances pour rivaliser de courage. Je vois en effet que, dans ce régime d'exercices auxquels on nous soumet, on nous donne la même nourriture, qu'on nous juge tous dignes de la même société, qu'on nous propose à tous les mêmes buts. Car l'obéissance envers les chefs est un devoir commun à tous, et, quand un homme fait preuve d'une obéissance sans réplique, je vois qu'il obtient de Cyrus une récompense. De même la vaillance en face de l'ennemi n'appartient pas à celui-ci plutôt qu'à celui-là, mais elle est regardée, elle aussi, comme une très belle chose pour tous. Et maintenant, poursuivit-il, on nous a appris une manière de combattre que je vois pratiquée naturellement par tous les hommes, comme les autres animaux connaissent chacun une manière de combattre, sans l'avoir apprise de personne, sinon de la nature ; c'est ainsi que le boeuf frappe de la corne, le cheval du sabot, le chien de la gueule, le sanglier de ses défenses. Et tous ces animaux, ajouta-t-il, savent se garder des dangers dont ils ont le plus à craindre, et cela, sans jamais avoir fréquenté l'école d'aucun maître. Pour moi, poursuivit-il, j'étais encore tout petit que je savais déjà protéger la partie de mon corps que je croyais devoir être atteinte, et, à défaut d'autre chose, j'étendais les deux mains en avant pour paralyser, autant que je pouvais, celui qui me frappait ; et je faisais cela sans l'avoir appris, et bien que même je fusse battu pour ce geste même de défense. Quant à l'épée, j'étais encore tout petit que j'en saisissais où j'en voyais, sans avoir appris non plus de personne la manière de la prendre, sinon de la nature, comme je le dis. Et je faisais cela aussi, bien qu'on me le défendît, sans qu'on me le montrât, comme il y a d'autres choses que la nature me contraignait à faire, en dépit des défenses de ma mère ou de mon père. Et, par Zeus, je frappais avec l'épée tout ce que je pouvais frapper en cachette. Car cela n'était pas seulement instinctif en moi, comme la marche et la course, mais, outre que c'était naturel, c'était encore un plaisir. Puis donc qu'on nous laisse ce genre de combat, qui est plus affaire de courage que de science, comment ne pas nous réjouir d'avoir à rivaliser avec les homotimes que voici, alors que les récompenses proposées au courage sont égales pour tous et qu'en marchant au danger nous n'exposons pas autant qu'eux ; car eux exposent une existence honorée, agréable entre toutes, et nous une existence laborieuse, sans honneurs, la plus pénible de toutes à mon avis. Mais, soldats, ce qui me donne le plus de cœur pour engager la lutte avec eux, c'est que Cyrus sera notre juge, un juge impartial et qui, j'en jure par les dieux, me semble aimer autant que lui-même tous ceux qu'il voit faire preuve de bravoure ; en tout cas, pour ceux-là, je le vois donner ce qu'il

possède plus volontiers que de le garder. Je sais bien, poursuivit-il, que ces homotimes sont fiers d'avoir été élevés à endurer la faim, la soif, le froid. Ils ne savent pas assez que nous aussi, nous avons eu le même enseignement d'un maître meilleur que le leur ; car il n'y a pas de meilleur maître en ces matières que la nécessité, qui ne nous a que trop exactement instruits là-dessus. Ils s'entraînaient à la fatigue en portant les armes ; or partout on a trouvé le moyen de les rendre très faciles à porter. Pour nous, ajouta-t-il, on nous contraignait à marcher et à courir avec de gros fardeaux, si bien que les armes que nous portons ressemblent plus, à mon avis, à des ailes qu'à un fardeau. Sache donc bien, Cyrus, que je soutiendrai la rivalité et que je demanderai à être honoré selon ce que j'aurai été. Et vous, ajouta-t-il, hommes du peuple, je vous exhorte à rivaliser dans ce genre de combat avec ces gens si bien instruits ; car à présent les voilà engagés dans une lutte contre les gens du peuple. »

C'est ainsi que parla Phéraulac. Plusieurs autres Perses de l'une et l'autre caste se levèrent aussi pour soutenir la proposition. Alors on décida que chacun serait honoré suivant son mérite, et que Cyrus en serait juge. C'est ainsi que les choses se passèrent.

Un jour, Cyrus invita à dîner une compagnie entière avec son taxiarque : il l'avait vu partager en deux camps ses soldats et les placer face à face pour une attaque. Ils avaient les uns et les autres des cuirasses et un bouclier d'osier dans la main gauche ; mais il avait donné aux uns pour armes de solides gourdins qu'ils portaient dans la main droite ; les autres, d'après son ordre, devaient ramasser et lancer des mottes. Lorsqu'ils furent ainsi préparés, il donna le signal du combat. Alors les uns lançaient des mottes et parfois atteignaient les cuirasses et les boucliers, d'autres fois les cuisses et les jambards. Mais quand on en vint au corps à corps, ceux qui avaient des gourdins frappaient les uns à la cuisse, les autres aux mains, les autres aux jambes, et, tandis que leurs adversaires se baissaient pour ramasser des mottes, ils les frappaient au cou ou au dos. A la fin, les porteurs de gourdins mirent leurs ennemis en fuite et les poursuivirent en les frappant, en riant et s'amusant à coeurjoie. A leur tour, les autres prirent les gourdins, et infligèrent le même traitement à ceux qui lançaient les mottes. Cyrus admirant à la fois l'idée du taxiarque et l'obéissance des hommes, et voyant que tout ensemble ils s'exerçaient et se divertissaient et que la victoire restait à ceux qui étaient armés à la manière des Perses, prit plaisir à tout cela et les invita à sa table. En apercevant dans sa tente certains d'entre eux qui avaient la jambe ou la main bandées, il leur demanda ce qui leur était arrivé. Ils répondirent qu'ils avaient été blessés par les mottes. Il leur demanda ensuite si c'était dans le corps à corps ou à distance qu'ils avaient été atteints. Ils répondirent que c'était à distance. Dans le corps à corps le jeu avait été très divertissant, au dire des porteurs de gourdins. En revanche

ceux qui avaient été roués de coups de bâton s'écrièrent qu'ils n'avaient pas trouvé divertissant d'être frappés de près ; en même temps ils montrèrent les contusions que les gourdins leur avaient faites aux mains, au cou, et quelquefois même au visage. Et naturellement ils riaient les uns des autres. Le lendemain toute la plaine était couverte de soldats qui se livraient au même exercice, et, quand ils n'avaient pas d'occupation plus sérieuse, ils s'adonnaient à ce jeu.

Un jour, Cyrus vit un autre taxiarque qui, revenant de la rivière, menait sa compagnie à sa gauche sur une seule file et qui, à un moment donné, ordonna à l'escouade qui le suivait, puis à la troisième et à la quatrième de se porter sur le front, et quand les lochages furent sur le front, il leur commanda de mener leur escouade sur deux rangs, manoeuvre qui amena les dizainiers sur le front ; puis, au moment qu'il jugea bon, il fit mettre chaque escouade sur quatre rangs et ainsi les cinquainiers à leur tour menaient sur quatre files. Quand on arriva aux portes de la tente, il ordonna de se mettre sur une seule file et c'est ainsi qu'il fit entrer la première escouade ; il ordonna à la deuxième de suivre à la queue de la première et donnant le même commandement à la troisième, puis à la quatrième il les fit entrer dans cet ordre, après quoi il les fit asseoir pour dîner dans l'ordre où ils étaient entrés. Cyrus fut si content de la patience et du soin que le taxiarque mettait à les instruire qu'il l'invita à dîner avec sa compagnie.

Un autre taxiarque, qui assistait au dîner en qualité d'invité, dit : « Et ma compagnie, Cyrus, ne l'inviteras-tu pas dans ta tente ? Pourtant chaque fois qu'elle vient prendre son repas, elle exécute les mêmes manoeuvres, et, quand le repas est fini, le serre-file de la dernière escouade la fait sortir en plaçant les derniers ceux qui sont rangés les premiers pour le combat, puis le serre-file de la deuxième escouade la fait de même sortir après la première, puis celui de la troisième et de la quatrième pareillement, afin que, expliqua le taxiarque, si jamais il nous faut reculer devant l'ennemi, les soldats sachent comment il faut battre en retraite. Puis, continua-t-il, une fois arrivés sur le terrain de manoeuvre, quand nous allons vers l'orient, c'est moi qui suis en tête, et la première escouade marche la première, la seconde suit à sa place, puis la troisième et la quatrième, et les dizaines et les cinquaines, selon les ordres que je donne. Quand au contraire nous marchons vers le couchant, ajouta-t-il, ce sont les serre-file et les derniers soldats qui conduisent la marche, et cependant on m'obéit, bien que je marche le dernier : je veux les habituer ainsi à obéir également, soit qu'ils suivent, soit qu'ils conduisent. — Est-ce que vous procédez toujours ainsi ? demanda Cyrus. — Oui, par Zeus, dit-il, toutes les fois que nous allons prendre nos repas. — Eh bien, dit Cyrus, je vous invite, et parce que vous vous exercez à former les rangs soit en venant, soit en partant, et parce que vous le faites de nuit comme de jour, et parce que vous assouplissez vos

corps par ces évolutions et fortifiez vos âmes par cette discipline. Aussi puisque vous faites tout en double, il est juste que je vous offre un double festin. — Par Zeus, s'écria le taxiarque, pas le même jour, à moins que tu ne nous fournisses aussi un double estomac. » Après cela, la réunion prit fin. Le lendemain, Cyrus invita cette compagnie, comme il l'avait promis, ainsi que le surlendemain. En apprenant cela, tous les autres taxiarques les imitèrent désormais.

CHAPITRE IV

Ambassade du roi des Indes : Cyrus accepte ce roi pour arbitre entre les Mèdes et les Babyloniens. Pour augmenter ses ressources, il organise une expédition secrète contre le roi d'Arménie.

Un jour que Cyrus passait en revue toute l'armée revêtue de ses armes et la disposait en ordre de bataille, il vint de la part de Cyaxare un messager qui lui dit : « Une ambassade du roi des Indes est arrivée. En conséquence Cyaxare t'ordonne de venir le plus rapidement possible. Je t'apporte en même temps, ajouta-t-il, la plus belle robe qui soit, de la part de Cyaxare. Il désire en effet que tu viennes dans la tenue la plus brillante et la plus magnifique, parce que les Indiens vont observer comment tu te présenteras. » En apprenant cela, Cyrus ordonna au taxiarque qui était en avant de se placer sur le front et de conduire sa compagnie sur une seule file, en se tenant à droite. Il fit porter le même ordre au deuxième taxiarque et ordonna de le faire passer par toute l'armée. Les taxiarques obéirent, transmirent l'ordre rapidement et rapidement le firent exécuter. En peu de temps, les hommes furent trois cents de front, c'était juste le nombre des taxiarques, et cent de profondeur. Quand ils furent rangés, Cyrus leur commanda de le suivre comme il les conduirait, et aussitôt prit la tête en courant. Mais voyant que la rue qui menait au palais du roi était trop étroite pour que tous pussent passer de front, il ordonna au premier millier de le suivre dans l'ordre où ils étaient, au deuxième de suivre en queue du premier, et ainsi pour toute l'armée. Lui-même menait sans s'arrêter, et chaque millier s'avavançait à la suite du précédent. Il envoya deux aides-de-camp à l'entrée de la rue pour signifier à ceux qui l'ignoreraient ce qu'il y avait à faire.

Quand ils furent arrivés aux portes de Cyaxare, il prescrivit au premier taxiarque de ranger sa compagnie sur douze rangs de profondeur et de placer les douzainiers sur le front autour du palais ; il fit porter les mêmes ordres au deuxième taxiarque, puis à tous. Tandis qu'ils les exécutaient, il entra chez Cyaxare avec son vêtement perse qui n'avait rien de fastueux. En le voyant, Cyaxare fut satisfait de sa diligence, mais contrarié de la simplicité de son costume ; il lui dit : « Qu'est-ce là, Cyrus ? Que penses-tu,

de te montrer ainsi aux Indiens ? J'aurais voulu, moi, ajouta-t-il, que tu parusses avec le plus d'éclat possible : c'eût été pour moi un honneur que le fils de ma soeur se montrât dans la plus grande magnificence. » Cyrus lui répondit : « T'aurais-je fait plus d'honneur, Cyaxare, en revêtant une robe de pourpre, en prenant des bracelets, en mettant un collier, et par suite en obéissant sans hâte à ton appel, que je ne t'en fais à présent où, escorté d'une si belle et si nombreuse armée, je t'obéis si vite, pour te prouver mon respect, paré moi-même de diligence et de zèle, et te montrant des gens si prompts à exécuter tes ordres ? » Telle fut la réponse de Cyrus. Cyaxare jugea qu'il avait raison et fit appeler les Indiens.

Les Indiens, introduits, dirent ceci : « Le roi des Indiens nous envoie avec ordre de nous enquérir des motifs de la guerre entre les Mèdes et le roi d'Assyrie. Quand nous aurons entendu ta réponse, nous avons l'ordre d'aller aussi chez le roi d'Assyrie, de lui poser les mêmes questions, et enfin de vous dire à tous les deux que le roi des Indiens, après avoir examiné où est la justice, prendra le parti de l'offensé. » A ce discours Cyaxare fit cette réponse : « Apprenez donc de moi que nous n'avons aucun tort envers l'Assyrien ; allez maintenant, si vous le désirez, lui demander ce qu'il a à dire. » Cyrus, qui était présent, demanda à Cyaxare : « Puis-je, moi aussi, dire ce que je pense ? — Dis-le, répondit Cyaxare. — Eh bien, dit Cyrus, allez, vous autres, rapporter au roi des Indiens, à moins que Cyaxare ne soit d'un autre avis, que nous déclarons, si le roi d'Assyrie prétend que nous avons quelque tort envers lui, que nous choisissons comme arbitre le roi des Indiens lui-même. » Sur cette réponse, les ambassadeurs s'en allèrent.

Quand les Indiens furent sortis, Cyrus fit à Cyaxare la proposition que je vais dire : « Cyaxare, je suis venu sans apporter de chez moi beaucoup d'argent personnel, et de ce que j'avais, il ne me reste que bien peu : je l'ai dépensé, ajouta-t-il, pour les soldats. Tu vas sans doute te demander comment je l'ai dépensé, alors que c'est toi qui les nourris. Sache bien, poursuivit-il, que je n'en ai usé que pour honorer et gratifier ceux des soldats dont j'ai été satisfait. Il me semble en effet que, si l'on veut s'attacher de bons auxiliaires pour n'importe quelle entreprise, il est préférable de les exciter par des éloges et des bienfaits plutôt que par des punitions et par la contrainte ; mais spécialement pour les travaux de la guerre, si l'on veut se procurer des auxiliaires zélés, j'ai la ferme conviction qu'il faut les gagner par des éloges et des bienfaits. Il faut qu'ils nous aiment, et non qu'ils nous haïssent, si nous voulons qu'ils soient pour nous des alliés à toute épreuve, qu'ils n'envient pas les succès de leur chef et ne le trahissent pas dans ses revers. D'après ces considérations, je me rends compte que d'autres ressources me sont nécessaires. Avoir en toute occasion recours à toi, dont je connais les grosses dépenses, ce serait, à mon avis, montrer peu de raison. Aussi je crois que nous devrions examiner

ensemble, toi et moi, ce qu'il faut faire pour que l'argent ne te fasse pas défaut. Car si tu en as en abondance, je sais que je pourrai y puiser moi aussi, quand j'en aurai besoin, surtout si je le prends et le dépense pour une entreprise qui doit être avantageuse pour toi comme pour moi. Or dernièrement tu disais, si j'ai bonne mémoire, que le roi d'Arménie te méprisait à présent, sur le bruit que nos ennemis marchaient contre toi, et ne t'envoyait plus les troupes ni le tribut qu'il doit te fournir. — C'est ainsi qu'il agit, en effet, dit Cyaxare, si bien que je me demande s'il vaut mieux pour moi d'entrer en campagne et d'essayer de le forcer, ou de le laisser pour le moment, afin de ne pas ajouter au nombre de mes ennemis. » Cyrus demanda : « Ses résidences sont-elles dans des lieux fortifiés ou d'un accès facile ? — Ses résidences ne sont pas dans des lieux très fortifiés, car j'y ai pourvu ; cependant, il y a des montagnes où il peut se retirer et se mettre en sûreté pour le moment, sans qu'on puisse mettre la main sur sa personne et tout ce qu'il pourrait emporter secrètement, à moins de l'assiéger et de le bloquer, comme fit mon père. » Là-dessus, Cyrus reprit : « Si tu veux m'envoyer là-bas, en me donnant juste le nombre de cavaliers qui paraîtra nécessaire, je l'amènerai à t'envoyer les troupes et à te payer le tribut qu'il te doit. J'espère même qu'il nous deviendra plus dévoué qu'il ne l'est à présent. — J'ai bon espoir, moi aussi, dit Cyaxare, que ces gens-là viendront à toi plus volontiers qu'à moi. On m'a dit en effet que quelques-uns des fils du roi avaient chassé avec toi ; aussi reviendront-ils peut-être vers toi. Si nous les soumettions, tout irait au gré de nos désirs. — Ne crois-tu pas, demanda Cyrus, qu'il importe de tenir secrets nos projets ? — Si, dit Cyaxare ; nous aurions plus de chances que l'un d'eux tombât entre nos mains, et, si on les attaquait, ils seraient pris à l'improviste. — Écoute donc, dit Cyrus, et vois si mon avis te paraît bon. J'ai souvent chassé avec tous mes compagnons sur les frontières de ton pays et de l'Arménie ; j'ai poussé jusque-là avec des cavaliers pris parmi mes camarades de ce pays. — Tu n'as qu'à faire la même chose, reprit Cyaxare ; on ne te soupçonnera pas ; si au contraire tu te montrais avec une troupe beaucoup plus nombreuse que celle avec laquelle tu chasses habituellement, alors tu éveillerais les soupçons. — Mais on peut, dit Cyrus, se ménager un prétexte qui n'excite pas la défiance ici, ni là-bas, en annonçant qu'il est dans mes intentions de faire une grande chasse. Je te demanderai d'ailleurs publiquement des cavaliers. — Voilà qui est parfait, répliqua Cyaxare ; mais je ne consentirai à t'en donner qu'un nombre médiocre, sous prétexte que je veux aller voir les forteresses qui sont sur les frontières de la Syrie. Et effectivement, ajouta-t-il, c'est mon dessein d'y aller pour les fortifier le plus possible. Si tu pars d'abord avec la troupe que tu auras et que tu chasses alors pendant deux jours, je t'enverrai un nombre suffisant de cavaliers et de fantassins pris parmi les troupes rassemblées près de moi. Tu les prendras et tu partiras aussitôt, tandis que de mon côté j'essaierai avec le reste de l'armée de me

rapprocher de vous, afin de paraître, si l'occasion le réclame. »

En conséquence, Cyaxare rassembla aussitôt sa cavalerie et son infanterie pour se rendre aux forteresses, et il envoya des chariots de blé en avant sur la route qui y conduisait. De son côté, Cyrus fit un sacrifice en vue de son expédition ; en même temps, il envoyait demander à Cyaxare des cavaliers choisis parmi les plus jeunes. Il s'en trouva une foule qui voulaient suivre Cyrus, mais Cyaxare ne lui en accorda qu'un petit nombre. Cyaxare, avec ses forces de cavalerie et d'infanterie, était déjà parti sur la route des forteresses, lorsque le sacrifice donna à Cyrus des présages favorables pour son expédition contre le roi d'Arménie. En conséquence, il part après avoir fait des préparatifs comme pour une chasse. A peine en route, dans le premier endroit où il arriva, un lièvre se lève. Un aigle, qui volait sur la droite, aperçut la bête qui fuyait, fondit sur elle, la frappa, la saisit, l'enleva et l'emportant sur une colline voisine, il fit de sa proie ce qu'il voulut. Cyrus se réjouit à la vue de ce présage, adora Zeus roi, et dit à ceux qui l'entouraient : « Notre chasse sera heureuse, si Dieu le veut. » Dès qu'il fut arrivé aux frontières, il se mit en chasse aussitôt, comme il en avait l'habitude. La foule de ses fantassins et de ses cavaliers marchaient en ligne pour faire lever et rabattre sur lui le gibier. Les fantassins et les cavaliers d'élite s'espacèrent, reçurent les fauves qu'on avait fait lever et les poursuivirent ; ils prirent ainsi un grand nombre de sangliers, de cerfs, de gazelles et d'onagres (on en trouve encore beaucoup aujourd'hui dans ces lieux). Quand la chasse fut finie, Cyrus se rapprocha des frontières de l'Arménie et prit son repas. Le lendemain, il se remit à chasser dans la direction des montagnes qu'il convoitait. La chasse finie, on dîna. Mais apprenant que les troupes envoyées par Cyaxare approchaient, il leur envoya dire secrètement de prendre leur repas à une distance d'environ deux parasanges²⁹, précaution qui devait contribuer au secret de l'expédition, et il fit avertir leur chef de venir le trouver, quand ses gens auraient dîné. Après le dîner, il convoqua les taxiarques et quand ils furent venus, il leur tint ce discours : « Mes amis, le roi d'Arménie était auparavant l'allié et le vassal de Cyaxare ; mais à présent, ayant appris l'approche des ennemis, il est devenu arrogant et ne fournit plus ni les troupes ni le tribut convenus ; aussi, c'est pour lui donner la chasse à lui, si nous le pouvons, que nous sommes venus. Voici donc, dit-il, ce qu'il nous semble à propos de faire. Toi, Chrysantas, quand tu auras dormi le temps nécessaire, prends la moitié des Perses qui nous accompagnent, dirige-toi vers les montagnes et empare-toi de celles où l'on dit que le roi se réfugie, quand il a peur de quelque chose ; je te donnerai des guides. On dit que ces montagnes sont boisées ; vous avez donc l'espoir d'échapper à la vue. Cependant, tu

²⁹ La parasange était une mesure itinéraire persane, de la valeur de 30 stades, environ 5 kilomètres et demi.

pourrais envoyer en avant de ta colonne des hommes armés à la légère, qui, par leur nombre et leur accoutrement puissent passer pour des brigands ; s'ils rencontraient des Arméniens, ils s'en saisiraient et les empêcheraient ainsi d'aller donner l'alarme ; ceux qu'ils ne pourraient prendre, ils les écarteraient en leur faisant peur et les empêcheraient de voir le gros de tes troupes, et les Arméniens prendraient leurs mesures comme s'ils avaient affaire à des brigands. De ton côté, fais ce que je viens de dire ; quant à moi, au point du jour, prenant la moitié des fantassins et tous les cavaliers, je m'avancerai par la plaine tout droit vers le palais du roi. S'il résiste, il est évident qu'il faudra livrer bataille ; s'il se retire et abandonne la plaine, il est évident qu'il faudra le poursuivre ; s'il fuit dans les montagnes, alors c'est à toi, ajouta-t-il, de ne laisser échapper personne de ceux qui t'approcheront. Figure-toi que, comme dans une chasse, nous sommes les rabatteurs, et que toi, tu surveilles les filets. Souviens-toi donc, de ceci, qu'il faut barrer tous les passages avant que la chasse se mette en mouvement, et que ceux qui sont à l'entrée des passages doivent rester cachés pour ne pas faire rebrousser chemin au gibier qui se précipite vers eux. Cependant, Chrysantas, poursuivit Cyrus, n'agis pas comme tu le fais quelquefois dans ta passion de la chasse : souvent en effet, tu tracasses toute la nuit sans prendre de repos ; aujourd'hui, il faut laisser tes hommes dormir un moment suffisant pour qu'ils puissent lutter contre le sommeil. Ne fais pas comme à la chasse où tu erres sans guides dans la montagne et où tu cours après le gibier partout où il t'entraîne, ne t'engage pas à présent dans les lieux difficiles ; ordonne à tes guides de te mener par la route la plus facile, à moins qu'elle ne soit beaucoup plus longue ; pour une armée en effet, la route la plus facile est la plus courte. Ne mène pas non plus tes gens au pas de course, habitué que tu es à courir dans les montagnes ; mais conduis ton armée avec une hâte mesurée de manière qu'elle puisse te suivre. Il est bon aussi que certains soldats des plus robustes et des plus zélés s'arrêtent quelquefois pour encourager les autres ; et quand la colonne s'est écoulée, c'est pour tout le monde un encouragement à se hâter de les voir regagner leurs rangs au pas de course. »

Chrysantas ayant entendu ces instructions, et tout fier de la mission que lui confiait Cyrus, ayant pris avec lui les guides, se retira, donna les ordres nécessaires à ceux qui devaient l'accompagner et prit du repos. Après avoir dormi le temps qu'il jugea suffisant, il se mit en marche vers les montagnes. De son côté, Cyrus, dès que le jour parut, envoya un messenger au roi d'Arménie, le chargeant de lui parler ainsi : « O roi d'Arménie, Cyrus t'ordonne de faire en sorte qu'il puisse partir le plus vite possible avec le tribut et le contingent de troupes que tu dois. S'il te demande où je suis, dis-lui la vérité, que je suis sur les frontières ; s'il te demande si je viens en personne, dis-lui aussi la vérité, que tu n'en sais rien. S'il s'informe de notre

nombre, dis-lui d'envoyer quelqu'un pour l'apprendre. » Il expédia donc ce messenger avec ces instructions, pensant que le procédé était plus amical que s'il marchait contre lui sans prévenir. Quant à lui, ayant rangé ses troupes dans l'ordre le meilleur, soit pour faire route, soit pour combattre, s'il le fallait, il se mit en marche. Il enjoignit à ses soldats de ne maltraiter personne, et si quelque Arménien se trouvait sur leur chemin, de le rassurer et de lui dire que tous ceux qui le voudraient pouvaient tenir un marché partout où serait la troupe, s'ils désiraient vendre des aliments ou des boissons.

LIVRE III

SOMMAIRE. — *Fait prisonnier et défendu par son fils Tigrane, le roi d'Arménie obtient son pardon. Cyrus occupe les montagnes d'où les Chaldéens descendent pour piller l'Arménie. Il fait la paix entre eux et s'adjoint les uns et les autres. Il envoie demander des subsides au roi des Indes. Il engage Cyaxare à marcher contre l'ennemi. Les chefs haranguent leurs troupes. Les Assyriens vaincus sont refoulés dans leur camp.*

CHAPITRE PREMIER

Le roi d'Arménie est fait prisonnier. Son fils Tigrane, élève d'un sophiste vertueux, défend son père et obtient sa grâce.

Tandis que Cyrus était ainsi occupé, le roi d'Arménie apprenant du messager ce que lui mandait Cyrus, fut frappé de stupeur ; il sentait qu'il était dans son tort en ne payant pas le tribut et en n'envoyant pas le contingent de troupes. Mais surtout il avait peur parce qu'on allait voir qu'il commençait à fortifier son palais pour le mettre en état de résister. Tous ces motifs le faisaient hésiter. Toutefois, il envoie de tous côtés des messagers pour rassembler ses forces, et en même temps fait passer dans la montagne son plus jeune fils, Sabaris, et les femmes, la sienne et celle de son fils, et ses filles ; il expédia aussi ses parures et ses meubles les plus précieux sous la garde d'une escorte qu'il leur donna. Pour lui, tout en dépêchant des éclaireurs pour surveiller Cyrus, il rangeait en bataille ceux des Arméniens qu'il avait sous la main ; mais d'autres ne tardèrent pas à venir lui annoncer que Cyrus en personne approchait. Alors il n'osa pas en venir aux mains et se retira. En le voyant agir ainsi, les Arméniens s'enfuirent chacun dans leurs propriétés pour mettre leurs biens hors d'atteinte. Cyrus, en voyant la plaine couverte de gens qui couraient en tous sens et poussaient leur bétail devant eux, leur fit dire qu'il ne ferait pas de mal à tous ceux qui resteraient ; mais il annonça qu'il traiterait en ennemis ceux qu'il prendrait à fuir. Aussi la plupart demeurèrent ; quelquesuns se retirèrent avec le roi.

Ceux qui marchaient les premiers avec les femmes tombèrent sur les soldats postés dans les montagnes ; aussitôt ils poussèrent des cris et prirent la fuite ; un grand nombre d'entre eux furent faits prisonniers. A la fin, on s'empara aussi du fils, des femmes et des filles du roi, ainsi que des trésors emmenés avec eux. Quant au roi lui-même, quand il apprit ce qui se passait, ne sachant où se tourner, il s'enfuit sur une hauteur. De son côté, Cyrus voyant cela, cerne la hauteur avec les troupes qu'il avait sous la main et envoie dire à Chrysantas d'abandonner la garde des montagnes et de le rejoindre. Tandis que son armée se rassemblait, il envoya au roi d'Arménie

un héraut chargé de lui poser ces questions : « Dis-moi, roi d'Arménie, préfères-tu demeurer où tu es, et lutter contre la faim et la soif ou bien descendre en plaine et nous livrer bataille ? » Le roi d'Arménie répondit qu'il ne voulait lutter ni contre les unes ni contre les autres. De nouveau, Cyrus lui fit demander : « Pourquoi demeures-tu là-haut et ne descends-tu pas ? — Parce que je ne sais que faire, répondit-il. — Tu n'as pas lieu du tout d'être embarrassé, reprit Cyrus ; tu n'as qu'à descendre et venir te justifier. — Qui sera mon juge ? demanda-t-il. — Évidemment celui à qui Dieu a donné de faire de toi ce qu'il voudra, même sans jugement. » Alors ne pouvant faire autrement, le roi d'Arménie descendit. Cyrus l'ayant reçu, lui et toute sa maison au milieu de son armée, qui se trouvait désormais réunie, les tint investis dans son camp.

A ce moment, le fils aîné du roi d'Arménie, Tigrane, revenait de voyage ; il avait été autrefois compagnon de chasse de Cyrus. Quand il apprit ce qui s'était passé, il se rendit aussitôt, dans l'équipage où il était, près de Cyrus. Quand il vit son père, sa mère, ses frères, sa propre femme prisonniers, il se mit à pleurer, comme de raison. Cyrus, en le voyant, ne lui témoigna aucune amitié ; il lui dit simplement : « Tu viens à temps pour assister au jugement de ton père. » Aussitôt il appelle les chefs perses et mèdes ; il appelle en outre les grands d'Arménie qui se trouvaient là ; il n'écarta même pas les femmes qui étaient présentes dans des chariots ; il leur permit d'écouter. Quand il lui parut que le moment de parler était venu, il commença son discours : « Roi d'Arménie, dit-il, je te conseille tout d'abord de dire la vérité dans ta défense pour détourner de toi le grief le plus détestable, celui d'être surpris à mentir, qui est, sache-le bien, le plus grand obstacle au pardon. D'ailleurs, ajouta-t-il, tes enfants et tes femmes elles-mêmes savent tout ce que tu as fait, ainsi que ceux des Arméniens qui sont présents : s'ils s'aperçoivent que tu dis autre chose que ce qui s'est passé, ils penseront que tu te condamnes toi-même à subir le dernier supplice, au cas où je découvrirais la vérité. — Eh bien, pose-moi les questions que tu voudras, dit-il ; sois sûr que je dirai la vérité, quoi qu'il en puisse advenir. — Dis-moi donc, demanda Cyrus, tu as autrefois fait la guerre à Astyage, le père de ma mère, et aux Mèdes ? — Oui, dit-il. — Vaincu par lui, n'as-tu pas convenu de payer un tribut et de faire campagne avec lui, partout où il t'appellerait et de ne pas avoir de fortifications ? — C'est exact. — Alors, en ce cas, pourquoi n'as-tu pas payé le tribut, n'as-tu pas envoyé le contingent de soldats, et as-tu bâti des remparts ? — Je désirais la liberté, car il me semblait beau d'être libre moi-même et de laisser la liberté à mes enfants. — Il est beau, en effet, répliqua Cyrus, de combattre pour éviter l'esclavage ; mais si un homme vaincu à la guerre ou réduit en esclavage de toute autre manière entreprend ouvertement de priver ses maîtres de sa personne, toi le premier, l'honores-tu comme un brave et honnête homme, ou le punis-

tu, comme un coupable, si tu le prends ? — Je le punis, répondit-il, je l'avoue, puisque tu ne me permets pas de mentir. — Explique-toi clairement, dit Cyrus, sur chaque point ; si tu as un fonctionnaire qui manque à son devoir, lui laisses-tu sa charge ou en nommes-tu un autre à sa place ? — J'en nomme un autre. — Et si cet homme a de grandes richesses, les lui laisses-tu ou le réduis-tu à la pauvreté ? — Je lui enlève, dit-il, ce qu'il peut posséder. — Et si tu apprends qu'il passe à l'ennemi, que fais-tu ? — Je le fais mettre à mort, dit-il ; car si je dois mourir, pourquoi me laisser convaincre de mensonge plutôt que dire la vérité ? » A ce moment son jeune fils³⁰, entendant ses paroles, arracha sa tiare et déchira ses vêtements ; les femmes se mirent à crier et à se lacérer, comme si c'en était fait de leur père, et si elles-mêmes étaient déjà perdues. Cyrus commanda le silence et dit : « C'est bien ! voilà donc comment tu comprends la justice, roi d'Arménie. Dès lors, que nous conseilles-tu de faire ? » Le roi d'Arménie se taisait, embarrassé : devait-il conseiller à Cyrus de le tuer ou lui conseiller le contraire de ce qu'il venait de dire ?

Alors Tigrane, son fils, demanda à Cyrus : « Dis-moi, Cyrus, puisque mon père semble être embarrassé, puis-je te conseiller ce que je crois être le meilleur parti pour toi ? » Cyrus, qui avait remarqué qu'au temps où Tigrane chassait avec lui, il suivait les leçons d'un sophiste qu'il admirait beaucoup, désirait vivement écouter ce qu'il pourrait dire ; aussi lui donna-t-il volontiers la permission de donner son avis. « Eh bien ! pour moi, dit Tigrane, si tu approuves mon père, soit dans ses desseins, soit dans ses actions, je te conseille fortement de l'imiter ; mais s'il te semble n'avoir commis que des erreurs, je te conseille de ne pas l'imiter. — Ainsi donc, dit Cyrus, en suivant la justice, je ne risque pas d'imiter son erreur.

— Non. — Il faut donc, d'après ton raisonnement, châtier ton père, puisqu'il est juste que l'on châtie les coupables ? — Mais à ton avis, Cyrus, qu'est-ce qui vaut mieux, que tu infliges tes punitions dans ton intérêt ou à ton préjudice ? — Ce serait moi-même que je punirais en ce dernier cas, répondit Cyrus. — Eh bien, reprit Tigrane, ce serait vraiment te causer un grand préjudice que de mettre à mort tes sujets au moment même où tu dois attacher le plus de prix à les conserver. — Et comment, dit Cyrus, attacher le plus grand prix à des gens pris en flagrant délit de crime ? — S'ils devenaient sages après cela ; il me semble en effet, Cyrus, que sans la sagesse, toutes les autres vertus deviennent entièrement inutiles. Car que faire, ajouta-t-il, d'un homme fort, brave, habile cavalier, s'il n'est pas sage ? que faire même d'un homme riche ou puissant dans l'État ? mais avec la sagesse, tout ami est utile, tout esclave est bon. — Voici donc, dit

³⁰ Le mot *pais* ; semble désigner, non Tigrane, mais Sabaris, un tout jeune homme. Le geste d'arracher sa tiare et de déchirer ses vêtements convient mieux à Sabaris qu'au sage Tigrane.

Cyrus, ce que tu prétends, c'est que ton père aussi en ce seul jour est devenu sage, d'insensé qu'il était. — C'est tout à fait cela, répondit Tigrane. — Alors à ton avis, la sagesse est une affection de l'âme, comme le chagrin, et non une science³¹ ; car il n'est pas possible, n'est-ce pas ? si l'intelligence est nécessaire pour devenir sage, qu'on devienne sage sur-le-champ, d'insensé qu'on était. — Eh quoi ? Cyrus, reprit Tigrane, n'as-tu jamais observé qu'un homme qui, dans une folle présomption, s'attaque à un plus fort que lui, se défait, aussitôt battu, de cette folle présomption à l'égard du vainqueur ? Pour prendre un autre exemple, continua-t-il, n'as-tu jamais vu qu'un État qui entre en lutte contre un autre État, consent, aussitôt battu, à obéir au vainqueur, plutôt que de continuer la lutte ? — Et quelle est, reprit Cyrus, cette défaite de ton père, qui te fait dire avec tant d'assurance qu'il est devenu sage ? — Par Zeus, répondit Tigrane, c'est celle qu'il a conscience d'avoir subie, quand, pour avoir désiré sa liberté, il n'a fait qu'empirer son esclavage et que, croyant devoir cacher ses desseins, devancer ou repousser de force l'ennemi, il n'a été capable de rien mener à bonne fin. Il sait que, sur les points où tu as voulu le tromper, tu l'as trompé comme on trompe des aveugles, des sourds et des gens qui n'ont pas un grain de bon sens ; il voit que, lorsque tu as cru devoir cacher tes projets, tu es resté impénétrable, si bien que les lieux fortifiés où il pensait avoir un dernier refuge, tu en avais fait à l'avance à son insu une prison ; tu l'as si bien prévenu de vitesse que tu es arrivé d'un pays lointain avec de nombreuses troupes avant qu'il ait pu réunir l'armée qu'il avait sous la main. — Alors tu crois, dit Cyrus, qu'une défaite qui lui fait voir qu'il y a des gens meilleurs que lui est capable de rendre un homme sage ? — Beaucoup plus qu'une défaite dans un combat, dit Tigrane. On a vu plus d'une fois un homme vaincu par la force croire qu'en exerçant son corps, il pourrait reprendre le combat, et des États subjugués se flattent de pouvoir, en s'adjoignant des alliés, recommencer la guerre ; mais ceux que l'on a jugés supérieurs à soi, on consent souvent même sans contrainte à leur obéir. — Tu sembles oublier, dit Cyrus, que les hommes violents connaissent des gens qui sont plus modérés qu'eux, les voleurs des gens qui ne volent pas, les menteurs des gens qui disent la vérité, les criminels des gens qui pratiquent la justice. Ne sais-tu pas, ajouta-t-il, que, dans le cas présent, ton père a menti et n'a pas respecté les accords conclus entre nous, tout en sachant que de notre côté, nous ne violons aucune des clauses dont Astyage est convenu avec vous ? — Mais moi non plus, je ne prétends pas que le seul fait de connaître des gens meilleurs que soi rend plus sage ; il faut encore être puni par ceux qui vous sont supérieurs, comme l'est en ce moment mon père. — Mais, reprit Cyrus, ton père n'a souffert jusqu'ici

³¹ Pour Socrate, la vertu se confondait avec la science. Toute cette discussion entre Tigrane et Cyrus rappelle les entretiens de Socrate avec ses disciples : c'est la même manière de poser des questions et la même dialectique que dans les *Mémorables*.

aucun mal ; il est vrai qu'il a peur, je le sais, de subir le dernier des châtimens. — Imagines-tu rien, dit Tigrane, qui asservisse plus les âmes qu'une forte crainte ? Ne sais-tu pas que ceux qui sont frappés par le fer, ce qu'on regarde comme le châtiment le plus fort, désirent cependant reprendre la lutte contre les mêmes hommes ? mais ceux que l'on redoute violemment, même s'ils vous consolent, ceux-là on ne peut les regarder en face. — Tu prétends, reprit Cyrus, que la crainte châtie les hommes plus que la punition effective ? — Tu sais bien toi-même que je dis vrai ; tu sais aussi que ceux qui craignent d'être exilés de leur patrie et ceux qui sont sur le point de livrer bataille et redoutent la défaite, passent les jours dans le découragement ; de même que les navigateurs qui ont peur du naufrage et ceux qui craignent l'esclavage et les chaînes, tous ceux-là ne peuvent prendre de nourriture ni de repos, à cause de leur crainte ; mais une fois exilés, une fois vaincus, une fois réduits en esclavage, ils sont capables parfois de manger et de dormir mieux même que les gens heureux. Voici quelques exemples encore qui te montreront clairement quel fardeau est la peur. Certains hommes craignant d'être mis à mort, s'ils sont pris, se font mourir auparavant sous le coup de la peur, les uns en se précipitant, les autres en se pendant, les autres en s'égorgeant, tant il est vrai que de tout ce qui est à redouter, c'est la peur qui abat le plus les âmes ! Quant à mon père, ajouta-t-il, dans quelles dispositions d'esprit crois-tu qu'il est en ce moment, lui qui redoute l'esclavage non pas seulement pour lui-même, mais encore pour moi, pour sa femme, pour tous ses enfants ? » Cyrus répondit : « Je crois sans peine qu'il est pour le moment dans ces dispositions ; mais je crois aussi que le même homme peut être insolent dans la prospérité et abattu rapidement par l'insuccès, et que si, de nouveau, il se relève, il reprend son arrogance et suscite de nouveaux embarras. — Par Zeus, dit Tigrane, nos fautes t'autorisent à te défier de nous, Cyrus ; mais tu peux élever des fortifications, occuper nos places fortes, et prendre toutes les garanties que tu voudras. Malgré cela, ajouta-t-il, nous n'en serons pas au désespoir ; car nous nous souviendrons que c'est nous qui en sommes la cause. Et si, confiant le pouvoir à un homme irréprochable, tu sembles t'en défier, prends garde que malgré tes bienfaits, il ne te regarde pas comme un ami ; si, au contraire, pour te garder de sa haine, tu ne lui imposes pas un joug qui l'empêche d'être insolent, prends garde que tu n'aies à l'assagir lui aussi plus encore que tu n'as dû le faire à présent pour nous. — Oui, par les dieux, répondit Cyrus, je vois bien que je n'aurais que du déplaisir à employer des serviteurs, si je savais qu'ils ne me servent que par contrainte. Mais si je crois trouver de la bienveillance et de l'amitié dans les serviteurs qui m'aident en ce que j'ai à faire, je les supporterai plus facilement même en faute, ce me semble, que des serviteurs qui me haïraient tout en remplissant leurs devoirs scrupuleusement, par contrainte. » Tigrane reprit : « Tu parles d'amitié. Qui jamais peut t'en montrer autant que tu peux en

avoir de nous à présent ? — Ceux-là, je crois, répondit-il, qui n'ont jamais été mes ennemis, si je consens à les favoriser comme tu m'engages maintenant à vous favoriser, vous. — Et pourrais-tu, Cyrus, reprit-il, dans les circonstances présentes, trouver quelqu'un à qui tu pourrais faire une aussi grande faveur qu'à mon père ? Par exemple, ajouta-t-il, si tu laisses vivre un homme qui n'a aucun tort envers toi, quel gré penses-tu qu'il t'en saura ? Et si tu ne lui ravis ni ses enfants ni sa femme, qui est-ce qui t'aimera pour cela plus que celui qui estime que tu es en droit de les lui enlever ? De même pour le royaume d'Arménie, crois-tu qu'il y ait quelqu'un qui s'afflige plus que nous de ne pas l'avoir ? N'est-il pas évident aussi que celui qui serait le plus chagriné de n'être pas roi, ce serait précisément celui-là qui, recevant de toi le pouvoir, aurait pour toi la plus grande reconnaissance ? En outre, si tu as quelque souci de laisser à ton départ ce pays le plus tranquille possible, vois, ajouta-t-il, si tu penses que la tranquillité sera plus grande ici, en établissant un nouveau gouvernement qu'en gardant le gouvernement habituel. S'il t'importe en outre d'emmener le plus grand nombre de troupes, qui, à ton avis, est plus à même de les recruter comme il faut que celui qui les a souvent employées ? S'il te faut de l'argent, qui sera, selon toi, plus capable de t'en procurer que celui qui connaît et qui possède toutes les ressources ? Mon bon Cyrus, dit-il, prends garde, en nous perdant, de te causer toi-même plus de préjudice que mon père n'a pu t'en faire. »

Ainsi parla Tigrane. Cyrus l'avait écouté avec un plaisir extrême ; car il pensait avoir accompli toutes les promesses qu'il avait faites à Cyaxare. Il se souvenait en effet de lui avoir dit qu'il espérait s'en faire un allié plus fidèle que par le passé. Après cette discussion, il s'adressa au roi d'Arménie : « Si je vous accorde ce que ton fils demande, dis-moi, roi d'Arménie, combien de troupes m'enverras-tu ? pour quelle somme contribueras-tu à la guerre ? » Le roi d'Arménie répondit : « Je ne vois rien, Cyrus, de plus simple à dire ni de plus juste que de te montrer toutes les troupes que je possède ; quand tu les auras vues, tu en emmèneras autant qu'il te paraîtra bon et tu laisseras le reste pour garder le pays. De même pour l'argent, il est juste que je t'en indique le montant : quand tu le sauras, tu en emporteras autant que tu le désireras et tu laisseras ce que tu voudras. — Eh bien ! dit Cyrus, dis-moi d'abord quelles sont tes forces ? tu me diras ensuite combien tu as d'argent. — Eh bien ! dit alors le roi, la cavalerie des Arméniens se monte à huit mille hommes et l'infanterie à quarante mille. Mes richesses, ajouta-t-il, y compris les trésors que m'a laissés mon père, en les évaluant en argent, montent à plus de trois mille talents³². » Cyrus n'hésita pas. « De ton armée,

³² S'il s'agit de talents attiques, comme le talent attique valait 5.894 fr. 25, la somme se montait à 17.682.750 francs. S'il s'agit de talents babyloniens, en usage en Perse, comme le talent babylonien valait 5/3 du talent attique, la somme s'élevait à 29.470.815 francs.

dit-il, puisque les Chaldéens³³, tes voisins, te font la guerre, tu m'enverras la moitié. De ton argent, au lieu des cinquante talents que tu fournissais comme tribut, tu en donneras le double à Cyaxare pour avoir cessé de le payer ; pour moi, dit-il, tu m'en prêteras cent autres, et je te promets, si la fortune me favorise. qu'en échange de ce que tu m'auras prêté, je te rendrai des services qui vaudront davantage ou je te rembourserai la somme, si je le puis ; si je ne le puis, on m'accusera peut-être d'impuissance, mais d'injustice, non pas, je ne le mériterai point. — Au nom des dieux, Cyrus, dit le roi d'Arménie, ne parle pas ainsi, ou je n'aurai plus confiance en ton amitié : mais crois, ajouta-t-il, que ce que tu laisseras n'est pas moins à toi que ce que tu emporteras. — Soit, dit Cyrus mais pour recouvrer ta femme, ajouta-t-il, combien d'argent me donneras-tu ? — Tout ce que je pourrai, dit-il. — Et pour tes enfants ? — Pour mes enfants aussi, tout ce que je pourrai. — Alors, dit Cyrus, ce serait le double de ce que tu possèdes. Et toi, Tigrane, dis-moi combien tu payerais pour recouvrer ta femme ? (Tigrane était justement nouveau marié et éperdument épris de sa femme.) — Pour moi, répondit-il, je vendrais ma vie pour qu'elle ne soit jamais esclave. — Eh bien ! emmène-la ; elle est à toi ; car je ne la regarde pas comme captive, puisque, toi, tu n'as jamais abandonné notre parti. Et toi, roi d'Arménie, emmène aussi ta femme et tes enfants sans rien payer pour eux, afin qu'ils sachent qu'ils sont libres en revenant chez toi. Et maintenant, dînez avec nous ; après dîner, vous irez où le coeur vous en dira. » Et ils restèrent.

Au sortir du dîner, Cyrus demanda : « Dis-moi, Tigrane, où est cet homme qui chassait avec nous et que tu semblais fort admirer³⁴ ? — Eh ! mon père ici présent ne l'a-t-il pas tué ? — Quel crime l'avait-il surpris à commettre ? — Il prétendait qu'il me corrompait. Cependant, Cyrus, ajouta-t-il, cet homme était si vertueux que, même sur le point de mourir, il me fit appeler et me dit : « Ne garde point rancune à ton père, Tigrane, parce qu'il me fait mourir ; ce n'est pas par malveillance pour toi qu'il le fait, mais par ignorance ; or toutes les fautes que les hommes commettent par ignorance, j'estime qu'elles sont toujours involontaires. — L'infortuné ! » s'écria Cyrus. Le roi d'Arménie dit : « Cyrus, quand un homme qui trouve sa femme avec un autre homme, le tue, ce qu'il lui reproche, ce n'est pas de gâter l'esprit de sa femme, mais de lui ravir l'amour qu'elle a pour lui, et c'est la raison pour laquelle il le traite en ennemi. Moi, de même, si j'étais jaloux, ajouta-t-il, de ce sophiste, c'est qu'à mon avis, il inspirait à mon fils plus d'estime que moi. — Par les dieux, roi d'Arménie, dit Cyrus, ta faute est, à mes yeux,

³³ Les Chaldéens étaient un peuple nomade qui vivait entre l'Arménie et la côte du Pont-Euxin. Il ne faut pas les confondre avec les Chaldéens de la Mésopotamie.

³⁴ « Ce sage Indien, maître de Tigrane, mis à mort injustement, est le véritable portrait de Socrate, pieusement introduit par la fidélité reconnaissante de son disciple dans un ouvrage de fiction. » A. Croiset.

un effet de la faiblesse humaine. Et toi, Tigrane, pardonne à ton père. »

Après ces entretiens et ces marques d'amitié naturelles chez des gens qui viennent de se réconcilier, les Arméniens remontèrent avec leurs femmes dans leurs chariots et s'en retournèrent pleins d'allégresse. Quand ils furent arrivés au logis, ils vantaient, l'un la sagesse de Cyrus, l'autre son endurance, l'un sa douceur, l'autre sa beauté et sa haute taille. Tigrane alors demanda à sa femme : « Est-ce que toi aussi, Arménienne, tu as trouvé beau Cyrus ? — Par Zeus, dit-elle, je ne l'ai pas regardé. — Et qui donc regardais-tu ? demanda Tigrane. — Celui qui a dit, par Zeus, qu'il vendrait sa vie pour m'empêcher d'être esclave. » Alors, comme on peut le croire, après tant d'émotions, ils allèrent se coucher les uns avec les autres.

Le lendemain, le roi d'Arménie envoya à Cyrus et à toute son armée des présents d'hospitalité, et enjoignit à ceux des siens qui devaient participer à l'expédition de se présenter sous trois jours et il fit compter deux fois plus d'argent que Cyrus n'avait exigé. Cyrus n'en prit que ce qu'il avait réclamé et renvoya le reste. Il demanda ensuite qui, du fils ou du père, serait chef de l'armée. Ils répondirent tous deux à la fois, le père : « Celui que tu voudras », et Tigrane : « Pour moi, Cyrus, je ne te quitterai pas, dussé-je t'accompagner comme porteur de bagages. » Cyrus se mit à rire et dit : « A quel prix consentirais-tu que ta femme apprenne que tu portes des bagages ? — Elle n'aura pas besoin de l'apprendre, répliqua-t-il ; car je l'emmène, et ainsi, elle pourra voir tout ce que je ferai. — Il serait temps pour vous, dit Cyrus, de faire vos préparatifs. — Compte que nous serons prêts et munis de ce que mon père nous donnera. » Alors les soldats, après avoir été traités en hôtes, allèrent se reposer.

CHAPITRE II

Cyrus attaque les Chaldéens et les décide à faire alliance avec les Arméniens. Il envoie demander des subsides au roi des Indes.

Le lendemain, Cyrus ayant pris avec lui Tigrane, l'élite de la cavalerie mède et autant de ses amis qu'il le jugea bon, parcourut à cheval la région, considérant le terrain pour voir où il pourrait construire une forteresse. Arrivé sur une hauteur, il demanda à Tigrane quelles étaient les montagnes d'où les Chaldéens descendaient pour piller. Tigrane les lui montra. Cyrus lui posa une nouvelle question : « En ce moment, ces montagnes sont-elles désertes ? — Non, par Zeus, répondit Tigrane ; ils y ont toujours des observateurs qui signalent aux autres ce qu'ils voient. — Et alors, que font-ils, demanda Cyrus, quand ils s'aperçoivent de quelque chose ? — Ils se portent, répondit Tigrane, sur les hauteurs, pour les défendre, chacun dans la mesure de ses forces. » Telles furent les réponses que reçut Cyrus. En inspectant les lieux, il remarqua qu'une grande partie du territoire arménien

était désert et inculte par suite de la guerre. Ils revinrent alors au camp, dînèrent, après quoi, ils se couchèrent.

Le lendemain, Tigrane se présentait. Il était lui-même tout équipé ; pour l'accompagner, environ quatre mille cavaliers, près de dix mille archers et autant de peltastes se rassemblaient. Pendant ce temps, Cyrus faisait un sacrifice. Les victimes étant favorables, il convoqua les chefs des Perses et ceux des Mèdes. Quand ils furent arrivés, il leur tint ce discours : « Amis, ces montagnes que nous voyons sont au pouvoir des Chaldéens ; si nous nous en emparons, et que nous ayons sur la hauteur une forteresse à nous, les uns et les autres, Arméniens et Chaldéens, seront contraints d'être sages avec nous. Les dieux nous donnent des présages favorables ; quant à la prévoyance humaine dans l'accomplissement de notre tâche, elle n'a pas de meilleur auxiliaire que la rapidité. Si nous nous hâtons d'escalader les monts, avant que les ennemis soient rassemblés, ou bien nous nous emparerons du sommet sans coup férir, ou bien nous n'aurons à faire qu'à des ennemis peu nombreux et sans force. Il n'y a rien dans les travaux de la guerre de plus facile et de moins périlleux que l'effort soutenu et rapide que vous avez à donner maintenant. Courez donc aux armes et vous, Mèdes, avancez à notre gauche ; vous, Arméniens, la moitié sur la droite, l'autre moitié devant pour nous guider ; vous, cavaliers, fermez la marche, en nous encourageant, en nous poussant vers le haut, et s'il y en a qui mollissent, ne les laissez pas faire. » Quand il eut achevé, Cyrus disposa ses compagnies en colonne et se mit à leur tête.

Dès que les Chaldéens s'aperçoivent du mouvement vers la montagne, ils donnent aussitôt l'alarme aux leurs, s'appellent à grands cris et se rassemblent. Cyrus fit dire aux siens : « Perses, les Chaldéens vous font signe de vous hâter ; si nous arrivons les premiers sur la hauteur, les ennemis seront réduits à l'impuissance. » Les Chaldéens portaient un bouclier d'osier et deux javelots ce sont, dit-on, les plus belliqueux des habitants de ces contrées ; ils se mettent à la solde de qui les demande, parce qu'ils sont guerriers et pauvres, et, en effet, leur pays est montagneux et la partie productive est petite.

Comme les soldats de Cyrus s'approchaient des sommets, Tigrane qui marchait à ses côtés, lui dit : « Sais-tu, Cyrus, que nous allons tout de suite avoir à combattre nous-mêmes ? car il ne faut pas compter que les Arméniens soutiennent le choc des ennemis. » Cyrus répondit qu'il le savait et aussitôt il fait transmettre aux Perses l'ordre de se préparer, attendu qu'il faudra poursuivre, quand les Arméniens en fuyant auront attiré les ennemis près d'eux. Les Arméniens, comme je l'ai dit, marchaient en tête ; à leur approche, ceux des Chaldéens qui se trouvaient là poussèrent leur cri de guerre et s'élancèrent sur eux, selon leur habitude. Les Arméniens, à leur

ordinaire, ne les attendirent pas. Les Chaldéens les poursuivirent ; mais quand ils virent en face d'eux des troupes armées de l'épée qui montaient à l'assaut, certains d'entre eux, s'étant approchés des Perses, furent vite tués, d'autres s'enfuirent, d'autres furent faits prisonniers. Rapidement alors les hauteurs furent occupées.

Dès que Cyrus en eut pris possession, il considéra d'en haut les habitations des Chaldéens et il les vit fuir des maisons les plus voisines. Quand tous ses soldats se trouvèrent réunis, il fit passer l'ordre de préparer le déjeuner. Après le repas, ayant remarqué que l'endroit où se trouvaient les observatoires chaldéens étaient dans une forte position et bien pourvus d'eau, il y fit aussitôt bâtir un fort. En même temps il dit à Tigrane d'envoyer un messenger à son père pour lui ordonner de venir avec tous les charpentiers et maçons qu'il pourrait avoir. Tandis que le messenger partait vers le roi d'Arménie, Cyrus commençait l'ouvrage avec ceux qu'il avait sous la main.

Sur ces entrefaites, on lui amène les prisonniers enchaînés, certains même blessés. A leur vue, il donna aussitôt l'ordre de délier ceux qui étaient enchaînés ; quant aux blessés, il fit appeler des médecins et leur enjoignit de les soigner. Puis il dit aux Chaldéens qu'il n'était venu ni pour les détruire ni par envie de guerroyer, mais que son dessein était d'établir la paix entre eux et les Arméniens. « Avant que j'occupe les hauteurs, dit-il, je sais bien que vous ne désiriez point la paix : car vos biens étaient en sûreté, et vous pilliez ceux des Arméniens ; mais maintenant examinez dans quelle situation vous êtes. Je vous renvoie donc chez les vôtres, vous, mes prisonniers, et vous permets d'aller délibérer avec les autres Chaldéens, si vous voulez nous faire la guerre ou être nos amis. Si vous choisissez la guerre, ne venez ici qu'en armes, si vous êtes sensés ; si vous croyez la paix désirable pour vous, venez sans armes. Je veillerai à bien ménager vos intérêts, si vous devenez mes amis. » A ces mots, les Chaldéens le chargèrent de louanges, et après l'avoir maintes fois salué, s'en allèrent chez eux.

Quand le roi d'Arménie eut appris que Cyrus l'appelait et ce qu'il projetait, il rassembla les ouvriers et tous les matériaux qu'il jugeait nécessaires, et se rendit en toute hâte auprès de Cyrus, Arrivé en sa présence, il s'écria : « Combien peu, Cyrus pouvons-nous prévoir de l'avenir, nous autres hommes, et combien malgré cela nous formons de projets ! Il n'y a qu'un moment moi-même, je tramais le dessein de gagner ma liberté, et je suis devenu esclave comme jamais je ne l'ai été ; puis quand nous avons été pris, nous avons cru notre mort certaine, et voici qu'à présent notre salut apparaît plus assuré que jamais. Car ceux qui ne cessaient de nous causer mille maux, je les vois réduits maintenant au point où je le désirais. Je te le dis, Cyrus, ajouta-t-il, pour chasser les Chaldéens de ces hauteurs, j'aurais

donné dix fois plus que tu n'as reçu de moi et le bien que tu promettais de nous faire quand tu as pris notre argent, tu l'as maintenant réalisé, si bien que nous voilà chargés de nouvelles obligations envers toi, que nous rougirions, à moins d'être malhonnêtes, de ne pas acquitter. [J'ajoute même qu'en essayant de te le rendre, nous ne te payerons pas de retour ni en proportion de tes bienfaits.] » Telles furent les paroles de l'Arménien.

Cependant, les Chaldéens étaient arrivés pour demander à Cyrus de faire la paix avec eux. Cyrus leur demanda : « Si vous désirez la paix aujourd'hui, Chaldéens, n'est-ce point parce que vous pensez pouvoir mener une vie plus sûre, la paix faite, que si vous continuez la guerre, à présent que ces hauteurs sont à nous ? » Les Chaldéens en convinrent. « Mais, dit Cyrus, si cette paix vous apportait encore d'autres avantages ? — Nous n'en serions que plus heureux, dirent-ils. — N'est-ce pas parce que vous manquez de bonnes terres que vous vous regardez à présent comme des gens pauvres ? » ils en convinrent aussi. « Eh bien, reprit Cyrus, voulez-vous, en acquittant les mêmes redevances que les Arméniens, qu'il vous soit permis de cultiver en Arménie autant de terrain que vous voudrez ? — Certes, répondirent les Chaldéens, si nous étions sûrs que nos droits soient respectés. — Et toi, roi d'Arménie, dit Cyrus, voudrais-tu que celles de tes terres qui sont à présent en friches deviennent productives, si tu devais toucher de ceux qui les exploiteront le tribut en usage chez toi ? — Je donnerais beaucoup pour cela, déclara l'Arménien ; car mes revenus en seraient grandement accrus. — Et vous, Chaldéens, reprit Cyrus, puisque vous avez de bonnes montagnes, consentiriez-vous à laisser les Arméniens y paître leur bétail, s'ils vous payaient un droit équitable ? — Oui, dirent les Chaldéens ; car nous y gagnerions beaucoup sans aucune peine. — Et toi, roi d'Arménie, voudrais-tu user de leurs pâtures, si tu devais, pour quelques avantages que tu leur ferais, en retirer de bien plus grands ? — Certes, répondit-il, si je pensais pacager en toute sécurité. — Eh bien, ne pacagerais-tu pas en toute sécurité, si tu avais ces hauteurs pour te protéger ? — Si, dit l'Arménien. — Mais, par Zeus, s'écrièrent les Chaldéens, c'est nous qui ne serions plus en sécurité, non seulement pour cultiver leurs terres, mais même pour cultiver les nôtres, s'ils occupaient ces hauteurs. — Mais si vous aussi, reprit Cyrus, vous aviez ces hauteurs pour vous protéger ? — En ce cas, répondirent-ils, ce serait parfait. — Oui, mais, par Zeus, s'écria l'Arménien, cela ne sera pas parfait pour nous, si on leur rend ces hauteurs, munies de fortifications. — Eh bien, voici ce que je vais faire, moi, dit Cyrus. Je ne les remettrai à aucun de vous ; c'est nous qui les garderons, et si l'un de vous fait tort à l'autre, nous serons avec les offensés. »

Quand ils eurent entendu cette déclaration, les uns et les autres l'approuvèrent, et dirent que c'était le seul moyen de consolider la paix. A ces conditions ils se donnèrent tous et reçurent des gages de bonne foi ; ils

convinrent que les deux peuples seraient indépendants l'un de l'autre, mais qu'ils auraient entre eux le droit de mariage, de culture et de pâturage, et ils firent une alliance défensive contre quiconque attaquerait l'un des deux. Voilà ce qui fut conclu alors, et jusqu'à nos jours, ce traité dure encore entre les Chaldéens et le roi d'Arménie. Aussitôt que l'accord fut terminé, les uns et les autres s'employèrent avec ardeur à bâtir le fort qu'ils regardaient comme commun aux deux peuples, et y amenèrent les objets nécessaires.

Comme le soir approchait, Cyrus reçut à dîner les uns et les autres, les traitant désormais comme des amis. Pendant le dîner, l'un des Chaldéens dit que ces arrangements répondaient aux vœux de la plupart d'entre eux, mais qu'il y en avait un certain nombre en Chaldée qui vivaient de pillage et ne savaient ni ne pouvaient cultiver la terre, habitués qu'ils étaient à vivre de la guerre ; car ils ne faisaient autre chose que marauder, ou se mettaient à la solde, tantôt du roi des Indes, qui, affirmaient-ils, était tout cousu d'or, et tantôt à celle d'Astyage. « Pourquoi donc, dit Cyrus, ne s'engageraient-ils pas de même aujourd'hui sous mes drapeaux ? Je leur donnerais une solde telle que jamais ils n'en ont touché de personne. » Les Chaldéens approuvèrent et dirent que les volontaires seraient nombreux. Voilà ce qui fut convenu entre eux.

Cyrus, qui venait d'apprendre que les Chaldéens se rendaient souvent chez le roi des Indes, et qui se rappelait que des députés étaient venus de sa part chez les Mèdes pour s'enquérir de leurs affaires, puis étaient partis chez les ennemis pour se rendre compte aussi des leurs, décida qu'il informerait le roi des Indes de ce qu'il venait de faire. Il entra donc ainsi en propos : « Roi d'Arménie, et vous, Chaldéens, dites-moi, si je dépêchais aujourd'hui quelqu'un des miens auprès du roi des Indes, voudriez-vous lui adjoindre quelques-uns des vôtres, pour lui montrer le chemin et l'aider à obtenir du roi ce que je désire ? Je voudrais en effet avoir plus d'argent pour pouvoir payer une bonne solde à ceux que j'aurai à payer et pour honorer et récompenser ceux de mes compagnons d'armes qui s'en montreront dignes ; c'est pour cela que je veux avoir le plus d'argent possible, persuadé que j'en aurai besoin. Il me serait agréable de ne pas toucher au vôtre, car je vous regarde déjà comme mes amis, et j'aimerais en recevoir du roi des Indes, s'il voulait bien m'en donner. Donc le messenger, à qui je vous prie de donner des guides qui l'aident aussi dans sa mission, tiendra, en arrivant là-bas, à peu près ce langage : « Roi des Indes, Cyrus m'envoie à toi ; il dit qu'il n'a pas assez d'argent, parce qu'il attend une autre armée de sa patrie, la Perse (je l'attends, en effet, ajouta-t-il). Si donc tu lui en envoies autant que tu le pourras et que les dieux secondent son entreprise, il tâchera de faire en sorte que tu croies avoir été bien inspiré en lui rendant service. » Voilà ce qu'il dira de ma part. De votre côté, donnez à vos envoyés les

instructions qui vous sembleront utiles. Si le roi nous donne de l'argent, ajouta-t-il, nous serons plus au large ; s'il n'en donne pas, nous saurons que nous ne lui devons aucune reconnaissance et nous pourrons, en ce qui le concerne, régler notre conduite sur nos propres intérêts. » Ainsi parla Cyrus, espérant que les émissaires des Arméniens et des Chaldéens parleraient de lui comme il désirait que le monde entier en parlât et en entendît parler. Et alors, quand ils jugèrent le moment venu, les convives se séparèrent et allèrent se reposer.

CHAPITRE III

Cyrus quitte l'Arménie, béni des Arméniens et des Chaldéens. Il décide Cyaxare à envahir l'Assyrie. Manière de camper des Assyriens et des Perses. Harangues de Cyrus et du roi d'Assyrie. Les Assyriens sortent de leur camp ; ils y sont refoulés par les Perses.

Le lendemain, Cyrus dépêcha le messager avec les instructions qu'il avait dites ; le roi d'Arménie et les Chaldéens députèrent aussi ceux qu'ils crurent les plus propres à le seconder et à dire de Cyrus ce qu'il fallait en dire. Puis Cyrus pourvut la forteresse d'une garnison suffisante et de tout le nécessaire ; il y laissa comme chef celui des Mèdes dont il crut que le choix serait le plus agréable à Cyaxare. Alors il s'éloigna après avoir rassemblé les hommes qu'il avait amenés, ceux qu'il avait reçus du roi d'Arménie et environ quatre mille Chaldéens qui s'estimaient les meilleurs de tous.

Quand il fut redescendu dans les lieux habités, aucun Arménien ne demeura dans sa maison : hommes, femmes, tous vinrent à sa rencontre, se réjouissant de la paix, apportant et amenant ce que chacun avait de précieux. Le roi d'Arménie n'en fut pas contrarié : il pensait que Cyrus trouverait un surcroît de satisfaction dans ces hommages unanimes. A la fin, la femme même du roi d'Arménie vint au-devant de lui, accompagnée de ses filles et de son plus jeune fils, apportant avec divers présents l'or que naguère Cyrus avait refusé. A cette vue, Cyrus dit : « Vous n'arriverez pas à faire de moi, en ma présence, un bienfaiteur intéressé. Mais toi, femme, retourne chez toi avec ce que tu apportes ; ne laisse pas le roi d'Arménie l'enfourer, mais prends-en une partie pour faire à ton fils qui doit m'accompagner l'équipage de guerre le plus magnifique que tu pourras ; avec le reste, acquiers pour toi-même, pour ton mari, pour tes filles, pour tes fils tout ce qui peut servir à vous parer plus magnifiquement et à vous faire vivre plus agréablement. Quant à mettre quelque chose en terre, c'est assez d'y mettre les corps, quand la mort est venue. »

A ces mots, il reprit sa route, escorté du roi d'Arménie et de tous les Arméniens qui l'appelaient leur bienfaiteur et le meilleur des hommes, et ils ne cessèrent point, jusqu'à ce qu'il fût sorti de leur pays. Le roi d'Arménie,

considérant que la paix régnait dans ses États, ajouta de nouvelles troupes à celles qu'il avait déjà données à Cyrus. Cyrus partit alors, riche des trésors qu'il avait reçus, beaucoup plus riche encore de ceux que lui avaient gagnés ses manières d'agir, et dont il pourrait user au besoin. Ce jour-là il établit son camp à la frontière.

Le lendemain, il envoya l'armée et l'argent à Cyaxare, qui s'était approché, selon sa promesse. Quant à lui, avec Tigrane et les plus grands seigneurs perses, il se mit à chasser, partout où il rencontrait du gibier, et il y prit un vif plaisir. Arrivé en Médie, il donna à chacun de ses taxiarques tout l'argent qu'il jugea nécessaire pour qu'ils pussent, eux aussi, accorder des distinctions à ceux qui leur en paraîtraient dignes. Il estimait, en effet, que si chacun d'eux mettait sa troupe sur un bon pied, il aurait, lui, une armée magnifique. Lui-même voyait-il quelque chose de beau pour son armée, il se le procurait et le distribuait toujours aux plus dignes, convaincu que tout ce qu'il y avait de beau et de bon dans l'armée était un ornement pour lui-même. En leur distribuant ce qu'il avait reçu, il tint à peu près ce langage au milieu des taxiarques, des lochages et de tous ceux qu'il récompensait : « Mes amis, je crois que nous avons sujet de nous réjouir, d'abord parce qu'il nous est venu de nouvelles ressources, ensuite parce que nous avons de quoi récompenser ceux que nous voulons, chacun selon ses mérites. Mais n'oublions jamais par quels moyens nous avons acquis ces biens. Réfléchissez-y et vous verrez que c'est parce que nous avons su veiller quand il le fallait, peiner, courir et résister à l'ennemi. Continuez donc à être de braves soldats, persuadés que les grands plaisirs, les grands biens, c'est l'obéissance, l'endurance, les travaux et les dangers affrontés à propos qui les procurent. »

Cyrus trouvant ses soldats assez endurcis au travail pour supporter les fatigues de la guerre, assez aguerris pour mépriser l'ennemi, assez instruits dans le maniement de leurs armes respectives et bien accoutumés à obéir à leurs chefs, conçut dès lors le dessein de tenter quelque entreprise guerrière ; il savait que l'hésitation gêne souvent les beaux préparatifs des chefs. Il voyait d'ailleurs que la rivalité que les concours excitaient chez les soldats dégénérerait souvent en jalousie. En conséquence, il prit le parti de les conduire le plus tôt possible en pays ennemi. Il savait que la communauté de périls développe entre les compagnons d'armes des sentiments d'amitié, et qu'alors ceux qui sont revêtus de belles armes ou qui sont passionnés pour la gloire, au lieu d'être jaloués, sont au contraire loués et aimés de leurs pareils, qui ne voient plus en eux que des collaborateurs au bien général. En conséquence, il fit d'abord armer ses soldats de pied en cap, les rangea dans l'ordre le plus beau et le meilleur ; puis il convoqua les myriarques, les chiliarques, les taxiarques et les lochages ; ces officiers en effet n'étaient pas comptés dans la revue des formations tactiques ; quand

ils devaient ou se rendre à l'appel du général ou transmettre un de ses ordres, les troupes néanmoins ne manquaient pas de chefs ; car c'étaient les douzainiers et les sizainiers qui rangeaient celles qui étaient laissées sans commandement.

Quand les officiers supérieurs furent réunis, il les mena le long des rangs, leur faisant voir ce qu'il trouvait bien et leur expliquant ce qui faisait la force de chacun des corps alliés. Quand il leur eut fait partager son ardeur de tenter immédiatement le combat, il leur dit de s'en retourner vers leurs troupes, d'instruire chacun ses hommes de ce qu'il venait de leur montrer et de tâcher de leur inspirer à tous le désir d'entrer en campagne, afin de partir tous allègrement, enfin de se présenter le lendemain aux portes de Cyaxare. Alors ils se retirèrent et firent tous ce qu'on leur avait dit. Le lendemain, au point du jour, les officiers supérieurs se trouvèrent devant le palais. Cyrus entra avec eux chez Cyaxare et tint à peu près ce discours : « Je suis sûr, Cyaxare, que ce que je vais dire, tu le penses tout comme nous depuis longtemps ; mais tu crains sans doute de paraître las de nous nourrir, et c'est la raison pour laquelle tu ne parles pas de sortir de la Médie. Puis donc que tu gardes le silence, c'est moi qui parlerai et pour toi et pour nous. Nous sommes en effet tous d'avis, puisque nous sommes prêts, qu'il ne faut pas attendre pour combattre que l'ennemi ait envahi ton pays, ni demeurer sans rien faire en pays ami, mais entrer le plus tôt possible sur le territoire ennemi. Car, en restant sur tes terres, nous y causons involontairement beaucoup de dégâts, tandis que, si nous pénétrons chez l'ennemi, c'est à lui que nous ferons du mal, et avec joie. En outre, en ce moment, il t'en coûte beaucoup pour nous entretenir ; mais si nous sortons d'ici, nous vivrons aux dépens du pays ennemi. Et sans doute, si le danger devait être plus grand pour nous là-bas qu'ici, il faudrait embrasser le parti le plus sûr ; mais, en réalité, nos ennemis ne changeront pas, que nous les attendions ici ou que, envahissant leur pays, nous allions à leur rencontre ; et nous, nous serons les mêmes dans les combats, soit que nous attendions ici leur attaque, soit qu'envahissant leur pays, nous y engageons la bataille. Il n'en est pas moins certain que nous aurons des soldats beaucoup meilleurs et plus solides, si nous marchons contre l'ennemi et que nous n'ayons pas l'air de le voir malgré nous ; lui, de son côté, nous craindra bien davantage, quand il apprendra que la peur ne nous tient pas blottis et immobiles chez nous, mais qu'à l'annonce de son approche, nous volons audevant de lui pour engager au plus vite le combat, et que nous n'attendons pas que notre territoire soit ravagé, mais que prenant les devants nous ravageons le leur. Certes, ajouta-t-il, si nous les rendons plus craintifs et nous plus confiants, j'imagine que ce ne sera pas un mince avantage pour nous, et je calcule que, dans de telles dispositions, le danger sera moindre pour nous, pour eux beaucoup plus grand. Car c'est

par la force d'âme, — je l'ai toujours entendu dire à mon père, tu le dis toi-même et tout le monde en convient, — que les batailles se décident, beaucoup plus que par la force du corps. » Tel fut son discours. Cyaxare répondit : « Non, Cyrus et vous autres, Perses ; que je sois fatigué de vous nourrir, c'est une pensée qui ne doit pas même vous venir à l'esprit ; mais l'idée d'envahir dès aujourd'hui le pays ennemi me semble, à moi aussi, la meilleure à tous égards. — Eh bien donc ! dit Cyrus, puisque nous sommes d'accord, préparons nos équipages, et sitôt que les dieux nous approuveront, ne perdons pas un moment pour partir. »

A la suite de cette entrevue, on dit aux hommes de faire leurs préparatifs. Quant à Cyrus, il sacrifia d'abord à Zeus roi, puis aux autres dieux, en leur demandant de se montrer propices et favorables et d'être pour l'armée des guides, des soutiens solides, des alliés et de bons conseillers. Il invoqua en même temps les héros habitants et protecteurs de la Médie. Dès que les auspices furent favorables et que son armée fut rassemblée sur les frontières, ayant à ce moment obtenu d'heureux augures, il pénétra sur le territoire ennemi. A peine eut-il traversé les frontières que, là aussi, il fit des libations pour se rendre la Terre favorable, puis offrit des sacrifices aux dieux et aux héros habitants de l'Assyrie pour gagner leur bienveillance. Ensuite il sacrifia de nouveau à Zeus, dieu de sa patrie, sans oublier aucun des dieux qu'on lui indiqua.

Comme tout allait bien du côté des dieux, l'infanterie se mit aussitôt en marche, mais elle ne fit qu'une courte étape et campa ; quant aux cavaliers, ils coururent la campagne, où ils ramassèrent beaucoup de butin de toute sorte. Dès lors, déplaçant leur camp, ils se procuraient des vivres en abondance et attendaient les ennemis en ravageant la contrée. Lorsqu'on eut appris qu'ils s'avançaient et qu'ils n'étaient plus qu'à dix jours de marche, Cyrus dit : « Cyaxare, c'est le moment d'aller au-devant de l'ennemi, de façon que ni lui ni nos soldats ne se figurent que la crainte nous empêche de marcher à leur rencontre. Montrons que nous ne combattons pas malgré nous. » Cyaxare approuva. Dès lors, ils s'avancèrent en ordre de bataille, chaque jour, autant que les princes le trouvaient bon. L'armée prenait son dîner toujours avant le déclin du jour, et, la nuit, n'allumait pas de feu dans le camp ; on en allumait cependant en avant du camp, afin de voir par ce moyen ceux qui s'approcheraient la nuit, sans en être vu d'eux. Souvent on allumait des feux en arrière du camp pour donner le change aux ennemis, et il arriva que leurs éclaireurs tombèrent dans les avant-postes, parce que, trompés par ces feux d'arrière, ils croyaient encore être loin du camp.

Lorsque les deux armées furent près l'une de l'autre, les Assyriens et leurs alliés s'entourèrent d'un fossé, comme font encore maintenant les rois

barbares ; partout où ils campent, ils s'entourent d'un fossé, chose facile pour eux, grâce au grand nombre de bras dont ils disposent. Ils savent en effet que, pendant la nuit, la cavalerie est sujette au désordre et d'un usage difficile, surtout la cavalerie des barbares ; car ils tiennent leurs chevaux entravés devant les râteliers, et en cas d'attaque, c'est tout un travail de les délier, un travail de leur mettre le frein, un travail de les équiper, tout un travail aussi pour les cavaliers d'endosser leur cuirasse ; et même une fois montés, il leur serait absolument impossible de traverser un camp en désordre. C'est pour toutes ces raisons que les autres peuples, et en particulier ceux-ci, s'entourent de fortifications ; ils croient en même temps que ces fortifications leur permettent de n'engager la bataille que si bon leur semble. C'est suivant cette tactique que les deux armées s'approchaient l'une de l'autre. Quand ils se furent avancés à la distance d'une parasange, les Assyriens établirent leur camp, comme je viens de le dire, en l'entourant d'un fossé, mais dans un endroit visible ; Cyrus choisit pour le sien l'endroit le moins exposé à la vue, derrière des villages et des collines : il était persuadé, en effet, qu'à la guerre, tout ce que l'ennemi aperçoit inopinément apparaît plus terrible. Pendant la nuit, après avoir placé les sentinelles avancées, les uns et les autres se livrèrent, comme il convenait, au sommeil.

Le lendemain, le roi d'Assyrie, Crésus et les autres chefs firent reposer leurs troupes dans les retranchements. Cyrus et Cyaxare, ayant rangé les leurs, attendaient, décidés à livrer bataille, si les ennemis s'avançaient. Quand il fut devenu évident qu'ils ne sortiraient pas de leurs retranchements et n'engageraient point le combat ce jour-là, Cyaxare fit appeler Cyrus et les officiers supérieurs et leur tint ce discours : « Mes amis, je suis d'avis de marcher, dans l'ordre où nous sommes, sur les retranchements de ces gens-là et de leur faire voir que nous voulons combattre. Si nous le faisons, ajouta-t-il, et qu'ils ne sortent pas à notre rencontre, les nôtres rentreront avec plus de confiance, et les ennemis, voyant notre audace, nous craindront davantage. » Tel fut l'avis émis par Cyaxare. Et Cyrus « Non pas, Cyaxare, dit-il ; au nom des dieux, ne faisons pas cela. Si nous avançons et nous faisons voir dès à présent, comme tu le proposes, les ennemis nous regarderont venir sans crainte, sachant qu'ils sont à couvert de toute atteinte, et ensuite, quand nous nous retirerons sans avoir rien fait, ils verront que nous leur sommes de beaucoup inférieurs en nombre, et ils nous mépriseront, et demain ils sortiront avec beaucoup plus de résolution. Maintenant qu'ils savent que nous sommes là, sans nous voir, sache-le bien, loin de nous mépriser, ils se demandent ce que peut bien cacher notre conduite, et nous faisons, j'en suis sûr, l'objet de tous leurs entretiens. C'est quand ils sortiront, que nous devons nous montrer à eux, les aborder soudain et les attaquer là où nous voulions depuis longtemps les amener. »

Cyaxare et tous les autres approuvèrent cet avis. Puis, ils prirent leur dîner, postèrent des gardes, en avant desquels ils allumèrent une grande quantité de feux et ils allèrent se reposer.

Le lendemain, Cyrus, une couronne sur la tête³⁵, fit un sacrifice, après avoir prévenu les homotimes d'y assister, couronnés comme lui. Le sacrifice fini, il les rassembla et leur dit : « Les dieux, mes amis, s'il faut en croire les devins, et je suis de leur avis, annoncent qu'il y aura bataille, nous accordent la victoire et nous promettent le salut, en vertu des augures. Je rougirais, quant à moi, de vous remontrer comment vous devez vous comporter aujourd'hui. Car je n'ignore pas que vous le savez, que vous vous y êtes exercés, que vous l'avez entendu et l'entendez répéter sans cesse aussi bien que moi, à tel point que vous pourriez, vous aussi, en instruire les autres. Mais laissez-moi vous parler d'une chose à laquelle vous n'avez peut-être pas songé. Nous avons depuis peu des compagnons d'armes que nous essayons de rendre semblables à nous-mêmes ; eh bien, c'est à ceux-là que nous devons rappeler dans quelle vue Cyaxare nous a nourris, quel a été le but de nos exercices, quelles instructions nous leur avons données et la promesse qu'ils nous ont faite de rivaliser avec nous. Rappelez-leur aussi que ce jour fera voir le mérite de chacun. Car quand on a appris quelque chose tardivement, il n'y a rien d'étonnant si parfois on a besoin qu'on vous le rappelle, et c'est déjà beau qu'ils remplissent leur devoir par l'inspiration d'autrui. En agissant ainsi, vous donnerez vous-mêmes votre mesure. Car celui qui, en pareille occurrence, est capable de rendre les autres plus vaillants, peut dès lors à bon droit se piquer d'être un parfait guerrier, au lieu que celui qui garde pour lui seul le souvenir des leçons qu'il a reçues et qui s'en tient là, doit reconnaître qu'il n'est brave qu'à demi. Si je ne leur parle pas moi-même et si je vous charge de ce soin, c'est pour qu'ils s'efforcent de vous plaire, à vous ; car c'est vous qui êtes en rapport avec eux, chacun dans votre compagnie. Sachez-le bien si vous leur faites voir que vous êtes résolu, vous leur enseignerez l'intrépidité à eux et à beaucoup d'autres, non par des paroles, mais par des actions. » Il termina en leur disant d'aller déjeuner, leurs couronnes sur la tête, et, les libations faites, de gagner leurs compagnies, toujours ceints de leurs couronnes.

Quand ils furent sortis, il convoqua encore les serrefiles et leur fit ces recommandations : « Vous, Perses, vous voilà au rang des homotimes et l'on vous a choisis parce que vous ressemblez, à tous égards, aux meilleurs, et qu'en outre, l'âge vous a rendus plus sages. Vous occupez une place qui n'est pas moins honorable que celle des soldats du premier rang ; placés au dernier rang, vous pouvez en ayant l'oeil sur les braves, en les

³⁵ C'était l'usage chez les Perses, comme chez les Grecs, de faire un sacrifice avec une couronne sur la tête. Cf. Hérodote, I, 132.

encourageant, les rendre plus braves encore ; s'il en est qui faiblissent, vous les verrez aussi, et vous les en empêcherez. Au reste, vous êtes plus que personne intéressés à la victoire, tant à cause de votre âge qu'en raison de la pesanteur de votre armure. Si donc ceux qui sont en avant, vous appellent et vous commandent de les suivre, écoutez-les, et pour ne pas être en reste avec eux, exhortez-les à votre tour à mener plus vite à l'ennemi. Retirez-vous maintenant, déjeunez et rejoignez avec les autres, la couronne en tête, vos bataillons. »

Tandis que cela se passait dans le camp de Cyrus, les Assyriens qui avaient déjà déjeuné, sortirent hardiment et se rangèrent bravement en bataille, sous les ordres du roi lui-même, qui passant, sur son char, le long des rangs, les haranguait ainsi : « Assyriens, c'est à présent qu'il faut montrer votre bravoure ; car, à présent, c'est pour votre vie que vous combattez, c'est pour la terre où vous êtes nés, pour les maisons où vous avez été élevés, c'est pour vos femmes et vos enfants et pour tous les biens que vous possédez. Vainqueurs, vous restez maîtres, comme auparavant, de tous ces biens ; vaincus, sachez que vous laissez tout cela aux mains de l'ennemi. Combattez donc de pied ferme, en hommes qui veulent être vainqueurs ; car c'est une folie, quand on veut la victoire, d'opposer, en fuyant, à l'ennemi les parties du corps qui sont sans yeux, sans armes et sans mains. C'est une folie aussi, quand on veut vivre, de se mettre à fuir ; car on sait que ce sont les vainqueurs qui sauvent leur vie et qu'en fuyant on est plus exposé à la mort qu'en tenant ferme. C'est une folie encore quand on désire la richesse, de se laisser vaincre ; car qui ne sait que les vainqueurs non seulement sauvent leurs biens, mais encore prennent ceux des vaincus, et que les vaincus perdent à la fois leur personne et leurs biens ? » Voilà ce que faisait l'Assyrien.

Dans ce moment, Cyaxare envoya dire à Cyrus qu'il était temps de marcher à l'ennemi. « Les Assyriens, disait-il, n'ont encore à présent qu'une poignée d'hommes hors des retranchements ; mais leur nombre s'accroîtra pendant que nous irons à leur rencontre ; aussi n'attendons pas qu'ils soient plus nombreux que nous ; chargeons-les, au contraire, tandis que nous croyons encore pouvoir les écraser facilement. » Cyrus lui répondit « Sache bien, Cyaxare, que, si le nombre des vaincus ne dépasse pas la moitié de leur armée, ils diront qu'effrayés de leur multitude, nous n'avons osé attaquer qu'un petit nombre ; ils ne se croiront point vaincus ; tu devras livrer encore une autre bataille, où peut-être ils prendront de meilleures dispositions qu'à présent, où ils nous laissent limiter le nombre d'entre eux que nous voulons combattre. » Les envoyés s'en retournèrent avec cette réponse.

A ce moment, le Perse Chrysantas et un certain nombre d'autres homotimes amenaient des déserteurs. Cyrus, naturellement, les interrogea

sur ce qui se passait chez les ennemis ; ils répondirent qu'ils sortaient à présent en armes et que le roi lui-même était dehors, les rangeait en bataille et leur adressait au fur et à mesure qu'ils sortaient beaucoup de fortes exhortations, s'il fallait en croire ceux qui les avaient entendues. Alors Chrysantas prit la parole : « Mais quoi ? Cyrus, si tu assembles les tiens pour les haranguer, tandis qu'il en est encore temps, peut-être pourrais-tu, toi aussi, les rendre plus braves. » Cyrus répondit : « Chrysantas, que les exhortations de l'Assyrien ne te mettent pas en souci ; car il n'y a pas d'exhortation assez belle pour transformer le jour même en braves soldats les poltrons qui les ont entendues, pour faire des archers de ceux qui ne se sont point exercés au préalable, non plus que des lanceurs de javelots, ni des cavaliers, ni même pour rendre endurants des hommes robustes, si on ne les a pas entraînés auparavant. — Mais il suffit, Cyrus, reprit Chrysantas, que tes exhortations augmentent leur courage. — Suffirait-il, répondit Cyrus, de prononcer un discours pour remplir aussitôt d'honneur les âmes de ceux qui l'entendent, les détourner de la honte, leur persuader qu'il faut, pour la gloire, affronter toutes sortes de travaux, toutes sortes de dangers, leur inculquer la ferme conviction qu'il vaut mieux mourir en combattant que de sauver ses jours en fuyant ? Ne faut-il pas, ajouta-t-il, si l'on veut graver de telles pensées dans l'esprit des hommes d'une manière durable, ne faut-il pas qu'il y ait d'abord des lois qui assurent aux braves une existence honorée et digne d'un homme libre, qui condamnent les lâches à traîner une vie abjecte, pénible, indigne d'être vécue ? Il faut ensuite, je pense, leur donner des maîtres et des chefs qui leur montrent comme il faut, leur apprennent et les accoutument à observer ces maximes jusqu'à ce qu'ils aient enraciné en eux l'opinion que les hommes courageux et renommés sont réellement les plus heureux et que les lâches et les gens déshonorés sont les plus malheureux de tous. Voilà de quels sentiments il faut être animé pour montrer qu'on a une instruction plus forte que la crainte de l'ennemi. Si, au moment où l'on marche au combat, les armes à la main, moment où beaucoup oublient ce qu'on leur a enseigné jadis, si, dis-je, à ce moment-là on pouvait, par une déclamation, rendre immédiatement les hommes belliqueux, ce serait la chose la plus facile au monde d'apprendre et d'enseigner la plus grande vertu qui soit parmi les hommes. Pour moi, ajouta-t-il, je ne me fierais même pas à la solidité de ceux que nous venons d'exercer nous-mêmes, si je ne vous voyais là, vous aussi, pour leur donner l'exemple de ce qu'ils doivent être, et si vous n'étiez capables de leur rappeler ce qu'ils peuvent oublier. Quant à ceux qui n'ont pas du tout été dressés à la vertu, je serais étonné, dit-il, Chrysantas, si un discours bien dit avait plus de pouvoir pour les rendre braves qu'un air bien chanté pour rendre musiciens des gens étrangers à la musique. »

Tels étaient les propos qu'ils échangeaient. Mais Cyaxare envoya de

nouveau dire à Cyrus qu'il avait tort de différer et de ne point marcher le plus vite possible sur l'ennemi. Cyrus répondit alors aux envoyés : « Que Cyaxare sache bien que les ennemis ne sont pas encore sortis en nombre suffisant. Allez lui dire cela en présence de tous. Néanmoins, puisque c'est son avis, je vais avancer immédiatement. » Ayant dit cela et prié les dieux, il fit avancer son armée. Quand il eut commencé à conduire, il conduisit de plus en plus rapidement, et ses soldats le suivirent en bon ordre, parce qu'ils savaient, pour s'y être exercés, tenir leurs rangs ; ils le suivaient avec assurance, parce qu'ils rivalisaient entre eux, qu'ils s'étaient habitués à la fatigue et que leurs chefs étaient au premier rang³⁶ ; et ils le suivaient avec joie, parce qu'ils avaient l'esprit éclairé : ils savaient, en effet, pour l'avoir appris depuis longtemps que le plus sûr et le plus facile, c'était de charger l'ennemi, surtout les archers, les lanceurs de javelots et les cavaliers.

Pendant qu'ils étaient encore hors de portée des traits, Cyrus donna pour mot de ralliement³⁷ *Zeus allié et guide* ; et quand le mot d'ordre revint à lui, Cyrus lui-même entonna le péan habituel et tous les soldats le chantèrent avec lui religieusement et à pleine voix ; car, en pareil cas, ceux qui craignent les dieux ont moins peur des hommes. Le péan fini, les homotimes s'avancent, le visage radieux, [bien instruits], se regardant les uns les autres, appelant par leur nom ceux qui étaient à côté d'eux et derrière eux, en répétant : « Allons, amis ; allons, mes braves, » et s'exhortant les uns les autres à suivre. Ceux qui étaient derrière, les entendant, exhortaient à leur tour les premiers à les mener vigoureusement. L'armée de Cyrus était remplie d'ardeur, d'amour de la gloire, de force, d'audace, de zèle à s'encourager, de prudence et d'obéissance : ce sont là, je crois, les dispositions qui sont pour l'ennemi le plus redoutable des dangers.

Du côté des Assyriens, ceux qui combattaient au premier rang sur des chars, voyant approcher le gros des Perses, montèrent sur leurs chars³⁸ et se retirèrent vers les leurs. Puis leurs archers, leurs lanceurs de javelots et leurs frondeurs lancèrent leurs traits beaucoup trop tôt pour atteindre leurs ennemis. Cependant les Perses avançaient et foulaient aux pieds les traits lancés contre eux. Alors Cyrus s'écrie : « Allons, mes braves ; c'est le moment de vous montrer et d'encourager les autres à faire comme vous. » Le mot fut transmis, et enflammés de zèle et de courage, et impatients

³⁶ Ce sont les Spartiates qui plaçaient les officiers au premier rang, disposition que Xénophon recommande aussi dans *l'Hipparque*, 2, 6. Elle n'était point en pratique chez les Perses.

³⁷ Le mot d'ordre était donné par le général à ses voisins qui le transmettaient à leurs voisins ; il courait ensuite jusqu'aux derniers rangs, puis revenait, transmis dans l'ordre inverse, jusqu'au général. L'étonnement de Cyrus le jeune, entendant circuler le mot d'ordre parmi ses auxiliaires grecs, prouve que c'était un usage inconnu aux Perses. Cf. *Anabase*, I, 8, 16.

³⁸ Les Assyriens montés sur des chars en étaient descendais pour escarmoucher. A l'approche de l'ennemi, ils remontèrent sur leurs chars, retournés face à leur armée, pour qu'ils pussent se retirer plus vite vers le gros des leurs. Les Mèdes pratiquèrent la même tactique, jusqu'à ce que Cyrus eût inventé les chars armés de faux.

d'aborder l'ennemi, quelques-uns se mirent à courir³⁹, et toute la phalange les suivit au pas de course. Alors Cyrus, oubliant la marche au pas, se mit à courir lui aussi à la tête de ses troupes, tout en criant : « Qui me suivra ? Qui sera brave ? Qui, le premier, abattra un ennemi ? » Les soldats qui l'avaient entendu répétaient ses paroles et à travers tous les rangs, comme il l'avait commandé, on entendait courir ce cri : « Qui suivra ? Qui sera brave ? » Et les Perses, ainsi animés, couraient sus aux ennemis ; mais ceux-ci n'eurent pas la force de les attendre ; ils tournèrent le dos et s'enfuirent dans le retranchement. Les Perses, de leur côté, les poursuivirent à travers les portes où ils se pressaient, en abattirent un grand nombre, et sautant dans les fossés, ils tuèrent ceux qui s'y précipitaient, hommes et chevaux également, car quelques-uns des chars furent contraints dans leur fuite de se jeter dans les fossés. Voyant cela, la cavalerie mède s'élança contre la cavalerie ennemie, qui céda aussi. Alors ce fut la poursuite des chevaux et des hommes, et le massacre des uns et des autres. Ceux des Assyriens qui se tenaient à l'intérieur du retranchement sur le rebord du fossé, n'avaient ni la pensée ni la force de lancer leurs flèches ni leurs javelots sur ceux qui égorgaient leurs camarades, tant cette terrible vision les glaçait d'effroi ! Et bientôt même voyant des Perses se frayer un passage jusqu'aux entrées du retranchement, ils s'enfuirent aussi des rebords intérieurs du fossé.

Les femmes des Assyriens et de leurs alliés, voyant la déroute commencer dans l'intérieur même du camp, se mirent à pousser des cris et à courir épouvantées ; les unes tenant leurs enfants dans les bras, les autres, plus jeunes, déchirant leurs habits et se meurtrissant, suppliaient tous ceux qu'elles rencontraient de ne pas fuir en les abandonnant, mais de les défendre ainsi que leurs enfants et eux-mêmes. Dans ce moment, les rois, en personne, avec leurs troupes les plus fidèles, se portant aux entrées et montant sur le revers du fossé, combattaient eux-mêmes et encourageaient les autres. Cyrus, voyant ce qui se passait, craignit que, si ses gens forçaient l'entrée leur petit nombre ne fût accablé par la multitude des ennemis, et fit passer l'ordre de faire retraite hors de la portée des traits et d'obéir.

C'est alors que l'on aurait pu voir que les homotimes avaient été dressés comme il faut, car ils obéirent promptement eux-mêmes et transmirent l'ordre aux autres avec la même promptitude. Quand ils furent hors de portée des traits, ils reprirent leurs rangs, sachant beaucoup plus exactement qu'un choeur le poste que chacun d'eux devait occuper.

³⁹ C'est ainsi que les Grecs chargèrent à Cunaxa. « Cléarque fit d'abord avancer la phalange des Grecs au pas, effrayant les ennemis par le bel ordre de ses troupes, puis, comme ils allaient arriver à la portée du trait, il leur commanda de prendre le pas de course, pour ne point être blessés par les traits. » Polyen, II, 4

LIVRE IV

SOMMAIRE. — En apprenant que le roi d'Assyrie a été tué, tout son camp se débande. Cyrus le poursuit avec les Perses et les volontaires Mèdes que Cyaxare lui permet d'emmener. Guidé par les Hyrcaniens, qui font défection aux Assyriens, il inflige aux ennemis une grande défaite. Il projette de former une cavalerie perse. Il renvoie les captifs. Cyaxare, irrité de se voir abandonné, rappelle les Mèdes. Cyrus retient son messager et lui fait remettre une lettre par un émissaire qu'il envoie en Perse chercher des renforts. Défection de Gobryas. Partage du butin.

CHAPITRE PREMIER

Discours de Cyrus à ses troupes. Les ennemis abandonnent leur camp. Cyrus obtient de Cyaxare la permission d'emmener à leur poursuite ceux des Mèdes qui voudront bien le suivre ; les volontaires se présentent en masse.

Cyrus demeura là assez longtemps avec son armée pour montrer à l'ennemi qu'ils étaient prêts à combattre, s'il voulait sortir. Comme personne ne s'avancait contre lui, il se retira à la distance qui lui sembla convenable et campa. Lorsqu'il eut établi des sentinelles et envoyé des guetteurs en avant de l'armée, il se mit au milieu du camp, réunit ses soldats et leur tint ce discours : « Perses, avant tout je remercie les dieux de tout mon cœur, et vous les remerciez tous comme moi, je pense ; car nous avons obtenu et la victoire et le salut. Il nous faut donc offrir aux dieux des actions de grâces avec les moyens dont nous disposons. Et maintenant je vous adresse à tous mes éloges ; car vous avez tous glorieusement contribué au succès que nous avons remporté. Pour les exploits particuliers, je m'en informerai près de qui il convient et j'essaierai alors de louer et de récompenser chacun suivant son mérite. Quant au taxiarque Chrysantas, qui était à mes côtés, je n'ai aucunement besoin du témoignage d'autrui ; je sais par moi-même ce qu'il a été : d'abord il a fait ce que vous avez tous fait, je pense ; mais de plus, quand j'ai commandé la retraite et l'ai appelé par son nom, il levait son épée pour frapper un ennemi. Or il m'a obéi aussitôt et, renonçant au coup qu'il allait donner, il a fait ce que je commandais : il a fait retraite lui-même et en a transmis en toute hâte l'ordre à ses voisins, si bien qu'il est arrivé à mettre sa compagnie hors de la portée des traits, avant que les ennemis se fussent aperçus que nous reculions et qu'ils eussent bandé leurs arcs et lancé leurs javelots. Aussi s'est-il retiré lui-même sans dommage, en même temps qu'il assurait par son obéissance le salut des siens. Mais, ajouta-t-il, j'en vois d'autres qui sont blessés, j'examinerai moi-même en quelles circonstances ils l'ont été, et alors j'en donnerai mon avis. A l'égard de Chrysantas, comme il est à la fois actif et prudent au combat, qu'il sait à la

fois obéir et commander, pour le récompenser, dès à présent je le fais chiliarque ; plus tard, si la Divinité nous accorde quelque autre avantage, je ne l'oublierai pas non plus alors. Pour vous tous, je veux, ajouta-t-il, vous donner un conseil : gardez toujours en votre esprit ce que vous venez de voir dans le combat, pour que vous jugiez toujours à part vous si le meilleur moyen de sauver sa vie est la valeur ou la fuite, quels sont ceux qui se tirent le plus facilement d'affaire, ceux qui combattent de bon gré ou ceux qui combattent malgré eux, et quel plaisir procure la victoire. Vous pouvez en juger sainement à cette heure, puisque vous en avez l'expérience et que le fait est récent. Pensez toujours à ce que je vous dis, ajouta-t-il, vous en serez plus courageux. Maintenant allez dîner, comme des soldats chéris du ciel, vaillants et sages ; offrez aux dieux des libations, entonnez le péan, et tenez-vous prêts à exécuter ce qu'on vous commandera. » A ces mots, il monta à cheval et se rendit chez Cyaxare. Après s'être réjoui avec lui, comme il était naturel, après avoir vu ce qui se passait de ce côté, après lui avoir demandé s'il désirait quelque chose, il rejoignit son armée. Quand ses soldats eurent dîné et établi des sentinelles comme il le fallait, ils se couchèrent.

Cependant les Assyriens, qui avaient perdu leur chef et presque tous leurs meilleurs soldats, étaient dans la consternation ; beaucoup même s'enfuirent du camp pendant la nuit. Voyant cela, Crésus et les autres alliés étaient découragés ; car tout leur était contraire, et ce qui contribuait le plus à leur ôter le courage, c'est que la nation qui avait l'hégémonie dans l'armée avait perdu l'esprit ; aussi ils abandonnent le camp et se sauvent à la faveur de la nuit.

Quand le jour parut et qu'on vit le camp désert, aussitôt Cyrus y fait entrer les Perses les premiers ; les ennemis y avaient laissé quantité de moutons, de boeufs, de chariots chargés d'une infinité de vivres. Après les Perses, tous les Mèdes de Cyaxare y pénétrèrent aussi et y déjeunèrent. Le repas fini, Cyrus assemble ses taxiarques et leur parla ainsi : « Que de biens de toute sorte, soldats, je vois qui nous échappent, alors que les dieux nous les offraient ! Les ennemis se sont dérobés, vous le voyez vous-mêmes. Quand les hommes qui étaient dans ce retranchement l'ont abandonné pour prendre la fuite, comment croire qu'ils tiendraient contre nous, s'ils nous voyaient en rase campagne ? Quand, sans nous connaître, ils ont lâché pied, comment croire qu'ils résisteraient à présent qu'ils sont vaincus et que nous leur avons infligé de si grosses pertes ? Quand les plus braves d'entre eux ont péri, comment les plus mauvais consentiraient-ils à nous affronter ? » Quelqu'un dit alors : « Mais alors pourquoi ne les poursuivons-nous pas le plus vite possible, alors que ces biens s'offrent ainsi à nous ? » Cyrus répondit : « Parce que nous manquons de chevaux : les plus considérables d'entre nos ennemis, ceux qu'il importait le plus de prendre ou de tuer,

s'éloignent sur leurs chevaux ; nous avons pu, avec l'aide des dieux, les mettre en déroute ; mais nous aurons beau les poursuivre, nous ne les atteindrons pas. — Pourquoi donc, demanda-t-on, ne vas-tu pas dire cela à Cyaxare ? — Eh bien ! venez tous avec moi, répondit Cyrus, pour qu'il sache que nous sommes tous du même avis. » Et tous le suivirent et dirent ce qu'ils jugeaient propre à obtenir ce qu'ils demandaient.

Cyaxare ressentit quelque jalousie en voyant les Perses ouvrir les premiers cet avis ; peut-être en même temps estimait-il sage de ne plus s'exposer aux dangers ; car lui-même était tout à la joie, et parmi les autres Mèdes, il en voyait beaucoup imiter son exemple. Quoi qu'il en soit, voici ce qu'il répondit : « Cyrus, plus que tous les autres hommes, vous avez souci, vous, les Perses, de n'user immodérément d'aucun plaisir, je le sais pour l'avoir vu et ouï-dire. Pour moi, ce qui importe le plus, c'est de se modérer au milieu des plus grandes jouissances. Or y a-t-il rien au monde qui en procure une plus grande que le bonheur qui vient de nous échoir ? Si donc, à présent que nous sommes heureux, nous ménageons prudemment notre bonheur, peut-être pourrions-nous, à l'abri du danger vieillir heureux. Si au contraire, nous en sommes insatiables et que nous essayions d'en poursuivre un autre, puis un autre encore, prenez garde qu'il ne nous arrive ce qui arrive, dit-on, à beaucoup de navigateurs qui, éblouis de leur fortune, s'obstinent à courir les mers jusqu'à ce qu'ils périssent, ou à beaucoup de capitaines qui, après une victoire, courent après une seconde et perdent le fruit de la première. Si en effet les ennemis qui se sont enfuis nous étaient inférieurs en nombre, peut-être n'y aurait-il aucun danger à poursuivre ce petit nombre, mais considère que pour vaincre une faible partie des leurs, nous avons dû engager tous les nôtres et que les autres n'ont pas combattu. Si nous ne les forçons pas à combattre, comme ils ne connaissent ni nos forces ni les leurs, ils se retireront par ignorance et pusillanimité ; mais s'ils se rendent compte qu'ils ne courent pas moins de risques à se retirer qu'à rester, prends garde de les rendre braves malgré eux. Sache que tu ne désires pas plus ardemment t'emparer de leurs femmes et de leurs enfants qu'eux de les sauver. Rappelle-toi que les laies, une fois vues, s'enfuient, quel que soit leur nombre, avec leurs petits ; mais qu'un chasseur poursuive un de ses marcassins, la laie ne se sauve plus, même si elle est seule ; elle s'élançe au contraire contre l'homme qui essaie de le lui ravir. Tout à l'heure en s'enfermant dans un retranchement, ils nous ont permis de limiter le nombre de ceux que nous avons voulu combattre. Mais si nous nous avançons contre eux en rase campagne, et qu'ils apprennent à se diviser en plusieurs corps, pour nous attaquer, les uns de front, comme dernièrement, les autres de flanc, les autres par derrière, prends garde que chacun de nous n'aura ni assez de mains, ni assez d'yeux. Enfin, ajouta-t-il, je ne voudrais pas non plus, au moment où je vois les Mèdes se réjouir, les

contraindre à se lever pour courir au danger. — Ne contrains personne, répondit Cyrus, mais autorise à me suivre quiconque le désirera et peut-être te ramènerons-nous pour toi et pour chacun de tes amis de quoi vous réjouir tous. Nous n'allons certainement pas poursuivre le gros des ennemis ; car comment le rattraper ? Mais si nous surprenons quelque corps détaché ou resté en arrière, nous te l'amènerons. Songe, ajouta-t-il, que nous aussi, sur ta prière, nous avons fait, pour te rendre service, une route immense : il est donc juste que toi, à ton tour, tu nous fasses plaisir, afin que nous ne rentrions pas chez nous les mains vides et que nous n'ayons pas toujours les yeux tournés vers ton trésor. » Cyaxare dit alors : « S'il en est qui veulent bien te suivre, je serai le premier à t'en savoir gré. — Envoie-moi donc, reprit Cyrus, un de tes hommes de confiance pour faire connaître ta volonté. — Va, prends parmi ceux qui sont ici celui que tu désires. » Il y avait justement là celui qui s'était dit un jour parent de Cyrus et avait reçu son baiser. Aussitôt Cyrus de dire : « Celui-ci me suffit. — Qu'il te suive donc, dit Cyaxare. Et toi, ajouta-t-il, proclame que ceux qui le voudront peuvent partir avec Cyrus. » Cyrus le prit donc avec lui et sortit. Dès qu'ils furent dehors, Cyrus lui dit : « C'est maintenant que tu vas me prouver si tu disais vrai, quand tu prétendais avoir plaisir à me voir. — Je ne te quitterai plus, dit le Mède, si tu me parles ainsi. — Tu vas donc, reprit Cyrus, mettre tout ton zèle à m'en amener d'autres. » Le Mède en fit le serment, en disant : « Oui, par Zeus, jusqu'à ce que je mérite que tu me regardes à ton tour avec plaisir. » Alors, il s'empressa de faire connaître aux Mèdes la volonté de Cyaxare en ajoutant que, pour lui, il ne se séparerait pas d'un homme si beau et si bon, et, suprême avantage, issu des dieux.

CHAPITRE II

Défection des Hyrcaniens. Cyrus les lance avec les Mèdes et les Arméniens à la poursuite de l'ennemi, tandis que les Perses leur préparent un grand festin pour leur retour.

Tandis que Cyrus était occupé à recruter des Mèdes, voilà que, par un hasard providentiel, des envoyés se présentent de la part des Hyrcaniens. Les Hyrcaniens sont voisins des Assyriens. C'est un peuple peu nombreux, et c'est la raison pour laquelle ils étaient tombés sous la domination des Assyriens. Ils avaient alors et ils ont encore aujourd'hui la réputation d'être d'excellents cavaliers ; aussi les Assyriens se servaient-ils d'eux, comme les Spartiates se servent des Skirites⁴⁰, sans les épargner ni dans les fatigues, ni dans les dangers. En cette occasion aussi, ils les avaient chargés de former l'arrière-garde avec environ mille cavaliers, afin que si quelque danger

⁴⁰ Les Skirites, établis dans les montagnes qui formaient la frontière nord-est de la Laconie, paraissent avoir été, dans leurs rapports avec les Spartiates, dans une condition intermédiaire entre l'alliance et la sujétion. Ils formaient un corps d'infanterie, sans doute d'infanterie légère, puisqu'on les plaçait aux avantpostes dans les campements, à l'avant et à l'arrière pendant les marches.

survenait sur les derrières, ils fussent les premiers à le supporter. Les Hyrcaniens, devant marcher les derniers, avaient aussi leurs chariots et leurs familles en arrière de l'armée. Lorsqu'ils vont à la guerre, la plupart des peuples de l'Asie emmènent en effet toute leur maisonnée, et c'est ainsi que les Hyrcaniens faisaient campagne. Réfléchissant à tout ce qu'ils enduraient des Assyriens, que le roi était mort, que les Assyriens étaient vaincus, que la terreur régnait dans l'armée, que les alliés étaient découragés et les abandonnaient, considérant tout cela, il leur parut que c'était le moment de quitter leur parti, au cas où Cyrus voudrait attaquer avec eux l'ennemi commun. C'est pour cela qu'ils avaient dépêché des messagers à Cyrus, dont le renom, depuis le combat, était devenu très grand.

Ces envoyés dirent à Cyrus qu'ils avaient de justes raisons de haïr les Assyriens, et que, s'il voulait marcher contre eux, ils seraient ses alliés et ses guides. En même temps, ils s'étendaient sur l'état présent des ennemis, vivement désireux de décider Cyrus à poursuivre la guerre. Il leur demanda : « Croyez-vous que nous puissions les atteindre avant qu'ils aient gagné leurs forteresses ? Nous regardons en effet comme un grand malheur qu'ils nous aient échappé par la fuite. » Il parlait ainsi pour leur donner la plus haute idée des Perses. Les Hyrcaniens répondirent qu'on les rattraperait dès le lendemain, si l'on se mettait en route à l'aurore avec des troupes légères ; car ils cheminaient lentement, embarrassés par leur multitude et leurs chariots. Ils ajoutèrent que les Assyriens, ayant passé la nuit précédente sans dormir, n'avaient fait qu'une petite étape avant de camper. Cyrus leur dit alors : « Pouvez-vous nous donner quelque garantie de la vérité de ce que vous avancez ? — Oui, répondirent-ils, nous allons immédiatement monter à cheval et nous te ramènerons des otages cette nuit ; seulement, toi aussi, engage-toi, au nom des dieux, et tends-nous la main droite⁴¹, pour que nous portions aux autres les assurances que nous aurons reçues de toi. » Cyrus alors leur engagea sa foi, et affirma que, s'ils confirmaient ce qu'ils disaient, il les traiterait en amis et en alliés fidèles, et aurait pour eux la même considération que pour les Perses et les Mèdes. On peut voir encore aujourd'hui les Hyrcaniens jouissant d'une grande confiance, et admis à tous les emplois, comme les Perses et les Mèdes qui en paraissent dignes.

Après le dîner, il fit sortir son armée, comme il faisait encore jour, et dit aux Hyrcaniens de l'attendre pour faire route ensemble. Tous les Perses sortirent donc, comme cela était naturel, ainsi que Tigrane à la tête de ses troupes ; une foule de Mèdes sortirent aussi, les uns, parce que, dans leur jeune âge, ils avaient été les amis de Cyrus enfant ; les autres, parce qu'ayant chassé avec lui, ils avaient apprécié son caractère ; d'autres, par

⁴¹ Donner la main droite était, chez les Perses, le signe d'un engagement solennel.

reconnaissance, persuadés qu'il avait écarté d'eux un grand danger, d'autres, parce qu'ils espéraient, en le voyant bon et heureux, qu'il serait aussi, un jour, un prince très puissant ; d'autres, parce qu'ils désiraient le payer des services qu'il avait pu leur rendre au temps où il était élevé chez les Mèdes ; car sa bonté était si grande qu'il avait obtenu de son grand-père un grand nombre de faveurs pour une foule de gens ; beaucoup aussi, parce qu'ils voyaient les Hyrcaniens et que le bruit s'était répandu qu'ils les conduiraient à des razzias fructueuses, se présentaient dans le désir d'y participer. Cyrus se vit donc suivi de presque tous les Mèdes aussi, sauf des commensaux de Cyaxare : ceux-ci restèrent avec ceux qu'ils commandaient. Tous les autres s'avançaient avec l'allégresse et l'ardeur de gens qui partaient, non par contrainte, mais de leur plein gré et par affection pour leur général.

Quand l'armée fut dehors, Cyrus se dirigeant d'abord vers les Mèdes, les loua et pria les dieux d'abord d'être pour eux et pour les Perses des guides favorables et de le mettre à même de les récompenser de leur zèle. A la fin, il donna l'ordre aux fantassins d'ouvrir la marche, aux Mèdes de suivre avec la cavalerie, et il commanda que, lorsqu'on prendrait du repos ou qu'on ferait une halte, on lui dépêchât des cavaliers pour recevoir les instructions opportunes.

Il dit ensuite aux Hyrcaniens de prendre la tête. Ils demandèrent alors : « Eh quoi ! ne veux-tu pas attendre que nous t'amenions les otages, pour que tu puisses te mettre en route avec les gages que tu nous as demandés ? — C'est que je pense, répliqua Cyrus, que ces gages, nous les avons dans notre courage et dans nos bras. Car vous pouvez voir que nous sommes en position de vous faire du bien, si vous dites la vérité ; si, au contraire, vous nous trompez, nous estimons que ce n'est pas nous qui serons dans votre dépendance, c'est plutôt vous, grâce aux dieux, qui serez dans la nôtre. Cependant, ajouta-t-il, Hyrcaniens, puisque vous dites que les vôtres sont à la queue de l'armée, quand vous les verrez, indiquez-nous que ce sont les vôtres pour que nous les épargnions. » Sur ces paroles, les Hyrcaniens prirent la tête de l'armée, comme il le leur avait dit : ils admiraient la force d'âme de Cyrus et ne craignaient plus ni les Assyriens, ni les Lydiens, ni leurs alliés, mais seulement que Cyrus n'attachât qu'une importance infime à les avoir ou non pour alliés.

On raconte que, la nuit étant survenue pendant qu'ils étaient en marche, une lumière brillante se répandit du haut du ciel, sur Cyrus et son armée ; ce phénomène surnaturel fit frissonner tous les coeurs, mais les enhardit contre les ennemis. Comme ils étaient légèrement équipés et qu'ils avançaient vite, ils firent naturellement un long chemin, et, avec le crépuscule, ils étaient près de l'armée des Hyrcaniens. Dès que les envoyés

les reconnurent, ils prévirent Cyrus que c'était leurs gens. « Nous les reconnaissons, dirent-ils, à leur position à la queue de l'armée et au grand nombre de leurs feux. » Cyrus leur députa un des deux messagers en lui enjoignant de dire que, s'ils étaient amis, ils vinssent à lui le plus rapidement possible, la main droite levée. Il dépêcha aussi l'un des siens avec l'ordre de dire aux Hyrcaniens que l'on agirait à leur égard selon ce qu'on les verrait faire. L'un des messagers demeura donc auprès de Cyrus, l'autre s'élança vers les Hyrcaniens.

Pendant que Cyrus observait ce qu'allaient faire les Hyrcaniens, il fit arrêter l'armée. Alors les chefs des Mèdes et Tigrane accoururent à cheval et lui demandent ce qu'ils devaient faire. Il leur dit : « La troupe qui est en vue est celle des Hyrcaniens ; l'un de leurs envoyés est parti vers eux et avec lui, un des nôtres, pour leur dire que, s'ils sont amis, ils viennent à nous en levant tous la main droite. S'ils se présentent ainsi, que chacun de vous lève aussi la main droite devant celui qu'il aura en face de lui et le rassure par ce geste. Mais s'ils lèvent leurs armes ou tentent de fuir, il faut, ajouta-t-il, essayer aussitôt de ne laisser échapper aucun de ces premiers ennemis. » Telles furent ses instructions.

Les Hyrcaniens, ayant entendu les messagers, se réjouirent, et, sautant à cheval, s'avancèrent la main droite tendue en avant, comme on leur avait dit. Les Mèdes et les Perses leur tendaient la main de leur côté et les encourageaient. Puis Cyrus leur parla : « Nous avons désormais confiance en vous, Hyrcaniens, dit-il ; de votre côté, faites de même à notre égard. Mais tout d'abord, ajouta-t-il, dites-moi à quelle distance sont les chefs des ennemis et le gros de leurs troupes. » Ils répondirent : « A un peu plus d'une parasange. »

Cyrus tint alors ce discours : « Allons, Perses, Mèdes et vous, Hyrcaniens, car je m'adresse à vous désormais comme à des alliés et à des amis, rendez-vous bien compte qu'à cette heure notre situation est telle que, si nous attaquons mollement, nous nous exposons à tous les désastres ; car les ennemis savent bien ce qui nous amène. Mais si, tendant toutes nos forces, nous marchons sur eux avec courage et résolution, vous les verrez aussitôt, comme des esclaves fugitifs qu'on retrouve, les uns vous supplier, les autres s'enfuir et les autres incapables même de s'en aviser. Car ils seront déjà vaincus, quand ils vous verront et ils seront en notre pouvoir, avant de penser que nous arrivons, avant de s'être rangés et d'avoir pris leurs dispositions de combat. Si donc vous voulez dîner, dormir et vivre désormais heureux, ne leur donnons pas le loisir de délibérer, de rien préparer de bon, ni même de reconnaître qu'ils ont affaire à des hommes ; mais qu'ils ne voient partout que des boucliers, des épées, des haches et des coups fondant sur eux. Vous, Hyrcaniens, ajouta-t-il, déployez-vous

devant nous et couvrez notre marche, afin que la vue de vos armes nous cache le plus longtemps possible. Quant à moi, lorsque je serai près de l'armée des ennemis, laissez près de moi un escadron de chaque nation, pour que je puisse m'en servir au besoin, sans quitter mon poste. Vous, chefs et vétérans, marchez en rangs serrés, si vous êtes sages, pour ne pas être refoulés, si vous tombez sur une troupe compacte ; laissez les jeunes poursuivre ; qu'ils ne fassent pas de quartier ; car le plus sûr, en ce moment, c'est de laisser le moins possible d'ennemis. Si nous remportons la victoire, ajouta-t-il, gardez-vous d'une chose qui a souvent renversé la fortune des vainqueurs : ne vous mettez pas à piller : le pillard n'est plus un homme, c'est un goujat, et on peut à volonté le traiter en esclave. Mettez-vous bien dans l'esprit qu'il n'y a rien de plus profitable que la victoire ; le vainqueur en effet ravit tout d'un seul coup, hommes, femmes, richesses, pays entier. N'ayez donc en vue qu'une chose, conserver la victoire ; car, vaincu, le pillard lui-même est pris. N'oubliez pas non plus, en poursuivant les fuyards, de revenir vers moi, quand il fera encore jour ; car, la nuit venue, nous ne recevrons plus personne. » Il dit, et renvoya les officiers à leurs compagnies respectives, avec ordre à chacun d'eux de rapporter, tout en marchant, ces instructions à leurs dizainiers, car les dizainiers, placés au premier rang, étaient à portée d'entendre ; les dizainiers devaient de même les transmettre chacun à ses dix hommes. Puis les Hyrcaniens prirent la tête de l'armée et Cyrus s'avança, tenant le centre avec les Perses ; il avait placé, comme de raison, les cavaliers aux deux ailes.

Le jour éclaire enfin les Assyriens : les uns s'étonnent de ce qu'ils voient, d'autres reconnaissent aussitôt le danger ; ceux-ci donnent des nouvelles, ceux-là jettent des cris ; on délie les chevaux, on plie bagage, on jette à terre les armes que portent les bêtes de somme, on s'arme, on saute sur les chevaux, on les bride, on fait monter les femmes dans les chariots, on prend les objets les plus précieux pour les sauver ; on surprend des gens qui les enfouissent, mais la plupart se jettent dans la fuite. On peut croire qu'ils faisaient bien d'autres choses encore, sauf de combattre, et ils périssaient sans coup férir.

Comme on était en été, Crésus, roi de Lydie, avait fait partir ses femmes en avant, dans des chariots, la nuit, pour que la marche fût plus facile à la fraîcheur ; lui-même suivait avec sa cavalerie. Le roi de la Phrygie qui borde l'Hellespont, avait, dit-on, fait de même. Mais quand ils apprirent ce qui se passait, par des fuyards qui les avaient rejoints, ils prirent la fuite eux aussi à toute vitesse. Cependant les rois de Cappadoce et d'Arabie, qui étaient encore tout près furent attaqués par les Hyrcaniens, avant d'avoir mis leur cuirasse et furent massacrés. Ce furent les Assyriens et les Arabes qui eurent le plus de morts ; car, étant dans leur pays, ils pressaient moins la marche. Tandis que les Mèdes et les Hyrcaniens poursuivaient ainsi

l'ennemi, comme il est naturel à des vainqueurs, Cyrus commanda aux cavaliers restés près de lui de cerner le camp et de tuer ceux qu'ils en verraient sortir en armes. A ceux qui y étaient demeurés, il fit dire par un héraut que tous les soldats, cavaliers, fantassins ou archers, apportassent leurs armes liées en faisceaux et qu'on laissât les chevaux près des tentes, et que tous ceux qui enfreindraient ces ordres seraient immédiatement décapités. Les soldats de Cyrus se rangèrent autour du camp, l'épée à la main. Alors les ennemis apportèrent leurs armes et les jetèrent à l'endroit qu'on leur indiqua ; des soldats désignés à cet effet les brûlèrent.

A ce moment, Cyrus s'avisa que ses troupes étaient parties sans vivres ni boissons, choses dont on ne peut se passer ni pour s'engager dans une expédition ni pour faire quoi que ce soit. Comme il cherchait où trouver le ravitaillement le meilleur et le plus rapide, il songea que dans toute armée en campagne il y avait nécessairement des gens pour prendre soin des tentes et pour fournir aux soldats, quand ils rentrent, les choses nécessaires. Il pensa alors que, vraisemblablement, c'était surtout cette sorte de gens que l'on venait de prendre dans le camp, parce qu'ils étaient occupés à ramasser les bagages. En conséquence, il fit publier par un héraut que tous les intendants se présentassent, et s'il en manquait quelqu'un, que le plus ancien de la tente vînt à sa place, menaçant ceux qui désobéiraient de toute sa sévérité. Les intendants, voyant leurs maîtres obéir, obéirent rapidement. Quand ils furent arrivés, Cyrus ordonna à ceux d'entre eux qui avaient dans leur tente des vivres pour deux mois ou plus de s'asseoir ; puis, quand il les eut vus, il donna le même ordre à ceux qui en avaient pour un mois ; presque tous, se trouvant en ce cas, s'assirent. Ces renseignements pris, il leur dit : « Allez maintenant, vous autres ; s'il en est parmi vous qui n'aiment pas les coups et qui désirent que nous les traitions avec douceur, mettez tous vos soins et votre empressement à préparer dans chaque tente le double des victuailles et des boissons que vous fournissiez chaque jour à vos maîtres et à leurs valets ; tenez prêt tout ce qu'il faut pour un bon repas ; car, de quelque côté que soit la victoire, les vainqueurs reviendront aussitôt et ils exigeront qu'on satisfasse largement à leurs besoins. Sachez qu'il vous importe qu'ils n'aient pas à se plaindre de la réception. » Ayant entendu ces paroles, les intendants se hâtent d'exécuter les ordres de Cyrus. Lui, cependant, réunit les taxiarques, et leur tient ce discours : « Mes amis, nous pourrions, je le sais, prendre notre déjeuner avant nos alliés absents et nous régaler de ces mets et de ces boissons préparés avec le plus grand soin ; mais je ne crois pas que ce déjeuner serve mieux nos intérêts que l'attention que nous pouvons montrer pour nos alliés, ni que la bonne chère augmente nos forces autant que nous pouvons le faire en nous attachant des alliés dévoués. Or, si, pendant qu'ils poursuivent et tuent nos ennemis, et qu'ils se battent contre ceux qui font tête, nous leur témoignons

assez d'indifférence pour nous mettre à table avant même de savoir où ils en sont, nous nous couvrirons de honte et nous nous trouverons affaiblis faute d'alliés. Si au contraire nous nous occupons de ceux qui affrontent les dangers et les fatigues, de sorte qu'à leur retour ils trouvent le nécessaire, nous prendrons plus de plaisir à ce repas, croyez-moi, que si nous assouviissions sur-le-champ notre appétit. Observez encore, ajouta-t-il, que même si nous ne leur devons pas ces égards, ce ne serait pas le moment de se remplir le ventre et de s'enivrer ; car nous n'avons pas encore terminé ce que nous voulons faire ; au contraire, notre situation est à son point critique et demande un surcroît de surveillance. Nous avons, en effet, dans le camp des ennemis bien plus nombreux que nous et qui ne sont pas enchaînés ; aussi faut-il nous méfier d'eux et les garder, pour avoir des gens qui fassent pour nous ce qui est nécessaire. En outre, nos cavaliers ne sont pas ici ; nous sommes inquiets de savoir où ils sont et s'ils resteront avec nous, à leur retour. Aussi, Perses, je suis d'avis qu'il ne faut manger et boire que juste autant qu'on le juge nécessaire, afin de ne pas céder au sommeil et de conserver sa raison. En outre il y a dans le camp de grandes richesses, et je n'ignore pas qu'il ne tiendrait qu'à nous d'en détourner ce qu'il nous plairait, bien qu'elles nous soient communes avec ceux qui nous ont aidés à les prendre ; mais je doute que nous gagnions plus à nous en emparer qu'à nous montrer justes et à payer de ce prix l'avantage de nous les attacher plus solidement. Mon avis, ajouta-t-il, est de nous en remettre pour le partage de ces richesses aux Mèdes, aux Hyrcaniens et à Tigrane, quand ils seront de retour ; et s'ils nous font petite part, nous le tiendrons pour un profit, puisque l'intérêt les portera à demeurer avec nous plus volontiers. Si nous nous adjudions aujourd'hui la plus grosse part, nous ne serions pas riches pour longtemps, au lieu que si nous abandonnons ces richesses pour acquérir le pays qui les produit, nous avons là, ce me semble, le moyen d'assurer une fortune inépuisable à nous et à tous les nôtres. Je crois, ajouta-t-il, que si nous nous entraînions dans notre pays à maîtriser notre appétit et l'amour déplacé du gain, c'est afin que nous puissions à l'occasion tirer parti de cette éducation. Or, où trouver une occasion plus importante que celle-ci pour pratiquer ces leçons, je ne le vois pas. »

Il dit. Hystaspe, seigneur perse et homotime, parla dans le même sens : « Il serait vraiment étrange, Cyrus, qu'à la chasse nous ayons souvent le courage de nous priver de manger pour prendre quelque animal qui ne vaut peut-être pas grand-chose, et que, quand nous poursuivons le bonheur complet, si nous nous imaginons être traversés par un de ces obstacles qui font reculer les lâches, mais cèdent aux vaillants, on nous voie négliger nos devoirs. » Ainsi parla Hystaspe, et tous les autres d'approuver. Cyrus dit alors : « Eh bien, puisque nous sommes du même avis, prenez chacun dans vos compagnies cinq hommes des plus sérieux, qu'ils fassent le tour du

camp, qu'ils félicitent ceux qu'ils verront occupés à préparer ce qu'il nous faut et qu'ils punissent les négligents plus sévèrement que s'ils étaient leurs maîtres. » Cet ordre fut exécuté.

CHAPITRE III

Cyrus, appuyé par Chrysantas, persuade ses taxiarques de la nécessité de former une cavalerie perse.

Déjà certains détachements mèdes, ayant atteint des chariots qu'on avait expédiés en avant et qui étaient remplis de munitions, leur avaient fait faire demi-tour et les poussaient vers le camp ; d'autres s'étant emparés de voitures couvertes, remplies de très belles femmes, épouses ou concubines que les Assyriens menaient avec eux pour leur beauté, les ramenaient aussi. C'est encore aujourd'hui la coutume des peuples de l'Asie, lorsqu'ils vont à la guerre d'emmener avec eux leurs biens les plus précieux ; ils prétendent qu'à la vue de ce qu'ils ont de plus cher ils combattent plus vaillamment ; car ils sont forcés, disent-ils, de le défendre avec plus de coeur. Peut-être en est-il ainsi ; peut-être aussi le font-ils par amour du plaisir.

Cyrus, voyant ce qu'avaient fait les Mèdes et les Hyrcaniens, était mortifié pour lui et pour les siens, en voyant qu'en ce moment les autres les surpassaient et faisaient en outre du butin, tandis que les Perses étaient à un poste réduit à l'inaction. En effet, ceux qui ramenaient du butin le montraient à Cyrus et s'en retournaient aussitôt à la poursuite des ennemis, suivant l'ordre qu'ils disaient avoir reçu de leurs chefs. Quoique mordu par le dépit, Cyrus faisait néanmoins ranger en place le butin qu'on apportait. Puis il réunit de nouveau les taxiarques, et se plaçant dans un lieu d'où tous pouvaient l'entendre, il leur dit : « Mes amis, si nous possédions tout ce qui s'étale à présent sous nos yeux, ce seraient de grands biens qui écherraient à la nation perse ; mais la part la plus grande serait naturellement pour nous, puisque c'est grâce à nous qu'on s'en est emparé : c'est là, je crois, une chose que nous pensons tous. Comment en devenir nous-mêmes les maîtres, nous qui sommes impuissants par nous-mêmes à les conquérir, tant que les Perses n'auront pas de cavalerie nationale, c'est ce que je ne vois plus. Réfléchissez, en effet, ajouta-t-il. Nous autres Perses, nous avons des armes avec lesquelles nous sommes assurés de mettre en déroute les ennemis, en les attaquant de près ; mais après les avoir mis en déroute, comment pourrions-nous, sans cavalerie, prendre ou tuer dans leur fuite des cavaliers, des archers, des peltastes ? Quels archers, hommes de trait, ou cavaliers craindraient de nous approcher pour nous faire du mal, quand ils savent qu'ils ne risquent pas plus d'être maltraités par nous que par des arbres plantés en terre ? S'il en est ainsi, n'est-il pas évident que les cavaliers qui présentement sont avec nous s'imaginent n'avoir pas moins de

droits que nous sur le butin, et peut-être même, par Zeus, davantage ? Pour le moment, il ne saurait en être autrement ; mais si nous nous procurons une cavalerie qui ne cède pas à la leur, n'est-il pas évident que, même sans eux, nous pourrions faire aux ennemis ce que nous leur faisons avec eux, et qu'alors nous les trouverons moins fiers avec nous ? Car, qu'ils veuillent rester ou partir, nous nous en mettrons moins en peine, si nous sommes capables, sans eux, de nous suffire à nous-mêmes. Voilà ce que j'avais à dire sur ce point, et je crois que personne ne pourrait soutenir contre moi que les Perses n'ont pas un intérêt capital à se créer une cavalerie à eux. Mais peut-être vous demandez-vous comment nous pourrions y parvenir. Examinons donc, si nous voulons mettre sur pied ce corps de cavalerie, les moyens dont nous disposons et ceux qui nous manquent. Voici d'abord dans le camp une multitude de chevaux qui sont tombés en nos mains, avec les freins pour les conduire, et tout l'attirail indispensable pour l'équitation. D'autre part nous avons tout ce qui est nécessaire à un cavalier, une cuirasse pour protéger le corps, des javelots à lancer ou à tenir à la main. Que faut-il encore ? Évidemment des hommes ; or c'est juste ce qui nous manque le moins ; car rien n'est plus à nous que nous-mêmes. Mais, dira-t-on peut-être, nous ne savons pas monter. Non, par Zeus ; mais ceux qui savent à présent ne savaient pas plus que nous, avant d'avoir appris. On m'objectera qu'ils ont appris étant enfants. Est-ce que les enfants sont plus intelligents que les hommes pour apprendre ce qu'on leur dit ou ce qu'on leur montre ? Lesquels, des enfants ou des hommes, ont le plus de force pour exécuter ce qu'ils ont appris ? Pour le loisir d'apprendre, nous en avons plus que les enfants et les autres hommes. Nous n'avons pas à apprendre le maniement de l'arc, comme les enfants : il y a longtemps que nous le connaissons ; ni à lancer le javelot, nous le savons aussi. Nous n'avons pas non plus d'empêchement comme les autres hommes, occupés les uns aux travaux de la terre, les autres à leur métier, les autres à leurs affaires domestiques ; nous avons, nous autres, non seulement le loisir, mais encore l'obligation de faire la guerre. D'ailleurs il n'en est pas ici comme de beaucoup d'autres pratiques militaires qui sont utiles, mais pénibles. En effet, n'est-il pas plus agréable de faire route à cheval que sur ses deux pieds ? En cas de presse, n'est-il pas agréable de se rendre vite auprès d'un ami qui a besoin de vous, et, s'il faut poursuivre un homme ou une bête, de les rattraper vite ? Et n'est-il pas commode, au lieu de porter ses armes, de les faire porter au cheval en même temps que le cavalier ? car avoir des armes et les porter, cela fait deux. Ce qu'on pourrait craindre surtout, c'est que, s'il nous faut affronter le danger à cheval, avant d'être rompu à ce genre de combat, nous ne cessions d'être fantassins, sans être devenus de bons cavaliers ; mais il n'y a pas ici non plus de difficulté insurmontable. Partout où nous le voudrions, nous pourrions combattre pied à terre ; car nous ne désapprendrions pas les manoeuvres de l'infanterie en

apprenant à monter à cheval. »

Ainsi parla Cyrus. Chrysantas prit la parole pour appuyer son avis. « Pour ma part, dit-il, je désire apprendre à monter à cheval, et ma raison c'est que je me figure que, lorsque je serai devenu cavalier, je serai un homme ailé. A présent, en effet, je m'estime heureux, quand je cours contre un homme but à but, si je le dépasse seulement de la tête, et, quand je vois passer une bête qui court, de courir assez vite pour lui lancer mon javelot ou ma flèche, avant qu'elle soit bien loin. Quand je serai devenu cavalier, je pourrai rattraper un homme, de si loin que je l'aperçoive ; je pourrai en poursuivant des bêtes fauves atteindre et frapper de près les unes, et tuer les autres d'un javelot, comme si elles étaient immobiles ; car quand deux animaux sont rapides, l'un et l'autre, s'ils sont près l'un de l'autre, c'est comme s'ils étaient immobiles. Aussi, de tous les êtres animés, il n'en est pas, je crois, que j'aie plus enviés que les hippocentaures, s'ils ont jamais existé, avec l'intelligence de l'homme pour délibérer avant d'agir, avec les mains pour exécuter ce qu'ils avaient à faire, avec la vitesse et la force du cheval pour atteindre ce qui fuyait et renverser ce qui résistait. Tous ces avantages, je les réunirai en ma personne, si je deviens cavalier. Je pourrai tout prévoir grâce à mon intelligence d'homme, je porterai mes armes avec mes mains, je poursuivrai l'adversaire avec mon cheval, je le culbuterai sous l'élan de mon cheval, sans pourtant être uni et lié à lui, comme les hippocentaures⁴² ; cela vaut mieux que de ne faire qu'un avec lui. Car je m'imagine que ces hippocentaures ne pouvaient guère user d'une foule de bonnes choses inventées par les hommes, ni jouir des plaisirs que la nature accorde aux chevaux. Pour moi, quand je saurai monter et que je serai sur mon cheval, j'arriverai bien à faire ce que faisaient les hippocentaures ; et quand je serai descendu, je mangerai, je m'habillerai, je dormirai comme les autres hommes, en sorte que je serai un hippocentaure en deux parties, que je pourrai séparer ou réunir à volonté. J'aurai encore, ajouta-t-il, ces avantages sur les hippocentaures, c'est que ceux-ci n'avaient que deux yeux pour voir, deux oreilles pour entendre, tandis que moi j'aurai quatre yeux pour observer, quatre oreilles pour écouter. On dit en effet que le cheval voit beaucoup de choses avant l'homme et l'en avertit, qu'il entend beaucoup de choses avant lui et lui en donne avis. Inscris-moi donc, ajouta-t-il, au nombre de ceux qui ne peuvent plus attendre d'être cavaliers. — Et nous aussi, par Zeus, » s'écrièrent tous les autres.

Là-dessus, Cyrus reprit : « Puisque nous sommes si bien décidés, que diriez-

⁴² [Enfants des Centaures et des juments du mont Pélion. Mais peut-être donne-t-on aux Centaures, fils d'Ixion, le nom d'Hippocentaures parce que, les premiers, ils ont su monter à cheval ; d'où l'erreur de croire qu'ils sont de nature double, moitié •hommes et moitié chevaux (Diodore de Sicile, IV, 70, 1) / Les Hippocentaures sont nés de l'union de Centaure, le fils d'Ixion, et de la nuée à l'apparence d'Héra. Centaure est un être à la double nature, humaine et équine (scolie à Euripide, *Les Phéniciennes*, 1185 ; scolie à Homère, *Odyssée*, XXI, 303. Belfiore, *Dictionnaire de mythologie grecque et romaine*, Larousse 2003 — Ugo Bratelli.]

vous, si nous décrétions pour nous-mêmes que ce sera un déshonneur pour tout Perse à qui j'aurai fourni un cheval d'être rencontré à pied, quel que soit le trajet, long ou court, qu'il ait à faire, afin qu'on nous prenne pour de vrais hippocentaures ? » Il dit, et tous approuvèrent, si bien que c'est une coutume à laquelle ils se conforment encore de nos jours et que l'on ne voit jamais un Perse de distinction aller volontairement à pied. Voilà quels étaient leurs discours.

CHAPITRE IV

Cyrus renvoie chez eux les prisonniers.

Quand le milieu du jour fut passé, les cavaliers mèdes et hyrcaniens revinrent, amenant des chevaux et des prisonniers ; ils avaient épargné ceux qui avaient rendu leurs armes. Dès qu'ils furent arrivés, Cyrus, avant tout, s'informa s'ils lui revenaient tous sains et saufs. Sur leur réponse affirmative, il leur demanda ce qu'ils avaient fait, Ils le lui racontèrent, en vantant chacune de leurs prouesses. Cyrus écoutait avec plaisir tout ce qu'ils voulaient lui dire, puis il les loua ainsi : « On voit bien que vous vous êtes comportés en braves gens ; car vous avez l'air plus grand, plus beau, plus fier qu'avant. » Il leur demanda ensuite combien de chemin ils avaient fait et si le pays était peuplé. Ils répondirent qu'ils avaient couvert une grande distance, et que tout le pays était peuplé et rempli de brebis, de chèvres, de boeufs, de chevaux, de blé et de denrées de toutes sortes. « Nous avons, dit Cyrus, deux choses à faire ; c'est d'abord de nous rendre maîtres de ceux qui possèdent ces biens, ensuite de les faire rester chez eux ; car un pays habité est une possession de grand prix : sans habitants, il est aussi sans productions. Je sais, ajouta-t-il, que vous avez tué ceux qui vous résistaient, et vous avez bien fait c'est le meilleur moyen d'assurer la victoire. Quant à ceux qui ont mis bas les armes, vous les avez amenés prisonniers. Mais je suis convaincu que nous avons intérêt à les renvoyer. Tout d'abord nous n'aurons plus à nous garder d'eux, ni à les garder, ni à les nourrir ; car nous ne voulons pas, n'est-ce pas ? les laisser mourir de faim ; puis, en les renvoyant, nous augmenterons le nombre de nos prisonniers ; car, si nous nous emparons du pays, tous ceux qui l'habitent seront nos prisonniers. Quand ils verront que nous avons donné à ceux-ci la vie et la liberté, les autres resteront plus volontiers et préféreront obéir plutôt que de combattre. Voilà mon avis. Si quelqu'un en a un meilleur, qu'il le propose. » Ceux qui avaient entendu Cyrus approuvèrent son dessein. Alors il réunit les prisonniers et leur dit : « Votre obéissance vous a sauvé la vie. A l'avenir, si vous vous conduisez de même, il n'y aura rien de changé pour vous, sinon que vous n'aurez plus le même maître qu'avant. Vous habiterez les mêmes maisons, vous travaillerez le même sol, vous vivrez avec les mêmes femmes, vous aurez la même autorité qu'à présent

sur vos enfants ; mais vous ne combattrez plus contre nous ni contre personne. Si l'on vous fait tort, c'est nous qui combattons pour vous. Et pour que personne ne vous commande de prendre les armes, livrez-nous celles que vous avez. A ceux qui les livreront, nous assurerons la paix et ils jouiront en toute sécurité des biens que nous promettons. Mais nous marcherons aussitôt contre ceux qui ne remettront pas leurs armes. Si quelqu'un de vous vient à nous et nous fait voir de bons sentiments par ses actes et ses conseils, nous le traiterons comme un bienfaiteur et un ami, non comme un esclave. Retenez bien ce que je vous dis, ajouta-t-il, et annoncez-le aux autres. Si vous êtes décidés à m'écouter et que d'autres s'y opposent, menez-nous à eux : nous leur apprendrons que c'est à vous, non à eux, de faire la loi. » Il dit. Et eux se prosternèrent devant lui et promirent de faire ce qu'il avait dit.

CHAPITRE V

Cyaxare, irrité de se voir presque seul, rappelle les Mèdes. Cyrus retient son messager. Il demande du renfort en Perse, où il envoie le plus vieux des homotimes, avec une lettre qu'il remettra à Cyaxare en passant. Dans le partage du butin, Cyrus se fait adjuger les chevaux.

Quand ils furent partis, Cyrus dit : « Il est temps, Mèdes et Arméniens, que nous prenions tous notre repas nous vous avons préparé le nécessaire du mieux que nous avons pu. Allez donc et envoyez-nous la moitié des pains qu'on a faits : il y en a assez pour vous et pour nous ; mais n'envoyez ni viande ni vin : nous en avons assez à notre disposition. Vous, Hyrcaniens, conduisez-les aux tentes ; mettez les chefs dans les plus grandes, vous savez où elles sont, et les autres où vous le jugerez convenable ; puis vous-mêmes allez souper où il vous plaira ; car vos tentes n'ont subi aucun dommage et sont intactes ; vous y trouverez tout prêt comme les autres. Sachez tous que cette nuit nous monterons la garde pour vous à l'extérieur du camp ; mais ce qui se passera dans les tentes, surveillez-le vous-mêmes, et placez vos armes à votre portée ; car ceux qui sont dans les tentes ne sont pas encore nos amis. » Les Mèdes et les gens de Tigraie se lavèrent et changèrent de vêtements, on leur en avait préparé, puis ils soupèrent. Leurs chevaux aussi reçurent leur ration. On envoya aux Perses la moitié des pains, sans y joindre ni viande, ni boisson ; on crut qu'ils en avaient en abondance. Or Cyrus avait voulu dire qu'ils avaient, pour assaisonner leur pain, l'appétit et, pour boire, l'eau du fleuve voisin. Cyrus fit souper les Perses, puis, la nuit venue, il en envoya un grand nombre, par cinquantaines et dizaines, tout autour du camp, avec ordre de se tenir cachés ; il pensait qu'ils garderaient le camp, si l'on essayait d'en approcher du dehors, et en même temps que, si quelques-uns essayaient de s'échapper avec du butin, ils les saisiraient. C'est ce qui arriva effectivement ; un grand nombre essayèrent de s'évader,

un grand nombre furent pris. Cyrus laissa l'argent à ceux qui les avaient capturés et fit égorger les fuyards, si bien que, dès ce moment, on aurait pu chercher, on n'aurait pas trouvé un homme qui rôdât la nuit. Tandis que les Perses se comportaient ainsi, les Mèdes faisaient bonne chère, buvaient, au son de la flûte, et s'en donnaient à cœur joie ; ils avaient pris tout ce qu'il fallait pour cela, et ceux qui passèrent la nuit ne manquèrent de rien pour se divertir.

Pendant la nuit où Cyrus était sorti, Cyaxare, roi des Mèdes, s'était enivré, lui et ses invités, pour fêter la victoire, et il pensait que les autres Mèdes, sauf quelquesuns, étaient présents dans le camp, où il entendait mener grand bruit. C'étaient les serviteurs des Mèdes, qui, en l'absence de leurs maîtres, buvaient sans contrainte et faisaient tapage, d'autant plus qu'ils avaient pris sur l'armée assyrienne du vin et beaucoup d'autres provisions. Mais quand le jour parut et que Cyaxare ne vit personne à sa porte, sauf ses convives de la veille, quand on lui dit que le camp était vide de Mèdes et de cavaliers, quand il s'en fut assuré de ses yeux en sortant de sa tente, alors il gronda de colère contre Cyrus et contre les Mèdes qui l'avaient laissé seul, et aussitôt, comme il était, diton, dur et peu réfléchi, il ordonna à un de ceux qui étaient présents de prendre les cavaliers qu'il commandait, de rejoindre à toute vitesse l'armée de Cyrus et de dire : « Je ne te croyais pas capable, Cyrus, d'un procédé si léger à mon égard, et vous, Mèdes, je n'aurais pas cru, quand même Cyrus en aurait eu le dessein, que vous consentissiez à me laisser seul, comme vous l'avez fait. Et maintenant que Cyrus revienne, s'il le veut, mais vous, en tout cas, revenez au plus vite. » Telles furent ses instructions. Celui qui avait reçu l'ordre de partir dit : « Et comment les trouverai-je, maître ? — Et comment, répondit Cyaxare, Cyrus et les siens ont-ils trouvé ceux contre qui ils marchaient ? — C'est que, par Zeus, dit l'autre, on m'a dit que des Hyrcaniens, déserteurs de l'ennemi, étaient venus ici et en étaient repartis pour lui servir de guides. » A ces mots, Cyaxare s'emporta plus violemment encore contre Cyrus, qui ne l'en avait même pas informé et se pressa d'autant plus d'envoyer vers les Mèdes, pour le réduire à ses seules forces, et il joignit à son ordre de rappel des menaces plus véhémentes encore. Il menaça aussi l'envoyé, s'il ne rapportait pas rigoureusement ses paroles. L'envoyé se mit en route avec ses cavaliers, au nombre d'une centaine, fâché de n'être pas parti, lui aussi, avec Cyrus. Chemin faisant, ils se trompèrent de route et s'égarèrent, et ils ne rejoignirent l'armée alliée qu'après être tombés sur quelques fuyards assyriens qu'ils contraignirent à les guider, et enfin, ayant aperçu les feux, ils arrivèrent vers le milieu de la nuit. Quand ils furent parvenus devant le camp, les gardes, comme Cyrus le leur avait enjoint, ne les laissèrent pas entrer avant le jour.

Quand le jour se montra, Cyrus appela d'abord les mages et les pria de

choisir la part qu'il est d'usage d'offrir aux dieux à l'occasion de tels succès. Tandis que les mages s'en occupaient, il convoqua les homotimes et leur dit : « Mes amis, ce sont les dieux qui nous offrent tant de biens ; mais nous Perses, nous sommes à présent trop peu nombreux pour en rester les maîtres ; car, si nous ne mettons pas de gardes à ces biens que nous avons acquis, ils passeront de nouveau en des mains étrangères, et si nous laissons un certain nombre d'entre nous pour garder le butin qui tombe en notre pouvoir, nous découvrirons aussitôt notre faiblesse. Aussi je suis d'avis que l'un de vous se rende le plus vite possible chez les Perses, pour leur faire savoir ce que je viens de dire et les prier d'envoyer au plus vite une nouvelle armée, s'ils veulent avoir l'empire de l'Asie et la jouissance de ses richesses. Va donc, toi, le plus vieux, poursuivit-il, va leur dire cela, et ajoute que, s'ils m'envoient des troupes, je me charge, quand elles seront là, de les nourrir. Tu vois toi-même le butin qui est en nos mains ; ne leur en cache rien. La convenance et la loi demandent que j'en envoie une partie en Perse ; consulte mon père sur la part à faire aux dieux, les magistrats sur la part à faire au trésor public. Qu'ils nous délèguent aussi des commissaires pour voir ce que nous faisons et nous expliquer ce que nous demandons. Toi, ajouta-t-il, fais tes paquets et prends ton escouade pour t'escorter. »

Il appela ensuite les Mèdes. Au même moment l'envoyé de Cyaxare se présentait ; il rapporta devant toute l'assemblée la colère de son maître contre Cyrus et ses menaces contre les Mèdes, et il finit en disant : « Le roi commande aux Mèdes de s'en retourner, lors même que Cyrus voudrait rester. » Ayant entendu le messenger, les Mèdes gardèrent le silence, se demandant s'ils pouvaient désobéir, quand le roi commandait, ou s'ils devaient céder à la crainte de ses menaces, alors surtout qu'il était connu pour sa cruauté. Cyrus prit la parole : « Pour moi, messenger et vous, Mèdes, je ne suis pas du tout surpris que Cyaxare, qui a vu tantôt le nombre des ennemis et qui ne sait pas à quel point nous en sommes, s'inquiète et pour nous et pour lui ; mais quand il saura qu'un grand nombre d'ennemis ont péri, que tous les autres sont en déroute, tout d'abord il cessera de craindre, puis il reconnaîtra qu'il n'est pas abandonné, maintenant que ses amis exterminent ses ennemis. D'ailleurs comment mériterions-nous d'être blâmés, nous qui lui rendons service et qui n'avons rien fait de notre chef ? Au contraire, je ne vous ai emmenés avec moi qu'après l'avoir persuadé de vous y autoriser, et ce n'est pas parce que vous aviez envie de partir avec moi que vous avez demandé la permission de sortir ; si vous êtes ici, c'est parce qu'il a commandé de partir à ceux qui le voudraient de bon coeur. Cette colère, j'en suis sûr, s'adoucirait devant nos succès et disparaîtra, quand il cessera de craindre. Et maintenant, ajouta-t-il, toi, messenger, va te reposer : tu dois être fatigué, et nous, Perses, puisque nous nous attendons à ce que les ennemis se présentent,

soit pour combattre, soit pour se soumettre, rangeons-nous en bataille dans le meilleur ordre possible ; car en nous montrant ainsi, nous avancerons davantage la réalisation de nos projets. Toi, chef des Hyrcaniens, ordonne à tes officiers d'armer leurs soldats, puis reviens près de moi. » L'Hyrcanien exécuta l'ordre et revint. Cyrus lui dit : « Je suis heureux de te voir avec nous : car non seulement tu nous donnes des preuves de ton amitié, mais encore tu me parais avoir de l'intelligence. Il est clair qu'à présent nous avons les mêmes intérêts ; car, si les Assyriens sont mes ennemis, ils sont encore plus tes ennemis que les miens. Il nous faut donc nous consulter tous les deux, afin qu'aucun de nos alliés présents ne fasse défection, et que, s'il est possible, nous en acquérions d'autres. Tu as entendu le Mède rappeler ses cavaliers ; s'ils s'en vont, il ne restera avec vous que nous, les fantassins. Il faut donc faire en sorte, toi et moi, que cet envoyé qui les rappelle, veuille lui-même rester près de nous. Cherche-lui la tente où il sera le mieux accommodé, et donne-la lui, pourvue de tout le nécessaire. De mon côté, je tâcherai de lui donner un emploi qui lui soit plus agréable que de s'en retourner. Entretiens-le des biens immenses que tous nos amis peuvent espérer, si notre expédition réussit. Cela fait, reviens me trouver. »

L'Hyrcanien s'en alla conduire le Mède dans une tente, tandis que l'homotime envoyé en Perse se présentait, tout prêt à partir. Cyrus lui recommanda de dire aux Perses tout ce qu'il avait exposé précédemment dans son discours, et le chargea d'une lettre pour Cyaxare. « Je vais te lire, dit Cyrus, ce que je lui mande, afin que, le connaissant, tu répondes en accord avec moi aux questions qu'il pourra te faire à ce sujet. » Voici ce qu'il y avait dans la lettre : « Cyrus à Cyaxare, salut. Nous ne t'avons pas abandonné ; car ce n'est pas au moment où l'on est vainqueur de ses ennemis, que les amis vous abandonnent.

Nous ne croyons pas non plus te mettre en danger, en nous éloignant de toi ; au contraire, plus nous sommes éloignés, plus nous pensons accroître ta sécurité ; car ce ne sont pas ceux qui restent assis le plus près de leurs amis qui leur procurent le plus de sécurité, ce sont ceux qui repoussent bien loin les ennemis qui mettent le mieux leurs amis à l'abri du danger. Examine ma conduite à ton égard et la tienne envers moi avant de m'adresser des reproches. Moi, je t'ai amené des alliés, non pas autant que tu me pressais d'en amener, mais autant que j'ai pu ; toi, tu m'as donné, quand j'étais en pays ami, tous ceux que je pourrais persuader, et, maintenant que je suis en pays ennemi, tu rappelles, non pas ceux qui veulent bien revenir, mais tout le monde. Je comptais alors vous devoir à tous, à toi comme à eux, de la reconnaissance, et voilà que tu me contrains à l'oublier et à tâcher de la reporter tout entière sur ceux qui m'ont accompagné. Cependant je ne puis me résoudre à faire comme toi, et, au moment même où j'envoie demander une armée aux Perses, j'enjoins à tous ceux qui viendront à moi, si tu as

besoin de leurs services avant notre retour, de se mettre à ta disposition pour que tu en uses, non comme ils le voudront bien, mais comme bon te semblera. Je te conseille, en outre, bien que je sois plus jeune que toi, de ne point retirer ce que tu as donné, si tu ne veux pas t'attirer, au lieu de reconnaissance, de l'inimitié ; de ne point rappeler par des menaces ceux que tu veux voir revenir vite près de toi ; de ne point menacer beaucoup de gens au moment où tu te prétends abandonné, de peur de leur apprendre à te mépriser. Pour nous, nous tâcherons de te rejoindre aussitôt que nous aurons accompli les projets dont nous croyons le succès également avantageux à toi et à nous. Porte-toi bien. »

« Remets-lui cette lettre, et, s'il te questionne à ce propos, règle ta réponse sur ce que j'ai écrit ; le message dont je te charge au sujet des Perses est d'accord avec ce que j'écris à Cyaxare. » Sur ces paroles, il remit la lettre au messager et le congédia, non sans lui avoir aussi recommandé la diligence, d'autant qu'il savait quelle importance avait son prompt retour.

A ce moment Cyrus vit que tout le monde était déjà complètement armé, Mèdes, Hyrcaniens et soldats de Tigane ; les Perses aussi étaient entièrement équipés. Déjà quelques habitants du voisinage amenaient des chevaux et apportaient des armes. Cyrus leur ordonna de jeter les javelots à l'endroit où les ennemis avaient déjà jeté les leurs ; ceux qu'on avait chargés de cette besogne les brûlèrent, sauf ceux dont l'armée avait besoin. Pour les chevaux, il enjoignit à ceux qui les avaient amenés de rester pour les garder, jusqu'à ce qu'on leur fit signe ; puis il rassembla les chefs des cavaliers mèdes et hyrcaniens, et leur tint ce discours : « Amis et alliés, ne vous étonnez pas si je vous convoque souvent. Comme la situation est nouvelle pour nous, il y a de la confusion en beaucoup de choses ; or, quand il y a confusion, il y a nécessairement de l'embarras, jusqu'à ce que les choses soient en place. Nous avons à présent un butin immense, auquel s'ajoute un grand nombre de prisonniers. Mais, comme nous ne savons pas ce qui, dans tout cela, est à chacun de nous, comme aucun des prisonniers ne sait quel est son maître, on n'en voit guère qui remplissent leurs devoirs, et presque tous sont incertains de ce qu'ils ont à faire. Pour que cela cesse, réglez les choses par un partage. Celui qui est tombé sur une tente bien pourvue de vivres, de boissons, de serviteurs, de literie, de vêtements et de tout ce qui compose une tente militaire bien organisée n'a plus besoin de rien, sinon de savoir qu'il doit dorénavant prendre soin de tout ce qui lui est échu comme d'un bien qui lui est propre ; mais s'il en est qui soient dans une tente mal pourvue, c'est à vous d'examiner ce qui manque et d'y suppléer. Vous aurez encore bien du superflu, j'en répons ; car les ennemis avaient tout en plus grande quantité qu'il n'en faut au nombre de gens que nous sommes. Il est venu aussi des trésoriers du roi d'Assyrie et d'autres princes pour me dire qu'ils avaient chez eux de l'argent monnayé,

provenant, disaient-ils, des tributs. Faites-leur savoir par un héraut qu'ils aient à remettre tout cet argent aussi à l'endroit où vous aurez pris place, et faites peur à quiconque ne ferait pas ce qui est prescrit. Cet argent reçu, donnez au cavalier une part double, une part simple au fantassin, afin que vous ayez de quoi acheter ce qui peut vous manquer. Il y a un marché dans le camp ; ordonnez par la voix d'un héraut qu'on ne moleste personne, que les détaillants vendent chacun leurs marchandises, et que, celles-ci écoulées, ils en amènent d'autres, pour que notre camp soit bien approvisionné. »

La proclamation fut faite aussitôt. Alors les Mèdes et les Hyrcaniens prirent la parole : « Comment, demandèrent-ils, faire le partage sans toi et les tiens ? » A cette question, Cyrus répliqua : « Croyez-vous donc, mes amis, que rien ne doive se faire ici sans que nous y assistions tous, et ne suffit-il pas, s'il y a quelque chose à faire, que je le fasse pour vous ou vous pour moi ? Il n'y a pas de plus sûre méthode pour multiplier les difficultés et diminuer les résultats que celle que vous proposez. Voyez vous-mêmes, ajouta-t-il : nous vous avons gardé ce butin, et vous avez confiance que nous l'avons gardé honnêtement ; vous, à votre tour, faites le partage et nous aurons confiance que vous l'avez fait honnêtement. De notre côté nous tâcherons, à l'occasion, de travailler à l'intérêt commun. Voyez d'abord à présent combien nous avons de chevaux, et combien on nous en amène. Si nous les laissons sans cavaliers, ils ne nous serviront à rien, et nous aurons l'embarras de les soigner ; si nous leur donnons des cavaliers, nous serons délivrés de ce soin, et nous augmenterons notre force. Si vous avez à qui les donner et avec qui vous préféreriez courir, à l'occasion, les hasards de la guerre plutôt qu'avec nous, donnez-les leur. Mais si vous préférez nous avoir comme compagnons, donnezles nous. Car lorsque, lancés à la poursuite de l'ennemi, vous étiez au danger sans nous, nous avions bien peur qu'il ne vous arrivât malheur et vous nous faisiez rougir de ne pas être où vous étiez ; mais, quand nous aurons des chevaux, nous vous suivrons. Si vous croyez que nous nous rendrons plus utiles en combattant à cheval avec vous, notre ardeur ne sera pas en défaut ; si au contraire vous croyez que notre aide sera plus décisive, si nous restons à pied, il nous est facile de descendre, et redevenus tout de suite fantassins, nous serons à vos côtés ; quant aux chevaux, nous trouverons bien à qui les confier. »

Ainsi parla Cyrus. Ils répondirent : « Mais nous n'avons pas d'hommes, Cyrus, à faire monter sur ces chevaux ; en aurions-nous d'ailleurs, il suffit que nous sachions ton désir pour que nous te préférions à eux. Et maintenant, ajoutèrent-ils, prends-les et fais en ce qui te semblera bon. — Eh bien, j'accepte, dit-il, et que Dieu nous aide, nous à devenir des cavaliers, vous, à partager le butin commun. Tout d'abord, ajouta-t-il, mettez à part pour les dieux ce que les mages vous indiqueront ; puis

choisissez pour Cyaxare ce que vous croirez qui lui sera le plus agréable. » Ils dirent en riant qu'il fallait lui choisir des femmes. « Choisissez donc des femmes, reprit Cyrus, et tout ce qui vous paraîtra bon. Quand vous aurez mis de côté sa part, faites, autant que vous le pourrez, Hyrcaniens, que les Mèdes qui m'ont suivi volontairement n'aient pas à se plaindre. Et vous, de votre côté, Mèdes, honorez les Hyrcaniens, qui ont été nos premiers alliés, pour qu'ils ne doutent pas qu'ils ont été bien inspirés de devenir nos amis. Donnez aussi sa part de tout au messager de Cyaxare et à ses compagnons ; pressez-le de rester avec vous, et dites-lui que je le désire aussi, afin qu'il se renseigne plus exactement de tout et rapporte la vérité à Cyaxare. Pour les Perses qui sont avec moi, ajouta-t-il, ce qui restera, quand vous serez amplement pourvus, leur suffira ; car nous n'avons pas, dit-il, été nourris dans la mollesse, mais à la façon rustique, et peut-être ririez-vous de nous, si vous nous voyiez porter quelque ornement de luxe, comme nous vous donnerons sûrement beaucoup à rire, quand nous serons à cheval et, je pense aussi, quand nous tomberons à terre. »

Sur ce, ils s'en allèrent faire le partage, riant fort de la future cavalerie. Quant à lui, il réunit ses taxiarques, leur ordonna de prendre les chevaux, les harnais et les palefreniers, de les compter et de les partager en tirant au sort un nombre égal pour chaque compagnie. Puis il fit faire cette nouvelle proclamation : « S'il se trouve dans l'armée des Assyriens, des Syriens et des Arabes des esclaves pris de force chez les Mèdes, les Perses, les Bactriens, les Cariens, les Ciliciens, les Grecs ou de quelque autre pays, qu'ils se présentent. » Ayant entendu le héraut, beaucoup se présentèrent avec empressement. Il choisit ceux qui avaient la meilleure mine et leur dit que, devenus libres, ils devraient porter les armes que les cavaliers leur donneraient et qu'il veillerait, lui, à ce qu'ils eussent le nécessaire. Il les emmena aussitôt et les présenta aux taxiarques et il ordonna de leur donner des boucliers d'osier et des épées sans baudrier, afin qu'avec ces armes ils suivissent les cavaliers, et de prendre des vivres pour eux tout comme pour les Perses qui l'accompagnaient. Il prescrivit à ceux-ci d'avoir toujours leurs cuirasses et leurs javelines quand ils seraient à cheval, et lui-même en donna l'exemple. Pour ceux des homotimes qui restaient à pied, il chargea chacun des officiers (passés dans la cavalerie) de leur choisir à sa place un autre chef.

CHAPITRE VI

L'Assyrien Gobryas, dont le fils a été tué par le roi de Babylone, passe au parti de Cyrus, qui s'engage à le protéger et à le venger.

Tandis que l'armée était ainsi occupée, l'Assyrien Gobryas⁴³, homme âgé, arrivait à cheval avec sa suite de cavaliers ; tous portaient les armes propres à la cavalerie. Ceux qui étaient chargés de recevoir les armes leur ordonnèrent de livrer leurs javelines, pour les brûler comme les autres. Gobryas déclara qu'il voulait d'abord parler à Cyrus ; les valets arrêtaient là les cavaliers et conduisirent Gobryas devant Cyrus. Dès qu'il vit Cyrus, Gobryas lui parla ainsi : « Maître, je suis assyrien de naissance ; je possède un château fort et commande à une vaste contrée ; je dispose d'environ mille cavaliers que je fournissais au roi des Assyriens, qui avait pour moi la plus grande amitié. Mais maintenant qu'il est mort sous vos coups, cet excellent homme, et que son empire est aux mains de son fils, mon mortel ennemi, je viens à toi et tombe suppliant à tes genoux ; je me donne à toi comme esclave et allié et je te demande en retour d'être mon vengeur. Je fais de toi mon fils, autant qu'il est possible ; car je suis sans enfant mâle. J'avais un fils unique, beau et bon, maître, qui m'aimait et m'honorait autant qu'un fils peut honorer et rendre heureux son père. Ce fils, le roi qui régnait alors, père du roi actuel, l'appela pour lui donner sa fille en mariage, et moi, je l'envoyai, tout fier à la pensée que j'allais voir mon fils marié à la fille du roi. Or le roi d'aujourd'hui l'invita à chasser avec lui et lui permit de déployer toutes ses forces à la chasse, pensant lui être bien supérieur comme cavalier. Mon fils croyait chasser avec un ami.

Un ours paraît ; ils le poursuivent tous les deux ; le roi actuel lance son javelot et manque, ce qu'il n'aurait jamais dû faire ; mon fils lance le sien à son tour, c'est ce qu'il ne fallait pas, et il abat l'ours. Déjà mortifié alors, le prince dissimule sa jalousie. Un lion se présente ensuite ; il le manque encore, accident qui n'a rien d'extraordinaire, à mon avis ; à son tour, mon fils touche aussi et tue le lion, et s'écrie : « J'ai donc lancé deux javelots de suite et chaque fois j'ai abattu la bête. » Alors le scélérat ne contient plus sa jalousie, et, saisissant la pique d'un de ses gens, il frappe à la poitrine mon fils unique et bien-aimé, et lui ôte la vie. Et moi, infortuné, je ramenai un cadavre, au lieu d'un jeune époux, et j'ensevelis, à mon âge, un fils excellent, un fils chéri, qui prenait à peine de la barbe au menton. Le meurtrier, comme s'il avait tué un ennemi, ne témoigna jamais de repentir et ne daigna jamais, en expiation de son crime, honorer celui qui est sous terre. Son père du moins me témoigna de la pitié et se montra sensible à mon malheur. Et s'il vivait encore, je ne serais jamais venu à toi pour lui faire du mal ; car j'ai reçu de sa part bien des marques d'amitié, que j'en ai rendues en le servant fidèlement. Mais puisque le pouvoir est passé aux mains du meurtrier de mon fils, jamais je ne pourrai avoir pour lui des sentiments de bienveillance et je suis sûr que lui ne me regardera jamais

⁴³ Gobryas est un personnage historique ; mais ce n'était pas un Assyrien, c'était un Perse qui commandait les Perses lors de leur entrée dans Babylone ; c'est à lui que Cyrus remit l'administration de la province de Babylone.

comme un ami. Il sait en effet les sentiments que j'ai pour lui, comme je vivais joyeusement avant son crime et en quel état je suis à présent, seul et traînant mes vieux jours dans le deuil. Si donc tu m'accueilles et me donnes quelque espoir de venger avec ton aide mon fils chéri, je croirai renaître à la jeunesse, je n'aurai plus honte de vivre, et si je meurs, il me semble que je finirai sans chagrin. »

Ainsi parla Gobryas. Cyrus répondit : « Si tu prouves que tu penses ce que tu viens de dire, Gobryas, je t'accueille comme suppliant et je promets qu'avec l'aide des dieux je te vengerai du meurtre de ton fils. Mais dis-moi, ajouta-t-il, si nous faisons cela pour toi et que nous te laissons la possession de ton château, de ton pays, de tes armes et de l'autorité que tu avais avant, quels services nous rendras-tu en retour ? » Gobryas répondit : « Je te donnerai mon château pour demeure, quand tu viendras ; je te paierai le tribut de nos terres que je versais à l'autre, et partout où tu feras campagne, je t'accompagnerai avec toutes les forces de mon pays. En outre, dit-il, j'ai une fille que je chéris, qui est vierge et en âge d'être mariée ; je l'élevais dans la pensée qu'elle serait la femme du roi actuel ; mais elle-même m'a supplié, tout en larmes, de ne pas la donner au meurtrier de son frère, et je partage ses sentiments. Je remets son sort entre tes mains : agis à son égard comme tu me verras agir envers toi. » Alors Cyrus répondit : « A ces conditions, si tu es sincère, je te donne ma main et je reçois la tienne : les dieux nous soient témoins ! » Cela fait, il engagea Gobryas à s'en retourner avec ses armes et lui demanda si la route était longue jusqu'à chez lui, car il avait l'intention d'y aller. Gobryas répondit : « En partant demain matin, de bonne heure, tu arriveras chez nous le jour suivant pour la nuit. » Là-dessus Gobryas partit, après avoir laissé un guide.

Cependant les Mèdes revenaient, après avoir remis aux mages ce que ceux-ci leur avaient dit de choisir pour les dieux. Pour Cyrus, ils avaient mis à part la plus belle tente et la fameuse Susienne, la plus belle femme qu'il y eut jamais, dit-on, dans toute l'Asie, et deux musiciennes excellentes ; la plus belle part après celle de Cyrus fut pour Cyaxare. Sur le reste, ils prirent tout ce qui leur manquait pour compléter leur équipement, de manière à n'avoir besoin de rien durant la campagne ; car il y avait tout en grande quantité. Les Hyrcaniens aussi prirent ce dont ils avaient besoin ; on fit une part égale à l'envoyé de Cyaxare, et toutes les tentes qui restèrent, on les donna à Cyrus pour l'usage des Perses. Quant à l'argent monnayé, on convint de le partager, quand on aurait recueilli le tout, et on le partagea.

LIVRE V

SOMMAIRE. — *Cyrus confie Panthée à la garde d'Araspas, qui, après s'être vanté d'être invincible à l'amour, s'éprend de sa captive. Cyrus sonde les dispositions des Mèdes et des autres alliés : tous sont prêts à le suivre. Il se rend chez Gobryas. Comme il cherche de nouveaux alliés, Gobryas lui indique Gadatas, une victime des cruautés du roi d'Assyrie ; le chef des Hyrcaniens lui indique les Cadusiens et les Saces. Cyrus ravage l'Assyrie, passe devant Babylone pour joindre Gadatas et il se l'adjoint comme allié, ainsi que les Cadusiens et les Saces. Gadatas étant parti pour défendre ses places, Cyrus le suit et le sauve d'une attaque des Babyloniens. Les Cadusiens s'écartent et se font battre. Gadatas quitte son pays pour suivre Cyrus. Convention avec le roi d'Assyrie pour épargner les cultivateurs. Ordre de marche adopté pour passer devant Babylone. Cyrus prend trois forts. Son oncle Cyaxare vient le rejoindre. Il se sent humilié devant la puissance de Cyrus. Cyrus calme sa jalousie.*

CHAPITRE PREMIER

Cyrus confie la garde de Panthée à Araspas qui en devient amoureux. Il sonde les dispositions des Mèdes et des alliés. Tous se déclarent prêts à le suivre.

Voilà ce qu'ils firent et ce qu'ils dirent. Cependant, Cyrus dit à ceux qu'il savait être les plus intimes amis de Cyaxare de prendre sa part et de la garder. « Quant à ce que vous me donnez, dit-il, je le reçois de bon coeur ; mais je le tiens toujours à la disposition de celui qui en aura le plus besoin. » Alors un Mède, amateur de musique, lui dit : « Cyrus, j'ai entendu le soir les musiciennes qui sont à toi maintenant, et je les ai entendues avec plaisir. Si tu m'en donnais une, la vie du camp me semblerait plus agréable que le séjour à la maison. — Eh bien, je te la donne, répondit Cyrus, et je crois pouvoir dire que je te sais plus de gré de me l'avoir demandée que toi de l'obtenir, tant j'ai soif de vous être agréable. » Et le Mède qui l'avait demandée emmena la musicienne.

Cyrus appela le mède Araspas, son ami d'enfance, en faveur duquel il s'était dépouillé de sa robe médique, lorsqu'il quittait Astyage pour retourner chez les Perses, et il lui confia le soin de lui garder la femme et la tente. Cette femme était l'épouse d'Abradatas, roi de Suse⁴⁴ Dans le temps où l'on prenait le camp des Assyriens, son mari ne s'y trouvait pas ; il était

⁴⁴ L'épisode de Panthée a toujours été fort admiré. Lucien le prisait beaucoup. Voici ce qu'il en dit dans les *Portraits*, 10 : Quel est son nom ? - Un nom charmant, Lycinus, un nom tout à fait aimable. C'est celui que portait la belle épouse d'Abradatas. Tu as souvent lu, dans Xénophon, les éloges qu'il accorde à cette femme aussi sage que belle ? - Oui, par Zeus, et je crois toujours la voir, tant je suis ravi quand j'arrive à la lecture de ce passage. Peu s'en faut que je n'entende le discours qu'il lui prête, lorsqu'elle arme son mari et l'envoie au combat. »

allé en ambassade chez le roi de Bactriane, envoyé par le roi d'Assyrie pour négocier une alliance ; car Abradatas était l'hôte du roi de Bactriane. C'est cette femme que Cyrus avait mise sous la garde d'Araspas, jusqu'à ce qu'il la reprît. En recevant cette commission, Araspas demanda : « As-tu vu, Cyrus, la femme dont tu m'as confié la garde ? — Non, par Zeus, répondit Cyrus, je ne l'ai pas vue. — Mais je l'ai vue, moi, dit Araspas, quand nous l'avons choisie pour toi. Quand nous entrâmes dans sa tente, ma foi, nous ne la distinguâmes pas tout d'abord ; elle était assise à terre, et toutes ses servantes autour d'elle, et de plus elle était vêtue comme ses esclaves. Mais quand, voulant savoir laquelle était la maîtresse, nous eûmes promené nos regards sur toutes, nous vîmes tout de suite qu'elle l'emportait sur toutes les autres, bien qu'assise, recouverte d'un voile et les yeux fixés à terre. Nous lui dîmes de se lever ; toutes celles qui l'entouraient se levèrent avec elles ; nous vîmes alors qu'elle les surpassait d'abord par sa taille, ensuite par sa beauté et sa décence, quoiqu'elle fût vêtue d'humble façon. On pouvait voir couler ses larmes, qui tombaient les unes sur sa robe, les autres jusqu'à ses pieds. Le plus âgé d'entre nous lui dit : « Prends courage, femme. On nous dit que tu as un époux de haut rang ; mais nous te choisissons pour un homme qui, sois en sûre, n'est pas moins beau que ton mari et qui ne lui cède en rien pour l'esprit et pour la puissance. Si quelqu'un mérite l'admiration, c'est, à notre avis, Cyrus à qui tu appartiendras désormais. » A ces mots, la femme déchira le haut de son péplos et éclata en gémissements ; ses servantes aussi se mirent à crier. Alors nous pûmes voir la plus grande partie de son visage, son cou et ses mains, et sois certain, Cyrus, ajouta-t-il, d'après ce que j'ai pu juger aussi bien que tous ceux qui étaient avec moi, que l'Asie n'a jamais vu naître ni possédé une créature aussi belle. Il faut absolument, dit-il, que tu la voies. — Non, par Zeus, repartit Cyrus, surtout si elle est telle que tu le dis. — Pourquoi donc ? demanda le jeune homme. — C'est que, répliqua Cyrus, si, maintenant que je t'ai entendu dire qu'elle était belle, je me laisse entraîner à aller la voir, alors que j'ai si peu de loisir, je crains qu'elle ne m'engage beaucoup plus vite encore à revenir la voir, et par suite je négligerais peut-être ce que j'ai à faire pour demeurer là à la contempler. »

Le jeune homme se mit à rire et dit : « Tu t'imagines donc, Cyrus, que la beauté d'une créature humaine peut contraindre un homme qui ne le veut pas à agir contre son devoir ? Si elle tenait de la nature un tel pouvoir, dit-il, elle contraindrait tous les hommes également. Ne vois-tu pas, poursuivit-il, comment le feu brûle également tout le monde ? c'est en effet dans sa nature. Mais des belles choses, nous aimons les unes, non les autres ; l'un aime l'une, l'autre, l'autre. L'amour en effet dépend de la volonté et l'on n'aime que ce que l'on veut aimer. Par exemple, un frère n'est point

amoureux de sa soeur⁴⁵, mais un autre l'aime, ni un père de sa fille, mais un autre l'aime. La crainte et la loi suffisent à empêcher l'amour. Mais si, poursuivait-il, on faisait une loi qui interdise à ceux qui n'ont pas mangé d'avoir faim, à ceux qui n'ont pas bu d'avoir soif, d'avoir froid, l'hiver, chaud, l'été, elle ne viendrait jamais à bout de se faire obéir des hommes, parce que la nature les assujettit à ces nécessités. L'amour au contraire dépend de la volonté ; en tout cas, chacun aime selon son goût, comme on aime des vêtements ou des chaussures. »

« Comment se fait-il donc, dit Cyrus, si l'amour dépend de la volonté, que l'on ne soit pas maître de cesser d'aimer, quand on le veut ? Pour moi, ajouta-t-il, j'ai vu des gens pleurer de douleur à cause de l'amour, se faire les esclaves de l'objet aimé, alors qu'avant d'aimer ils tenaient la servitude pour un grand malheur, donner beaucoup de choses dont il n'était pas de leur intérêt de se dépouiller, et souhaiter d'être délivrés de leur amour, comme d'une maladie, mais incapables de s'en défaire, liés qu'ils étaient par une puissance plus forte que des chaînes de fer. Aussi ont-ils pour l'objet aimé mille complaisances aveugles, et ils ne tentent même pas de s'enfuir, malgré leur misère, et ils surveillent la personne aimée, de peur qu'elle ne leur échappe. »

Le jeune homme lui répondit : « C'est bien là ce qu'ils font ; mais ces gens-là sont des lâches. C'est sans doute pour cela qu'ils désirent toujours la mort, se croyant malheureux, et, bien qu'ils aient mille moyens de se débarrasser de la vie, ils ne s'en débarrassent pas. Ces mêmes gens essayent aussi de voler et ne s'abstiennent pas du bien d'autrui ; mais quand ils ont volé ou dérobé, tu vois que tu es le premier, parce que le vol n'est pas une nécessité, à accuser le voleur ou le ravisseur ; aussi loin de leur pardonner, tu les châties. De même, ajouta-t-il, les belles personnes ne contraignent pas les gens à les aimer ni à désirer ce qui leur est interdit ; mais ces misérables lâches sont, je crois, dominés par toutes les passions, et alors c'est l'amour qu'ils accusent, tandis que les honnêtes gens peuvent désirer de l'or, de bons chevaux, de belles femmes, ils ne sont pas moins capables de s'en priver, si bien qu'ils n'y touchent pas, quand la justice le défend. Ainsi moi, j'ai vu cette femme, je l'ai trouvée extrêmement belle, et néanmoins tu me vois à tes côtés, à cheval, et je m'acquiesce de tous mes autres devoirs. — Par Zeus, répondit Cyrus, peut-être es-tu parti trop vite pour que l'amour ait eu le temps nécessaire pour te prendre en son filet. Il est possible, en effet, quand on touche au feu, qu'on ne se brûle pas tout de suite et que le bois ne flambe pas tout d'un coup ; néanmoins moi, je ne touche pas au feu et je ne regarde pas les belles personnes, si je peux faire

⁴⁵ Araspas parle ici comme un Grec ; car chez les Perses et les Égyptiens, les mariages entre frère et soeur étaient permis. A Athènes ils n'étaient autorisés qu'entre frère et soeur de mères différentes.

autrement. Et je te conseille à toi aussi, Araspas, ajouta-t-il, de ne point laisser tes yeux s'attarder sur la beauté ; car si le feu ne brûle que ceux qui le touchent, la beauté enflamme secrètement ceux qui la regardent même de loin, et les fait brûler d'amour. — Sois tranquille, Cyrus, répondit Araspas ; lors même que je ne cesserais pas de la regarder, il n'y a pas de danger que je me laisse dominer au point de faire quelque chose que je ne dois pas faire. — Très bien, dit Cyrus ; garde-la donc, comme je te l'ai ordonné et veille sur elle ; car cette femme nous sera peut-être fort utile. » Cela dit, ils se séparèrent.

Cependant comme le jeune homme, voyant cette femme si belle, était frappé de la noblesse de ses sentiments, comme il l'entourait de soins, dans la pensée qu'il lui était agréable, et remarquait qu'elle n'était pas ingrate et qu'elle veillait à lui procurer par ses serviteurs ce dont il avait besoin, quand il rentrait, et à ne le laisser manquer de rien, quand il était malade, il arriva, ce qui était assez naturel, qu'il se sentit épris d'amour. Et c'est ainsi que les choses tournèrent.

Cependant Cyrus, voulant que les Mèdes et les alliés demeurent avec lui de leur plein gré, assembla les principaux chefs, et, quand ils furent réunis, il leur tint ce discours : « Mèdes et vous tous qui êtes présents, je suis bien certain que ce n'est point l'amour de l'argent ni la pensée que par là vous serviez Cyaxare qui vous a déterminés à m'accompagner ; c'est pour m'être agréables et m'honorer que vous avez consenti à faire cette marche de nuit et à courir au danger. Et je vous en suis reconnaissant ; autrement je serais bien injuste ; mais je ne me crois pas encore en état de vous payer de retour comme je le dois cela, je ne rougis pas de l'avouer. Mais de vous dire : si vous restez avec moi, je m'acquitterai sûrement, sachez, dit-il, que j'en aurais honte. Je craindrais en effet de paraître vous faire cette promesse pour vous résoudre à rester avec moi plus volontiers. Au lieu de cela, voici ce que je vous dis . même si vous vous en retournez pour obéir à Cyaxare, je ne laisserai pas, eu cas de réussite, de me comporter avec vous de manière que vous ayez à vous louer de moi ; car, moi, je ne m'en retourne pas. Je veux confirmer les serments et les promesses que j'ai faits aux Hyrcaniens, et l'on ne me prendra jamais à les trahir ; et quant à Gobryas qui nous livre à présent ses forteresses, son pays, ses troupes, j'essaierai de faire en sorte qu'il ne se repente jamais d'être venu à moi. Mais par dessus tout, quand les dieux nous comblent si manifestement de leurs faveurs, je craindrais de les offenser et j'aurais honte de partir sans motif et d'abandonner ce qu'ils me donnent. Voilà ce que je veux faire, moi, ajouta-t-il. Pour vous, faites ce que vous croyez devoir faire, et avertissez-moi de votre décision. » Ainsi parla Cyrus.

Le Mède qui jadis s'était dit parent de Cyrus parla le premier : « Pour moi,

dit-il, ô roi, car tu me sembles être roi par droit de nature tout comme le chef des abeilles est roi dans la ruche, et en effet elles lui obéissent volontairement ; en quelque endroit qu'il demeure, aucune ne s'en écarte ; s'il sort pour se rendre ailleurs, pas une ne reste là, tant est puissant le désir inné qu'elles ont d'être commandées par lui ! or ce sont à peu près les mêmes sentiments que ces gens-ci ont pour toi. Et en effet, quand tu nous as quittés pour retourner en Perse, quel Mède, jeune ou vieux, a manqué à te faire escorte, jusqu'au moment où Astyage nous fit rebrousser chemin ? puis, quand tu es venu de Perse à notre secours, nous avons vu de nouveau presque tous tes amis te suivre volontairement ; quand encore tu as voulu mener l'armée ici, tous les Mèdes t'ont accompagné en volontaires ; et à cette heure encore nos sentiments sont tels qu'avec toi nous ne craignons rien, même en pays ennemi, et que sans toi nous craignons même de nous en retourner chez nous. Ce que les autres veulent faire, c'est à eux de le dire. Moi, Cyrus, et ceux que je commande, nous resterons à tes côtés, et nous aurons le courage de te voir et la patience de supporter tes bienfaits. »

Après lui, Tigrane prit la parole en ces termes : « Ne t'étonne pas, Cyrus, dit-il, si je garde le silence ; mon esprit n'est pas disposé à délibérer, mais à exécuter tes ordres. » Puis le chef des Hyrcaniens dit : « Quant à moi, Mèdes, si vous vous en alliez, je croirais que c'est la malice d'un démon qui vous envie un grand bonheur. Pour peu qu'il ait de sens commun, quel homme voudrait tourner le dos aux ennemis, quand ils sont en fuite, ne pas prendre leurs armes, quand ils les remettent, et quand ils livrent leurs personnes et leurs biens, ne pas les recevoir, surtout quand nous avons un général comme le nôtre, qui, j'en atteste les dieux, prend plus de plaisir à nous faire du bien qu'à s'enrichir lui-même ? » A ces mots, tous les Mèdes s'écrient : « C'est toi, Cyrus, qui nous as emmenés de chez nous ; c'est toi qui nous y ramèneras, quand tu jugeras le moment opportun. » En entendant ces mots, Cyrus fit cette prière : « Grand Zeus, accorde-moi, je t'en prie, de surpasser par mes bienfaits l'honneur qu'ils me font. » Il ordonna ensuite aux troupes, après avoir établi des sentinelles, de s'occuper d'elles-mêmes, et aux Perses, de distribuer les tentes, aux cavaliers celles qui convenaient à leur état, aux fantassins celles qui suffisaient à leurs besoins, et de veiller à ce que les valets chargés du service des tentes leur apportassent dans les compagnies tout ce qu'il leur fallait et tinsent les chevaux tout pansés, en sorte que les Perses n'eussent pas d'autre chose à faire que les travaux de la guerre. C'est ainsi que se passa la journée.

CHAPITRE II

Cyrus se rend avec son armée chez Gobryas. Gobryas, invité par Cyrus, admire la tempérance des Perses. Cyrus cherche de nouveaux alliés. Le roi des Hyrcaniens lui indique les Cadusiens et les Saces, Gobryas lui indique

Gadatas, qui habite de l'autre côté de Babylone.

Levées de bonne heure, les troupes se mirent en route pour rendre visite à Gobryas. Cyrus était à cheval, suivi des Perses devenus cavaliers, au nombre d'environ deux mille ; derrière eux, portant leurs boucliers et leurs épées, marchaient les valets en nombre égal au leur ; puis le reste de l'armée s'avavançait en ordre. Cyrus avait donné l'ordre aux soldats de dire à leurs nouveaux serviteurs que quiconque traînerait après l'arrière-garde, ou irait en avant du front, ou se ferait prendre hors des rangs sur les flancs, serait puni.

Le lendemain, vers le soir, ils arrivèrent au château de Gobryas ; ils virent que les fortifications étaient extrêmement solides et que tout était prêt sur les remparts pour y faire la meilleure défense ; ils aperçurent aussi beaucoup de boeufs et une grande quantité de petit bétail, amenés sous la protection des murailles. Gobryas dépêcha vers Cyrus pour l'engager à faire le tour de la place et à voir par où l'accès en était le plus aisé, et à lui expédier à l'intérieur des gens de confiance pour lui rapporter ce qu'ils y auraient vu. En conséquence Cyrus, qui désirait effectivement s'assurer si l'on pourrait prendre le château, au cas où Gobryas le tromperait, en fit complètement le tour à cheval, et vit que tout était trop bien fortifié pour qu'on pût s'en approcher. Ceux qu'il avait envoyés chez Gobryas lui rapportèrent qu'il y avait à l'intérieur assez d'approvisionnements pour que la garnison ne manquât de rien pendant toute une génération. Cyrus était déjà dans l'inquiétude de ce que cela signifiait, quand Gobryas sortit, amenant avec lui tous ses gens, les uns apportant du vin, de la farine d'orge et de froment, les autres poussant devant eux des boeufs, des chèvres, des moutons, des porcs et des victuailles de toute sorte, le tout en quantité suffisante pour faire dîner toute l'armée de Cyrus. Ceux qui étaient chargés de cette besogne firent la répartition de ces provisions, et préparèrent le repas.

Quand tous ses gens furent dehors, Gobryas invita Cyrus à entrer de la manière qu'il jugerait la plus sûre. Alors Cyrus envoya d'abord des éclaireurs et un corps de troupes, après quoi il entra lui-même. Quand il fut dedans, gardant les portes ouvertes, il appela tous ses amis et les chefs de son armée. Quand ils furent à l'intérieur, Gobryas fit apporter des coupes d'or, des aiguères, des vases, des bijoux de toute sorte, une quantité incalculable de dariques⁴⁶ et beaucoup de belles choses de toute espèce ; à la fin il amena sa fille, une merveille de beauté et de stature, mais habillée de deuil à cause de son frère mort ; puis il prit la parole : « Ces trésors,

⁴⁶ La darique était une pièce d'or de la valeur de 20 drachmes attiques, dont la frappe date de Darius, fils d'Hystaspe. Il y a donc ici un anachronisme, puisque Darius régna de 521 à 485 av. J.-C., et que les Perses parurent aux frontières de la Babylonie en 538.

Cyrus, je te les donne, et je te remets nia fille que voici pour que tu en disposes à ta volonté ; mais nous te supplions, moi, comme je l'ai déjà fait, de venger mon fils, elle de son côté de venger son frère. » Cyrus répondit « Je t'ai déjà promis, si tu ne me trompais pas, de faire tout mon possible pour te venger ; maintenant que je reconnais ta loyauté, je me vois obligé de tenir ma promesse, et je m'engage à faire pour elle, avec l'aide des dieux, autant que je fais pour toi. Quant à ces trésors, je les accepte, mais je les donne à cette enfant et à celui qui l'épousera. Cependant il y a un présent que j'emporterai de toi et que j'aurai plus de plaisir à emporter que tous les trésors de Babylone, si considérables qu'ils soient, et même que tous les trésors de l'univers. » Gobryas se demandait quel était ce présent et il soupçonnait que Cyrus voulait parler de sa fille. Il demanda : « Quel est ce présent, Cyrus ? » Cyrus lui répondit : « Voici, Gobryas. Je suis convaincu qu'il y a beaucoup d'hommes qui ne consentiraient point à être impies, ni injustes, ni trompeurs volontairement ; mais, parce que personne n'a consenti à mettre à leurs pieds ni fortune immense, ni trône, ni châteaux forts, ni enfants chéris, ces gens-là meurent sans avoir pu montrer ce qu'ils valaient. Pour moi, au contraire, à qui tu viens de mettre en main tes châteaux forts, des trésors de toute espèce, ton armée, ta fille si digne d'être aimée, tu m'as donné l'occasion de faire voir à tout le monde que je serais incapable de maltraiter un hôte, de commettre une injustice pour de l'argent, de violer volontairement un traité. Voilà, tu peux m'en croire, ce que je n'oublierai jamais, tant que je serai un honnête homme et que ma réputation d'honnêteté me vaudra les louanges des hommes, et je tâcherai de t'en récompenser par des honneurs et des bienfaits de toute sorte. Quant à un mari pour ta fille, tu ne seras pas embarrassé d'en trouver un qui soit digne d'elle. J'ai beaucoup de braves amis : l'un d'eux l'épousera. Aura-t-il autant de biens que tu en donnes, ou beaucoup plus encore, je n'en sais rien ; mais laisse-moi te dire qu'il y en a parmi eux qui, en dépit de tous les trésors que tu donnes, ne t'estiment pas un fétu de plus. Ils m'envient en ce moment, et prient tous les dieux de pouvoir faire un jour la preuve qu'ils ne sont pas moins fidèles que moi à leurs amis, qu'ils sont incapables, à moins qu'un dieu ne leur veuille du mal, de céder à l'ennemi, tant qu'ils auront un souffle de vie, et qu'ils n'échangeraient pas leur vertu et leur bonne renommée pour tous les trésors des Syriens et des Assyriens ajoutés aux tiens. Tels sont, sache-le, les hommes qui sont assis à mes côtés. » Gobryas dit en souriant : « Au nom des dieux, Cyrus, indique-les moi, que je t'en demande un pour en faire mon fils. — Tu n'as nul besoin de moi pour les connaître, répondit Cyrus ; suis-nous et tu pourras toi-même les faire connaître aux autres. »

A ces mots, il prit la main droite de Gobryas, se leva et sortit en emmenant tout son monde. Malgré les instances de Gobryas, il refusa de dîner au

château ; il prit son repas dans le camp et convia Gobryas à sa table. Quand il fut couché sur un lit de feuillage, il lui demanda : « Dis-moi, Gobryas, crois-tu posséder plus de lits que chacun de nous ? — Par Zeus, répondit Gobryas, je me rends compte que vous avez bien plus de tapis et de lits que moi, que votre maison est beaucoup plus spacieuse que la mienne, vous qui avez pour demeure le ciel et la terre, qui avez autant de lits qu'il y a de couches sur le sol et qui prenez pour des tapis, non pas les toisons des troupeaux, mais tout ce qui pousse dans les montagnes et dans les plaines. » Gobryas, qui mangeait avec eux pour la première fois et qui voyait la simplicité des mets qu'on leur servait, se disait que chez lui on se traitait avec plus de raffinement. Mais quand il eut remarqué la tempérance de ses commensaux⁴⁷ ; car aucun Perse ayant reçu de l'éducation ne trahit une émotion quelconque devant un mets ou un breuvage, ni par un regard de convoitise, ni par un geste avide, et il garde toute sa présence d'esprit comme s'il n'était pas à table. De même que les cavaliers, gardant à cheval tout leur sang-froid, peuvent tout en dirigeant leur monture, voir, entendre et dire ce qu'il faut faire, ainsi les Perses estiment que, pendant les repas, il faut se montrer sensé et tempérant, et l'excitation produite par la vue des aliments et des boissons leur semble être le propre des porcs et des bêtes sauvages. Il observa encore qu'ils se posaient entre eux des questions sur des points où il est plus agréable d'être questionné que de ne l'être pas, qu'ils se plaisaient sur des sujets où l'on aime mieux être plaisanté que de ne l'être pas, et que dans leurs railleries ils s'abstenaient soigneusement de toute insulte, de tout geste déplacé, de toute aigreur les uns envers les autres. Mais ce qui lui parut le plus extraordinaire, c'est que les commensaux de Cyrus, étant en campagne, ne prétendaient pas qu'on dût leur servir une plus grosse part qu'à aucun de ceux qui couraient les mêmes dangers, mais qu'ils pensaient que la meilleure façon de faire bonne chère était de rendre leurs compagnons d'armes les meilleurs possible. Quand donc (ayant fait toutes ces remarques), Gobryas se leva pour retourner chez lui, on prétend qu'il dit : « Je ne m'étonne plus, Cyrus, si, possédant plus de coupes, de vêtements et d'or que vous, nous valons moins que vous ; car nous mettons tous nos soins à nous en procurer le plus possible, et vous, vous me paraissez mettre les vôtres à vous rendre les meilleurs possible. » Ainsi parla-t-il. Cyrus lui répondit : « Va, Gobryas, et rejoins-moi demain de bonne heure avec ta cavalerie en armes ; nous verrons ton armée, et en même temps tu nous conduiras à travers ton pays, pour que nous connaissions ce qu'il faut traiter en ami ou en ennemi. » Sur ces mots, l'un et l'autre s'en retournèrent à leurs affaires.

Au point du jour, Gobryas arriva avec ses cavaliers et prit la tête. Cyrus,

⁴⁷ J'ai conservé ici l'anacoluthie de la phrase grecque. On aura ainsi l'idée de la liberté que les Grecs se permettaient dans la construction des phrases même écrites.

comme il sied à un chef, non seulement était attentif à la marche de l'armée, mais encore, tout en avançant examinait les moyens d'affaiblir les ennemis et d'accroître ses forces. Aussi appela-t-il le chef des Hyrcaniens et Gobryas ; car il pensait que personne ne connaissait mieux qu'eux ce qu'il croyait avoir besoin de savoir. « Je suis sûr, amis, leur dit-il, qu'en me consultant avec vous, comme avec de fidèles alliés, sur la guerre que nous faisons, je ne risque pas de me tromper ; car je vois que vous avez plus d'intérêt que moi à chercher comment nous empêcherons l'Assyrien d'avoir l'avantage sur nous. Moi, en effet, dit-il, je trouverai sans doute, en cas d'échec, un refuge ailleurs, tandis que vous, s'il est vainqueur, je vois que tous vos biens à la fois passeront en des mains étrangères. S'il est mon ennemi, à moi, ce n'est pas qu'il me haïsse, c'est qu'il juge contraire à ses intérêts que nous soyons puissants, et c'est pour cela qu'il marche contre nous ; mais vous, il vous hait, parce qu'il pense que vous lui avez fait tort. » Tous deux lui dirent d'achever ce qu'il avait à dire, car ils savaient cela et ils avaient grand souci de l'issue de la guerre.

Alors il commença ainsi : « Dites-moi, l'Assyrien croit-il que vous soyez les seuls à nourrir contre lui des sentiments hostiles ou en connaissez-vous d'autres qui soient ses ennemis ? — Par Zeus, répondit l'Hyrcanien, il a pour ennemis mortels les Cadusiens⁴⁸, peuple nombreux et vaillant, et aussi les Sacés⁴⁹, nos voisins, qui ont souffert mille maux du roi d'Assyrie ; car il a essayé de les assujettir comme nous. — Ne pensez-vous pas, demanda-t-il, qu'à cette heure ces deux peuples marcheraient volontiers avec nous contre l'Assyrien ? — Si, et ils le feraient résolument, dirent-ils, s'ils pouvaient se joindre à nous. — Et qui les empêche de nous joindre ? demanda Cyrus. — Les Assyriens, dirent-ils, le peuple même dont tu traverses en ce moment le pays. » Quand il eut entendu cette réponse : « Mais quoi ? Gobryas, demanda-t-il, n'accuses-tu pas ce jeune homme qui règne actuellement d'avoir un caractère extrêmement orgueilleux ? — Si, répliqua Gobryas ; car je l'ai éprouvé moi-même. — Est-ce contre toi seulement, reprit Cyrus, qu'il l'a manifesté, ou contre d'autres encore ? — Par Zeus, dit Gobryas, contre bien d'autres. Mais à quoi bon parler de ses outrages aux faibles ? Je ne te citerai que le fils d'un homme beaucoup plus puissant que moi, qui était le camarade du roi comme l'était mon fils. Un jour qu'ils buvaient ensemble, le roi le fit saisir et châtrer, parce que, comme on le dit alors, sa concubine avait loué la beauté du jeune homme et vanté le bonheur de celle qui serait sa femme, ou parce que, comme il le prétend, lui, aujourd'hui, il avait essayé de séduire sa concubine. Et maintenant ce jeune homme est eunuque et il a le pouvoir, que son père lui a laissé à sa mort. — Ne crois-tu

⁴⁸ Les Cadusiens habitaient au nord de la Médie entre la mer Caspienne et le Pont. Xénophon les place ici dans le voisinage de Babylone.

⁴⁹ Les Sacés étaient établis à l'est de la Bactriane. Xénophon les met ici, avec les Cadusiens, près de la Babylone.

pas, dit Cyrus, que lui aussi nous verrait avec plaisir, s'il pensait trouver en nous des alliés ? — J'en suis sûr, dit Gobryas ; mais, Cyrus, il est difficile d'arriver jusqu'à lui. — Pourquoi ? demanda Cyrus. — Parce que, pour le joindre, il faut passer sous les murs mêmes de Babylone. — Eh bien, en quoi cela est-il difficile ? dit Cyrus. — C'est que, par Zeus, dit Gobryas, je sais qu'il en sortirait une armée beaucoup plus nombreuse que celle que tu as maintenant. Sache bien, continua-t-il, que, si les Assyriens sont moins disposés qu'auparavant à t'apporter leurs armes et à t'amener leurs chevaux, c'est justement parce que ceux d'entre eux qui l'ont vue l'ont trouvée bien petite, et le bruit s'en est déjà répandu au loin. Je crois, ajouta-t-il, que nous n'avons rien de mieux à faire que d'avancer avec précaution. »

Au conseil que lui donnait Gobryas Cyrus répondit ainsi : « Je crois que tu as raison, Gobryas, quand tu m'avertis d'assurer le mieux possible la sécurité de nos marches. Mais, en y réfléchissant, je n'en vois pas de moyen plus sûr que de marcher droit sur Babylone, si c'est là qu'est la grande force des ennemis. Ils sont nombreux, dis-tu, et s'ils ont confiance en eux, ils seront sans doute à redouter pour nous. Or, s'ils ne nous voient pas et s'imaginent que nous ne nous montrons pas parce que nous avons peur d'eux, sache-le bien, dit-il, ils se remettront de la frayeur que nous leur avons inspirée, et, au lieu de craindre, ils sentiront renaître leur courage, d'autant plus qu'ils seront restés plus longtemps sans nous voir. Si au contraire nous marchons immédiatement contre eux, nous trouverons beaucoup d'entre eux pleurant encore ceux que nous leur avons tués, beaucoup portant encore des bandages sur les blessures qu'ils ont reçues de nous, tous se souvenant encore de l'audace de notre armée, de leur fuite et de leur désastre. Crois-moi, Gobryas, ajouta-t-il, et persuade-toi de cette vérité une troupe nombreuse qui a confiance en elle montre une fierté à laquelle rien ne résiste ; mais du moment qu'elle prend peur, plus elle est nombreuse, plus elle est en butte à la terreur et à l'épouvante ; car la démoralisation s'accroît en elle avec le grand nombre des lâches propos, des contenance misérables, des visages découragés et décomposés ; et la grandeur même de l'armée fait qu'il n'est pas facile de calmer la crainte par des discours, de lui inspirer du courage pour une attaque, de relever le moral dans une retraite ; et plus on exhorte les hommes à avoir confiance, plus ils se croient en danger. Mais, par Zeus, ajouta-t-il, examinons cette question-là avec précision. Si à l'avenir la victoire doit rester sur le champ de bataille au parti qui compte l'effectif le plus nombreux, tu as raison de craindre pour nous et nous sommes réellement en danger ; mais si c'est la valeur des combattants qui, aujourd'hui encore comme autrefois, décide du succès, tu ne risques rien à avoir confiance ; car, avec l'aide des dieux, tu trouveras parmi nous beaucoup plus de soldats décidés à combattre que parmi les ennemis. Pour accroître ta confiance, réfléchis encore à ceci, c'est

que les ennemis sont beaucoup moins nombreux à présent qu'avant d'avoir été battus par nous, beaucoup moins nombreux que lorsqu'ils ont pris la fuite devant nous, et que nous, au contraire, nous sommes plus grands qu'avant, puisque nous sommes vainqueurs, plus forts, puisque nous avons réussi, et plus nombreux aussi, puisque vous vous êtes joints à nous. Et ne va pas dépriser tes troupes, maintenant qu'elles sont avec nous ; car avec les vainqueurs, sache-le bien, Gobryas, les valets mêmes suivent avec confiance. N'oublie pas non plus ceci, dit-il, c'est que les ennemis peuvent dès à présent nous voir ; or jamais, sois-en sûr, nous ne leur paraîtrons plus terribles en restant en place qu'en marchant droit à eux. Et maintenant que tu connais mon avis, conduis-nous droit à Babylone. »

CHAPITRE III

Cyrus ravage l'Assyrie et fait attribuer à Gobryas la plus grosse part du butin. Il passe devant Babylone. Gadatas se joint à lui, ainsi que les Cadusiens et les Saces. Gadatas part pour défendre ses places. Cyrus le suit. Son ordre de marche. Il sait les noms des chefs de son armée.

Ils se mirent donc en route et arrivèrent le quatrième jour aux frontières du pays de Gobryas. Quand il fut en pays ennemi, Cyrus garda avec lui, rangés en bon ordre, les fantassins et autant de cavaliers qu'il le jugea bon et il envoya les autres battre la campagne, avec ordre de tuer ceux qui avaient des armes, et de lui amener les autres avec le bétail qu'on pourrait prendre. Il ordonna aux Perses aussi de prendre part à la razzia ; beaucoup revinrent désarçonnés, beaucoup aussi avec un butin considérable.

Le butin réuni, Cyrus convoqua les chefs des Mèdes et des Hyrcaniens et les homotimes, et leur parla ainsi « Mes amis, Gobryas nous a donné à tous une généreuse hospitalité. Si donc, ajouta-t-il, après avoir prélevé pour les dieux la part habituelle et pour l'armée une part suffisante, nous lui donnions le reste du butin, n'agirions-nous pas en galants hommes ? Nous ferions voir ainsi que nous nous efforçons de vaincre en bienfaits nos bienfaiteurs. » Tout le monde approuva cette proposition, tout le monde l'applaudit. L'un d'eux même prit la parole et dit : « Oui, Cyrus, faisons comme tu dis. Gobryas, ajouta-t-il, nous considère peut-être comme des gueux, parce que nous ne sommes pas venus les poches pleines de dariques et que nous ne buvons pas dans des coupes d'or. En nous conduisant ainsi avec lui, continua-t-il, nous lui montrerons qu'on peut être généreux, même sans or. — Eh bien, dit Cyrus, remettez aux mages la part des dieux, prélevez pour l'armée une part suffisante et appelez Gobryas pour lui donner le reste. » Ses gens, ayant pris ce qu'il fallait, donnèrent le surplus à Gobryas.

Ensuite Cyrus s'avança vers Babylone, avec son armée rangée comme le

jour de la bataille. Comme les Assyriens ne sortaient pas à sa rencontre, Cyrus chargea Gobryas d'aller leur dire que, si le roi voulait sortir et combattre pour son pays, lui-même, Gobryas combattrait à ses côtés, mais que, si le roi ne défendait pas son pays, il serait forcé, lui, de se soumettre au vainqueur. Gobryas s'avança à cheval jusqu'à l'endroit où il pouvait sans danger faire entendre son message. Le roi lui fit porter cette réponse : « Voici ce que ton maître te fait dire, Gobryas : Je ne me repens pas d'avoir tué ton fils, mais je me repens de ne t'avoir pas tué avec lui. Si vous voulez combattre, revenez dans trente jours ; à présent nous n'avons pas le temps : nous faisons encore nos préparatifs. — Puisse ce repentir ne finir qu'avec toi, répliqua Gobryas ; il est clair que je ne suis pas un mince tourment pour toi, depuis que tu es en proie à ce repentir. »

Gobryas revint avec la réponse de l'Assyrien. Après l'avoir entendue, Cyrus fit retirer ses troupes, et appelant Gobryas : « A propos, lui demanda-t-il, tu m'as bien dit, n'est-ce pas, que tu croyais que le prince mutilé par l'Assyrien se joindrait à nous ? — Oui, dit Gobryas, j'en suis sûr ; car nous avons souvent parlé ensemble en toute franchise. — Puisque tu crois que les chances sont en notre faveur, va le trouver ; mais, avant tout, arrange-toi pour que vous vous rencontriez seuls et en secret ; puis quand tu t'entretiendras avec lui, si tu vois qu'il désire être notre allié, ayez soin qu'il ne transpire rien de notre amitié ; car, à la guerre, il n'y a pas de meilleur moyen de servir ses amis que de paraître leur ennemi, et de faire du mal à ses ennemis que de paraître leur ami. — Je suis sûr, dit Gobryas, que Gadatas achèterait cher le plaisir de faire beaucoup de mal au roi actuel des Assyriens ; mais quel mal pourrait-il lui faire, voilà ce qu'il faut examiner de notre côté. — Dis-moi, reprit Cyrus, cette citadelle en avant du pays, que vous dites avoir été élevée contre les Hyrcaniens et les Saces, pour protéger ce pays-ci de la guerre, crois-tu, demanda-t-il, que le commandant de la garnison voudrait y recevoir l'eunuque, s'il se présentait avec une armée ? — Évidemment, dit Gobryas, à condition qu'il arrive sans être suspect, comme à présent. — Eh bien ! il ne serait pas suspect, si j'attaquais ses places fortes comme pour m'en rendre maître, et si, lui, me résistait avec vigueur. Je lui prendrais quelque chose ; il me prendrait de son côté quelques hommes, ou des estafettes que j'enverrais à ceux que vous dites ennemis de l'Assyrien. Ces prisonniers diraient qu'ils vont chercher des troupes et des échelles pour attaquer la citadelle. L'eunuque, en entendant cela, feindrait de venir afin d'en donner avis. — Dans ces conditions, reprit Gobryas, il est certain qu'on le recevrait et qu'on le prierait de rester là jusqu'à ce que tu te sois éloigné. — Et crois-tu, demanda Cyrus, qu'une fois dans la place, il pourrait la mettre entre nos mains ? — C'est vraisemblable, répondit Gobryas, si, pendant qu'il prendra ses dispositions à l'intérieur, tu pousses l'attaque du dehors avec vigueur. — Va donc, dit Cyrus, et tâche de

ne revenir qu'après lui avoir expliqué nos plans et l'avoir gagné à notre cause. Quant à des garanties de notre bonne foi, tu ne peux rien lui dire, rien lui montrer qui soit plus probant que ce que toi-même as reçu de nous.

»

Là-dessus, Gobryas se mit en route. L'eunuque, heureux de le voir, s'entendit avec lui sur tous les points et régla d'accord avec lui ce qu'il y avait à faire. Lorsque Gobryas lui eut rapporté que l'eunuque donnait entièrement les mains à toutes ses propositions, Cyrus, dès le lendemain même, prononça son attaque et Gadatas se défendit. La place, dont Cyrus se rendit maître, lui avait été désignée par Gadatas lui-même. Quant aux messagers que Cyrus avait dépêchés, en leur indiquant leur itinéraire, Gadatas en laissa échapper une partie pour ramener des troupes et apporter des échelles ; ceux qu'il prit, il les mit à la question en présence d'un grand nombre de témoins. Instruit du but de leur voyage, il fait aussitôt ses préparatifs et se met en route la nuit même sous prétexte d'en porter l'avis. On finit par le croire, et il pénétra dans la forteresse, soi-disant pour la défendre. En attendant, il aida, comme il put, le gouverneur à préparer la défense ; mais, quand Cyrus fut arrivé, il s'empara de la place, avec l'aide des prisonniers perses qu'il avait faits sur Cyrus.

Le coup fait, l'eunuque mit les choses en ordre à l'intérieur de la forteresse et sortit au-devant de Cyrus ; il se prosterna devant lui, selon l'usage, et lui dit : « Réjouis-toi, Cyrus. — C'est ce que je fais, répliqua Cyrus ; car, grâce aux dieux, tu ne m'invites pas seulement, tu me contrains encore à me réjouir. Car, sache-le, ajouta-t-il, je regarde comme un grand avantage de laisser à mes alliés de ce pays cette forteresse favorable à leurs intérêts. Pour toi, Gadatas, poursuivit-il, si l'Assyrien t'a privé, paraît-il, de la faculté d'avoir des enfants, il ne t'a pas ôté la possibilité d'acquérir des amis, et tu peux t'assurer que ton action a fait de nous des amis qui tâcheront, s'ils le peuvent, d'être à tes côtés et de t'aider aussi efficacement que s'ils étaient tes propres enfants. » Voilà ce que dit Cyrus. Au même moment, l'Hyrcanien, qui venait d'apprendre ce qui s'était passé, accourt à Cyrus, lui saisit la main droite et s'écrie : « Quel trésor tu es pour tes amis, Cyrus, et quelle dette de reconnaissance tu m'imposes envers les dieux qui m'ont réuni à toi ! — Va donc, dit Cyrus ; prends possession de la place qui me vaut ce témoignage d'affection, et organise-la comme tu le jugeras le plus conforme à l'intérêt de votre peuple et des autres alliés, et surtout, ajouta-t-il, de Gadatas que voici, qui s'en est emparé et qui nous la remet. — Eh bien, dit l'Hyrcanien, pourquoi, lorsque les Cadusiens, les Saces et mes concitoyens seront arrivés, n'assemblerions-nous pas un certain nombre d'entre eux, afin que tous ceux d'entre nous qui ont intérêt à l'affaire délibèrent en commun sur le moyen de tirer le meilleur parti possible de cette place ? » Cyrus approuva cette proposition. Quand les intéressés

furent réunis, ils décidèrent qu'elle serait gardée en commun par ceux qui avaient avantage à la voir en des mains amies, pour leur servir à la fois de rempart contre la guerre et de base d'opérations contre les Assyriens. Cette mesure fit que les Cadusiens, les Saces et les Hyrcaniens s'engagèrent dans cette guerre avec beaucoup plus d'ardeur et en plus grand nombre. Une armée fut réunie, où les Cadusiens comptaient à peu près vingt mille peltastes et quatre mille cavaliers, les Saces environ dix mille archers à pied et deux mille à cheval ; de leur côté les Hyrcaniens, outre les troupes déjà en campagne, avaient envoyé tous les fantassins qu'ils avaient pu et porté à deux mille l'effectif de leur cavalerie ; jusque-là ils avaient gardé chez eux la plus grande partie de leurs cavaliers, parce que les Cadusiens et les Saces étaient les ennemis des Assyriens. Tout le temps que Cyrus demeura à organiser la place forte, beaucoup d'Assyriens de ces contrées amenaient des chevaux ou apportaient des armes ; car ils redoutaient à présent tous leurs voisins.

Sur ces entrefaites, Gadatas vint trouver Cyrus et lui dit qu'on était venu lui annoncer que le roi d'Assyrie, informé de ce qui s'était passé au sujet de la forteresse, s'était mis en colère et se préparait à envahir son pays. « Si tu me permets de m'en aller, Cyrus, j'essayerai de sauver mes places fortes ; le reste est de moindre importance. — En partant tout de suite, demanda Cyrus, quand seras-tu chez toi ? — Dans trois jours, répondit Gadatas, je dînerai dans mon pays. — Mais crois-tu, reprit Cyrus, que tu y trouveras déjà l'Assyrien ? — Oui, dit-il, j'en suis sûr ; il fera diligence, tandis qu'il te croit encore loin. — Et moi, dit Cyrus, en combien de jours puis-je arriver là-bas avec mon armée ? — Ton armée est grande à présent, maître, répondit Gadatas et tu ne pourras arriver à ma résidence en moins de six à sept jours. — Pars donc au plus vite, dit Cyrus ; pour moi je marcherai aussi rapidement que je le pourrai. » Gadatas partit. Alors Cyrus réunit tous les chefs des alliés ; déjà beaucoup paraissaient être de beaux et bons soldats. Il leur tint ce discours : « Alliés, Gadatas a fait des choses qui paraissent être d'une grande importance pour nous tous, et il les a faites sans avoir reçu de nous le moindre service. On apprend aujourd'hui que l'Assyrien va se jeter sur son territoire, dans l'intention évidente de se venger, parce qu'il se croit grandement lésé par lui. Peut-être pense-t-il aussi que, si ceux qui l'abandonnent pour venir à nous n'éprouvent de sa part aucun dommage, tandis que ceux qui sont avec lui périssent sous nos coups, il est vraisemblable que bientôt personne ne voudra plus demeurer avec lui. Aussi je crois, mes amis, que nous nous ferions honneur, si nous nous portions avec empressement au secours de Gadatas, notre bienfaiteur, et nous ferions en même temps notre devoir en lui payant notre dette de reconnaissance. C'est d'ailleurs notre intérêt, je crois, d'agir comme je le dis. Car, si nous faisons voir à tout le monde que nous nous efforçons de

surpasser en malveillance ceux qui nous font du mal et en bienveillance ceux qui nous font du bien, il est à présumer qu'à la vue de tels procédés beaucoup voudront devenir nos amis et que personne ne désirera être notre ennemi. Mais si nous avons l'air de négliger Gadatas, au nom des dieux, par quels discours pourrions-nous persuader à d'autres de nous être agréables ? Comment oserions-nous vanter notre conduite ? Comment l'un de nous pourrait-il regarder en face Gadatas, si, nombreux comme nous sommes, nous nous laissons vaincre en générosité par un seul homme, surtout dans la situation où il se trouve ? » C'est ainsi qu'il parla, et tous approuvèrent fortement son avis d'agir ainsi.

« Eh bien donc, continua-t-il, puisque vous partagez mon avis, que chaque peuple laisse les bêtes de somme et les chariots aux soins de ceux qui sont les plus propres à les diriger durant la route. Gobryas les commandera pour nous et leur servira de guide, car il connaît les chemins et il est en tout point à la hauteur de sa tâche. Pour nous, continua-t-il, nous nous mettrons en route avec les chevaux et les hommes les plus vigoureux, en prenant trois jours de vivres ; plus notre équipage sera léger et simple, plus, les jours suivants, nous aurons de plaisir à déjeuner, à dîner et à dormir. Voici, ajouta-t-il, dans quel ordre nous marcherons. Toi, Chrysantas, tu prendras la tête avec les soldats armés de cuirasses, car la route est plate et large ; tu placeras tous tes taxiarques sur le front ; chaque compagnie marchera sur une file ; car, en serrant nos rangs, nous avancerons plus vite et plus sûrement. Et si je veux, dit-il, que les soldats armés de cuirasses marchent les premiers, c'est parce qu'ils sont la partie plus lourde de l'armée, et que, quand la partie la plus lourde conduit, toutes les troupes plus légères suivent nécessairement sans peine. Mais lorsque c'est la troupe la plus légère qui conduit pendant la nuit, il n'y a rien de surprenant à ce que l'armée se divise ; car la troupe de tête a vite distancé les autres. Derrière l'avant-garde, Artabaze conduira les peltastes et les archers perses⁵⁰ ; ensuite Andamias le Mède, l'infanterie mède ; ensuite Embas, l'infanterie arménienne, ensuite Artouchas, les Hyrcaniens, ensuite Thambradas, l'infanterie des Saces, ensuite Datamas les Cadusiens. Que tous ces chefs dirigent la marche de manière que les taxiarques soient sur le front, les peltastes à la droite, les archers à la gauche de leur colonne ; c'est dans cet ordre de marche qu'ils seront le plus faciles à manier. Viendront ensuite, dit-il, les porteurs de bagages de toute l'armée ; leurs chefs auront soin que tout soit empaqueté avant qu'on se livre au sommeil, et qu'à la pointe du jour leurs hommes se trouvent avec les bagages à l'endroit assigné et qu'ils marchent en bon ordre. Derrière les porteurs de bagages, continua-t-il, le Perse Madatas conduira la cavalerie perse, en mettant lui aussi sur le front

⁵⁰ Comme tous les Perses, d'après 11, 1, 19, avaient pris l'armure de la grosse infanterie, il faut supposer que ces peltastes et ces archers forment le renfort demandé par Cyrus, mais dont l'arrivée ne sera annoncée qu'au chapitre V, 3, du livre V.

de sa troupe les centeniers de cavalerie, et le centenier mènera sa compagnie sur une file, comme les officiers d'infanterie. Après les Perses, le Mède Rhambacas conduira de même sa cavalerie ; puis toi, la tienne, Tigrane ; puis les autres commandants de cavalerie, avec les troupes que chacun d'eux nous a amenées. Les Saces viendront après, et, en dernier lieu, les derniers venus, les Cadusiens. Toi, Alkeunas, qui es leur chef, veille pour le moment sur les derrières de toute l'armée et ne laisse traîner personne après tes cavaliers. Ayez soin d'observer le silence pendant la marche, vous, les chefs, et vous tous qui avez quelque prudence ; car la nuit les oreilles servent plus que les yeux pour se renseigner et pour agir, et le désordre pendant la nuit est plus dangereux que le jour, et il est plus difficile à réparer. Voilà pourquoi il faut observer le silence et garder son rang. Pour les gardes de nuit, quand on doit partir avant le jour, faites-les aussi courtes et aussi nombreuses que possible, de peur qu'une veille prolongée n'affaiblisse les sentinelles pour la marche. Quand il sera l'heure de partir, la trompette donnera le signal. Venez, munis de tout le nécessaire, sur la route de Babylone, et que chacun, au moment où il se mettra en mouvement passe à celui qui est derrière lui le mot d'ordre de le suivre. »

Les chefs retournèrent ensuite à leurs tentes et, tout en s'en allant, ils parlaient entre eux de l'excellente mémoire de Cyrus, qui appelait par leur nom tous ceux à qui il donnait des ordres. Or Cyrus le faisait à dessein. Il trouvait tout à fait étrange que les artisans sussent les noms des outils de leurs métiers, que le médecin sût les noms de tous les instruments et de tous les remèdes qu'il emploie, et qu'un général fût assez sot pour ignorer les noms des chefs qui commandent sous lui et qui sont les instruments nécessaires dont il use soit pour attaquer, soit pour se garder, soit pour inspirer la confiance ou la terreur. De même quand il voulait honorer quelqu'un, il croyait convenable de l'appeler par son nom. Il était persuadé que ceux qui croient être connus de leur général sont plus ardents à se faire remarquer par quelque prouesse et plus disposés à s'abstenir de tout acte honteux. Il aurait trouvé absurde, quand il voulait qu'un ordre fût exécuté, de le donner comme certains maîtres de maison qui disent : « Qu'on aille à l'eau, qu'on fende du bois. » Il savait que les gens ainsi commandés se regardent tous entre eux et que personne n'exécute l'ordre donné et que, bien qu'ils soient tous en faute, aucun ne rougit ni ne craint comme il le devrait, parce que la responsabilité est partagée entre beaucoup. Voilà pourquoi Cyrus appelait nommément ceux à qui il donnait un ordre. Telle était sur ce point sa manière de penser.

Les soldats, après avoir dîné, établi des gardes et empaqueté leurs affaires, se couchèrent. A minuit, la trompette donna le signal. Cyrus dit à Chrysantas de l'attendre sur la route en avant de l'armée, et il sortit avec ses aides de camp. Un moment après, Chrysantas parut, à la tête des

soldats armés de cuirasse. Cyrus lui donna des guides pour lui montrer le chemin et lui prescrivit d'avancer lentement, parce que tout le monde n'était pas encore sur la route. Lui-même se porta sur la route, et à mesure que les troupes arrivaient, il les faisait avancer en bon ordre et il envoyait presser les retardataires. Quand ils furent tous en route, il dépêcha à Chrysantas des cavaliers pour lui en donner avis et lui dire : « Au pas accéléré maintenant ! » Lui-même se porta lentement à cheval le long de la colonne vers la tête en examinant les rangs ; voyait-il des hommes marcher en bon ordre et en silence, il s'approchait, demandait leurs noms, et, quand on lui avait répondu, les félicitait. Apercevait-il de la confusion, il en recherchait la cause et tâchait de calmer le désordre.

Parmi les mesures de précaution qu'il prit cette nuit, j'en ai oublié une : il avait détaché en avant de toute l'armée un peloton de fantassins armés à la légère qui pouvaient être vus de Chrysantas et le voir lui-même. Ils devaient écouter de toutes leurs oreilles et s'éclairer par tous les moyens, pour informer Chrysantas de ce qui leur paraîtrait utile. Ils avaient à leur tête un chef qui les dirigeait et qui prévenait Chrysantas de ce qui en valait la peine, sans l'ennuyer par des rapports inutiles. C'est ainsi qu'ils marchèrent pendant la nuit. Quand le jour parut, Cyrus laissa les cavaliers cadusiens près de leur infanterie, qui marchait la dernière, pour qu'elle non plus ne restât pas sans cavalerie. Il ordonna aux autres corps de cavalerie de gagner le front en longeant les rangs, parce que, ayant l'ennemi en tête, il voulait, s'il rencontrait quelque parti ennemi, être en état de l'aborder et de combattre avec ses forces en ordre, et s'il apercevait des fuyards, être tout prêt à leur donner la chasse. Il gardait toujours sous la main, rangés en bon ordre, un détachement de cavaliers chargés, les uns de poursuivre, s'il le fallait, les autres de rester près de lui ; car il ne souffrait jamais que le détachement fût dispersé tout entier. C'est ainsi qu'il conduisait son armée. Mais lui ne se tenait pas toujours au même endroit ; il se portait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; il examinait tout, et si l'on avait besoin de quelque chose, il y pourvoyait. Voilà comment marchait l'armée de Cyrus.

CHAPITRE IV

Cyrus sauve Gadatas. Défaite des Cadusiens. Gadatas suit l'armée de Cyrus. Convention avec les Assyriens pour épargner les cultivateurs. Ordre de marche adopté pour passer devant Babylone.

Cependant un des grands seigneurs qui faisait partie de la cavalerie de Gadatas, le voyant abandonner le parti du roi d'Assyrie, pensa que, s'il arrivait malheur à Gadatas, il pourrait obtenir du roi toutes ses possessions. Dans cette vue, il dépêcha à l'Assyrien un de ses hommes de confiance, en le chargeant, s'il rencontrait l'armée assyrienne déjà arrivée dans le territoire

de Gadatas, de dire au roi d'Assyrie que, s'il voulait dresser une embuscade, il pourrait prendre Gadatas et ses gens. Il recommanda aussi au messenger d'exposer quelles étaient les forces de Gadatas et de dire que Cyrus ne l'accompagnait pas ; il indiqua aussi la route que Gadatas devait suivre. Pour mieux gagner la confiance, il envoya dire aussi aux gens de sa maison de remettre à l'Assyrien le château fort qu'il possédait dans le pays de Gadatas, avec tout ce qu'il renfermait. Enfin il annonça qu'il viendrait lui-même après avoir, si possible, tué Gadatas ; sinon, il passerait désormais au service du roi. Celui qui était chargé de cette mission, chevauchant à toute bride, arrive chez le roi et lui expose les motifs de sa venue. A peine l'a-t-il entendu, que le roi se fait livrer le château fort et fait embusquer dans les villages très rapprochés les uns des autres un gros corps de cavalerie et des chars. Arrivé près de ces villages, Gadatas envoie devant lui quelques éclaireurs. Dès que l'Assyrien voit les éclaireurs s'avancer, il donne à deux ou trois chars et à quelques cavaliers qui étaient déjà sortis, l'ordre de prendre la fuite, comme des gens qui ont peur et qui sont en petit nombre. Les voyant fuir, les éclaireurs les poursuivent eux-mêmes et font signe à Gadatas. Celui-ci, abusé, leur donne la chasse à toute vitesse. Les Assyriens, le voyant à portée d'être pris, sortent de l'embuscade. En les apercevant, Gadatas et ses gens se mettent naturellement à fuir et naturellement aussi les Assyriens les poursuivent. A ce moment, celui qui avait ourdi le complot contre Gadatas le frappe, mais sans réussir à le tuer ; il l'atteint à l'épaule et le blesse. Cela fait, il s'éloigne jusqu'à ce qu'il se trouve avec les poursuivants. Reconnu d'eux, il se joint aux Assyriens et, lançant son cheval ventre à terre, il poursuit ardemment avec le roi. A ce moment, les fuyards qui avaient les chevaux les plus lents furent naturellement faits prisonniers par ceux qui avaient les plus rapides. Mais déjà toute la cavalerie de Gadatas, épuisée par la route, se voit serrée de près, quand elle aperçoit Cyrus qui s'avance avec son armée. On peut s'imaginer la joie de ces hommes qui, au sortir de la tempête, entraient dans le port. Cyrus fut d'abord étonné ; mais, quand il eut appris l'affaire, voyant tous les cavaliers ennemis venir à sa rencontre, il fit lui-même avancer sur eux son armée en ordre de bataille ; mais les ennemis, se rendant compte de la situation, prirent la fuite. Alors Cyrus les fit poursuivre par le corps de troupe désigné à cet effet ; lui-même avec le reste de son armée suivait comme il le jugeait opportun. On prit alors un certain nombre de chars qui avaient perdu leurs conducteurs, tombés en faisant demi-tour ou de toute autre façon ; d'autres furent coupés et pris par les cavaliers. On tua un grand nombre d'ennemis, et en particulier celui qui avait frappé Gadatas. Des fantassins assyriens qui assiégeaient la place forte de Gadatas, les uns se réfugièrent dans le château fort qui avait fait défection à Gadatas, les autres, devançant leurs ennemis, dans une grande ville du roi d'Assyrie, où lui-même s'était retiré avec sa cavalerie et ses chars.

La poursuite terminée, Cyrus revint dans le pays de Gadatas et, après avoir donné l'ordre à ceux que ce soin regardait de s'occuper du butin, il partit aussitôt pour aller voir Gadatas et savoir comment il se trouvait de sa blessure. Chemin faisant, il le rencontre qui venait audevant de lui, sa blessure déjà bandée. En l'apercevant, il se réjouit et lui dit : « J'allais chez toi voir comment tu te trouves. — Et moi, dit Gadatas, j'en atteste les dieux, je venais pour contempler le visage d'un homme qui est doué d'un si grand cœur, et qui, sans que je sache quel besoin il a de moi à présent, sans m'avoir promis de le faire, sans m'avoir la moindre obligation personnelle, mais simplement parce qu'il a cru que j'avais rendu quelque service à ses amis, a mis un tel empressement à me secourir que, réduit à moi-même, j'étais perdu et que, grâce à lui, je suis sauvé. Par Zeus, Cyrus, si j'étais resté ce que la nature m'avait fait et que j'eusse eu des enfants, je doute que j'eusse eu un fils aussi dévoué pour moi. Je connais des fils qui le sont moins, en particulier le roi actuel d'Assyrie qui a causé à son père plus d'ennuis qu'il ne peut t'en causer à toi. » Cyrus lui répondit : « Tu oublies, Gadatas, une chose beaucoup plus admirable que ce que tu admires en moi. — Laquelle ? demanda Gadatas. — C'est le zèle de tant de Perses, de tant de Mèdes, de tant d'Hyrcaniens à ton égard, c'est celui de tous les Arméniens, Saces et Cadusiens ici présents. » Gadatas fit alors cette prière « Par Zeus, qu'eux aussi, les dieux les combent de biens, et plus encore celui qui les a rendus tels ! Cependant Cyrus, ajouta-t-il, pour traiter convenablement ceux que tu loues, reçois ces présents d'hospitalité, tels que je puis te les offrir. » En même temps il fit amener des provisions en grande abondance pour faire des sacrifices, si on le désirait, et pour traiter l'armée entière d'une façon digne de ses belles actions et de ses glorieux succès.

Le Cadusien, qui formait l'arrière-garde, n'avait point pris part à la poursuite. Désireux de se distinguer lui aussi par quelque prouesse, sans se concerter avec Cyrus et sans lui rien dire, il fait une incursion du côté de Babylone. Tandis que ses cavaliers sont dispersés, le roi d'Assyrie sort de la ville où il s'était réfugié et marche à sa rencontre, à la tête de ses troupes en bon ordre. Quand il a reconnu que les Cadusiens sont seuls, il fond sur eux, tue leur chef et un grand nombre d'entre eux, s'empare de quelques chevaux et enlève aux Cadusiens le butin qu'ils emmenaient. L'Assyrien les ayant poursuivis jusqu'au point où il crut pouvoir le faire sans danger, s'en retourne, tandis que les Cadusiens se sauvent vers le camp, où les premiers arrivent vers le soir. Quand Cyrus fut informé de l'événement, il se porta au-devant des Cadusiens, recueillit tous ceux qu'il voyait blessés et les envoya à Gadatas, pour qu'on les soignât. Quant aux autres, il les fit conduire à leurs tentes et veilla à leur procurer le nécessaire, en se faisant aider dans cette tâche par quelques homotimes perses ; car en ces

occasions-là, les bons sont toujours prêts à s'imposer un surcroît de travail. Cependant Cyrus était fort affligé ; on le vit bien à l'heure du repas ; tandis que les autres dînaient, il continua, avec ses aides et ses chirurgiens, à soigner les blessés, sans négliger sciemment personne, voyant tout par ses yeux, ou, s'il ne pouvait soigner les blessés lui-même, envoyant des gens pour le faire.

Après cela, ils allèrent enfin se coucher. Au point du jour, Cyrus convoqua par la voix du héraut les chefs des alliés et tous les Cadusiens et leur tint ce discours : « Alliés, ce qui vient d'arriver est chose humaine ; se tromper, quand on est homme, n'a rien, je pense, de surprenant. Mais il vaut la peine de tirer quelque bien de cette affaire, c'est d'apprendre qu'une troupe plus faible que l'armée ennemie ne doit point se séparer du gros de l'armée. Je ne veux pas dire, ajouta-t-il, qu'il ne faut jamais faire de sortie, si les circonstances le demandent, avec des troupes même plus faibles que celles que le chef des Cadusiens emmenait avec lui. Mais si un chef qui fait une sortie se concerte avec celui qui a des forces suffisantes pour l'appuyer, il se peut qu'il tombe dans un piège, mais il se peut aussi que celui qui reste en arrière trompe les ennemis et les détourne de ceux qui sont sortis, il se peut encore qu'en suscitant à l'ennemi d'autres affaires il pourvoie à la sécurité de ses alliés. Dans ce cas, on a beau s'écarter du gros de l'armée, on n'en est pas séparé et l'on y reste lié. Mais celui qui fait une sortie sans dire où il va ne diffère en rien de celui qui se met seul en campagne. Au reste, si Dieu le veut, nous vengerons avant peu cet échec sur les ennemis. Aussitôt que vous aurez déjeuné, je vous conduirai à l'endroit où l'affaire a eu lieu. Nous enterrerons les morts et en même temps nous montrerons aux ennemis que, là où ils se targuent d'avoir été les plus forts, là, si Dieu le veut, il y en a de plus forts qu'eux ; nous leur ôterons même le plaisir qu'ils ont à voir l'endroit où ils ont tué nos alliés. S'ils ne sortent pas à notre rencontre, nous brûlerons leurs villages, nous ravagerons leur pays, pour qu'ils n'éprouvent plus de joie à voir le mal qu'ils nous ont fait, mais qu'ils soient affligés en considérant leurs propres maux. Que les autres aillent donc déjeuner, ajouta-t-il ; pour vous, Cadusiens, en partant d'ici, choisissez parmi vous, suivant votre coutume, un chef qui veillera sur vos intérêts avec l'aide des dieux et de nous, si vous avez aussi besoin de nous. Quand vous aurez fait votre choix et que vous aurez déjeuné, envoyez-moi celui que vous aurez élu. » Et ils le firent. Ensuite Cyrus, ayant fait sortir l'armée, assigna sa place au chef que les Cadusiens avaient choisi et lui ordonna de faire marcher ses troupes près de lui-même, « afin, dit-il, de rendre courage à tes hommes, si nous le pouvons. » C'est ainsi qu'ils se mirent en marche. Quand ils furent arrivés, ils enterrèrent les Cadusiens, ravagèrent le pays, puis ils revinrent sur les terres de Gadatas avec des vivres pris sur le pays ennemi.

Ayant réfléchi que ceux qui avaient embrassé son parti seraient maltraités parce qu'ils étaient voisins de Babylone, s'il ne restait là à demeure, il ordonna à ceux des ennemis qu'il relâchait de dire au roi d'Assyrie (et il envoya lui-même un héraut porter le même message) qu'il était disposé à laisser en paix les travailleurs de la terre et à ne pas leur faire de mal, si le roi voulait de son côté ne pas troubler les travaux de ceux qui avaient passé à Son parti. « Il est certain, disait-il, que, même si tu peux les empêcher, tu n'en empêcheras qu'un petit nombre ; car le territoire de ceux qui sont venus à moi n'a qu'une faible étendue, tandis que moi, c'est une vaste contrée que je laisserais cultiver. Pour la récolte des fruits, si la guerre dure, c'est le vainqueur, je pense, qui en bénéficiera ; si la paix est faite, il est évident que ce sera toi. Mais si l'un des miens prend les armes contre toi, ou l'un des tiens contre moi, ceux-là, dit-il, nous nous unirons pour les en punir de notre mieux. » C'est avec ces instructions qu'il fit partir le héraut.

Les Assyriens, les ayant entendues, mirent tout en oeuvre pour persuader le roi d'y donner les mains et de limiter autant que possible les ravagés de la guerre. Et le roi d'Assyrie, soit qu'il se fût laissé persuader par ses compatriotes, soit qu'il fût lui-même de cet avis, accepta la convention et il fut conclu que les travailleurs de la terre seraient en paix, et les gens armés en guerre. Voilà donc comment Cyrus réussit dans ses négociations relatives aux cultivateurs. Quant aux troupeaux, il engagea ses amis à les tenir, s'ils le voulaient bien, dans les pâturages des pays soumis à leur domination ; mais on enlevait les troupeaux de l'ennemi, d'où on le pouvait, afin de rendre le service plus agréable aux alliés ; car les dangers sont toujours les mêmes, qu'on enlève ou non ce qu'il faut pour vivre, tandis que la nourriture prélevée sur l'ennemi semblait alléger le poids de la guerre.

Cyrus faisait déjà ses préparatifs de départ, quand Gadatas se présenta, apportant et amenant un grand nombre de présents de toute sorte, comme en peut fournir une puissante maison ; il amenait en particulier beaucoup de chevaux qu'il avait enlevés à ses propres cavaliers, dont il se défiait depuis le guet-apens. Il s'approcha et dit : « Cyrus, voici ce que je t'offre pour le moment ; use de ces présents selon tes besoins, mais pense que tous mes autres biens sont également à toi. Car je n'ai pas et je n'aurai jamais personne issu de moi à qui laisser ma maison ; il faut, ajouta-t-il, qu'avec moi périsse à jamais et notre race et notre nom. Et cependant, Cyrus, je le jure par les dieux qui voient tout et entendent tout, j'ai subi ce traitement sans avoir jamais rien dit ni rien fait d'injuste ni de honteux. » Et tout en disant ces mots, il pleurait sur son sort, et il ne put en dire davantage.

Cyrus, en l'entendant, eut pitié de son malheur et lui dit : « Eh bien,

j'accepte tes chevaux ; car je te rendrai service, à toi, en les donnant à des hommes mieux intentionnés que n'étaient, je le vois, ceux qui les montaient jusqu'à présent ; et moi, j'aurai d'autant plus vite fait de porter à dix mille hommes ma cavalerie perse, comme je le désire depuis longtemps. Quant à tes autres présents, remporte-les et garde-les jusqu'à ce que tu me voies assez riche pour ne pas te céder en générosité. Si tu t'en allais en me donnant plus que tu ne recevrais de moi, je ne sais, par les dieux, comment je pourrais m'empêcher de rougir. » A ces paroles Gadatas répondit : « Mais ces biens-là, je te les confie ; car je connais ton caractère. Examine d'ailleurs si je suis en état de les conserver. Tant que nous étions amis des Assyriens, le domaine de mon père me semblait être le plus beau du monde. Comme il était près de l'immense Babylone, nous jouissions de tous les avantages que procure la grande ville, et tous ses inconvénients, nous les évitions en nous retirant ici chez nous ; mais maintenant que nous sommes ennemis, il est évident que, quand tu seras parti, nous serons en butte aux embûches, moi et tout mon domestique, et je m'attends à mener une vie tout à fait misérable, ayant mes ennemis à ma porte et les voyant plus forts que nous. Alors, dira-t-on peut-être, pourquoi n'as-tu pas pensé à cela avant de faire défection ? C'est que, Cyrus, mon âme outragée, indignée ne considérait plus le parti le plus sûr et ne nourrissait plus qu'un sentiment, l'espoir de me venger un jour de cet ennemi des dieux et des hommes qui déteste infailliblement non pas ceux qui lui font tort, mais ceux qu'il soupçonne d'être meilleurs que lui. Aussi, méchant comme il est, je crois qu'il n'aura jamais pour auxiliaires que des coquins plus méchants que lui ; et s'il se trouve à sa cour un homme qui vaille mieux que lui, sois tranquille, Cyrus, ajouta-t-il, tu n'auras pas à combattre ce brave homme : il se chargera tout seul d'ourdir des machinations jusqu'à ce qu'il ait perdu cet homme qui vaut mieux que lui. Quant à moi, même avec ces coquins, je le crois encore assez fort pour me causer des ennuis. »

Ayant entendu ces paroles, Cyrus jugea qu'elles étaient dignes de considération, et il lui dit aussitôt : « Pourquoi donc, Gadatas, ne renforcerions-nous pas tes murailles d'une garnison, afin que tu les conserves et que tu puisses en user en toute sécurité, quand tu voudras y aller ? Et pourquoi toi-même ne ferais-tu pas campagne avec nous ? Si les dieux continuent à nous protéger, ce sera l'Assyrien qui aura peur de toi, non toi de lui. Prends avec toi ceux des tiens que tu as plaisir à voir et ceux dont la compagnie te plaît et viens avec nous. Tu peux encore, j'en suis convaincu, me rendre de grands services ; de mon côté, je tâcherai de t'en rendre autant que je pourrai. » En entendant ces mots, Gadatas commença à respirer et dit : « Aurai-je le temps de faire mes apprêts avant que tu partes ? Je voudrais en effet, ajouta-t-il, emmener aussi ma mère avec moi. — Tu l'auras certainement, par Zeus, répondit Cyrus : j'attendrai jusqu'à ce

que tu me préviennes que tu es bien prêt. » Alors Gadatas s'en alla en compagnie de Cyrus renforcer ses remparts d'une garnison, puis il rassembla tout ce qui est nécessaire au confort d'une grande maison. Il emmena beaucoup de ses fidèles qu'il aimait et aussi beaucoup de ses sujets dont il se défiait, contraignant les uns de se faire suivre de leurs femmes, les autres de leurs soeurs, afin de les tenir enchaînés par là. Cyrus prit aussitôt Gadatas dans son escorte, pour lui indiquer les chemins, les points d'eau, les réserves de fourrage et de blé, afin qu'on pût établir le camp dans les lieux les plus abondamment pourvus.

Quand Cyrus dans sa marche arriva en vue de Babylone et qu'il s'aperçut que la route qu'il suivait passait le long des remparts mêmes, il appela Gobryas et Gadatas et leur demanda s'il n'y avait pas une autre route pour ne pas passer tout près des murailles. Gobryas répondit : « Il y en a plusieurs, maître ; mais je pensais, ajouta-t-il, que tu voudrais passer aujourd'hui le plus près possible de la ville pour montrer au roi que ton armée est à présent nombreuse et belle ; car, même au temps où tu avais des forces moindres, tu t'es approché au pied des murs et tu as laissé voir au roi que nous n'étions pas nombreux. Mais aujourd'hui, même si le roi a fait quelques préparatifs, comme il t'a dit qu'il en faisait pour te combattre, je pense qu'en voyant ton armée, il ne se croira pas préparé du tout. »

Cyrus lui répondit : « Tu me parais surpris, Gobryas, de ce que, dans le temps où je suis venu avec une armée moins nombreuse, j'ai marché droit aux murs et que, maintenant que j'ai des forces plus considérables, je ne veux plus les conduire sous les murs mêmes. Cesse de t'étonner : marcher à l'ennemi et défiler devant lui sont deux choses différentes. Tout le monde marche à l'ennemi dans l'ordre le meilleur pour le combat et on s'en éloigne, quand on est prudent, par la route la plus sûre, et non par la plus rapide. Quand on défile devant l'ennemi, on marche nécessairement avec les chariots en longue file et le reste des bagages étendu sur un long espace, et le tout doit être couvert par des gens armés et sur aucun point l'ennemi ne doit voir les bagages sans gardes armés. Nécessairement dans cet ordre de marche, les combattants sont rangés en lignes minces et faibles. Et alors si les ennemis veulent, en rangs serrés, faire une sortie de leurs murailles, partout où ils se jetteront, ils combattront avec beaucoup plus de forces que ceux qui défilent. Et puis quand on marche ainsi en longue file, les secours sont longs à venir, tandis qu'à ceux qui sortent de la ville il ne faut qu'un instant pour se jeter sur ceux qui sont près d'eux et se retirer. Si donc nous longeons la ville en nous tenant juste à la distance où nous marchons à présent avec notre ligne allongée, ils verront nos forces ; mais, dissimulée par les armes qui la bordent, n'importe quelle troupe semble redoutable. Si alors ils font réellement une sortie sur un point, nous les verrons de loin et nous ne serons pas pris à l'improviste. Mais plutôt, mes

amis, ajouta-t-il, ils n'essayeront même pas, quand ils verront qu'ils seraient obligés de s'éloigner de leurs murs, à moins qu'ils ne s'imaginent qu'avec leurs forces réunies, ils sont plus forts que notre armée tout entière ; car la retraite serait pour eux pleine de dangers. » Ainsi parla Cyrus. Ceux qui étaient présents jugèrent qu'il avait raison, et Gobryas mena les troupes comme il le lui indiqua. Tant que l'armée longea la ville, Cyrus renforçait constamment la partie qui restait à passer et c'est ainsi qu'il s'éloigna.

En cheminant ainsi, on arriva dans les jours suivants aux frontières de la Syrie et de la Médie, d'où l'on était parti. Là, sur trois forteresses des Syriens, Cyrus donna, l'assaut à la plus faible et la prit ; quant aux deux autres, Cyrus, par intimidation, et Gadatas, par persuasion, déterminèrent leurs défenseurs à les livrer.

CHAPITRE V

Arrivée de Cyaxare. Cyrus apaise sa jalousie.

Cette expédition terminée, Cyrus envoya à Cyaxare un messenger pour le prier de venir au camp, afin de tenir conseil sur ce que l'on ferait des forteresses que l'on avait prises. Après avoir passé l'armée en revue, il donnerait aussi son avis sur la conduite future de la guerre. « S'il l'ordonne, dis-lui, ajouta Cyrus, que j'irai le rejoindre moi-même et camper avec lui. » Le messenger partit avec ces instructions. En attendant, Cyrus donna des ordres pour que la tente du roi d'Assyrie, réservée par les Mèdes pour Cyaxare, fût garnie le mieux possible avec les meubles qu'on avait et que l'on amenât dans le gynécée de la tente la femme et, avec elle, les deux musiciennes que l'on avait mises à part pour Cyaxare ; ce qui fut fait. Quand le messenger envoyé à Cyaxare se fut acquitté de sa mission, et que celui-ci fut instruit des intentions de Cyrus, il décida qu'il valait mieux que l'armée restât sur les frontières ; car les Perses que Cyrus avait mandés étaient arrivés, au nombre de quarante mille archers et peltastes. Or, voyant qu'ils commettaient beaucoup de dégâts en Médie, il jugea préférable de se débarrasser d'eux plutôt que d'y recevoir encore une autre armée. Aussi, quand le chef qui amenait de Perse ce renfort lui eut demandé, conformément à la lettre de Cyrus, s'il avait besoin de son armée, Cyaxare répondit que non. Alors le jour même, ayant appris que Cyrus était proche, il partit le rejoindre avec ses troupes.

Le lendemain, Cyaxare se mit en route avec les cavaliers mèdes qui étaient restés près de lui. Quand Cyrus apprit qu'il approchait, il prit avec lui les cavaliers perses qui étaient déjà nombreux, tous les cavaliers mèdes, arméniens, hyrcaniens et, parmi les autres alliés, les mieux montés et les mieux armés et s'avança à la rencontre de Cyaxare pour lui montrer ses forces. Cyaxare, voyant tant de beaux et braves soldats suivre Cyrus, tandis

qu'il n'avait avec lui qu'une escorte réduite et peu imposante, se sentit humilié et le dépit s'empara de lui. Aussi, quand Cyrus, sautant à bas de son cheval, s'avança pour embrasser son oncle, suivant l'usage, Cyaxare mit pied à terre aussi, mais se détourna ; il refusa de l'embrasser et fondit en larmes devant tout le monde. Alors Cyrus ordonna à toutes les troupes de se retirer et de prendre du repos. Quant à lui, prenant Cyaxare par la main droite, il l'emmena hors de la route à l'ombre d'un groupe de palmiers, fit étendre devant lui des tapis de Médie, le fit asseoir dessus, s'assit à ses côtés et lui dit : « Au nom des dieux, mon oncle, dis-moi pourquoi tu es en colère contre moi et ce que tu as vu de pénible pour être si fâché. » Alors Cyaxare répondit : « C'est que moi, Cyrus, qu'on sait issu d'ancêtres qui, si loin qu'on remonte dans le passé, ont toujours été rois, moi dont le père était roi, moi qui passe pour être un roi, je me vois avec un équipage si mesquin et si indigne de moi, tandis que toi, avec mes serviteurs et le reste de l'armée, tu parais ici grand et magnifique. Cet affront serait déjà, je pense, pénible à supporter d'un ennemi ; mais combien, ô Zeus, il est plus pénible encore quand il vient de ceux dont il faudrait le moins l'attendre ! J'aimerais mieux pour ma part être enseveli dix fois sous terre que d'être vu dans cet abaissement et de voir les miens me négliger et se rire de moi. Car je n'ignore pas, ajouta-t-il, que tu n'es pas le seul à être plus grand que moi, mais que mes esclaves mêmes qui viennent à ma rencontre sont plus forts que moi et qu'ils sont plus en état de m'offenser que moi de les punir. » En disant ces mots, il est encore plus dominé par les pleurs, à tel point que Cyrus, ému, a les yeux remplis de larmes. Après un moment de silence, Cyrus lui répondit en ces termes : « Tu te trompes, Cyaxare, en parlant ainsi, et tu juges mal, si tu crois que ma présence autorise les Mèdes à te manquer d'égards. Cependant je ne suis pas surpris que tu aies de l'humeur ; mais si tu as tort ou raison d'être fâché contre eux, c'est un point que je laisserai de côté ; car je sens que tu supporterais difficilement de m'entendre justifier leur conduite. Toutefois qu'un chef se fâche à la fois contre tous ses subordonnés, cela me paraît être une grosse faute ; car il est inévitable qu'en effrayant beaucoup de gens, il se fasse beaucoup d'ennemis et qu'en se fâchant contre tous à la fois, il ne fasse l'unanimité contre lui. C'est pour cela, je te le dis, que je n'ai pas laissé tes soldats revenir sans moi ; je redoutais que ta colère n'amenât quelque incident qui nous affligeât tous. Grâce aux dieux, ma présence t'assure la sécurité de ce côté. Quant à l'opinion où tu es que je t'ai offensé, il est bien douloureux pour moi, pendant que je travaillais de toutes mes forces pour le plus grand avantage de mes amis, qu'on me soupçonne d'agir contre leurs intérêts. Mais, poursuivit-il, cessons de nous accuser ainsi vaguement, et cherchons un moyen de voir nettement en quoi consiste ton grief envers moi. Voici la proposition que je te fais ; c'est la plus juste qu'on puisse faire entre amis : si je suis convaincu de t'avoir nui en quelque chose,

je m'avouerai coupable ; mais s'il est prouvé que je ne t'ai fait ni voulu faire aucun mal, ne conviendras-tu pas toi aussi que tu n'as aucun tort à me reprocher ? — Il faudra bien, répondit-il. — Et s'il est démontré que je t'ai rendu des services et que j'ai mis tout mon zèle à t'en rendre le plus possible, n'avoueras-tu pas que je suis digne d'éloge plutôt que de blâme ? — C'est juste assurément, » répondit Cyaxare.

« Eh bien, reprit Cyrus, examinons toutes mes actions une à une : c'est le meilleur moyen de voir ce que j'ai fait de bien et ce que j'ai fait de mal. Remontons, dit-il, à l'époque où j'ai reçu mon commandement, si tu trouves que cela suffit. Quand tu appris que les ennemis s'assemblaient en grand nombre et marchaient contre toi et ton pays, tu envoyas tout de suite demander du secours à l'État des Perses et tu me fis prier en particulier de tâcher d'obtenir le commandement des Perses qu'on pourrait envoyer. N'ai-je pas fait droit à ta requête et ne suis-je pas venu en t'amenant des hommes aussi nombreux et vaillants que j'ai pu ? — Tu es venu en effet, dit Cyaxare. — Dis-moi donc d'abord, reprit Cyrus, si tu m'en fais grief ou si tu le tiens pour un service. — Il est évident, répondit Cyaxare, qu'en cela du moins tu m'as rendu service. — Et quand les ennemis sont venus, reprit Cyrus, et qu'il a fallu les combattre, m'as-tu vu alors reculer devant la fatigue ou m'épargner dans le danger ? — Non, par Zeus, répondit Cyaxare, non, certainement. — Et lorsque, les dieux nous ayant donné la victoire et les ennemis s'étant retirés, je t'ai pressé de les poursuivre ensemble, de nous venger ensemble et, si un riche butin nous tombait entre les mains, d'en jouir ensemble, peux-tu m'accuser d'avoir cherché mon avantage personnel en tout cela ? » A cette question, Cyaxare garda le silence. Cyrus continua : « Si tu trouves plus commode de te taire que de répondre à ma question, dis-moi du moins, demanda-t-il, si tu t'es cru offensé, quand, la poursuite te paraissant peu sûre, je t'ai dispensé de prendre part au péril et t'ai prié de m'envoyer des cavaliers de ton armée ; si je t'ai offensé par cette demande, surtout quand je m'étais déjà mis à ta disposition pour te secourir, cela aussi, tu devrais bien me le démontrer. » A cette question encore Cyaxare garda le silence. « Eh bien, puisque tu ne veux pas répondre à cette question-là non plus, reprit Cyrus, dis-moi du moins si je t'ai fait encore une offense, quand sur ta réponse que tu ne voulais pas troubler les réjouissances auxquelles tu voyais les Mèdes s'abandonner, pour les forcer à courir au danger, si, dis-je, tu crois que je t'ai fait outrage, parce que, au lieu de m'emporter contre toi, je t'ai demandé encore une chose que je considérais comme le moins que tu pusses me donner et comme la plus facile à imposer aux Mèdes ; car je te priai, n'est-ce pas ? de m'accorder les hommes qui consentiraient à me suivre. Cependant, après avoir obtenu cette concession, je n'en étais pas plus avancé ; car il fallait les gagner. J'allai donc les trouver pour obtenir

leur consentement et ceux que je réussis à persuader, je les emmenai avec moi sous ton bon plaisir. Si ma conduite te paraît blâmable, c'est donc, semble-t-il, qu'on ne peut accepter un cadeau de toi sans s'exposer au blâme. Là-dessus nous partîmes. Depuis notre départ, qu'avons-nous fait qui ne soit connu de tous ? N'avons-nous pas pris le camp des ennemis ? Un grand nombre de ceux qui marchaient contre toi ne sont-ils pas morts ? Et des ennemis qui survivent, beaucoup sont privés de leurs armes, beaucoup de leurs chevaux. Et les biens de ceux qui auparavant pillaient les tiens, tu les vois aujourd'hui dans les mains de tes amis qui les emmènent et te les donnent, à toi ou à ceux qui sont sous ton empire. Mais ce qu'il y a de plus grand et de plus beau, tu vois ton territoire accru, celui des ennemis amoindri ; leurs forteresses sont en ta possession, et celles des tiennes que les Syriens t'avaient enlevées autrefois sont rentrées maintenant sous ton obéissance. Sont-ce là de bons ou de mauvais procédés à ton égard ? Je ne peux pas dire que j'éprouve le besoin de le savoir ; je suis prêt cependant à t'écouter : dis-moi ce que tu en penses. »

Cyrus, ayant ainsi parlé, se tut, et Cyaxare lui répondit en ces termes. « Sans doute, Cyrus, il n'y a rien de mal dans ce que tu as fait ; on ne peut pas dire le contraire ; seulement laisse-moi te dire que tous ces bienfaits sont de telle nature que, plus ils paraissent nombreux, plus ils me pèsent. Ton pays, dit-il, j'aimerais mieux l'agrandir avec mes troupes que de voir le mien augmenté ainsi par toi ; car pour toi qui l'as faite, l'action est glorieuse, mais pour moi elle ne laisse pas d'être quelque peu déshonorante. Quant à l'argent, il me semble que j'aurais plus de plaisir à t'en faire cadeau que d'en recevoir de toi dans les conditions où tu me le donnes ; car ainsi enrichi par toi, je n'en sens que mieux combien je suis appauvri. Pour mes sujets, je serais moins contrarié, je crois, de les voir un peu lésés par toi que de les voir comme à présent comblés de tes bienfaits. Si ces sentiments-là te paraissent déraisonnables, ne les regarde plus en moi ; mets-toi à ma place, et vois ce que tu penserais de tout cela. Que dirais-tu, si, quand tu élèves des chiens pour te garder, toi et les tiens, un autre en les soignant se faisait mieux connaître d'eux que toi-même ? Te ferait-il plaisir en les soignant ainsi ? Si cet exemple te paraît avoir peu de portée, songe à ceci. Supposons qu'un homme prenne un tel ascendant sur les gens que tu auras pris à ton service, gardes ou soldats, qu'ils aiment mieux être à lui qu'à toi ; lui saurais-tu gré d'un tel bienfait ? Et pour prendre comme exemple l'objet que les hommes chérissent le plus et entourent des plus tendres soins, qu'un homme, par ses assiduités, réussisse à se faire aimer plus que toi de ta femme, te réjouirais-tu de ce service ? Loin de là, je pense, et je suis sûr qu'un tel procédé serait pour toi le plus grand des outrages. Mais je veux prendre un exemple tout à fait en rapport avec ce qui m'arrive. Si quelqu'un faisant sa cour aux Perses que tu as

amenés, les disposait à le suivre plus volontiers que toi, le regarderais-tu comme un ami ? Je pense bien que non, mais comme un ennemi plus redoutable que s'il avait tué un grand nombre d'entre eux. Et si l'un de tes amis, à qui tu aurais dit obligeamment de prendre tout ce qu'il voudrait de tes biens, s'avisait, sur cette offre, de s'en aller en prenant tout ce qu'il pourrait et s'enrichissait à tes dépens, en te laissant à peine le nécessaire, pourrais-tu regarder cet homme comme un ami sans reproche ? Eh bien, Cyrus, si les torts que je te reproche ne sont pas ceux-là, ils n'en diffèrent pas beaucoup. Car tu dis vrai : quand je t'ai permis d'emmener les volontaires, tu es parti avec toute mon armée et tu m'as laissé seul, et, ce que tu m'apportes à présent, c'est avec mon armée que tu l'as pris, et, si tu agrandis mon pays, c'est avec mes propres forces, et moi, qui ne suis pour rien dans la prise de ces biens, j'ai l'air de me présenter comme une femme pour qu'on m'en fasse cadeau, et les autres hommes et mes sujets qui sont avec toi te regardent comme un homme, et moi comme indigne du commandement. Trouves-tu que ce sont là des bienfaits, Cyrus ? Laisse-moi te dire que si tu avais quelque souci de moi, tu te serais gardé pardessus tout de me priver de considération et d'honneur. Que m'importe que mon pays soit plus étendu, si moi-même je suis déshonoré ? car ce n'est point parce que j'étais meilleur que tous les Mèdes que je leur commandais, mais plutôt parce qu'ils croyaient eux-mêmes que nous leur sommes supérieurs en tout. »

Il continuait, quand Cyrus l'interrompit et dit : « Au nom des dieux, mon oncle, si je t'ai jamais fait plaisir, à ton tour accorde-moi la faveur que je te demande : fais trêve aux reproches pour le moment. Quand tu auras fait l'essai de nos dispositions à ton égard, si tu reconnais que dans ce que j'ai fait, je n'ai eu en vue que ton intérêt, aime-moi comme je t'aime et persuade-toi que j'ai bien mérité de toi ; si tu reconnais le contraire, alors fais-moi des reproches. — Tu as peut-être raison, répondit Cyaxare, ainsi ferai-je. — Et maintenant, reprit Cyrus, te donnerai-je le baiser ? — Si tu veux, dit-il. — Et tu ne te détourneras pas comme tout à l'heure ? — Je ne me détournerai pas, » dit-il. Et Cyrus lui donna le baiser.

A cette vue, les Mèdes, les Perses et les autres, car tous s'inquiétaient de l'issue de cet entretien, se réjouirent et laissèrent éclater leur joie. Cyrus et Cyaxare remontèrent à cheval et se mirent en tête ; les Mèdes, sur un signe de Cyrus, suivirent Cyaxare, les Perses, Cyrus, et les autres se mirent à leur suite. Quand on arriva au camp et qu'on eut installé Cyaxare dans la tente qu'on lui avait préparée, ceux qui étaient chargés de ce soin lui procurèrent tout ce qu'il lui fallait. Pendant tout le temps qu'il fut de loisir en attendant le dîner, les Mèdes vinrent lui rendre visite, les uns, de leur propre mouvement, la plupart à l'instigation de Cyrus, lui offrant des présents, l'un, un bel échanson, un autre, un bon cuisinier, un autre, un boulanger, un

autre, un musicien, celui-ci, des coupes, celui-là, un beau vêtement ; chacun d'eux généralement lui fit cadeau d'au moins un des objets qu'il avait reçus, si bien que Cyaxare reconnut que Cyrus ne détachait pas de lui ses sujets et que les Mèdes n'avaient pas moins d'attentions pour lui qu'auparavant.

L'heure du dîner venue, Cyaxare appela Cyrus, et, comme il ne l'avait pas vu depuis longtemps, il l'invita à dîner avec lui. « Dispense-moi, Cyaxare, dit Cyrus. Ne vois-tu pas que tous ceux qui sont ici n'y sont venus que sur nos instances ? Ce ne serait donc pas bien de ma part de leur donner l'impression que je les néglige pour suivre mon plaisir. Quand les soldats se croient négligés, les bons deviennent beaucoup moins ardents, et les mauvais beaucoup plus insolents. Mais toi, ajouta-t-il, surtout après la longue route que tu as faite, mets-toi à table tout de suite. S'il en est qui viennent te rendre hommage, accueille-les et régale-les, pour leur donner confiance en toi. Pour moi, je m'en vais m'occuper de ce que je t'ai dit. Demain matin, ajouta-t-il, les officiers d'état-major se présenteront à tes portes et nous délibérerons tous avec toi sur ce qui nous reste à faire désormais. Tu présideras et tu proposeras la question, s'il faut continuer la campagne ou si le temps est venu de licencier l'armée. »

Tandis que Cyaxare prenait son repas, Cyrus rassembla ceux de ses amis qui étaient les plus intelligents et les plus propres à le seconder, à l'occasion, et il leur parla ainsi : « L'objet de nos premiers vœux est réalisé, grâce aux dieux. Partout où nous allons, nous nous rendons maîtres du pays. Nous voyons les ennemis s'affaiblir, tandis que nous, nous devenons plus nombreux et plus forts. Si les alliés qui viennent de se joindre à nous consentaient à rester, nous pourrions faire bien davantage, soit par la force, à l'occasion, soit par la persuasion, s'il le fallait. Comment décider le plus grand nombre possible d'alliés à rester avec nous, c'est à vous tout autant qu'à moi d'en trouver le moyen. Mais de même que, lorsqu'il s'agit de se battre, celui qui détruit le plus d'ennemis passe pour être le plus vaillant, de même, quand il faut persuader, celui qui gagne à son avis le plus de gens doit être jugé le plus éloquent et le plus habile à réussir. Mais ne vous appliquez pas à faire parade devant nous de ce que vous allez dire à chacun d'eux, mettez-vous plutôt à l'oeuvre avec l'idée qu'on verra bien par leurs actes ceux que vous aurez persuadés. Occupez-vous donc de cela, dit-il ; de mon côté, je vais mettre tous mes soins à ce que les soldats aient le nécessaire avant de délibérer sur la continuation de la guerre. »

LIVRE VI

SOMMAIRE. — L'armée demande à poursuivre la guerre. Cyrus conseille de prendre des forts à l'ennemi et d'en construire de nouveaux. Il prend ses quartiers d'hiver. Il augmente la cavalerie des Perses et fait construire des chars à faux. Araspas, dénoncé par Panthée, passe à l'ennemi, après s'être entendu avec Cyrus. Abradatas vient rejoindre sa femme. Cyrus imagine des tours mobiles. Des ambassadeurs indiens lui apportent de l'argent. Il en envoie trois à Babylone pour s'informer des préparatifs de l'ennemi. Leur rapport jette l'inquiétude dans l'armée. Discours de Cyrus et de Chrysantas. On décide de marcher aussitôt à l'ennemi. Instructions données aux troupes. Ordre de marche. Renseignements obtenus des prisonniers. Araspas, de retour, indique les dispositions de l'ennemi. Dispositions prises par Cyrus. Adieux d'Abradatas et de Panthée. Harangue de Cyrus.

CHAPITRE PREMIER

L'armée demande à poursuivre la guerre. Cyrus conseille de prendre des forts à l'ennemi et d'en construire de nouveaux. Pendant l'hiver, il augmente la cavalerie des Perses et il fait construire des chars armés de faux. Amour d'Araspas pour Panthée. Dénoncé par elle, il passe à l'ennemi à la prière de Cyrus. Panthée fait venir son mari, Abradatas. Construction de chars à tours.

Ayant ainsi passé cette journée, ils dînèrent et allèrent prendre du repos. Le lendemain, de bonne heure, tous les chefs alliés se rendirent aux portes de Cyaxare. En apprenant qu'une grande foule était à sa porte, Cyaxare s'habilla. Pendant ce temps, ses amis amenaient à Cyrus, les uns, des Cadusiens qui le priaient de rester, les autres, des Hyrcaniens, celui-ci, des Saces, celui-là, Gobryas. Hystaspe de son côté amenait l'eunuque Gadatas qui pria également Cyrus de rester. Cyrus, qui savait que Gadatas mourait de peur de voir licencier l'armée, lui dit en riant : « Il est évident, Gadatas, que c'est Hystaspe qui t'a soufflé l'opinion que tu émets ». Gadatas alors, levant les bras vers le ciel, jura que ce n'était pas Hystaspe qui la lui avait suggérée. « Mais je sais bien, dit-il, que si vous vous retirez, c'en est fait absolument de mes possessions. C'est pour cela, ajouta-t-il, que j'étais venu de moi-même lui demander s'il connaissait ce que tu pensais faire à propos du licenciement de l'armée. — Je vois bien que j'ai tort d'accuser Hystaspe, dit Cyrus. — Oui, par Zeus, tu as tort, Cyrus, repartit Hystaspe ; car voici exactement ce que je lui disais, c'est que tu ne pouvais pas continuer la guerre, parce que ton père te rappelait. — Que dis-tu ? reprit Cyrus. Toi aussi, tu as osé bavarder sur ce que je veux ou ne veux pas faire ? — Oui, par Zeus, répliqua Hystaspe ; car je te vois brûler du désir de te promener parmi les Perses pour être le point de mire de tous les yeux et de faire à ton

père un récit détaillé de tes exploits. — Et toi, dit Cyrus, n'as-tu pas envie de retourner au pays ? — Non, par Zeus, répondit Hystaspe, non je n'y retournerai pas, et je reste à mon poste de commandement, jusqu'à ce que j'aie rendu Gadatas ici présent maître de l'Assyrien. »

C'est ainsi qu'ils badinaient en affectant entre eux un grand sérieux. Cependant Cyaxare, revêtu d'un costume imposant, sortit et alla s'asseoir sur un trône médique. Quand tous ceux qui devaient assister au conseil furent réunis et qu'on eut fait silence, Cyaxare s'exprima ainsi : « Alliés, puisque je me trouve ici et que je suis plus âgé que Cyrus, il est peut-être convenable que j'ouvre le débat : Or donc, je crois qu'il serait à propos aujourd'hui de discuter d'abord l'opportunité de continuer la guerre ou de licencier l'armée. Que celui qui le veut dise donc son avis sur ce point même. »

Le roi d'Hyrcanie parla le premier : « Je me demande pour ma part s'il est besoin de paroles, quand les faits mêmes font voir ce qu'il y a de mieux à faire. Nous savons tous en effet que, réunis ensemble, nous faisons aux ennemis plus de mal qu'ils ne nous en font, tandis que, lorsque nous étions séparés les uns des autres, c'est eux qui nous traitaient de la manière la plus agréable pour eux, mais la plus désagréable pour nous. »

Après lui, le Cadusien dit : « Pourquoi délibérer si nous devons regagner chacun notre pays et nous séparer, alors que, même en campagne, nous l'avons vu, il ne nous vaut rien d'être séparés ? En tout cas, il n'y a pas longtemps que, pour avoir fait une incursion séparément du gros de votre armée, nous en avons été punis, comme vous le savez vous-mêmes. »

Après lui, Artabaze, celui qui s'était dit jadis le parent de Cyrus, prononça ces paroles : « Pour moi, Cyaxare, il y a un point sur lequel je diffère de ceux qui ont parlé avant moi. Ils prétendent qu'il faut rester encore pour faire la guerre, et moi je soutiens que c'est lorsque j'étais chez moi que je faisais la guerre. J'allais souvent à la rescousse, quand on pillait nos biens, et nos châteaux forts exposés aux surprises me causaient bien des tourments, obligé que j'étais de craindre pour eux et d'y tenir garnison, et tout cela je le faisais à mes dépens. Maintenant nous occupons leurs forteresses, je n'ai plus peur d'eux, je fais bonne chère à leurs dépens et je bois leur vin. Chez nous, c'était la guerre ; ici, c'est la fête ; aussi je ne suis pas d'avis, dit-il en terminant, de dissoudre cette assemblée de fête. »

Après lui, Gobryas prit la parole : « Pour moi, alliés, je n'ai jusqu'ici qu'à me louer de la loyauté de Cyrus : il a été fidèle à toutes ses promesses. Mais, s'il s'éloigne de ce pays, il est évident que l'Assyrien sera bien tranquille, et ne sera point puni du mal qu'il a essayé de vous faire et de celui qu'il m'a fait ; et en ce qui me concerne, je serai puni une deuxième fois, parce que

je suis devenu votre ami. »

Quand ils eurent tous donné leur avis, Cyrus prit la parole : « Amis, il ne m'échappe pas à moi non plus, que, si nous licencions l'armée, notre parti perdra de ses forces, tandis que celui des ennemis en reprendra de nouvelles. Tous ceux d'entre eux, en effet, qu'on a dépouillés de leurs armes auront vite fait de s'en fabriquer d'autres, tous ceux qui ont été privés de leurs chevaux se procureront vite d'autres montures ; pour remplacer les morts, les enfants deviendront des hommes et, après eux, il en viendra d'autres, en sorte qu'il ne serait pas étonnant que les ennemis soient très vite à même de nous susciter de nouveaux embarras. Pourquoi donc ai-je engagé Cyaxare à mettre en délibération le licenciement de l'armée ? C'est que, sachez-le, je crains pour l'avenir. Je vois en effet venir à nous des adversaires contre lesquels, si nous continuons la guerre dans les mêmes conditions, nous ne pourrons pas lutter ; car c'est l'hiver qui vient, et si nous avons, nous, des abris, par Zeus, les chevaux, les valets et les simples soldats n'en ont pas, eux sans qui toute guerre est impossible. Quant aux vivres, partout où nous avons passé, nous les avons épuisés ; là où nous ne sommes pas allés, les ennemis, redoutant notre venue, les ont ramenés dans les forteresses, si bien qu'ils en ont, eux, et que nous ne pouvons pas nous en emparer. Qui donc est assez courageux ou assez robuste pour faire la guerre en se battant contre la faim et le froid ? S'il nous faut tenir campagne dans ces conditions, j'affirme, moi, qu'il faut licencier volontairement l'armée plutôt que d'être chassés du pays par le dénuement où nous serions. Mais si nous voulons continuer la guerre, voici ce que je prétends qu'il faut faire ; c'est d'essayer au plus vite de leur prendre autant de forteresses que nous pourrons, et d'en construire pour nous le plus possible. Cela fait, ceux-là auront le plus de vivres qui pourront en prendre et en mettre en réserve davantage, et les plus faibles seront bloqués. A présent, nous ressemblons tout à fait à des navigateurs ; ils ont beau naviguer : l'espace qu'ils ont parcouru n'est pas plus à eux que celui qu'ils n'ont pas parcouru. Mais quand nous posséderons des places fortes, elles détacheront de l'ennemi la contrée, et nous aurons partout un calme plus assuré. Peut-être certains d'entre vous craignent-ils d'avoir à tenir garnison loin de leur patrie ; qu'ils se rassurent : c'est nous, puisque aussi bien nous sommes loin de chez nous, qui nous chargerons de garder pour vous les forteresses les plus proches de l'ennemi. Pour vous, appropriez-vous et cultivez les cantons d'Assyrie voisins de vos terres. Si nous réussissons à conserver, en y tenant garnison ceux qui avoisinent l'ennemi, vous vivrez dans une paix profonde, vous qui serez loin de lui ; car il ne pourra pas, je pense, négliger les dangers qui sont à sa porte pour aller vous dresser des embûches, à vous qui en êtes loin. »

A la fin de ce discours, tous les assistants, y compris Cyaxare, se levèrent et

déclarèrent qu'ils étaient tout prêts à aider Cyrus dans l'exécution de son plan. Gadatas et Gobryas s'engagèrent, si les alliés y consentaient, à construire chacun une forteresse qu'ils mettraient à la disposition des alliés. Quand Cyrus vit qu'ils entraient tous avec ardeur dans ses vues, il leur dit pour terminer : « Si nous sommes décidés à exécuter tout ce que nous jugeons nécessaire, il faut nous procurer au plus vite des machines⁵¹ pour battre en brèche les murailles ennemies, et des constructeurs pour élever des forts garnis de tours. » Alors Cyaxare promit une machine qu'il se chargeait de faire construire, Gadatas et Gobryas s'engagèrent à en donner une en commun, Tigrane, une autre ; Cyrus, de son côté dit qu'il tâcherait d'en construire deux. Ces décisions prises, on se procura des constructeurs de machines et chacun rassembla les matériaux nécessaires à la fabrication des machines, et la surveillance des travaux fut confiée à ceux qui parurent être les plus compétents pour s'en occuper.

Cyrus, prévoyant que ces travaux demanderaient du temps, établit son camp à l'endroit qu'il jugea le plus sain et le plus commode pour y apporter les choses nécessaires, et fortifia tous les points qui avaient besoin de protection, afin que ceux qui, à tour de rôle, restaient au camp fussent en sûreté, quand parfois il allait camper au loin avec le gros de l'armée. En outre il questionnait ceux qu'il croyait les mieux renseignés sur la contrée, pour savoir de quel côté l'armée pouvait faire le plus de butin, et il emmenait toujours les hommes au fourrage, afin de ramasser le plus de vivres possible pour ses troupes et en même temps d'entretenir leur santé et leur vigueur par la fatigue de ces courses, et enfin pour qu'ils se souvinsent de garder les rangs dans les convois. Voilà ce dont s'occupait Cyrus.

Cependant les transfuges et les prisonniers venus de Babylone s'accordaient à dire que le roi d'Assyrie était parti pour la Lydie, emportant un grand nombre de talents d'or⁵² et d'argent, d'autres trésors, et des bijoux de toute sorte. La foule des soldats disait que c'est parce qu'il avait peur qu'il transportait déjà secrètement ses richesses en lieu sûr. Mais Cyrus, convaincu qu'il était parti pour former, s'il le pouvait, une coalition contre lui, poussa vigoureusement ses préparatifs, pensant qu'il faudrait encore livrer bataille. Aussi compléta-t-il la cavalerie perse avec les chevaux des prisonniers et d'autres qu'il reçut de ses amis ; car ces sortes de présents, il les acceptait de tout le monde, et ne refusait jamais les belles armes, ni les chevaux qu'on pouvait lui offrir.

⁵¹ Hérodote nous apprend (VI, 18) qu'au siège de Milet, les Perses firent approcher des remparts des machines de toutes sortes.

⁵² Le talent d'or désignait tantôt un poids de 6 drachmes d'or égal en valeur à 72 drachmes d'argent, le rapport de l'or à l'argent étant de 12 à 1, tantôt une somme égale à 12 talents d'argent. Or le talent d'argent valait 5.894 fr. 25.

Il organisa aussi un corps de chars, soit avec ceux qu'il avait enlevés à l'ennemi, soit avec d'autres tirés d'où il pouvait. Il abolit l'usage des chars tels qu'étaient jadis ceux des Troyens et tels que sont encore ceux des Cyrénéens. En effet, jusque-là, les peuples de Médie, de Syrie, d'Arabie et tous ceux de l'Asie se servaient de chars tels qu'en ont encore maintenant les Cyrénéens. Il avait observé que les gens de cette arme, qui sont sans doute l'élite de l'armée, puisque ce sont les meilleurs qui montent les chars, ne servaient qu'à escarmoucher et ne contribuaient que faiblement à la victoire ; car trois cents chars exigent trois cents combattants qui emploient douze cents chevaux et qui ont naturellement pour cochers les hommes qui leur inspirent le plus de confiance, et partant les plus braves ; cela fait trois cents autres hommes qui ne font pas le moindre mal à l'ennemi. Il abolit donc l'usage de ces chars et les remplaça par des chars de guerre munis de roues solides, difficiles à briser, et de larges essieux, parce que ce qui est large est moins sujet à se renverser. Il fit le siège du cocher en bois dur et en forme de tour ; ce siège s'élevait jusqu'aux coudes, pour permettre aux cochers de guider leurs chevaux du haut de leur siège ; Cyrus leur couvrit tout le corps d'une armure, à l'exception des yeux. Il adapta des faux de fer, longues d'environ deux coudées, aux essieux, de chaque côté des roues, et en plaça d'autres, en bas, sous l'essieu, pointées vers le sol ; car les cochers devaient lancer leurs chars au milieu des ennemis. Cette disposition inventée alors par Cyrus est encore en usage aujourd'hui dans le pays du roi. Il avait aussi rassemblé un grand nombre de chameaux reçus de ses amis, et il avait ramassé tous ceux qu'on avait pris à l'ennemi. C'est ainsi qu'on achevait les préparatifs.

Désirant envoyer un espion en Lydie pour apprendre ce que tramait l'Assyrien, Cyrus pensa qu'Araspas, le gardien de la belle femme, était propre à remplir cette mission. Voici ce qui lui était arrivé. Saisi d'amour pour cette femme, il ne put se retenir de lui faire des propositions pour obtenir ses faveurs. Elle refusa, car elle restait fidèle à son mari, bien qu'absent ; elle l'aimait en effet d'un violent amour. Cependant elle n'accusa pas Araspas auprès de Cyrus, hésitant à mettre aux prises deux amis. Mais quand Araspas, espérant avancer par là la réalisation de ses désirs, la menaça, si elle ne voulait point se donner volontairement, de la prendre de force, alors, redoutant la violence, elle ne garda plus le secret et dépêcha son eunuque à Cyrus avec ordre de lui tout révéler. A cette nouvelle, Cyrus se mit à rire de cet homme qui prétendait être plus fort que l'amour, et lui envoya Artabaze avec l'eunuque, en le chargeant de lui dire que Cyrus lui interdisait de faire violence à une femme de ce rang, mais qu'il ne l'empêchait point de la persuader, s'il le pouvait. En arrivant chez Araspe, Artabaze l'accabla de reproches, disant que cette femme était un dépôt sacré, et réprochant son impiété, son injustice, son intempérance, si

bien qu'Araspas fondit en larmes de chagrin, se sentit abîmé de honte, et qu'il mourait de crainte d'être puni par Cyrus.

Cyrus, mis au courant de son aventure, le fit appeler et, lui parlant seul à seul : « Je vois, Araspas, dit-il, que tu as peur de moi et que tu es terriblement honteux. Tranquillise-toi ; car j'ai entendu dire que des dieux ont été vaincus par l'amour et je sais ce que des hommes réputés même pour leur sagesse ont souffert par lui ; moi-même je sens bien que je n'aurais pas la force, si je vivais avec de belles personnes, de rester indifférent à leur beauté. Et puis, c'est moi qui suis cause de ce qui t'arrive : c'est moi en effet qui t'ai enfermé avec cet objet irrésistible. — Ah ! Cyrus, répondit Araspas, je te trouve tel ici que tu as toujours été, plein de douceur et d'indulgence pour les faiblesses humaines, tandis que les autres, dit-il, me plongent dans le chagrin ; car depuis que le bruit de mon aventure s'est répandu, mes ennemis se gaussent de moi et mes amis viennent me conseiller de m'éloigner, de peur que tu ne me punisses, parce que ma faute est grande. » Cyrus reprit : « Eh bien, apprend, Araspas, que ce qu'on dit de toi te met à même de me rendre un service important et d'être fort utile à nos alliés. — Puissé-je, s'écria Araspas, avoir encore une occasion de te servir ! — Eh bien donc, dit Cyrus, si, sous prétexte de me fuir, tu consentais à te rendre chez les ennemis, je crois qu'ils auraient confiance en toi. — Oui, par Zeus, dit Araspas, et je suis convaincu que mon départ ferait dire même à mes amis que j'ai fui ta colère. — Tu nous reviendrais, reprit Cyrus, instruit de tous les secrets des ennemis ; car je pense qu'ayant confiance en toi, ils te feraient participer à leurs délibérations et à leurs desseins, si bien que pas un seul des points que nous voulons connaître n'échapperait à ta perspicacité. — Tu peux compter que je vais partir tout de suite, dit Araspas ; ce sera peut-être un de mes moyens d'inspirer confiance que d'avoir l'air de te fuir au moment où j'allais être puni par toi. — Mais pourras-tu aussi, demanda Cyrus, abandonner la belle Panthée ? — Oui, Cyrus, répondit-il ; car je sais fort bien que j'ai deux âmes⁵³ ; j'ai philosophé sur cette question avec ce méchant sophiste qu'est Éros⁵⁴. Si l'on n'avait qu'une âme, elle ne pourrait être en même temps bonne et mauvaise, éprise en même temps des belles et des laides actions, ni vouloir en même temps faire et ne pas faire les mêmes choses. Il est donc évident qu'il y a deux âmes, et lorsque la bonne domine, ce sont les belles actions qu'on accomplit ; quand c'est la mauvaise, ce sont les mauvaises actions qu'on entreprend. Maintenant que ma bonne âme est forte de ton alliance, c'est elle qui l'emporte, et de beaucoup. — Si donc tu es disposé à partir, reprit Cyrus, voici ce que tu devras faire pour inspirer

⁵³ C'est sans doute à Socrate que Xénophon emprunte cette doctrine des deux âmes ou d'une âme double, composée d'une partie raisonnable et d'une partie déraisonnable. C'est aussi la doctrine d'Aristote, *Polit.* VII, 15, p. 209, 29, petite éd., Bekker.

⁵⁴ Cette expression rappelle celle du *Banquet* de Platon, qui appelle Éros un habile sorcier, magicien et *sophiste*.

plus de confiance aux ennemis : rapporte leur ce qui se passe chez nous ; mais fais ce rapport de manière à entraver le plus possible leurs desseins, et tu les entraveras, si tu leur dis que nous préparons une invasion sur un point de leur territoire ; car, à cette nouvelle, ils seront moins disposés à concentrer toutes leurs forces, chacun craignant pour son propre pays. Et reste chez eux le plus longtemps possible, ajouta-t-il ; car c'est ce qu'ils feront quand ils seront tout près de nous qu'il nous importera le plus de savoir. Conseille-leur de se ranger dans l'ordre qui paraîtra le meilleur, car, quand tu les quitteras, ils auront beau savoir que tu connais leur formation, ils seront contraints de la garder ; ils hésiteront à la changer, et s'ils en changent pour en adopter soudain une autre, ils n'échapperont pas à la confusion. » Là-dessus, Araspas sortit. Il prit avec lui ses plus fidèles serviteurs, et, après avoir tenu à quelques personnes les propos qu'il jugea les plus propres à favoriser son dessein, il s'en alla.

Quand Panthée apprit le départ d'Araspas, elle envoya dire à Cyrus : « Ne te chagrine pas, Cyrus, si Araspas a passé à l'ennemi. Si tu me permets d'envoyer un courrier à mon mari, je te garantis qu'il te viendra un ami beaucoup plus fidèle qu'Araspas, et je suis sûr qu'il t'amènera autant de troupes qu'il en aura pu rassembler. Car si le père du roi qui règne aujourd'hui était son ami, le roi actuel a essayé autrefois de nous séparer l'un de l'autre, mon mari et moi. Je sais que mon mari le regarde comme un homme sans foi ni loi et qu'il embrassera volontiers le parti d'un homme tel que toi. » Sur ces offres, il la pressa d'envoyer un courrier à son mari, et elle l'envoya.

Lorsque Abradatas eut reconnu les chiffres de sa femme et appris ce qui se passait, il s'empressa de venir vers Cyrus, suivi d'environ mille chevaux. Arrivé aux avantpostes des Perses, il envoya dire à Cyrus qui il était. Cyrus le fit aussitôt conduire chez sa femme. Aussitôt que les deux époux s'aperçurent, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, comme il était naturel, en se revoyant contre toute attente. Puis Panthée lui parla de la vertu, de la réserve, de la compassion de Cyrus pour elle. Abradatas, l'ayant entendue, lui demanda : « Et que pourraisje faire, Panthée, pour lui témoigner ma reconnaissance en ton nom et au mien ? — Que pourrais-tu faire, répondit Panthée, sinon d'essayer d'être pour lui ce qu'il a été pour toi ? »

Ensuite Abradatas se rendit chez Cyrus. Dès qu'il le vit, il lui prit la main droite et lui dit : « En retour de tout le bien que tu nous as fait, Cyrus, je ne puis rien te dire de mieux que ceci, c'est que je me donne à toi comme ami, comme serviteur et comme allié, et dans tout ce que je te verrai entreprendre, je consacrerai toutes mes forces à te seconder. — J'accepte, répondit Cyrus. Et pour aujourd'hui, ajouta-t-il, je te laisse aller dîner avec ta

femme ; mais dorénavant tu viendras manger dans ma tente avec tes amis et les miens. » Quelque temps après, Abradatas, voyant que Cyrus s'occupait activement des chars à faux, des chevaux bardés, des cavaliers cuirassés, se mit en devoir de lui fournir sur sa cavalerie une centaine de chars semblables à ceux de Cyrus, et il se préparait à les conduire lui-même sur son propre char, qu'il fit construire à quatre timons pour être traîné par huit chevaux. [Panthée, sa femme, lui fit faire, de son propre bien, un corselet d'or, un casque d'or et des brassards en or aussi.] Et il fit couvrir les chevaux de son char de caparaçons tout entiers d'airain. Voilà ce que fit Abradatas.

En voyant ce char à quatre timons, Cyrus eut l'idée que l'on pourrait en faire à huit timons, de manière à faire traîner par huit paires de boeufs l'étage inférieur des tours mobiles ; ce char avait environ trois brasses de hauteur à partir du sol, en comptant les roues. Il pensait que les tours de ce genre, placées derrière les rangs, seraient d'un grand secours à la phalange et causeraient de grands ravages dans les rangs ennemis. Sur les différents étages il fit pratiquer des galeries et des créneaux, et il fit monter vingt hommes sur chaque tour. Quand toutes les pièces des tours furent assemblées, il en fit essayer la traction. Les huit paires de boeufs tirèrent la tour et les vingt hommes qu'elle portait plus facilement qu'un attelage unique ne tire sa charge de bagages ; car, tandis que le poids des bagages était d'environ vingt cinq talents⁵⁵ par attelage, la tour, dont le bois avait l'épaisseur de celui des scènes tragiques, avec les vingt hommes et leurs armes, pesait moins de quinze talents pour chaque paire de boeufs. Cyrus, voyant que ces machines étaient faciles à traîner, prit ses dispositions pour emmener les tours avec son armée, pensant qu'à la guerre prendre ses avantages, c'est à la fois salut, justice et bonheur.

CHAPITRE II

Cyrus envoie trois des ambassadeurs indiens à Babylone, pour épier l'Assyrien. Il exerce son armée. Le rapport des Indiens jette l'inquiétude parmi les soldats. Cyrus et Chrysantas les rassurent. On décide de marcher aussitôt contre l'ennemi. Instructions données aux troupes.

Dans ce même temps, arrivèrent des députés du roi de l'Inde ; ils apportaient de l'argent et un message de leur maître ainsi conçu : « Je suis bien aise, Cyrus, que tu m'aies fait dire ce dont tu avais besoin ; je veux me lier d'hospitalité avec toi, et je t'envoie de l'argent. S'il ne te suffit pas, envoie-en chercher encore. Mes gens ont l'ordre de faire tout ce que tu leur commanderas. » Après les avoir entendus, Cyrus répondit : « Eh bien,

⁵⁵ Le talent, comme poids, valait soixante mines ou 26 kilos, 196.

je vous commande de rester dans vos tentes pour y garder l'argent et d'y vivre comme il vous plaira. Seulement que trois d'entre vous me fassent le plaisir d'aller chez les ennemis, comme si le roi les envoyait traiter d'une alliance. Quand vous aurez appris, poursuivit-il, tout ce que l'on dit et fait là-bas, revenez nous le dire au plus vite, au roi et à moi. Si vous me servez bien dans cette affaire, je vous en saurai encore plus de gré que de l'argent que vous venez m'apporter. Les espions déguisés en esclaves ne peuvent apprendre et rapporter que ce que tout le monde sait ; mais des hommes tels que vous découvrent souvent jusqu'aux pensées de l'ennemi. » Les Indiens acceptèrent volontiers sa proposition ; ils furent traités en hôtes par Cyrus ; puis, leurs préparatifs terminés, ils partirent le lendemain, promettant de recueillir de la bouche des ennemis le plus de renseignements qu'ils pourraient et de revenir le plus tôt possible.

Cependant Cyrus faisait de grandioses préparatifs en vue de la guerre, comme un homme qui n'a que de grandes vues sur toutes choses. Il ne s'occupait pas seulement de ce que les alliés avaient décidé ; il excitait encore la rivalité entre ses amis, afin que chacun d'eux fût jaloux de se montrer le mieux armé, le plus habile à manier un cheval, à lancer le javalot ou la flèche, le plus endurant. Il y parvenait en les emmenant à la chasse et en récompensant les meilleurs en chaque genre. Voyait-il un chef appliqué à rendre ses soldats les plus parfaits, il l'encourageait de ses éloges et de toutes les faveurs qui étaient en son pouvoir. Faisait-il un sacrifice, célébrait-il une fête, en ces occasions aussi il faisait des concours de tous les exercices qu'on pratique en vue de la guerre et il récompensait magnifiquement les vainqueurs. Et une grande allégresse régnait dans l'armée.

Presque tout ce que Cyrus voulait avoir pour se mettre en campagne était achevé, sauf les machines. La cavalerie perse avait été complétée à dix mille hommes. Pour les chars à faux, ceux qu'il avait construits lui-même s'élevaient à la centaine complète et ceux qu'Abradatas le Susien s'était chargé d'équiper à la façon de ceux de Cyrus atteignaient également la centaine. Cyrus avait persuadé à Cyaxare de transformer les chars médiques sur ce même modèle, au lieu de garder la forme troyenne et libyenne ; et ceux-là aussi formaient une autre centaine complète. Quant au corps des chameaux, chacun d'eux portait deux archers. La plus grande partie des soldats étaient si confiants qu'ils se croyaient déjà complètement vainqueurs et comptaient pour rien les forces des ennemis.

Tel était leur état d'esprit, quand les Indiens revinrent de chez les ennemis, où Cyrus les avait envoyés comme espions. Ils annoncèrent que Crésus avait été élu général en chef des armées ennemies, qu'il avait été décidé par tous les rois alliés que chacun le rejoindrait avec toutes ses forces, et

apporterait des sommes considérables qu'on dépenserait à soudoyer tous les mercenaires que l'on pourrait et à faire des largesses à propos, que déjà on avait engagé un grand nombre de Thraces armés de sabres, que les Égyptiens avaient mis à la voile avec un effectif qui, d'après eux, montait à cent vingt mille hommes environ ; ils avaient des boucliers qui descendaient jusqu'aux pieds, de grandes piques, comme ils en ont encore aujourd'hui, et des coutelas ; qu'on attendait aussi un corps de Cypriens, que déjà tous les Ciliciens étaient arrivés, ainsi que les contingents des deux Phrygies, de la Lycaonie, de la Paphlagonie, de la Cappadoce, de l'Arabie, de la Phénicie, et celui de l'Assyrie avec le roi de Babylone ; que les Ioniens, les Éoliens et presque tous les Grecs établis en Asie avaient été contraints de suivre Crésus, que celui-ci avait délégué à Lacédémone⁵⁶ pour négocier une alliance, que l'armée se réunissait sur les bords du Pactole⁵⁷, mais qu'elle devait s'avancer vers Thymbrara, où se fait encore aujourd'hui le rassemblement des barbares du littoral soumis à l'autorité du grand Roi, et qu'on avait fait passer partout l'ordre d'y apporter des vivres. Les prisonniers donnèrent à peu près les mêmes informations ; car Cyrus veillait aussi à ce qu'on fit des prisonniers, pour en obtenir des renseignements, et il envoyait des espions déguisés en esclaves qui se donnaient pour des transfuges.

En apprenant ces nouvelles, l'armée de Cyrus fut prise d'inquiétude, comme cela devait être ; l'allure des soldats était plus lente que par le passé ; ils ne se montraient plus guère allègres ; ils faisaient cercle et on les voyait partout se questionner les uns les autres et s'entretenir de la situation.

Cyrus, s'apercevant que la peur courait dans les rangs des troupes, convoque les chefs des armées et tous ceux dont le découragement lui semblait être préjudiciable et l'ardeur reconfortante, et il prévint ses aides de camp, si quelques simples soldats voulaient s'approcher pour entendre son discours, de ne pas les en empêcher. Quand ils furent rassemblés, il leur parla ainsi : « Alliés, je vous ai réunis maintenant, parce que j'ai remarqué que certains d'entre vous, depuis les nouvelles qui nous sont venues des ennemis, ont tout à fait l'air effrayé. Il me semble étrange que quelqu'un parmi vous tremble, parce que les ennemis se rassemblent, et qu'en nous voyant réunis en bien plus grand nombre que le jour où nous les avons vaincus, et grâce aux dieux bien mieux préparés que nous ne l'étions, vous ne soyez pas remplis de confiance. Au nom des dieux, s'écria-t-il, qu'auriez-vous donc fait, vous qui avez peur à présent, si l'on vous avait annoncé

⁵⁶ L'alliance de Crésus et des Lacédémoniens est mentionnée par Hérodote, I, 69, 77, 82.

⁵⁷ Le Pactole, affluent de l'Hermus, sort du Tmolus. Il passait à Sardes. Il était célèbre par ses sables aurifères. Il s'appelle aujourd'hui Sarabat.

qu'une armée comme celle que nous avons aujourd'hui s'avancait pour vous attaquer, et que vous eussiez entendu tenir un propos comme celui-ci d'abord : « Ceux qui nous ont déjà vaincus, les voici qui reviennent pleins du souvenir de cette victoire » ; ensuite : « Ceux qui ont arrêté court les escarmouches de nos archers et de nos lanceurs de javelots, ceux-là reviennent à présent avec un renfort considérable de gens qui les valent » ; puis un troisième ainsi conçu : « Comme les ennemis ont remporté la victoire en donnant à leurs gens de pied les armes des hoplites, leurs cavaliers aujourd'hui se sont armés de même pour s'élancer sur les vôtres ; ils ont renoncé aux ares et aux javelots et ils projettent de charger avec une lance solide pour combattre corps à corps » ; puis celui-ci encore : « Ils ont des chars, qui ne resteront plus immobiles comme autrefois et ne tourneront plus le derrière à l'ennemi pour faciliter la fuite ; ils sont attelés de chevaux caparaçonnés, et les conducteurs debout dans des tours de bois ont des cuirasses et des casques pour protéger toute la partie de leur corps qui dépasse les tours ; en outre des faux de fer ont été ajustées aux essieux ; car les chars aussi vont pénétrer tout de suite dans les rangs des ennemis », et encore : « Ils ont des chameaux qu'ils monteront pour nous charger, et une seule de ces bêtes suffit à épouvanter cent chevaux », et enfin : « Ils s'avanceront avec des tours du haut desquelles ils protégeront les leurs et nous accableront de traits et nous empêcheront de combattre en rase campagne » ; si, dis-je, l'on vous avait rapporté que tous ces avantages étaient du côté des ennemis, qu'auriez-vous fait, vous qui avez peur, maintenant qu'on vous informe que Crésus a été choisi comme général en chef des troupes ennemies, Crésus plus lâche que les Syriens, car les Syriens n'ont fui qu'après avoir eu le dessous dans la bataille, tandis que Crésus, les voyant vaincus, au lieu de secourir ses alliés, s'est enfui et a disparu ? D'ailleurs on nous annonce bien, n'est-ce pas ? que, réduits à eux-mêmes, les ennemis ne se croient pas capables de se mesurer avec vous, mais qu'ils soudoient des étrangers, dans l'espérance qu'ils combattront pour eux mieux qu'eux-mêmes. Si, malgré cet exposé fidèle, certains trouvent les forces de l'ennemi redoutables et les nôtres méprisables, ceux-là, mes amis, je suis d'avis de les renvoyer chez les ennemis ; car ils nous seront, là-bas, beaucoup plus utiles qu'ici. »

Lorsque Cyrus eut fini son discours, le Perse Chrysantas se leva et parla ainsi : « Cyrus, ne t'étonne pas si quelques-uns se sont assombris en entendant ces nouvelles ; car ce n'était point un effet de la crainte, mais du dépit. Imagine-toi des gens qui désirent et pensent déjeuner tout de suite, et à qui l'on annonce un travail à exécuter avant le repas ; m'est avis que cette nouvelle ne ferait plaisir à personne. Eh bien, c'est notre cas nous pensions être à la veille de nous enrichir, et l'on vient nous dire qu'il reste une entreprise à exécuter alors nous nous sommes renfrognés, non par peur,

mais parce que nous voudrions qu'elle fût déjà terminée. Mais puisqu'il ne s'agit plus de combattre seulement pour la Syrie, pays riche en blé, en bétail, en palmiers-dattiers, mais encore pour la Lydie, fertile en vin, en figes, en huile, et baignée par la mer, par où arrivent plus de richesses qu'on n'en a jamais vu, en pensant à cela, poursuivit Chrysantas, nous oublions notre dépit et nous nous sentons pleins de courage pour jouir au plus vite de ces biens de la Lydie. » Tel fut son discours : il fit plaisir à tous les alliés, qui l'applaudirent.

« Et maintenant, mes amis, dit Cyrus, je suis d'avis de marcher contre eux le plus vite possible, d'abord afin d'arriver les premiers, si nous le pouvons, à l'endroit où on leur rassemble des vivres ; ensuite, plus nous irons vite, moins nous les trouverons pourvus et plus il leur manquera de choses. Voilà mon opinion. Si quelqu'un voit un moyen plus sûr ou plus facile, qu'il nous l'apprenne. » Plusieurs prirent la parole pour appuyer cet avis, qu'il fallait marcher au plus vite contre l'ennemi, et il ne se trouva personne pour le contredire. Alors Cyrus reprit la parole en ces termes : « Depuis longtemps, alliés, nos âmes, nos corps, les armes dont nous aurons à nous servir sont, grâce au ciel, en excellent état ; ce qui nous reste à faire, c'est de nous munir pour la route, tant pour nous que pour toutes les bêtes de somme qui sont à notre service, d'au moins vingt jours de vivres. Car, à mon compte, nous aurons plus de quinze jours de marche à faire sans rencontrer aucune subsistance, parce que nous en avons enlevé nous-mêmes une partie, et l'ennemi a emporté tout ce qu'il a pu. Il faudra donc nous munir de vivres en quantité suffisante, sans quoi nous ne pourrions ni combattre, ni subsister. Quant au vin, que chacun n'en prenne que ce qu'il lui en faut pour s'habituer à boire de l'eau. Durant une grande partie de notre marche, nous ne trouverons pas de vin, et lors même que nous en emporterions une grande quantité, nous n'en aurons jamais assez. Aussi pour ne pas tomber malades en nous privant brusquement de vin, voici comment nous devons nous y prendre pendant nos repas, mettons-nous tout de suite à boire de l'eau ; si nous le faisons dès à présent, le changement nous sera peu sensible ; car, si l'on se nourrit de farine d'orge, le gâteau d'orge que l'on mange est toujours pétri avec de l'eau, et si l'on se nourrit de froment, le pain de froment a toujours été délayé dans de l'eau, et tous les aliments cuits sont apprêtés avec une très grande proportion d'eau ; si donc nous ne buvons du vin qu'à la fin du repas, notre estomac n'en aura pas moins son compte et sera satisfait. Il faudra ensuite retrancher aussi sur le vin bu après le repas, jusqu'à ce que, sans nous en apercevoir, nous soyons devenus buveurs d'eau. La transition graduelle rend le changement supportable à tous les tempéraments ; c'est ce que la Divinité elle-même nous apprend en nous faisant passer petit à petit de l'hiver aux fortes chaleurs pour nous habituer à les supporter, et de la chaleur aux rigueurs de l'hiver. Imitons-la

pour arriver, par un entraînement préalable, au point où il faut que nous arrivions.

« Au lieu de couvertures, achetez un égal poids de provisions : les provisions, fussent-elles superflues, ne seront pas inutiles. Mais vous pouvez manquer de couvertures ; soyez sûrs que vous n'en dormirez pas moins bien ; sinon, prenez-vous en à moi. Pour des vêtements, il y a grand avantage à en avoir beaucoup, soit qu'on se porte bien, soit qu'on soit malade. Pour manger avec votre pain, approvisionnez-vous d'aliments acides, piquants et salés ; ils excitent l'appétit et se conservent très longtemps. Lorsque nous arriverons dans des lieux intacts, où nous pourrons sans doute prendre du blé, ayons des moulins à bras⁵⁸ préparés dès aujourd'hui, pour faire de la farine : c'est le plus léger des instruments à faire le pain. Il faut se munir aussi des médicaments indispensables aux malades ; ils sont très peu volumineux et, le cas échéant, tout à fait nécessaires. Il faut aussi des courroies ; car presque tout ce que portent les hommes et les chevaux s'attache avec des courroies. Si elles s'usent ou se rompent, on ne peut plus rien faire, à moins que l'on n'en ait de rechange. Ceux qui ont appris à lisser une hampe feront bien de ne pas oublier leur râpe. Il est bon aussi d'emporter une lime ; car, en aiguisant sa pique, on aiguise aussi son courage ; il y a de la honte en effet à être lâche quand on a affilé sa lance. Il faut encore emporter du bois supplémentaire pour les chars et les chariots ; à force de servir, beaucoup de pièces deviennent forcément inutilisables. Il faut aussi avoir les outils les plus nécessaires pour ces travaux ; car on ne trouve pas des artisans partout ; mais il y a peu de gens qui ne soient pas capables de faire une réparation pour un jour. Il faut emporter sur chaque voiture une bêche et un hoyau, et sur chaque bête de somme une hache et une faux. Ces instruments sont utiles aux particuliers et servent souvent pour le bien de la communauté.

« Pour ce qui est du ravitaillement, c'est à vous, les chefs des soldats armés, à faire une enquête parmi vos subordonnés ; il ne faut rien négliger de ce qui leur est nécessaire ; car c'est nous qui en sentirions le manque. Pour ce que j'ordonne de charger sur les bêtes de somme, c'est à vous, les chefs du train, à surveiller vos hommes et à les contraindre de le charger, s'ils ne l'ont pas fait. Pour vous, chefs des pionniers, je vous ai remis la liste des acontistes, archers et frondeurs que j'ai réformés ; faites marcher les anciens acontistes avec une hache à couper du bois, les archers avec un hoyau, les frondeurs avec une bêche ; munis de ces outils, qu'ils marchent par pelotons devant les chariots, afin que vous vous mettiez au travail tout de suite, s'il faut frayer un chemin, et que, si j'ai besoin d'eux, je sache où

⁵⁸ Ces moulins à bras se composaient de deux pierres : celle du dessus tournait dans celle de dessous. On a trouvé à Abbeville deux moulins de cette sorte, dont les deux pierres ne pèsent pas plus de cinq livres.

les trouver pour les employer. J'emmènerai aussi des forgerons, des charpentiers, des cordonniers, tous de l'âge où l'on porte les armes, et munis de leurs outils, afin que si, dans l'armée, on a besoin d'une chose qui dépende de leur métier, on ne soit pas obligé de s'en passer. Ils seront exemptés du service armé et, placés à un endroit qu'on leur assignera, ils mettront leur art au service de tout le monde moyennant salaire. Si quelque marchand veut nous suivre pour vendre ses marchandises, il le peut ; mais si on le prend à vendre pendant les jours pour lesquels j'ai ordonné aux troupes d'emporter leurs provisions, on saisira tout son stock ; quand ces jours seront écoulés, il vendra comme il voudra. Ceux de ces marchands qui paraîtront les mieux approvisionnés obtiendront des alliés et de moi des récompenses et des honneurs. Si quelqu'un d'eux juge qu'il n'a pas assez d'argent pour ses achats, qu'il me présente des gens qui le connaissent et qui répondent qu'il fera route avec l'armée, et nous lui avancerons des fonds sur notre caisse. Voilà les instructions que j'avais à vous donner à l'avance. Si quelqu'un voit quelque chose qui nous manque encore, qu'il me le signale. Et maintenant allez préparer vos bagages ; moi je vais faire un sacrifice pour le départ. Quand les auspices envoyés par les dieux seront favorables, nous donnerons le signal. Que tous les hommes, munis de ce que j'ai prescrit, viennent joindre leurs chefs et prendre la place qui leur est assignée ; et vous, les chefs, quand vous aurez bien rangé vos compagnies respectives, rassemblez-vous tous près de moi, pour que je vous dise le poste où chacun de vous doit se placer. »

CHAPITRE III

Ordre de marche. Rapport des prisonniers. Retour d'Araspas qui indique à Cyrus les dispositions prises par l'ennemi. Dispositions prises par Cyrus.

Après avoir entendu ces instructions, on se prépare à partir et Cyrus offre son sacrifice. Quand les auspices furent favorables, il se mit en marche avec l'armée. Le premier jour il campa le plus près possible de son point de départ, afin que, si l'on avait oublié quelque chose, on pût aller le chercher, et, si l'on s'apercevait qu'on manquait de quelque objet, on pût encore se le procurer. Cyaxare demeura là avec le tiers des Mèdes, pour ne pas laisser son pays sans défense. Quant à Cyrus, il avança avec la plus grande diligence, ses cavaliers en tête, et devant eux des batteurs d'estrade et des éclaireurs qu'il faisait toujours monter sur les points les plus favorables pour observer le pays devant soi ; ensuite venaient les bagages. Se trouvait-on en plaine, il mettait sur plusieurs files les chariots et les bêtes de somme ; derrière venait la phalange, et, si quelque bête de somme restait en arrière, les officiers qui survenaient veillaient à ce que la marche ne fût point entravée. Là où la route se resserrait, les soldats, plaçant les bagages au milieu, marchaient de chaque côté, et si quelque obstacle se présentait,

ceux qui se trouvaient sur les lieux l'aplanissaient. Les compagnies marchaient ordinairement avec leurs bagages près d'elles ; car tous les porteurs de bagages avaient ordre d'avancer chacun près de sa compagnie, à moins d'empêchement absolu. Le porte-bagages du taxiarque tenait la tête avec une enseigne connue de toute la compagnie. De cette façon ils marchaient serrés et chacun veillait soigneusement sur ses affaires, pour qu'elles ne demeurent pas en arrière. En maintenant ces dispositions, les soldats n'avaient pas à se chercher les uns les autres, et ils avaient sous la main toutes leurs affaires ; elles étaient plus en sûreté, et ils avaient plus vite ce qu'il leur fallait.

Cependant les éclaireurs envoyés en avant crurent apercevoir dans la plaine des gens qui ramassaient du fourrage et du bois ; ils voyaient aussi des bêtes de somme qui en emportaient de même et d'autres qui paissaient. En portant à nouveau leurs regards en avant, ils crurent voir de la fumée ou de la poussière qui s'élevait dans les airs. A tous ces signes, ils furent à peu près certains que l'armée ennemie était quelque part dans le voisinage. En conséquence, le chef des éclaireurs envoya tout de suite annoncer cela à Cyrus. Après l'avoir entendu, Cyrus leur enjoignit de rester à leur poste d'observation, et, s'ils voient quelque chose de nouveau, de lui en donner avis ; puis il envoya en avant un escadron de cavalerie avec l'ordre d'essayer de faire prisonniers quelques-uns de ceux qui couraient la plaine, pour avoir des renseignements plus sûrs sur le véritable état des choses.

Pendant que cet ordre s'exécute, Cyrus arrêta là son armée, afin de prendre les dispositions qu'il jugeait nécessaires avant d'être tout près de l'ennemi. Il fit passer l'ordre d'abord de déjeuner, puis de rester à son poste, attentif à ses commandements. Le repas fini, il réunit les chefs de la cavalerie, de l'infanterie et des chars, les commandants des machines, du train des bagages et des voitures couvertes. Ils se rendirent à son appel. Pendant ce temps, les coureurs qui s'étaient élancés dans la plaine avaient fait des prisonniers et les avaient ramenés. Ceux-ci, interrogés par Cyrus, dirent qu'ils étaient de l'armée ennemie, qu'ils étaient sortis pour aller, les uns, au fourrage, les autres, au bois, et qu'ils avaient dépassé les gardes avancées, parce que l'armée était si nombreuse que tout était rare. En entendant cela, Cyrus demanda : « A quelle distance d'ici se trouve l'armée ? » Ils répondirent qu'elle était à environ deux parasanges. Continuant son interrogatoire : « Parle-t-on de nous chez les vôtres ? dit-il. — Oui, par Zeus, dirent-ils, et l'on s'entretenait beaucoup de votre avance. — Et se réjouissait-on d'apprendre notre approche ? » demanda Cyrus. Il posait cette question pour les assistants. « Non, par Zeus, répondirent-ils ; on en était au contraire bien ennuyé. — Et maintenant, poursuivit Cyrus, que font-ils ? — Ils se rangent en bataille, répondirent-ils ; hier et avant-hier ils n'ont pas fait autre chose. — Et celui qui les range, dit Cyrus, qui est-il ? — Crésus en

personne, dirent-ils, et avec lui un Grec et un certain Mède qui, dit-on, est un transfuge de chez vous. — Zeus tout-puissant, s'écria Cyrus, puissé-je le prendre, comme je le désire ! »

Il fit ensuite emmener les prisonniers, et il se tournait vers l'assemblée pour dire quelque chose, quand un autre envoyé du chef des éclaireurs se présenta et dit que l'on voyait s'avancer dans la plaine un gros corps de cavalerie. « Nous supposons, ajouta-t-il, qu'il vient pour observer notre armée ; car à une distance considérable en avant de ce corps une trentaine de cavaliers courent certainement dans notre direction, peut-être pour enlever, s'ils le peuvent, notre observatoire : or nous ne sommes qu'une décade sur cet observatoire. » Alors Cyrus ordonna à quelques-uns des cavaliers qu'il avait toujours sous la main d'aller se poster au pied de l'observatoire, sans se laisser voir aux ennemis et d'y demeurer sans bouger. « Lorsque nos dix hommes, ajouta-t-il, abandonneront l'observatoire, élancez-vous et fondez sur les ennemis, tandis qu'ils graviront la colline. Pour que le gros corps ne vous inquiète pas, toi, Hystaspe, marche à sa rencontre avec ton millier d'hommes et montre-toi en face de lui ; mais ne le poursuis pas dans des lieux où la vue est bornée et, quand tu auras pris tes mesures pour que les observatoires restent en ta possession, reviens. Si quelques ennemis accourent à vous en levant la main droite en l'air, accueillez-les amicalement. »

Hystaspe alla revêtir ses armes. Les cavaliers de l'escorte de Cyrus partirent aussitôt, comme il le leur avait ordonné ; sur leur chemin, en deçà même de l'observatoire, ils rencontrent celui qui était parti avec ses serviteurs quelque temps auparavant pour espionner l'ennemi, le gardien de la Susienne. Cyrus n'en est pas plus tôt informé qu'il court à sa rencontre et lui tend la main. Les autres, qui ne savaient rien, furent naturellement très surpris de cet accueil, jusqu'au moment où Cyrus dit : « Voici, mes amis, un homme excellent qui nous revient. Il faut que tout le monde sache ce qu'il a fait ; ce n'est point parce qu'il se serait laissé aller à une vilénie ou parce qu'il avait peur de moi que notre ami est parti : c'est moi qui l'ai envoyé pour apprendre ce qui se passait chez les ennemis et nous en donner des nouvelles sûres. Et maintenant, ce que je t'ai promis, Araspas, je ne l'ai pas oublié : je m'en acquitterai et tous ceux-ci m'y aideront. Il est en effet juste que vous tous, amis, vous l'honoriez comme un vaillant homme, car c'est pour notre bien qu'il a exposé sa vie et encouru le blâme dont il était chargé. » A ces mots, tous saluèrent Araspas et lui serrèrent la main. « Voilà qui suffit, dit Cyrus. Maintenant, Araspas, exposenous ce qu'il nous importe de savoir ; n'atténue en rien la vérité et ne ravale pas les forces ennemies. Mieux vaut les croire plus grandes et les trouver moindres que d'entendre dire qu'elles sont moindres et de les trouver plus grandes. — J'ai fait tout ce que j'ai pu, dit Araspas, pour connaître le plus sûrement possible l'effectif

de leurs troupes ; car j'étais présent en personne et j'ai aidé leurs chefs à les ranger. — Alors, dit Cyrus, tu ne connais pas seulement leur nombre, mais encore leur ordonnance ? — Oui, par Zeus, répondit Araspas, et je sais même comment ils se proposent d'engager la bataille. — En attendant, dit Cyrus, commence par nous dire quel est en gros le nombre de leurs troupes. — Ils sont tous, dit Araspas, rangés sur trente en profondeur, fantassins et cavaliers, sauf les Égyptiens, et ils couvrent environ quarante stades ; car j'ai pris grand soin, ajouta-t-il, de savoir l'espace qu'ils occupaient. — Et les Égyptiens, dit Cyrus, comment sont-ils rangés ? car tu as dit : sauf les Égyptiens. — Les myriarques ont rangé chacun leurs dix mille hommes sur cent de front comme de profondeur ; c'est, disaient-ils, l'ordonnance en usage dans leur pays. Cependant Crésus n'a consenti qu'à grand-peine à les laisser se ranger ainsi ; car il voulait déborder largement ton armée. — Et pourquoi avait-il ce désir ? demanda Cyrus. — C'est que, par Zeus, répondit Araspas, il voulait t'envelopper avec les troupes qui déborderaient tes lignes. — Ah ! répliqua Cyrus, ils pourraient bien apprendre que tel qui croyait envelopper se trouve enveloppé lui-même. Mais nous avons entendu ce qu'il nous importait d'apprendre de toi. Pour vous, mes amis, voici ce que vous avez à faire. En sortant d'ici, passez en revue les équipements de vos chevaux et les vôtres ; car il arrive que, faute d'une bagatelle, homme, cheval et char deviennent inutiles. Demain matin, pendant que je sacrifierai, faites d'abord manger vos hommes et vos chevaux, pour que, si l'occasion d'agir se présente, nous ne nous passions pas de déjeuner. Ensuite, ajouta-t-il, toi, Araspas, tu prendras le commandement de l'aile droite comme tu l'as fait jusqu'ici, et vous, les autres myriarques, gardez vos postes accoutumés ; ce n'est pas quand la course va commencer qu'il faut changer les chevaux d'un char. Ordonnez aux taxiarques et aux lochages de se ranger en bataille en mettant chaque loche sur deux rangs. » Le loche comprenait vingt-quatre hommes.

A ce moment, un des myriarques dit : « Crois-tu, Cyrus, qu'avec des rangs si minces, nous serons de force à lutter contre une phalange aussi profonde ? — Et toi, répliqua Cyrus, crois-tu que les phalanges trop profondes pour que les hommes puissent atteindre de leurs armes les adversaires qu'ils ont en face fassent du mal à l'ennemi ou puissent aider leurs alliés ? Pour moi, dit-il, je voudrais que ces hoplites, au lieu d'être sur cent, fussent sur dix mille en profondeur ; car alors nous n'aurions à combattre que très peu d'hommes. Par contre, vu la profondeur que je donnerai à nos troupes, j'estime qu'elles seront tout entières en action et en état de s'aider mutuellement. Je placerai les lanceurs de javelots derrière les hommes armés de cuirasses, et derrière les lanceurs de javelots, les archers. Qui en effet placerait au premier rang des hommes qui s'avouent eux-mêmes incapables de soutenir aucun combat corps à corps ? Mais, couverts

par les fantassins cuirassés, ils tiendront ferme et ils endommageront sûrement l'ennemi en lançant, les uns leurs javelots, les autres leurs flèches pardessus les têtes de ceux qui sont devant eux. Et tout le mal qu'on fait à l'ennemi allège d'autant la tâche des camarades. En dernière ligne, je placerai ce qu'on appelle les réserves. Car de même qu'une maison qui n'a pas de solides fondations ni de toit n'est d'aucun usage, de même une armée dont les premiers et les derniers rangs ne sont pas formés de vaillants soldats n'est d'aucune utilité. Mettez-vous donc en bataille, chefs de l'infanterie, comme je l'ai commandé, et vous, commandants des peltastes, rangez pareillement vos loches derrière l'infanterie, et vous, chefs des archers, rangez-vous de même derrière les peltastes. Et toi, commandant de l'arrière-garde, puisque tu es derrière les autres avec tes hommes, recommande-leur de surveiller chacun ceux qui sont devant lui, d'encourager ceux qui font leur devoir, de ne pas ménager les fortes menaces aux lâches, et, si quelqu'un tourne le dos pour trahir, de le punir de mort. Car c'est à ceux qui sont devant d'encourager ceux qui les suivent par leurs discours et par leurs actions ; mais vous, qui êtes aux derniers rangs, vous devez inspirer plus de crainte aux lâches que l'ennemi même. Voilà ce que vous devez faire. Toi, Euphratas, qui commandes les machines, fais en sorte que les attelages qui traînent les tours suivent la phalange le plus près possible. Toi, Daouchos, commandant des bagages, fais marcher toute ta troupe derrière les tours et les machines, et que tes adjudants châtient sévèrement ceux qui s'avancent plus loin qu'il ne faut ou qui traînent en arrière. Toi, Cardouchos, commandant des voitures où sont les femmes, place-les en arrière après les bagages. Toute cette suite, en donnant l'illusion d'une armée nombreuse, nous procurera le moyen de tendre quelque piège à l'ennemi, et, s'il tente de nous envelopper, elle l'obligera à faire un plus grand circuit, et, plus il embrassera de terrain, plus il s'affaiblira forcément. Voilà ce que vous avez à faire. Toi, Artaozos, et toi, Artagersas, prenez chacun le millier de fantassins que vous commandez et placez-les derrière les voitures. Et vous, Pharnouchos et Asiادات, au lieu de ranger en ligne avec les autres le millier de cavaliers que chacun de vous commande, allez vous poster en armes derrière les voitures couvertes, à part du reste de l'armée, puis venez me rejoindre avec les autres chefs ; mais tenez-vous prêts, comme si vous deviez les premiers engager l'action. Toi, capitaine des archers montés sur les chameaux, place-toi aussi derrière les voitures couvertes et fais ce qu'Artagersas t'ordonnera. Vous, commandants des chars, tirez au sort ; celui que le sort aura désigné se placera devant la ligne de bataille avec ses cent chars ; quant aux autres centaines, l'une marchera sur le flanc droit de l'armée, l'autre sur le flanc gauche et elles suivront la phalange, chacune sur une seule file. » Telles furent les dispositions que prit Cyrus.

Abradatas, roi de Suse, lui dit alors : « Je me chargerai volontiers, Cyrus, de me ranger en face de la phalange ennemie, si tu n'es pas d'un autre avis. » Cyrus, saisi d'admiration pour lui, lui serra la main et demanda aux Perses qui commandaient les autres chars : « Y consentez-vous de votre côté ? » Ils répondirent qu'ils ne pouvaient avec honneur céder une telle place. Alors Cyrus les fit tirer au sort, et le sort donna à Abradatas le poste dont il voulait se charger, et il fut placé face aux Égyptiens. Les chefs se retirèrent ensuite, veillèrent à l'exécution des ordres dont j'ai parlé, puis ils prirent leur repas, établirent des sentinelles et se couchèrent.

CHAPITRE IV

On s'arme. Adieux d'Abradatas et de Panthée. Discours de Cyrus.

Le lendemain de bonne heure, tandis que Cyrus sacrifiait, l'armée, ayant déjeuné et fait des libations, s'équipait et se paraît d'une multitude de belles tuniques, de belles cuirasses et de beaux casques. On armait aussi les chevaux de chanfreins et de bardes ; les chevaux de selle avaient en outre des cuissards, et les chevaux attelés aux chars, des plaques de fer sur les flancs, si bien que toute l'armée étincelait d'airain et resplendissait de pourpre.

Le char d'Abradatas, à quatre timons et à huit chevaux était magnifiquement orné. Au moment où il allait endosser sa cuirasse faite de lin, suivant l'usage de son pays, Panthée lui apporta un casque d'or, des brassards et de larges bracelets d'or pour couvrir ses poignets, une tunique de pourpre plissée par le bas qui tombait jusqu'aux pieds et un panache couleur d'hyacinthe. Elle avait fait faire ces armes à l'insu de son mari sur la mesure de celles dont il se servait. A la vue de ces armes, il fut étonné et demanda à Panthée « C'est toi, n'est-ce pas ? chère femme, qui as fondu tes parures pour me faire faire ces armes ? — Non, par Zeus, répliqua-t-elle, pas du moins la plus précieuse ; car c'est toi, si tu parais aux yeux des autres tel que tu es aux miens, qui seras mon plus bel ornement. » Tout en parlant, elle le revêtait de ses armes, et, quoiqu'elle s'efforçât de les cacher, les larmes lui coulaient le long des joues. Quand Abradatas, qui déjà auparavant méritait d'attirer les regards, eut endossé son armure, il parut tout à fait beau et noble, d'autant plus que la nature l'avait favorisé sous ce rapport. Il prit les rênes des mains de son cocher, et il se disposait à monter sur son char. Mais à ce moment, Panthée pria ceux qui les entouraient de s'écarter et lui dit : « Abradatas, s'il y a jamais eu des femmes qui ont prisé leur époux plus que leur vie, tu sais, je pense, que je suis une de celles-là. A quoi me servirait de le prouver par le détail ? Je pense que ma conduite t'en fournit des preuves plus convaincantes que ce que je pourrais dire à présent. Cependant, malgré l'affection que tu me connais pour toi, je le jure

par notre amour mutuel, je préférerais être ensevelie sous terre avec toi, mort en brave, plutôt que de vivre déshonorée avec un mari déshonoré, tant il me paraît que nous sommes faits, toi et moi, pour la gloire la plus haute. Et puis j'estime que nous devons à Cyrus une immense reconnaissance, parce que, prisonnière et réservée pour lui, il n'a point voulu me traiter en esclave, ni en femme libre avec un nom infamant, mais qu'il m'a gardée à toi, comme s'il avait fait prisonnière la femme de son frère. En outre, quand Araspas, mon gardien, l'a abandonné, je lui ai promis, s'il me permettait de t'envoyer un courrier, que tu viendrais lui offrir en toi un allié beaucoup plus fidèle et meilleur qu'Araspas. »

Ainsi parla Panthée. Abradatas, transporté de ce qu'il venait d'entendre, posa la main sur la tête de sa femme, et, levant les yeux au ciel, il fit cette prière « O Zeus tout-puissant, accorde-moi d'être un époux digne de Panthée, et un ami digne de Cyrus, qui nous a traités avec tant d'égards. » A ces mots, il monta sur son char par la porte du siège. Quand il fut monté et que le cocher eut fermé la porte, Panthée n'ayant plus d'autre moyen d'embrasser son mari, couvrit le siège de baisers. Et comme Abradatas faisait avancer son char, Panthée le suivit, sans être vue de lui, jusqu'à ce que, se retournant et l'apercevant, il lui dit : « Courage, Panthée ; adieu ; retire-toi maintenant. » Alors ses eunuques et ses servantes la prirent et l'emmenèrent dans sa voiture, puis la couchèrent et tirèrent les rideaux sur elle. C'était un beau spectacle que celui d'Abradatas et de son char ; mais les soldats n'eurent pas d'yeux pour le voir, avant que Panthée se fût retirée.

Quand Cyrus eut obtenu des présages favorables et que l'armée fut rangée en bataille, comme il l'avait prescrit, il établit des postes d'observation les uns en avant des autres, puis il rassembla les chefs et leur dit : « Amis et alliés, les dieux nous offrent les mêmes auspices que lorsqu'ils nous ont accordé notre première victoire. De mon côté, je veux vous rappeler les raisons qui doivent, à mon avis, si vous voulez bien vous en souvenir, décupler notre allégresse à marcher à la bataille. Vous êtes beaucoup plus aguerris que les ennemis ; vous êtes nourris ensemble et réunis en corps depuis bien plus longtemps qu'eux, et vous avez participé à la même victoire. La plupart des ennemis au contraire ont été battus ensemble. Quant à ceux des deux camps qui n'ont pas combattu, ceux de l'armée ennemie savent qu'ils auront à côté d'eux des lâches ; mais vous qui êtes avec nous, vous savez que vous combattez avec des hommes résolus à secourir leurs compagnons. Or il est naturel, quand on a confiance les uns dans les autres, que l'on combatte du même cœur et qu'on demeure inébranlable, tandis que, si l'on se défie les uns des autres, il est inévitable que chacun songe à se tirer d'affaire au plus vite. Marchons donc à l'ennemi, mes camarades, et engageons une lutte corps à corps avec nos

chars armés contre ses chars sans protection, et avec nos cavaliers et nos chevaux bardés contre une cavalerie découverte. Quant aux fantassins, ce sont les mêmes que précédemment que vous aurez à combattre, sauf les Égyptiens. Ceux-ci sont d'ailleurs aussi mal rangés que mal armés ; car leurs boucliers trop grands les empêchent d'agir et de voir, et rangés sur cent de profondeur, il est clair qu'ils se feront obstacle pour combattre, hormis un petit nombre. S'ils espèrent, en pressant sur nous, nous enfoncer, il leur faudra d'abord soutenir la charge de notre cavalerie et des faux dont la force sera doublée de celle des chevaux. Si même quelques-uns tiennent ferme, comment pourront-ils lutter à la fois contre notre cavalerie, contre notre infanterie et contre nos tours ? car les soldats des tours nous viendront en aide et en faisant pleuvoir les traits sur eux les paralyseront et les empêcheront de combattre. Cependant, si vous croyez qu'il vous manque encore quelque chose, dites-le-moi ; avec l'aide des dieux, nous pourrions à tout. Quelqu'un a-t-il un avis à donner, qu'il le donne ; sinon, retournez au lieu du sacrifice, et, après avoir prié les dieux auxquels nous avons sacrifié, retournez à vos postes, et que chacun de vous rappelle à ses hommes ce que je viens de vous dire, et prouve à ceux qu'il commande qu'il est digne du commandement, en montrant par son maintien, son visage et ses paroles qu'il ne connaît pas la peur. »

LIVRE VII

SOMMAIRE. — *La bataille : les Égyptiens seuls résistent courageusement ; Cyrus les épargne et les prend à sa solde. Il s'empare ensuite de Sardes et fait Crésus prisonnier, Récit de la mort d'Abradatas ; sa femme, Panthée, se tue sur le corps de son mari. Cyrus se présente devant Babylone qu'il juge imprenable de vive force. Il détourne le cours de l'Euphrate et entre dans la ville par le lit du fleuve mis à sec. Mort du roi d'Assyrie. Cyrus prend possession du palais et se donne une garde du corps.*

CHAPITRE PREMIER

La bataille. Mouvement enveloppant de Crésus. Ordres donnés par Cyrus. Il enfonce l'aile droite de l'ennemi. Défaite de Crésus. Mort d'Abradatas. Résistance et capitulation des Égyptiens.

Les chefs, ayant fait leurs prières aux dieux, retournèrent à leur poste. Cyrus et sa suite étaient encore occupés au sacrifice, quand les serviteurs leur apportèrent de quoi boire et manger. Cyrus, restant debout comme il était, en offrit les prémices aux dieux et déjeuna, faisant successivement part aux plus pressés de ses provisions. Les libations faites et les prières dites, il but, et ainsi firent tous ceux de sa suite. Enfin, après avoir prié Zeus, dieu de ses pères, d'être son guide et son soutien, il monta à cheval et y fit monter son escorte. Tous ceux qui en faisaient partie portaient les mêmes armes que lui : tunique de pourpre, cuirasse et casque d'airain, aigrette blanche, épée, javelot de cornouiller, un pour chacun ; les chevaux avaient des chanfreins, des bardes et des cuissards d'airain ; les mêmes cuissards protégeaient aussi le cavalier. Les armes de Cyrus ne se distinguaient qu'en un point : celles des autres étaient enduites d'une couleur d'or mat, tandis que les siennes étincelaient comme un miroir. Monté sur son cheval, il s'arrêtait à regarder le chemin où il allait s'engager, lorsqu'un coup de tonnerre retentit à sa droite. « Nous te suivrons, puissant Zeus, » s'écria-t-il ; et il se mit en marche, ayant à sa droite Chrysantas, commandant de la cavalerie, suivi de ses cavaliers, à sa gauche Arsamas et l'infanterie. Il leur ordonna de tourner les yeux vers son étendard et de marcher sur la même ligne. Cet étendard était un aigle d'or éployé, monté sur une longue pique ; c'est encore aujourd'hui l'étendard du roi de Perse.

Avant d'apercevoir l'ennemi, Cyrus fit reposer trois fois son armée. Quand ils se furent avancés d'environ vingt stades, ils commencèrent à découvrir l'armée des ennemis qui venait à leur rencontre. Quand ils furent tous en vue les uns des autres, les ennemis, s'apercevant qu'ils débordaient considérablement des deux côtés l'armée de Cyrus, arrêtaient leur centre, ce qui est indispensable pour exécuter un mouvement d'enveloppement, et

s'infléchirent pour encercler les Perses, en décrivant avec leurs troupes une sorte de gamma sur chaque flanc, afin d'attaquer de tous les côtés à la fois. Ce mouvement, aperçu de Cyrus, ne le fit point dévier de sa route et il continua de conduire comme il avait commencé. Mais observant à quelle distance du centre était le pivot de conversion autour duquel ils tournaient pour étendre leurs ailes : « Remarques-tu, Chrysantas, dit-il, à quel endroit ils font leur conversion ? — Oui, dit Chrysantas, et j'en suis surpris ; car il me semble qu'ils séparent beaucoup leurs ailes de leur centre. — Oui, dit Cyrus, et du nôtre aussi. — Pourquoi cela ? — Il est évident, dit Cyrus, qu'ils ont peur que, si leurs ailes arrivent près de nous, alors que le centre est encore loin, nous ne les attaquions. — Et puis, reprit Chrysantas, comment pourront-ils s'aider les uns les autres, s'ils sont si éloignés les uns des autres ? — Il est clair, dit Cyrus, que, quand leurs ailes en s'avancant se trouveront en face des flancs de notre armée, ils feront une conversion pour se mettre en ligne et marcheront sur nous de tous les côtés à la fois pour nous combattre à la fois de tous les côtés. — A ton avis, demanda Chrysantas, leur idée est-elle bonne ? — Oui, pour ce qu'ils voient de notre ordonnance ; mais pour ce qu'ils n'en voient pas, ils feraient encore mieux de s'avancer en colonne. Mais allons, Arsamas, poursuivit-il, mène l'infanterie au petit pas, comme tu me vois faire, et toi, Chrysantas, marche avec ta cavalerie sur la même ligne que lui. Pour moi, je m'en vais là-bas, où je crois bon de former la première attaque, et, tout en passant, je regarderai si tout est bien de notre côté. Quand je serai arrivé et que nous serons tout près de l'ennemi, j'entonnerai le péan ; alors accélérez le pas. Quand nous attaquerons l'ennemi, vous vous en apercevrez, car le bruit, je pense, ne sera pas petit. A ce moment, Abradatas s'élancera avec ses chars au milieu des ennemis, car on le lui aura fait dire. Vous, suivez d'aussi près que possible les chars : c'est ainsi que nous avons le plus de chance de tomber sur des ennemis en désordre. Moi, j'arriverai le plus vite possible, pour poursuivre les fuyards, si les dieux le veulent. »

Ayant prononcé ces paroles et donné pour mot de ralliement *Zeus sauveur et guide*, il se mit en marche. En passant entre les chars et la grosse infanterie, il disait aux soldats que ses regards rencontraient dans les rangs « Quel plaisir, mes amis, de voir votre contenance ! » ou bien : « Songez-vous, soldats, que l'enjeu de la bataille n'est pas seulement la victoire d'aujourd'hui, mais encore la première que vous avez remportée et le bonheur de toute la vie ? » Puis avançant parmi d'autres : « Camarades, disait-il, à partir d'aujourd'hui il ne faudra jamais plus accuser les dieux : ils nous donnent l'occasion d'acquérir beaucoup de biens ; seulement, soldats, soyons braves. » A d'autres il tenait ce langage : « Soldats, à quelle fête plus belle que celle-ci pourrions-nous nous inviter les uns les autres ? Aujourd'hui nous pouvons, si nous sommes braves, nous offrir mutuellement beaucoup

de biens. » A d'autres encore : « Vous savez, je pense, soldats quels sont les prix proposés aux vainqueurs poursuivre, frapper, tuer, acquérir des richesses, s'entendre louer, être libres, commander, tandis que pour les lâches, c'est évidemment le contraire. Donc que ceux qui s'aiment eux-mêmes combattent avec moi ; car moi, je ne commettrai jamais volontairement d'acte lâche ou honteux. » Quand il rencontra des soldats qui avaient déjà combattu avec lui, il leur disait : « Vous, mes amis, je n'ai pas besoin de vous haranguer. Vous savez comment les braves passent leur temps un jour de bataille, et comment, les lâches. »

Lorsque, poursuivant sa route, il fut arrivé près d'Abradatas, il s'arrêta. Abradatas remit les rênes à son cocher et vint à lui. D'autres, parmi les fantassins et les conducteurs de chars rangés près de là, accoururent également. Alors, en présence de ces gens rassemblés près de lui, il prit la parole. « Comme tu le demandais, Abradatas, la Divinité t'a jugé digne, toi et les tiens, d'être au premier rang des alliés. Mais souviens-toi de ceci, c'est que, lorsque le moment sera venu pour toi de combattre, les Perses seront là pour vous voir et pour vous suivre, et ils ne vous laisseront pas combattre seuls. » Abradatas répondit : « Tout va bien devant nous, ce me semble, Cyrus ; mais ce sont nos flancs qui m'inquiètent, parce que je vois les ailes des ennemis s'étendre, fortes en chars et en troupes de toute espèce, sans que nous leur ayons opposé autre chose que des chars ; aussi, ajouta-t-il, si le sort ne m'avait pas mis à ce poste, je rougirais d'être ici, tant je me crois en sûreté parfaite. » Cyrus lui répondit : « Si tout va bien de ton côté, rassure-toi pour nos flancs ; car, avec l'aide des dieux, je te les dégagerai d'ennemis. Pour toi, je t'en conjure, ne te jette pas sur l'ennemi avant d'avoir vu fuir ceux que tu crains à présent. » Cyrus se permettait ces propos avantageux au moment de marcher au combat ; au demeurant, il n'était pas du tout vantard. « Quand donc tu les verras fuir, compte que je suis déjà près de toi et fonds sur eux ; car à ce moment tu les trouveras tout à fait démoralisés et tes soldats pleins de courage. Mais, tandis que tu en as encore le temps, Abradatas, ne manque pas de parcourir toute la ligne de tes chars ; encourage tes gens à l'attaque, enhardis-les par ta contenance, anime-les par l'espérance et inspire-leur l'émulation de surpasser en bravoure ceux qui sont sur les chars : car, sache-le bien, si le succès nous favorise, tous diront à l'avenir qu'il n'y a rien de plus profitable que le courage. » Abradatas remonta alors sur son char, et parcourut les rangs en faisant ce que Cyrus lui avait conseillé.

Quand Cyrus, continuant sa marche, arriva à l'aile gauche, où se trouvait Hystaspe avec la moitié de la cavalerie perse, il l'appela par son nom et lui dit : « Tu le vois, Hystaspe, c'est affaire à ta rapidité ; si nous arrivons à tuer les ennemis, avant qu'ils nous tuent, nous ne perdrons pas un seul homme. » Cela fit rire Hystaspe, qui répondit : « Pour ceux qui sont devant nous,

nous en faisons notre affaire ; mais pour ceux qui sont sur nos flancs, charges-en d'autres, afin qu'eux aussi aient quelque chose à faire. — Justement, dit Cyrus, c'est vers eux que je vais moi-même. Pour toi, Hystaspe, souviens-toi que celui de nous à qui les dieux donneront de vaincre ses adversaires, doit, si les ennemis tiennent ferme quelque part, courir sus à tous ceux qui continuent de se battre. » Il dit et s'en alla. Quand sa marche l'amena sur le flanc de son armée, devant le chef des chars postés à cet endroit, il lui dit : « Je viens à votre aide. Quand vous nous verrez attaquer la pointe extrême de l'aile ennemie, essayez, vous, de passer sur le corps à nos adversaires ; vous serez plus en sûreté sur ses derrières qu'enfermés dans ses lignes. » Quand, reprenant sa marche, il fut arrivé derrière les chariots des femmes, il ordonna à Artagersas et à Pharnouchos de rester là avec leurs mille fantassins et leurs mille chevaux. « Mais, ajouta-t-il, lorsque vous me verrez attaquer l'ennemi sur son aile droite, à ce moment, vous aussi, jetez-vous sur ceux qui vous font face. Vous combattrez contre une aile, qui est la partie la plus faible d'une armée, avec des troupes en ligne, formation qui vous assure le maximum de force. Les cavaliers ennemis sont, comme vous le voyez, placés à l'extrémité de l'aile. N'hésitez pas à lancer contre eux la division de vos chameaux et soyez sûrs qu'avant de combattre vous aurez de quoi rire aux dépens de l'ennemi. »

Son inspection terminée, Cyrus se porta vers l'aile droite. De son côté, Crésus, pensant que le centre qu'il commandait en personne était déjà plus près des ennemis que les ailes qui continuaient à s'étendre, fait lever un signal pour les avertir de ne pas aller plus loin et de faire une conversion sur place ; et quand elles eurent fait halte et fait face à l'armée de Cyrus, il donna le signal de marcher à l'ennemi ; alors trois phalanges s'ébranlèrent à la fois contre l'armée de Cyrus, l'une de front, et les deux autres contre son aile droite et son aile gauche ; aussi toute l'armée de Cyrus en fut fort alarmée. Comme une petite tuile encadrée dans une grande, elle était enveloppée de tous côtés, sauf sur ses derrières, par les ennemis, cavaliers, fantassins, peltophores, archers et chars. Cependant, au commandement de Cyrus, tous les Perses se tournèrent face à l'ennemi. L'appréhension de ce qui allait arriver tenait les deux armées dans un profond silence. Lorsque Cyrus crut le moment venu, il entonna le péan, et l'armée le chanta avec lui, puis elle poussa le cri de guerre en l'honneur d'Enyalios⁵⁹. A ce moment, Cyrus s'élança et aussitôt prenant les ennemis de flanc avec sa cavalerie, il pénétra à toute vitesse au milieu d'eux. Les fantassins qu'il s'était adjoints le suivent rapidement et enveloppent l'adversaire de côté et d'autre. Cyrus a ainsi le grand avantage de combattre en phalange contre

⁵⁹ Enyalios est tantôt un dieu à part, tantôt un surnom d'Arès. On poussait le cri de guerre en l'honneur d'Enyalios, quand on avait fini de chanter le péan.

une troupe qui prête le flanc : aussi l'ennemi ne tarde pas à fuir à toutes jambes.

Aussitôt qu'Artagersas vit Cyrus en action, il fondit de son côté sur l'aile gauche, en lançant en avant ses chameaux, comme Cyrus le lui avait ordonné. Les chevaux, même à une grande distance, ne purent soutenir la vue de ces animaux ; les uns fuyaient affolés, les autres se cabraient ou se jetaient les uns sur les autres. C'est l'effet ordinaire que les chameaux font sur les chevaux. Artagersas, avec ses troupes en bon ordre, charge l'ennemi en désordre et lance en même temps ses chars à l'aile droite comme à l'aile gauche. Beaucoup, pour éviter les chars, se firent tuer par ceux qui les pressaient en flanc et beaucoup, pour échapper à ces derniers, se faisaient prendre par les chars.

Alors Abradatas n'attend pas davantage. « Suivez-moi, mes amis, » s'écrie-t-il, et il s'élança, sans épargner ses chevaux qu'il met tout en sang avec son aiguillon. Avec lui chargent aussi les autres conducteurs de chars. Ceux des chars ennemis s'enfuirent aussitôt devant eux, les uns en reprenant leur combattant, les autres en l'abandonnant. Abradatas pousse droit au milieu d'eux pour se jeter sur la phalange des Égyptiens, accompagné de ceux des siens qui étaient rangés le plus près de lui. On a reconnu en maintes circonstances qu'il n'y a pas de troupe plus forte que celle qui est composée d'amis ; on l'éprouva aussi en celle-ci. Ses amis et commensaux chargèrent avec lui ; les autres, voyant les Égyptiens résister en masse compacte, tournèrent bride du côté des chars en fuite et les poursuivirent. Mais à l'endroit où Abradatas et les siens avaient porté leur attaque, les Égyptiens ne purent s'écarter, parce que leurs camarades tenaient ferme de chaque côté d'eux ; debout, ils étaient renversés sous le choc impétueux des chevaux ; tombés, ils étaient broyés, eux et leurs armes, par les chevaux et les roues ; et tout ce que les faux attrapaient, armes et corps, était violemment coupé en deux. Dans ce trouble indescriptible, les roues bondissant sur des monceaux de toute sorte, Abradatas tomba de son char, ainsi que certains de ceux qui avaient chargé avec lui. Là, malgré des prodiges de valeur, ils furent taillés en pièces et périrent. Alors les Perses qui venaient derrière eux se précipitèrent par la brèche ouverte par Abradatas et les siens, et massacrèrent les Égyptiens en désordre ; mais là où les Égyptiens n'avaient pas souffert, car ils étaient nombreux, ils s'avancèrent à la rencontre des Perses. Ce fut alors un terrible combat à la lance, au javelot à l'épée. Cependant les Égyptiens avaient l'avantage du nombre et de l'armement ; car leurs piques étaient fortes et longues, comme celles dont ils se servent encore aujourd'hui, et leurs boucliers protègent beaucoup mieux le corps que les cuirasses et les targes d'osier, et, appuyés à leurs épaules, les aident à pousser l'ennemi. Aussi, tenant leurs boucliers serrés les uns contre les autres, ils avançaient et repoussaient

les Perses, qui ne pouvaient résister avec leurs petits boucliers qu'ils tenaient du bout de leurs doigts. Aussi reculaient-ils pied à pied, frappant et frappés, jusqu'à ce qu'ils furent sous la protection de leurs machines. Là, les Égyptiens, à leur tour, furent criblés de traits lancés du haut des tours. L'arrièregarde empêchait de fuir les archers et les gens de trait, et, l'épée haute, les forçait à lancer leurs flèches et leurs javelots. Ce fut alors un terrible carnage, un terrible fracas d'armes et de traits de toute sorte, et partout retentissaient les cris des soldats qui s'appelaient, qui s'encourageaient mutuellement ou qui invoquaient les dieux.

A ce moment, Cyrus arrive, poursuivant ceux qu'il avait devant lui. En voyant les Perses refoulés, il en fut vivement contrarié ; mais, jugeant que le moyen le plus prompt d'arrêter les progrès de l'ennemi, c'était de le tourner et de le prendre à dos, il ordonne à sa troupe de le suivre, et, contournant les Égyptiens, il arrive sur leurs derrières. Il fond sur eux, les frappe avant d'être aperçu et en tue un grand nombre. Aussitôt qu'ils se sont rendu compte de ce qui se passe, les Égyptiens s'écrient : « Nous sommes tournés, » et ils font volte-face au milieu des coups. La mêlée s'engage alors entre fantassins et cavaliers. Un soldat renversé et foulé par le cheval de Cyrus frappe l'animal au ventre avec son épée. Le cheval blessé fait un saut de mouton et renverse Cyrus. On aurait pu voir alors combien il importe à un chef d'être aimé de ceux qui l'entourent. Aussitôt tous les Perses se mettent à crier et se précipitent sur l'ennemi en combattant, poussant, poussés, frappant, frappés. Enfin un aide de camp de Cyrus saute de son cheval et y fait monter le prince. Du haut de sa nouvelle monture, Cyrus voit que les Égyptiens sont assaillis de tous les côtés ; car Hystaspe était arrivé avec la cavalerie perse, et Chrysantas aussi ; mais Cyrus ne leur permit pas de se jeter sur la phalange égyptienne et ordonna de la harceler de loin avec des flèches et des javelots. Puis refaisant le tour de la phalange, il se rendit aux machines. Là, il eut l'idée de monter sur une des tours et de regarder s'il restait encore quelque troupe ennemie qui résistât. De la plateforme il vit la plaine couverte de chevaux, d'hommes, de chars, de fuyards, de poursuivants, de vainqueurs, de vaincus, mais il ne put rien voir nulle part qui résistât encore, sauf le corps des Égyptiens. Ceux-ci, dans leur embarras, s'étaient formés de toutes parts en cercle ; on ne voyait que leurs armes ; quant à eux, ils s'abritaient sous leurs boucliers ; ils ne combattaient plus, mais ils avaient terriblement à souffrir.

Cyrus, admirant leur courage et voyant avec douleur périr de si braves gens, fit retirer tous les assaillants et cesser complètement la bataille. Il leur fit demander par un héraut s'ils voulaient se faire tuer tous pour des gens qui les avaient abandonnés, ou sauver leur vie sans perdre leur réputation de bravoure. Ils répondirent : « Comment pourrions-nous sauver notre vie sans perdre notre réputation de bravoure ? » Cyrus leur fit répondre : « Vous ne

la perdrez point, car nous voyons que vous êtes seuls à tenir et à vouloir vous battre. — Mais ensuite, repartirent les Égyptiens, que pouvons-nous faire pour sauver notre vie sans compromettre notre honneur ? — Vous n'avez pas besoin pour cela de trahir aucun de vos alliés, leur répondit Cyrus. Vous n'avez qu'à nous livrer vos armes et devenir les amis de ceux qui préfèrent vous sauver, quand ils pourraient vous perdre. » Ayant entendu cette proposition, ils demandèrent encore : « Mais si nous devenons tes amis, que prétends-tu faire de nous ? — Vous faire du bien et en recevoir de vous, » répliqua Cyrus. Ils renvoyèrent encore demander : « Et quel sera ce bien ? » A quoi Cyrus répondit : « Tant que durera la guerre, je vous donnerai une solde plus élevée que celle que vous touchez à présent ; la paix faite, à tous ceux d'entre vous qui voudront rester près de moi, je donnerai des terres, des villes, des femmes, des serviteurs. » Ces propositions entendues, les Égyptiens demandèrent à être dispensés de combattre contre Crésus : « car c'est avec lui seul, dirent-ils, que nous sommes en rapports. » Ils acceptèrent les autres stipulations et ils donnèrent leur parole et reçurent celle de Cyrus. Et ceux qui restèrent alors près de lui sont demeurés jusqu'à ce jour de loyaux sujets du roi. Cyrus leur donna des villes, les unes à l'intérieur, que l'on appelle encore de nos jours villes des Égyptiens, et en outre Larissa⁶⁰ et Cyllène⁶¹, près de Cymé⁶², à peu de distance de la mer, villes que leurs descendants habitent encore aujourd'hui. Après cette journée, comme il faisait déjà nuit, Cyrus se retira et alla camper à Thymbrara⁶³.

Dans le combat, les Égyptiens seuls se distinguèrent du côté des ennemis. Du côté de Cyrus, c'est à la cavalerie perse qu'on attribua la palme ; aussi a-t-on gardé jusqu'à présent l'armement dont Cyrus l'avait dotée. Les chars à faux aussi se firent une belle renommée ; c'est pourquoi cet engin de guerre est demeuré en usage chez les rois qui se sont succédé jusqu'ici sur le trône de Perse. Pour les chameaux, ils ne firent qu'effrayer les chevaux, et ceux qui les montaient ne tuèrent aucun cavalier, et ne subirent aucune perte du fait de la cavalerie ennemie ; car aucun cheval ne s'approcha des chameaux. Aussi, bien que leur emploi eût paru utile, aucun homme distingué ne consent ni à nourrir des chameaux pour les monter, ni à s'exercer à combattre sur leur dos. C'est ainsi qu'ayant repris leur ancien harnais, ils ne servent plus qu'à porter les bagages.

CHAPITRE II

⁶⁰ Il est question de *Larissa appelée l'Égyptienne* dans les *Helléniques*, III, 1, 7.

⁶¹ Cyllène n'est mentionnée nulle part ailleurs, sauf dans Eustathe à *Iliade*, p. 300, 39.

⁶² Cymé, en Éolide, au nord de Phocée.

⁶³ Thymbrara était, d'après Stéphane de Byzance, sur le Pactole. La bataille eut donc lieu près de Sardes. Xénophon s'accorde ici avec Hérodote, I, 80.

Prise de Sardes. Crésus conseille à Cyrus de ne point piller la ville et il lui remet ses trésors. Entretien des deux princes sur la véracité de l'oracle de Delphes.

Quand les troupes de Cyrus eurent dîné et placé les sentinelles, comme le demandait la situation, elles allèrent se coucher. Quant à Crésus, il s'enfuit tout droit à Sardes avec son armée ; les autres peuples profitèrent de la nuit pour se retirer le plus loin possible sur la route de leur pays. Au point du jour, Cyrus marcha aussitôt sur Sardes. Arrivé devant les remparts de la ville, il dressa ses machines et prépara ses échelles, comme pour l'attaquer. Tout en dirigeant ces apprêts, il fit monter, la nuit suivante, des Chaldéens et des Perses à l'endroit des fortifications des Sardiens qui paraissaient le plus escarpé. Ils y furent guidés par un Perses⁶⁴ qui avait été esclave d'un soldat en garnison dans l'acropole et qui connaissait le chemin à suivre pour descendre à la rivière et pour monter de là à la citadelle. Quand ils surent que celle-ci était occupée, tous les Lydiens abandonnèrent les remparts et s'enfuirent dans la ville, chacun où il put. Avec le jour, Cyrus entra dans Sardes et défendit que personne s'écartât de son rang. Crésus, qui s'était enfermé dans son palais, appelait Cyrus à grands cris. Cyrus lui laissa une garde et se rendit lui-même à la citadelle que ses troupes occupaient. Il y trouva les Perses qui la gardaient, comme ils devaient ; mais les quartiers des Chaldéens étaient vides ; ils étaient descendus en courant piller les maisons. Aussitôt il appela leurs chefs et leur enjoignit de quitter l'armée au plus vite. « Je ne saurais souffrir, dit-il, que ceux qui abandonnent leur poste aient plus de part au butin que les autres. Et sachez, ajouta-t-il, que je me disposais à faire de vous, qui m'avez suivi dans cette expédition, un objet d'envie pour tous les Chaldéens ; mais à présent, ajouta-t-il, ne vous étonnez pas si, en vous retirant, vous rencontrez quelqu'un de plus fort que vous. » Ces paroles firent trembler les Chaldéens ; ils le supplièrent d'apaiser sa colère et offrirent de rapporter tout ce qu'ils avaient pris. Il répondit qu'il n'en avait nul besoin. « Mais, ajouta-t-il, si vous voulez calmer mon indignation, donnez tout ce que vous avez pris à ceux qui ont fidèlement gardé la citadelle ; car, lorsque l'armée saura que la plus grande part est pour ceux qui restent à leur poste, tout n'en ira que mieux. » Les Chaldéens firent ce que Cyrus leur avait prescrit, et les soldats obéissants reçurent une grande quantité de butin de toute espèce. Cyrus, ayant fait camper les siens à l'endroit de la ville qui lui parut le plus convenable, leur

⁶⁴ Voici ce que dit Hérodote de la prise de Sardes : « Le quatorzième jour du siège, Cyrus fit proclamer... qu'il récompenserait celui qui monterait le premier sur les remparts. En conséquence, l'armée fit plusieurs tentatives, mais sans succès, et l'on se tenait en repos, quand un Lydien, nommé Hyroiade, essaya l'escalade en au point de la citadelle où l'on n'avait pas placé de gardes ; car on ne craignait pas qu'elle fût prise de ce côté, l'acropole étant sur ce point escarpée et imprenable... Cet Hyroiade, ayant vu la veille un Lydien descendre par là pour reprendre son casque qui avait roulé de haut en bas, réfléchit et nota le fait ; puis il monta lui-même ; d'autres Perses en ayant fait autant, ils atteignirent en grand nombre le sommet, et c'est ainsi que la ville fut prise et mise à sac. » Hérodote raconte ensuite que Cyrus fit dresser un vaste bûcher, qu'il y fit monter Crésus et quatorze Lydiens ; que le bûcher brûlait déjà, quand Cyrus se repentit et ordonna d'éteindre le feu. Comme on n'en venait pas à bout, Crésus invoqua Apollon. Alors il tomba du ciel une pluie abondante qui éteignit le bûcher.

fit passer l'ordre de rester dans leurs quartiers et d'y préparer le déjeuner.

Ces mesures prises, il fit amener Crésus en sa présence. En voyant Cyrus, Crésus lui dit : « Je te salue, maître ; car la fortune t'assure désormais ce titre et me contraint à te le donner. — Je te salue aussi, dit Cyrus, puisque tu es homme aussi bien que moi. Mais, ajouta-t-il, consentirais-tu, Crésus, à me donner un conseil ? — Oui, Cyrus, et je voudrais trouver un conseil utile à te donner ; car je crois qu'il nie serait utile à moi aussi. — Écoute-moi donc, Crésus, reprit Cyrus. Je sais que mes soldats ont essuyé des fatigues et des périls sans nombre et qu'ils pensent tenir en leur pouvoir la ville la plus riche de l'Asie après Babylone ; aussi je crois juste qu'ils en soient récompensés ; car je sais, ajouta-t-il, que s'ils ne retirent pas quelque fruit de leur peine, je ne pourrai pas longtemps les tenir dans l'obéissance. Je ne puis cependant leur donner la ville à piller ; car outre qu'elle serait vraisemblablement ruinée, je suis sûr que ce sont les plus mauvais qui, dans le pillage, auraient la plus grosse part. » Ayant entendu ces mots, Crésus dit : « Eh bien, permets-moi de dire à qui je voudrai des Lydiens que j'ai obtenu de toi que tu ne laisserais pas piller la ville, que tu n'enlèverais ni les femmes, ni les enfants, et que je t'ai promis, en retour, qu'ils t'apporteraient volontairement tout ce que Sardes renferme de beau et de précieux. Quand ils sauront cela, je suis sûr que tu verras venir à toi tout ce qu'il y a ici de précieux soit pour un homme, soit pour une femme, et il en sera de même l'an prochain ; tu trouveras la ville à nouveau remplie d'une foule d'objets de prix. Si au contraire tu la piller, tu auras détruit jusqu'aux arts, qui sont, dit-on, les sources de l'opulence. D'ailleurs tu pourras toujours, quand tu verras ce qu'on t'apportera, te décider pour le pillage. Mais d'abord, ajouta-t-il, envoie chercher mes trésors et que tes gardes les prennent de la main des miens. » Cyrus acquiesça et résolut de suivre de point en point les conseils de Crésus.

« Voici encore une chose, dit Cyrus, que je tiens absolument à te demander, Crésus, c'est à quoi ont abouti pour toi les oracles de Delphes. Car on assure que tu as toujours eu un culte particulier pour Apollon et que tu ne fais rien que d'après ses inspirations. — Plût au ciel, Cyrus, qu'il en fût ainsi, répondit-il. Mais j'ai fait tout le contraire au début de mes rapports avec Apollon. — Comment ? dit Cyrus ; je voudrais le savoir ; car ce que tu dis là est surprenant. — Tout d'abord, répondit Crésus, au lieu de le consulter sur ce que je voulais savoir, j'ai voulu l'éprouver et voir s'il disait la vérité. Or c'est une chose qui ne plaît pas aux dieux ni même aux hommes de bien, et, quand ils s'aperçoivent qu'on se défie d'eux, ils n'aiment pas ceux qui s'en défient. Or le dieu savait que je me livrais à des pratiques étranges⁶⁵,

⁶⁵ Pour éprouver l'oracle, Crésus fit demander à la pythie à quoi il était occupé au moment même où il l'interrogeait par l'entremise de ses envoyés. « Or il avait imaginé, pour faire une chose que personne ne pouvait soupçonner, de dépecer une tortue et un agneau, et il les avait fait cuire ensemble dans une marmite d'airain, à couvercle d'airain, » toutes choses que l'oracle devina fort bien.

loin de Delphes comme je l'étais, quand j'envoyai lui demander si j'aurais des enfants. Tout d'abord il ne daigna pas répondre. Mais, quand à force de lui envoyer des offrandes d'or et d'argent et de lui sacrifier des victimes, je me le fus enfin rendu propice, je le croyais du moins, il répondit alors à ma question sur ce qu'il fallait faire pour avoir des enfants. Il dit que j'en aurais, et j'en eus, car en ce point non plus il ne m'a pas trompé ; mais je n'en ai tiré aucun avantage. L'un est muet jusqu'à présent⁶⁶ ; l'autre, nature d'élite, a péri à la fleur de l'âge⁶⁷. Accablé du malheur de mes enfants, j'envoie de nouveau consulter le dieu sur ce que je devais faire pour mener la vie la plus heureuse pendant le reste de mes jours. Il me répondit : « Connais-toi toi-même⁶⁸, Crésus, et tu achèveras ta vie dans le bonheur. » Cet oracle me remplit de joie ; car je me figurais qu'en me commandant la chose la plus facile du monde, le dieu m'accordait le bonheur. On peut, me disais-je, connaître ou ne pas connaître les autres ; mais il n'y a pas d'homme qui ne se connaisse lui-même. Dans le temps qui suivit, tant que je vécus en paix, je n'eus rien, après la mort de mon fils, à reprocher à la fortune. Mais quand je me laissai entraîner par le roi d'Assyrie dans la guerre contre vous, je fus exposé au dernier péril. J'en réchappai pourtant sans aucun dommage et ici encore je n'accuse point le dieu ; car quand j'eus reconnu que je n'étais pas de taille à lutter contre vous, je me retirai en sûreté, grâce aux dieux, et moi-même et les miens. Mais de nouveau gâté par les richesses que je possédais, par ceux qui me priaient de me mettre à leur tête, par les présents qu'ils me faisaient, et par les flatteries de ceux qui me disaient que, si je consentais à prendre le commandement, tous m'obéiraient, et que je serais le plus grand des mortels, enflé de ces propos, quand tous les rois circonvoisins m'eurent choisi comme généralissime, j'acceptai la direction de la guerre, me croyant capable d'être au-dessus de tous. Mais il paraît bien que je me méconnaissais, en me flattant de pouvoir soutenir la guerre contre toi, qui es un rejeton des dieux, qui descends d'une lignée ininterrompue de rois et qui enfin as été formé à la vertu dès l'enfance, tandis que le premier de mes ancêtres, qui fut roi, acquit, dit-on, du même coup la royauté et la liberté⁶⁹. C'est pour avoir méconnu cela, dit-il, que je suis justement puni. Mais à présent, Cyrus, poursuivit-il, je me connais moi-même.

Mais toi, demanda-t-il, crois-tu que je puisse me fier encore à Apollon et

Hérodote, I, 48.

⁶⁶ Selon Hérodote, il se mit à parler à la vue d'un Perse qui allait tuer son père, et il continua à parler depuis (Hérodote, I, 85).

⁶⁷ Ce fils de Crésus s'appela Atys : il périt dans une chasse au sanglier, par la maladresse d'Adraste, son hôte. (Hérodote, I, 43.)

⁶⁸ C'est le mot qui était inscrit au fronton du temple de Delphes.

⁶⁹ Hérodote (I, 8, 14) a raconté comment Gygès, garde du corps et confident du roi Candaule, fut contraint par lui de voir la reine toute nue. La reine offensée fit tuer son mari par Gygès et épousa le meurtrier, qui devint roi et fit sanctionner son pouvoir par l'oracle de Delphes. Cf. Platon, *République* 359, où la version est toute différente ; là, c'est un berger, maître d'un anneau qui le rend invisible et qui, grâce à cet anneau magique, séduit la reine et tue le roi.

que je puisse être heureux en me connaissant moi-même ? Je te fais cette question, parce que tu es le mieux à même de le deviner dans les circonstances actuelles : mon bonheur dépend de toi. »

Cyrus lui répondit : « Donne-moi le temps d'y réfléchir, Crésus. Quand je pense à ton bonheur passé, je me sens pris de pitié pour toi. Aussi je te rends dès à présent ta femme, tes filles, car on me dit que tu en as, tes amis, tes serviteurs et ta table servie comme autrefois. Seulement je t'interdis les combats et la guerre. — Par Zeus, s'écria Crésus, ne cherche plus de réponse à la question relative à mon bonheur. Je te le dis tout de suite : si tu fais pour moi ce que tu dis, la vie que d'autres regardaient comme la plus heureuse et dont je jugeais comme eux, sera désormais la mienne. — Quel est celui qui mène cette vie heureuse ? demanda Cyrus. — C'est ma femme, Cyrus, répondit Crésus. Elle jouissait autant que moi de tous mes biens, de mon luxe, de tous mes divertissements, sans avoir le souci de se les procurer, ni de la guerre et des combats. Puisqu'il me paraît que tu me destines l'état que je procurais à celle que je chérissais le plus au monde, je crois devoir à Apollon de nouvelles actions de grâces. » En l'entendant parler ainsi, Cyrus admirait son heureux caractère. Dès lors il le mena partout où il allait, soit qu'il comptât en tirer quelque service, soit qu'il crût ainsi se mieux assurer de lui.

CHAPITRE III

Funérailles d'Abradatas et mort volontaire de Panthée.

Après cet entretien, ils allèrent se coucher. Le lendemain, Cyrus ayant convoqué ses amis et les chefs de l'armée, chargea les uns de recevoir les trésors de Crésus, les autres de prélever d'abord pour les dieux sur les objets précieux livrés par Crésus la portion que les mages leur indiqueraient, puis de prendre livraison du reste, de le mettre dans des coffres, de placer les coffres sur des chariots, enfin, après avoir tiré au sort les chariots, de les emmener partout à leur suite, afin d'avoir, à l'occasion, de quoi récompenser chacun selon son mérite.

Puis Cyrus, ayant appelé quelques-uns de ses aides de camp qui étaient présents : « Dites-moi, demanda-t-il, quelqu'un de vous a-t-il vu Abradatas ? Je m'étonne, ajouta-t-il, de ne le voir nulle part, lui qui auparavant était assidu auprès de nous. — Il n'est plus, maître, répondit l'un d'eux ; il est mort dans le combat, en poussant son char au milieu des Égyptiens. Les autres conducteurs, à l'exception de ses compagnons, se sont esquivés, à ce qu'on dit, en voyant la masse compacte des Égyptiens. Maintenant, ajouta-t-il, on dit que sa femme, après avoir relevé son corps et l'avoir mis dans la voiture qui la portait elle-même, l'a amené ici près sur les bords du Pactole. On ajoute que ses eunuques et ses serviteurs creusent sur une

colline un tombeau pour le mort, tandis que sa femme, assise à terre, soutient sur ses genoux la tête de son mari, qu'elle a paré des ornements qu'elle avait. » En entendant ces paroles, Cyrus se frappa la cuisse, et sautant aussitôt à cheval, il prit avec lui mille cavaliers, et courut à cette scène de deuil. Il avait donné l'ordre à Gadatas et à Gobryas de le suivre et d'apporter tout ce qu'ils trouveraient de beau pour parer un ami dévoué qui était mort en brave ; et il avait enjoint à ceux qui avaient sous leur garde les troupeaux qui accompagnaient l'armée d'amener des boeufs, des chevaux et une grande quantité de moutons au lieu où on leur dirait qu'il se trouvait, pour les sacrifier en l'honneur d'Abradatas.

En voyant la femme assise à terre et le corps gisant, Cyrus pleura sur ce malheur et dit : « Hélas ! âme généreuse et fidèle, tu es donc partie et tu nous as quittés ! » En même temps il prit la main du mort, et cette main suivit la sienne ; car elle avait été tranchée d'un coup d'épée par les Égyptiens. A cette vue, Cyrus sent redoubler sa douleur, et Panthée jette des cris lamentables ; elle reprend la main que tenait Cyrus, la baise et la rajuste comme elle peut, en disant : « Tout son corps, Cyrus, est dans le même état. Mais épargne-toi la vue de ce spectacle. C'est moi surtout, je le sais, ajouta-t-elle, qui suis la cause de son malheur ; mais peut-être, Cyrus, n'y astu pas moindre part que moi. C'est moi, insensée, qui l'exhortais sans cesse à te prouver qu'il était un ami digne de ton estime. Quant à lui, je sais qu'il ne songeait pas à ce qu'il pourrait souffrir, mais à ce qu'il pourrait faire pour te complaire. Et en effet, ajouta-t-elle, il est mort sans reproche, et moi qui l'exhortais, je suis vivante, assise à ses côtés. »

Pendant quelques instants Cyrus pleura silencieusement, puis il parla. « Mais aussi, femme, dit-il, il a eu la fin la plus glorieuse ; il est mort vainqueur. Mais toi, accepte ce que je t'apporte pour parer son corps. (Gobryas et Gadatas venaient d'arriver avec une grande quantité d'ornements précieux.) Ensuite sache qu'on lui rendra tous les honneurs et que nous lui ferons élever par des centaines d'ouvriers un tombeau digne de nous ; et l'on immolera en son honneur tout ce qu'on doit à un héros. Pour toi, ajouta-t-il, tu ne seras pas abandonnée ; je t'honorerai pour ta sagesse et tes vertus de toute sorte, et je te donnerai quelqu'un pour te conduire où tu voudras. Dis-moi seulement chez qui tu désires qu'on te mène. » Panthée lui répondit : « Ne te mets pas en peine, Cyrus ; je ne te cacherai pas chez qui j'ai dessein d'aller. »

Après cet entretien, Cyrus se retira, plaignant la femme qui avait perdu un tel mari, et le mari qui ne devait plus revoir une telle femme. Panthée ordonna aux eunuques de s'éloigner « jusqu'à ce que, dit-elle, j'aie pleuré mon mari comme je le veux ». Elle pria sa nourrice de rester près d'elle, et lui recommanda, quand elle serait morte, de l'envelopper, elle et son mari,

dans le même manteau. La nourrice la supplia instamment de renoncer à son dessein ; mais voyant que ses prières n'avaient d'autre effet que d'exciter sa colère, elle s'assit en pleurant. Panthée, qui s'était dès longtemps munie d'un poignard, se perça le cou, et, plaçant sa tête sur la poitrine de son mari, elle rendit le dernier soupir. La nourrice, poussant des cris de douleur, couvrit les deux corps, comme sa maîtresse le lui avait recommandé.

Quand Cyrus apprit l'acte de Panthée, il accourut, tout bouleversé, pour voir s'il pourrait lui porter secours. Les eunuques (ils étaient trois), voyant ce qui était arrivé, tirèrent eux aussi leur poignard et s'égorgeèrent à l'endroit où Panthée leur avait dit de se tenir. [On dit que le tertre élevé [en l'honneur des eunuques] existe encore à présent. Sur la colonne du haut sont gravés, dit-on, en caractères syriens, les noms du mari et de la femme. On dit aussi qu'en bas il y a trois colonnes avec cette inscription « Porte-sceptres⁷⁰ »]. Quand Cyrus se fut approché de ce triste spectacle, pénétré d'admiration pour la femme, il poussa des gémissements de douleur, puis se retira. Il s'occupa, bien entendu, de rendre à ces morts les honneurs qui leur étaient dus, et leur fit élever, dit-on, un monument grandiose.

CHAPITRE IV

**Adousios réconcilie par son adresse les Cariens divisés en deux factions.
Hystaspe soumet la Phrygie qui borde l'Hellespont. Cyrus marche sur
Babylone.**

A la suite de ces événements, les Cariens⁷¹ » partagés en deux factions qui se faisaient la guerre, retranchés qu'ils étaient dans des places fortes, appelèrent les uns et les autres Cyrus. Cyrus resta à Sardes, où il faisait construire des machines et des béliers, pour battre les remparts de ceux qui lui refusaient obéissance ; mais il envoya en Carie, avec une armée, Adousios, un Perse, qui ne manquait ni d'intelligence ni de talents militaires et qui était plein de séduction. Les Ciliciens et les Cypriens s'offrirent avec empressement à l'accompagner dans son expédition. C'est pour cela que Cyrus ne leur envoya jamais de satrape perse et leur laissa toujours des souverains de leur nation⁷² ; il se contenta de leur imposer un tribut et, au besoin, l'obligation du service militaire. Dès qu'Adousios fut arrivé en Carie avec ses troupes, des députés des deux partis se présentèrent à lui, prêts à le recevoir dans leurs forteresses pour les aider à perdre leurs adversaires.

⁷⁰ Le mot *porte-sceptre* désigne un fonctionnaire de la cour, en particulier les eunuques. Au reste, ce passage est considéré comme une interpolation : car il interrompt la suite des idées, et il est inadmissible que le tombeau soit dédié à des personnages subalternes, et non à Panthée et Abradatas.

⁷¹ D'après Hérodote, I, 171, sqq., ce fut Harpagus, général de Cyrus, qui soumit les Cariens, et les soumit de force.

⁷² Ce détail est conforme à l'histoire : les Ciliciens et les Cypriens gardèrent leurs dynasties nationales.

Adousios usa de la même tactique avec les uns et les autres, déclarant tour à tour à ceux qui l'entretenaient que leurs prétentions étaient les plus justes et qu'il fallait cacher à leurs adversaires leur intelligence avec lui, afin de mieux les prendre au dépourvu le jour où on les attaquerait. Il demanda qu'on se donnât des gages de bonne foi et que les Cariens jurassent de recevoir loyalement les Perses dans leurs forteresses, pour le bien de Cyrus et des Perses ; lui-même consentait à prêter serment d'entrer sans mauvais dessein dans leurs murs pour le bien de ceux qui l'accueilleraient. Cela fait, il convint avec les deux partis, à l'insu l'un de l'autre, de prendre la même nuit, et, cette nuit-là, il entra dans leurs murs et prit possession des fortifications des uns et des autres.

Le jour venu, il se posta avec son armée au milieu des deux adversaires, et fit venir leurs chefs. En se voyant les uns les autres, ils s'indignèrent, pensant qu'on les avait joués. Alors Adousios prit la parole : « Je vous ai juré, Cariens, d'entrer dans vos murs, en toute loyauté, pour le bien de ceux qui me recevraient. Si donc je détruis l'un ou l'autre parti, je croirai être venu pour la ruine des Cariens. Si je rétablis la paix entre vous, si j'assure aux uns comme aux autres la sécurité dans le travail des champs, je croirai être venu ici pour votre bien. Je veux donc que dès aujourd'hui vous viviez entre vous comme des amis, que vous cultiviez vos champs sans crainte et que vous unissiez vos familles par des alliances. Quiconque, au mépris de ce règlement, entreprendra de léser ses voisins, aura Cyrus et nous pour ennemis. » Dès lors les portes des remparts furent ouvertes, les rues furent pleines de gens qui se faisaient visite, les champs se couvrirent de travailleurs ; on célébra des fêtes en commun, enfin la paix et la joie régnaient partout. Les choses en étaient là, quand il arriva des messagers de Cyrus pour demander à Adousios s'il avait besoin de nouvelles troupes et de machines. Il répondit que son armée même pouvait être employée ailleurs, et en même temps, il l'emmena hors du pays, laissant seulement des garnisons dans les citadelles. Les Cariens le supplièrent de rester. Ne pouvant le retenir, ils envoyèrent prier Cyrus de leur donner Adousios pour satrape.

Pendant l'expédition de Carie, Cyrus avait envoyé Hystaspe à la tête d'une armée dans la Phrygie qui borde l'Hellespont. Lorsque Adousios fut de retour, il lui ordonna de suivre Hystaspe sur la route qu'il avait prise, afin que les Phrygiens, sur le bruit qu'un renfort s'approchait, se soumissent plus facilement à Hystaspe.

Les Grecs qui habitent les bords de la mer obtinrent à force de présents de ne point recevoir de troupes étrangères dans leurs murs, à condition de payer tribut et de suivre Cyrus à la guerre partout où il les appellerait. Quant au roi de Phrygie, il se préparait à défendre ses forteresses et à

refuser l'obéissance, et il avait donné ses ordres à cet effet. Mais quand ses lieutenants eurent fait défection et qu'il se vit abandonné, il finit par se livrer à Hystaspe pour s'en remettre à la justice de Cyrus. Alors Hystaspe, ayant laissé dans les citadelles de fortes garnisons perses, sortit du pays avec le reste de ses troupes, grossies d'une foule de cavaliers et de peltastes phrygiens. Suivant les instructions de Cyrus à Adousios, les deux généraux devaient, après s'être rejoints, emmener sans les désarmer ceux des Phrygiens qui auraient embrassé le parti des Perses, prendre leurs chevaux et leurs armes à ceux qui avaient eu l'intention de résister et les réduire à suivre l'armée avec des frondes, ce qui fut exécuté.

Cyrus partit de Sardes en y laissant une grosse garnison d'infanterie ; il avait avec lui Crésus et emmenait un grand nombre de chariots pleins de richesses de toute espèce. Crésus lui avait apporté des listes précises du contenu de chaque chariot et lui avait dit en les lui remettant : « Avec ces listes, Cyrus, tu sauras qui te remet fidèlement ce qu'il conduit et qui ne le fait pas. » Cyrus lui répondit : « Tu as bien fait, Crésus, de prendre cette précaution ; mais comme ceux qui vont me conduire ces trésors sont précisément ceux qui méritent de les avoir, s'ils volent quelque chose, c'est à eux-mêmes qu'ils le voleront. » Tout en disant cela, il remit les listes à ses amis et aux chefs, afin qu'ils sussent qui, parmi les surveillants, leur rendraient son dépôt intact et qui ne le rendrait pas. Il emmenait aussi avec lui ceux des Lydiens qu'il voyait fiers de leurs armes, de leurs chevaux, de leurs chars et qui tâchaient de faire tout ce qu'ils pensaient devoir lui être agréable ; à ceux-là il laissa leurs armes. Mais à ceux qu'il voyait marcher à contre-cœur il prit leurs chevaux pour les donner aux Perses qui l'avaient suivi les premiers à la guerre et il fit brûler leurs armes. Il les força eux aussi à le suivre, mais avec des frondes. Il contraignit de même ceux de ses sujets nouvellement soumis qui n'avaient pas d'armes à s'exercer à la fronde, arme qui, d'après lui, convenait le mieux aux esclaves, non qu'il n'y ait des occasions où les frondeurs mêlés à d'autres troupes peuvent être d'une grande utilité ; mais réduits à eux-mêmes, tous les frondeurs ensemble ne sauraient tenir contre une poignée de soldats armés pour combattre de près.

En faisant route pour Babylone, Cyrus soumit la grande Phrygie ; il soumit aussi la Cappadoce et réduisit les Arabes sous sa domination. Il prit sur tous ces peuples de quoi porter la cavalerie perse à au moins quarante mille hommes et il distribua aussi à tous les alliés un grand nombre de chevaux des prisonniers. Il parut devant Babylone avec un très grand nombre de cavaliers, d'archers, de gens de trait et une multitude innombrable de frondeurs.

CHAPITRE V

Siège de Babylone. Cyrus entre dans la ville par le lit de l'Euphrate mis à sec. Comment Cyrus organise sa vie et sa maison. Il choisit des eunuques pour gardes du corps et prend dix mille Perses pour garder son palais. Il engage les siens à cultiver leur courage et à pratiquer la vieille éducation des Perses.

Arrivé devant Babylone⁷³, Cyrus disposa d'abord son armée autour de la ville, et lui-même, avec ses amis et les chefs des alliés, il en fit le tour à cheval. Après avoir examiné les remparts, il se disposait à ramener son armée en arrière, quand un transfuge échappé de la ville l'avertit que les Babyloniens allaient l'attaquer pendant sa retraite ; « car, ajouta-t-il, vos lignes ont paru faibles à ceux qui les observaient du haut des remparts. » Et il n'y avait à cela rien d'étonnant ; car pour investir des murs d'une telle étendue, il fallait nécessairement que les lignes eussent peu de profondeur. Sur cet avis, Cyrus, se plaçant avec sa garde au milieu de son armée, ordonna que, de l'extrémité de chaque aile, les hoplites repliassent leurs lignes, en se dirigeant vers la partie immobile de l'armée, jusqu'à ce que l'extrémité des deux ailes arrivât à la hauteur du centre où il était lui-même. Par cette manoeuvre, il rassurait tout de suite ceux qui ne bougeaient pas, parce qu'ils voyaient leurs rangs doublés en profondeur, et du même coup ceux qui se repliaient, parce que, au lieu d'eux, c'étaient les troupes immobiles qui faisaient face à l'ennemi. Mais lorsque, s'avancant des deux côtés, les extrémités se furent rejointes, les troupes se trouvèrent renforcées, celles qui avaient quitté leur position par celles qui étaient devant elles, celles du front par celles qui venaient d'arriver par derrière. Par ce repliement des lignes, les meilleurs soldats se trouvèrent forcément aux premiers et aux derniers rangs, et les plus mauvais au milieu, disposition qui semblait bien imaginée pour combattre et empêcher les hommes de fuir. Les cavaliers et les troupes légères qui étaient aux ailes se rapprochaient toujours d'autant plus du chef que la phalange s'accourcissait en se doublant. Quand les Perses se furent ainsi ramassés, ils se retirèrent à reculons, tant qu'ils furent à portée des traits lancés des remparts ; quand ils furent hors de portée, ils se retournèrent et firent d'abord quelques pas en avant ; puis ils firent une conversion à gauche et se trouvèrent face aux remparts ; au fur et à mesure qu'ils s'en éloignaient, leurs conversions devenaient plus rares. Quand ils se crurent en sûreté, ils marchèrent sans s'arrêter jusqu'à ce qu'ils eussent gagné leurs tentes.

Quand ils furent campés, Cyrus convoqua les chefs et dit : « Alliés, nous avons fait, pour l'examiner, le tour de la ville. Comment prendre de vive

⁷³ Cf. Hérodote, I, 178 : « Située dans une vaste plaine, Babylone forme un carré dont chaque côté a cent vingt stades (près de 22 kilomètres), ce qui donne un périmètre de quatre cent quatre-vingts stades. »

force des remparts si solides et si hauts⁷⁴, pour ma part, je ne le vois pas ; mais plus il y a de monde dans la ville, du moment qu'ils n'en sortent pas pour combattre, plus vite on pourra, je pense, les réduire par la famine. Si donc vous n'avez pas d'autre moyen à proposer, je suis d'avis que nous en fassions le blocus. — Mais ce fleuve, dit Chrysantas, ne passe-t-il pas par le milieu de la ville ? Et il a plus de deux stades de largeur. — Oui, par Zeus, dit Gobryas, et sa profondeur est telle que deux hommes debout l'un sur l'autre ne dépasseraient pas le niveau de l'eau, en sorte que la ville est encore mieux défendue par son fleuve que par ses remparts. — Laissons, Chrysantas, reprit Cyrus, ce qui dépasse nos forces. Traçons le plan d'un fossé et que chacun à son tour travaille au plus vite à le creuser aussi large et profond que nous pourrons, afin de n'avoir à employer que le moins de gardes possible. »

En conséquence, après avoir tracé autour des remparts une ligne de circonvallation, en gardant près du fleuve juste assez de place pour l'érection de grandes tours, il fit creuser des deux côtés de la ville un fossé gigantesque, dont les travailleurs rejetaient la terre de leur côté. Il commença par faire construire des tours au bord du fleuve, sur un soubassement de palmiers qui n'avaient pas moins d'un plèthre de longueur ; il y en a en effet de plus grands encore dans le pays. Ces palmiers, pliés sous une charge, se redressent comme le dos des ânes chargés de leurs bâts. Par ces fondations, il voulait empêcher le fleuve, s'il s'échappait dans le fossé, d'emporter les tours, et faire croire autant que possible à son intention de bloquer la place. Il fit élever encore beaucoup d'autres tours sur le parapet, afin d'avoir le plus grand nombre possible de postes de garde.

Tandis que les assiégeants exécutaient ces travaux, les ennemis, sur leur rempart, riaient de ce blocus ; car ils avaient des vivres pour plus de vingt ans. Cyrus en fut instruit ; alors il partagea son armée en douze parties, chacune devant être de garde pendant un mois de l'année. A cette nouvelle, les Babyloniens redoublent leurs railleries, à la pensée que les Lydiens, les Phrygiens, les Arabes, les Cappadociens prendraient la garde ; car ils s'imaginaient que tous ces peuples leur étaient plus favorables qu'aux Perses.

Déjà les fossés étaient creusés. Cyrus, ayant entendu dire qu'il y avait à Babylone une fête pendant laquelle tous les Babyloniens passaient la nuit entière à boire et à festoyer, attendit qu'il fit obscur, et prenant un grand

⁷⁴ Diodore (II, 7) nous donne ces renseignements : « Sémiramis construisit les remparts, qui ont, dit Ctésias, une hauteur de cinquante brasses (92 m. 50), de cinquante coudées (23 mètres), suivant des auteurs plus récents, et une largeur telle que deux chars peuvent y passer aisément. e D'après Hérodote, le rempart était large de cinquante coudées royales (25 mètres), haut de deux cents (202 mètres) (la coudée royale a trois doigts de plus que la coudée ordinaire). D'après Strabon, XVI, I, l'épaisseur de la muraille était de 23 pieds.

nombre d'hommes, il fit ouvrir les fossés du côté du fleuve. L'ouverture faite, l'eau s'écoula par les fossés durant la nuit, et le chemin du fleuve à travers la ville devint praticable aux hommes. Quand tout fut prêt en ce qui concernait le fleuve, Cyrus commanda aux chiliarques perses, tant de l'infanterie que de la cavalerie, de venir le joindre, chacun avec ses mille hommes sur deux files, et aux alliés de les suivre en queue dans l'ordre accoutumé. Quand ils furent arrivés, Cyrus fit descendre dans le lit mis à sec ses gardes, fantassins et cavaliers, pour examiner si le fond du fleuve était praticable. Quand on lui eut rapporté qu'il l'était, il convoqua les chefs de l'infanterie et de la cavalerie et leur parla ainsi : « Amis, le fleuve nous a cédé le chemin de la ville. Entrons à l'intérieur avec assurance et sans crainte. Songeons que ceux contre qui nous allons marcher sont les mêmes que nous avons déjà vaincus, alors qu'ils avaient des alliés avec eux, qu'ils étaient tous éveillés et à jeun, qu'ils étaient armés de toutes pièces et rangés en bataille. Aujourd'hui nous allons les attaquer en un moment où beaucoup d'entre eux sont endormis, où beaucoup sont ivres et tous sont débandés. Quand en outre ils s'apercevront que nous sommes dans leurs murs, l'effroi les rendra beaucoup plus impuissants encore. S'il en est parmi vous qui pensent à ce qu'on dit généralement : qu'il faut craindre, quand on entre dans une ville, que les ennemis ne montent sur les toits et ne lancent des traits des deux côtés de la rue, qu'ils se rassurent tout à fait sur ce point. Si quelques-uns montent sur leurs maisons, nous avons pour allié un dieu, Héphaïstos. Les vestibules de ces maisons prennent facilement feu : les portes sont faites de palmiers et enduites d'asphalte inflammable. De notre côté, nous ne manquons pas de bois résineux pour nous fournir du feu à foison et nous avons de la poix et de l'étoupe en abondance pour provoquer rapidement de gros incendies. Aussi faudra-t-il que les habitants se sauvent précipitamment de leurs maisons, ou qu'ils soient réduits en cendre. Mais allez, prenez vos armes, et je vous conduirai avec l'aide des dieux. Vous, Gadatas et Gobryas, ajouta-t-il, montrez-nous la route, vous la connaissez, et, quand nous serons à l'intérieur, menez-nous tout droit au palais royal. — En vérité, dit Gobryas, il n'y aurait rien d'étonnant que les portes n'en fussent pas fermées, car la ville entière semble être en liesse cette nuit. Nous trouverons cependant une garde devant les portes : il y en a toujours une d'établie. — Il ne faut pas perdre un instant, dit Cyrus. En avant ! Prenons-les, autant que possible, au dépourvu. » Cela dit, on se met en marche. Ceux qu'on rencontre sont frappés et tués, ou s'enfuient à l'intérieur de leurs maisons ou poussent des cris. Les gens de Gobryas répondent à ces cris, comme s'ils étaient, eux aussi, de la fête. On force le pas et l'on arrive au palais royal. Les troupes rangées sous les ordres de Gobryas et de Gadatas en trouvent les portes fermées. Ceux qui ont ordre d'attaquer les gardes tombent sur eux, tandis qu'ils boivent à la lueur d'un grand feu, et ils les traitent aussitôt en ennemis. Un grand bruit se fait, des

cris s'élèvent ; à l'intérieur on entend ce tumulte, et le roi ordonne d'aller voir ce qui en est. Quelques-uns courent pour ouvrir les portes et sortir. Les gens de Gadatas, voyant les portes ouvertes, s'y précipitent ; ils voient ceux qui voulaient sortir rebrousser chemin et se sauver à l'intérieur ; ils les talonnent et les frappent et arrivent ainsi jusqu'au roi ; ils le trouvent debout, le cimenterre dégainé. Les gens de Gadatas et de Gobryas le tuent. Ceux qui étaient avec lui périrent, l'un en se retranchant derrière un abri, l'autre en fuyant, l'autre en se défendant avec ce qu'il peut trouver. Cyrus envoya par les rues de la ville ses escadrons de cavalerie avec ordre de tuer ceux qu'ils trouveraient dehors et de proclamer, par la bouche de ceux qui savaient le syrien, que ceux qui étaient dans leur maison devaient y rester, et que, si l'on prenait quelqu'un dehors, il serait mis à mort. Ces ordres furent exécutés.

Cependant Gadatas et Gobryas avaient rejoint Cyrus. Leur premier soin fut de remercier les dieux pour la vengeance qu'ils avaient tirée d'un roi impie ; puis ils baisèrent les mains et les pieds de Cyrus en pleurant de joie et d'allégresse. Quand le jour fut venu, les garnisons des citadelles, instruites de la prise de la ville et de la mort du roi, les livrèrent aussi. Cyrus s'en saisit aussitôt et y envoya des garnisons avec des officiers pour les commander. Il permit aux parents d'ensevelir leurs morts, et fit proclamer par des hérauts un ordre général aux Babyloniens d'apporter leurs armes, les prévenant que, si l'on trouvait, des armes dans une maison, tous les habitants seraient mis à mort. En conséquence, ils apportèrent leurs armes. Cyrus les fit déposer dans les citadelles, pour les avoir à sa disposition, si jamais il en avait besoin. Ces mesures prises, il appela d'abord les mages, et, comme la ville avait été prise à la guerre, il leur dit de choisir pour les dieux les prémices du butin et des enclos sacrés, puis il distribua des maisons et des résidences officielles à ceux qu'il regardait comme des associés de ses expéditions, attribuant les meilleurs lots aux plus braves, ainsi qu'il avait été décidé, et invitant à réclamer ceux qui se croyaient lésés. Il ordonna aux Babyloniens de cultiver la terre, de payer le tribut et de servir les maîtres qu'il leur avait donnés. Pour les Perses, ses compagnons et pour ceux des alliés qui voulurent demeurer près de lui, il les autorisa à parler en maîtres à ceux qui leur étaient échus en partage.

Par la suite, Cyrus, désirant se mettre désormais, lui aussi, sur le pied qu'il jugeait convenable à un roi, crut bon de le faire avec l'assentiment de ses amis, afin d'exciter le moins de mécontentement possible, s'il se montrait rarement en public et dans un appareil imposant. Voici ce qu'il imagina, Un jour, dès le matin, il se plaça dans un endroit qui lui parut propre à son dessein ; il y reçut ceux qui voulaient lui parler, ne les congédiant qu'après leur avoir fait réponse. Quand les gens surent qu'il donnait audience, il en vint une foule prodigieuse ; on se poussait pour approcher, on rusait, on se

battait. Les gardes les introduisaient, après les avoir triés comme ils pouvaient. Mais quand les amis de Cyrus fendant la presse arrivaient devant lui, il leur tendait la main, les attirait à lui et leur disait : « Attendez que j'aie expédié la foule ; alors nous nous entretiendrons tranquillement. » Ses amis attendaient donc ; mais la foule affluait de plus en plus nombreuse, et le soir arriva, avant que Cyrus eût le loisir de s'entretenir avec eux, Alors il leur dit : « C'est l'heure de nous séparer, mes amis, mais revenez demain matin, je veux avoir un entretien avec vous. » Sur ces mots, ses amis coururent chez eux avec plaisir, car ils avaient souffert de n'avoir pu satisfaire leurs besoins, et, là-dessus, ils allèrent se coucher.

Le lendemain, Cyrus se rendit au même endroit et se vit entouré d'une foule beaucoup plus nombreuse de gens qui voulaient l'approcher et qui étaient venus bien plus tôt que ses amis. Alors Cyrus fit former autour de lui un grand cercle de piquiers persans et leur ordonna de ne laisser avancer que ses familiers et les chefs des Perses et des alliés. Quand ils furent réunis, il leur tint ce discours : « Amis et alliés, jusqu'à présent nous ne pouvons reprocher aux dieux de n'avoir pas réalisé tous nos vœux ; mais si, parce qu'on a accompli de grandes choses, on ne peut plus s'occuper de soi-même et se réjouir avec ses amis, c'est là un bonheur auquel je dis adieu volontiers. Vous avez sans doute remarqué hier même qu'ayant commencé mon audience dès le matin, je ne l'avais pas finie avant le soir ; aujourd'hui vous en voyez là d'autres, plus nombreux encore que ceux d'hier, qui viennent nous fatiguer de leurs affaires. Si je m'astreins à les recevoir, je me rends compte que je serai bien peu à vous, et vous à moi, et je suis bien sûr que je ne m'appartiendrai plus du tout à moi-même. Je remarque en outre, ajouta-t-il, autre chose de ridicule. J'ai pour vous, n'est-ce pas, les sentiments que vous méritez, et dans cette foule qui m'entoure, c'est à peine si je connais quelqu'un, et tous ces gens-là se sont mis, dans la tête que, s'ils sont plus forts que vous à jouer des coudes, ils obtiendront de moi, plus tôt que vous, ce qu'ils demandent. Or, ce que je croyais, moi, c'est que ces gens-là, s'ils avaient une requête à me faire, devaient rechercher votre protection, à vous, mes amis, pour obtenir une introduction près de moi. On pourra me dire : « Pourquoi donc ne t'es-tu pas mis sur ce pied dès le début et t'es-tu rendu accessible à tout le monde ? C'est que je savais qu'à la guerre un chef ne doit pas être en retard pour connaître ce qu'il faut faire, ni pour exécuter ce que les circonstances exigent ; et j'étais persuadé qu'un général qui se communique rarement laisse échapper bien des choses qu'il faudrait faire. Mais aujourd'hui que nous venons de terminer une guerre des plus pénibles, il me semble que mon esprit a droit à quelque relâche. Aussi, comme je suis incertain de ce que je pourrais faire pour accorder nos intérêts avec ceux des autres dont nous avons la charge, conseillez-moi ce que vous voyez de

plus avantageux. »

Ainsi parla Cyrus. Après lui, Artabaze, celui qui jadis s'était donné pour son parent, se leva et dit : « Certes, tu as bien fait, Cyrus, d'ouvrir cette discussion. Pour moi, tu étais encore un jeune garçon, quand, pour la première fois, je conçus un vif désir de devenir ton ami ; mais voyant que tu n'avais nul besoin de moi, j'hésitais à t'approcher. Quand le hasard fit enfin que tu eus recours à moi pour courir annoncer aux Mèdes la volonté de Cyaxare, je me dis à part moi que, si je te servais avec zèle en cette occasion, je serais admis dans ton intimité et que j'aurais la liberté de converser avec toi aussi longtemps que je voudrais ; et je m'acquittai de ma mission de manière à obtenir tes éloges. Puis les Hyrcaniens les premiers devinrent nos amis, en un temps où nous étions tout à fait pauvres d'alliés ; aussi les reçûmes-nous à bras ouverts, tant nous étions heureux de leur amitié ! Puis, quand nous nous fûmes emparés du camp ennemi, tu n'eus plus, j'imagine, le loisir de t'occuper de moi, mais je ne t'en voulais pas. Ensuite ce fut Gobryas qui devint notre ami, et je m'en réjouis, et après lui, Gadatas, et dès lors il devint difficile d'avoir part à ton attention. Puis quand les Saces à leur tour et les Cadusiens devinrent nos alliés, il fallut naturellement les traiter avec égard, puisqu'ils étaient pleins d'égards pour toi. Quand nous revînmes au lieu d'où nous étions partis, en te voyant occupé de chevaux, de chars, de machines, je pensai que, lorsque tu serais délivré de ces soucis, tu aurais alors le loisir de t'occuper de moi. Cependant, quand vint l'effrayante nouvelle que tout le monde se liguaient contre nous, je compris l'importance de cet événement ; mais je me crus désormais assuré que, si les suites en étaient heureuses, nous aurions tout le temps de nous entretenir ensemble. Maintenant enfin que nous avons remporté la grande victoire, que Sardes et Crésus sont en notre pouvoir, que nous avons pris Babylone, que tout est soumis à nos lois, hier, j'en jure par Mithra⁷⁵, si je ne m'étais pas frayé à coups de coude un chemin dans la foule, je n'aurais pas pu approcher de toi. Et lorsque, me prenant la main, tu m'eus dit de rester près de toi, je fus un objet d'envie, parce que je passais la journée avec toi, sans manger ni boire. S'il peut se faire que nous, qui avons le mieux mérité, nous ayons le plus de part à ta société, c'est bien ; sinon, je vais encore une fois proclamer de ta part que tout le monde ait à s'éloigner, sauf nous, tes amis de la première heure. »

Cette conclusion fit rire Cyrus et beaucoup d'autres. Le Perse Chrysantas se leva ensuite et parla ainsi : « Auparavant, Cyrus, tu avais raison de te rendre accessible au public, et pour les raisons que tu as alléguées toi-même, et parce que nous n'étions pas ceux que tu devais honorer de préférence, car

⁷⁵ Les Perses, nous dit Strabon, XV, p. 732, honorent le Soleil, qu'ils appellent Mithra. Cyrus le jeune jure aussi par Mithra dans *l'Economique* de Xénophon, 4 ; 24.

nous, c'était dans notre propre intérêt que nous t'avons suivi ; mais il fallait mettre tout en oeuvre pour gagner la multitude, afin qu'elle consentît de bon coeur à partager nos travaux et nos dangers. Mais maintenant que tu n'es plus réduit à ce seul moyen, mais que tu en as d'autres pour t'attacher ceux que tu juges à propos, il est juste que toi aussi tu aies désormais une maison. Comment jouirais-tu de ta puissance, si tu restais seul, sans foyer ? car il n'y a pas de place au monde plus sacrée, plus douce et plus chère que le foyer. Ne crois-tu pas d'ailleurs que nous aurions honte de te voir peiner dehors, tandis que nous serions à couvert dans nos maisons et que nous semblerions mieux partagés que toi ? » Quand Chrysantas eut fini, d'autres en grand nombre parlèrent dans le même sens. Dès lors Cyrus entra dans le palais, où ceux qui transportaient les trésors de Sardes les lui rapportèrent. Dès qu'il y fut entré, il sacrifia d'abord à Hestia, puis à Zeus roi et à tous les autres dieux que les mages lui indiquèrent.

Cela fait, il se mit à organiser le reste de sa maison. Considérant sa situation, qu'il entreprenait de gouverner un grand nombre de peuples, qu'il se disposait à fixer sa résidence dans la plus grande des villes fameuses, et que cette ville lui était aussi hostile qu'une ville pouvait l'être à un souverain, en réfléchissant à tout cela, il jugea qu'il avait besoin d'une garde du corps ; et comme il savait qu'on n'est jamais plus exposé à un attentat que lorsqu'on est à table, qu'on boit avec ses amis, ou qu'on dort dans son lit, il se demandait à quel genre d'hommes il pourrait le plus sûrement confier sa personne dans ces différentes situations. Il lui sembla qu'on ne saurait jamais compter sur la fidélité d'un homme qui en aimerait un autre plus que celui qu'il est chargé de garder, que dès lors ceux qui ont des enfants, ou une femme avec laquelle ils vivent en bon accord, ou des mignons, sont naturellement portés à les chérir plus que tout autre objet, tandis qu'en voyant les eunuques privés de toutes ces affections, il se persuada qu'ils étaient les hommes les plus capables de se dévouer à ceux qui pouvaient le mieux les enrichir, les protéger, si on les opprimait, et les élever aux honneurs, et il estimait que personne ne pouvait leur faire plus de bien que lui. De plus, comme les eunuques sont méprisés des autres hommes, ils ont, par cela même, besoin d'un maître pour les défendre ; car il n'y a personne qui ne veuille en toute occasion l'emporter sur un eunuque, à moins qu'une puissance supérieure ne s'y oppose. D'ailleurs, quand un homme est fidèle à son maître, rien n'empêche qu'il n'occupe le premier rang près de lui, fût-il eunuque. Quant à ce qu'on pourrait croire surtout, que ces gens sont des lâches, il n'était pas de cet avis ; il se fondait pour cela sur l'exemple des animaux, et en effet des chevaux fougueux qu'on a châtrés cessent de mordre et de se cabrer, sans rien perdre de leurs qualités guerrières. Les taureaux châtrés se dépouillent de leur humeur sauvage et indocile, sans cesser d'être vigoureux et propres au travail. De même les

chiens châtrés cessent de quitter leurs maîtres et n'en deviennent pas plus mauvais pour la garde ou pour la chasse. Il en est ainsi des hommes privés de la source du désir ; ils deviennent plus calmes, mais n'en sont ni moins prompts à exécuter ce qu'on leur commande, ni moins adroits à monter à cheval ou à lancer le javelot, ni moins avides de gloire ; car on voit bien, à la guerre et à la chasse, que l'émulation n'est pas éteinte dans leur âme. Quant à leur fidélité, c'est à la mort de leurs maîtres qu'ils en ont donné les meilleures preuves ; personne, dans le malheur de ses maîtres, n'a témoigné par ses actes plus de fidélité que les eunuques. Si naturellement ils semblent avoir perdu quelque chose de leur force physique, le fer égale, à la guerre, les faibles aux forts. D'après ces considérations, Cyrus, à commencer par les portiers, ne choisit que des eunuques pour son service personnel.

Mais jugeant que cette garde était insuffisante en face de la foule des malveillants, il se demanda quels étaient parmi les autres hommes ceux auxquels il pourrait confier le plus sûrement la garde de son palais. Or comme il savait que les Perses restés au pays avaient peine à vivre à cause de leur pauvreté et qu'ils menaient une existence très pénible, tant à cause de l'âpreté du sol que parce qu'ils travaillaient de leurs mains, il crut qu'ils seraient les plus disposés à se satisfaire du régime de sa cour. Il prit donc parmi eux dix mille satellites, qui, campés autour du palais, le gardaient jour et nuit, quand il était présent, et qui l'accompagnaient dans ses sorties, rangés de chaque côté de sa personne. Il pensa que pour toute la ville de Babylone aussi, il fallait des gardes en nombre suffisant, soit quand il y résidait, soit lorsqu'il était absent, et il établit dans Babylone une forte garnison. Quant à la solde, il obligea les Babyloniens à la fournir ; car il voulait les appauvrir le plus qu'il pourrait, afin de les rendre aussi humbles et aussi souples que possible.

Cette garde qu'il établit alors autour de sa personne et celle de Babylone se sont maintenues jusqu'à nos jours dans les mêmes conditions. Songeant ensuite aux moyens de conserver tout son empire et de l'agrandir encore, il pensa que la supériorité en bravoure que ces mercenaires avaient sur les peuples soumis ne compensait pas leur infériorité en nombre. Aussi résolut-il de retenir ensemble les braves soldats qui, avec l'aide des dieux, lui avaient conquis la puissance, et de veiller à ce qu'ils ne négligeassent pas l'exercice de la vertu. Cependant, pour n'avoir pas l'air de leur intimer un ordre et pour qu'ils reconnussent eux-mêmes que c'était là le meilleur parti et en conséquence consentissent à rester avec lui et à pratiquer la vertu, il rassembla les homotimes, tous les personnages influents et tous ceux qu'il regardait comme les dignes associés de ses travaux et de sa fortune. Quand ils furent réunis, il leur parla ainsi : « Amis et alliés, nous sommes très reconnaissants aux dieux de nous avoir accordé de conquérir les biens dont

nous nous jugions dignes. Nous voici maîtres en effet d'un vaste et fertile pays, avec des gens pour le cultiver et nous nourrir. Nous possédons aussi des maisons, et des maisons bien meublées. Et que nul de vous ne croie qu'en possédant ces biens, il possède le bien d'autrui ; car c'est une loi universelle et éternelle que, dans une ville prise sur des ennemis en état de guerre, tout, et les personnes et les biens, appartient aux vainqueurs. Vous ne commettez donc pas d'injustice en détenant les biens que vous avez, et c'est pure humanité, si vous ne leur prenez pas tout et leur laissez quelque chose. Mais quelle conduite tiendrons-nous à l'avenir ? Je vais vous en dire mon avis : si nous vivons en vue de la mollesse et du plaisir, comme des lâches qui tiennent le travail pour le comble du malheur et l'oisiveté pour une jouissance, je vous prédis que bientôt nous ne serons plus guère estimables à nos propres yeux, et que nous ne tarderons pas à être dépouillés de tous ces biens. Car il ne suffit pas d'avoir été braves, pour l'être toujours ; il faut s'appliquer à l'être jusqu'à la fin. De même que les autres arts se déprécient, quand on les néglige, de même que les corps en bon état changent et se gâtent, si on les laisse aller à la mollesse, de même aussi la tempérance, la continence, la bravoure, si l'on en relâche l'exercice, s'altèrent et se tournent en vices. Préservons-nous donc du relâchement, et ne nous laissons pas aller au plaisir du moment. Car, selon moi, si c'est un grand oeuvre de conquérir un empire, c'en est un plus grand encore de conserver ce qu'on a conquis. Il a suffi à plus d'un de montrer de l'audace pour conquérir un empire ; mais garder ce qu'on a conquis ne peut se faire sans tempérance, sans continence, sans vigilance constante. Si nous sommes convaincus de ces vérités, il nous faut à présent nous exercer à la vertu avec plus d'efforts encore qu'avant d'avoir acquis ce que nous possédons, convaincus que, plus on possède, plus on est exposé à l'envie, aux machinations, à l'hostilité d'autrui, surtout quand on ne doit qu'à la force les biens et les hommages dont on jouit.

« Il faut donc croire que les dieux seront avec nous ; car notre possession n'est pas due à une agression injuste c'est nous qu'on a attaqués et nous n'avons fait que nous venger. Mais après la protection des dieux, il y a un avantage essentiel que nous devons nous assurer, c'est de justifier notre prétention au commandement en nous montrant supérieurs à nos sujets. Il faut nécessairement que les esclaves mêmes aient leur part de la chaleur, du froid, de la faim, de la soif, de la fatigue, du sommeil ; mais en la leur donnant, il faut essayer en tout cela de paraître meilleurs qu'eux. Quant à la science et aux exercices de la guerre, gardons-nous absolument d'en faire part à ceux dont nous voulons faire nos manoeuvres et nos tributaires. Nous devons maintenir notre supériorité dans cet art, parce que nous y voyons des instruments de liberté et de bonheur donnés aux hommes par les dieux. Enfin par la même raison que nous leur avons enlevé leurs armes,

nous-mêmes, nous ne devons jamais quitter les nôtres, bien pénétrés de cette maxime que, plus on est près de ses armes, mieux on s'assure la possession de ce qu'on veut.

« Si quelqu'un se dit en lui-même : « A quoi nous sert donc d'avoir atteint le but de nos ambitions, s'il nous faut encore endurer la faim, la soif, les travaux et les soucis ? » qu'il sache que les biens nous font d'autant plus de plaisir que nous avons peiné davantage pour les atteindre ; car la fatigue est un assaisonnement aux bonnes choses. Si l'on ne désire pas une chose, les apprêts les plus somptueux ne sauraient la rendre agréable. Mais puisque la Divinité nous a aidés à conquérir ce que les hommes désirent le plus, si un homme veut se mettre en mesure d'en tirer tout le plaisir possible, cet homme aura sur les gens moins bien pourvus que lui le grand avantage que, s'il a faim, il se procurera les mets les plus agréables, s'il a soif, il se payera les liqueurs les plus exquises, et s'il a besoin de relâche, il goûtera le repos le plus doux. Voilà pourquoi je dis qu'il faut nous appliquer de toutes nos forces à être courageux, afin de jouir de nos biens de la manière la meilleure et la plus agréable, et de ne point faire l'épreuve la plus pénible de toutes ; car il est moins fâcheux de ne pas acquérir un bien qu'il n'est affligeant de le perdre, quand on en est devenu le maître. Songez encore à ceci : quel prétexte aurions-nous de laisser déchoir notre courage d'autrefois ? Serait-ce parce que nous sommes les maîtres ? Mais il ne convient pas, n'est-ce pas ? que celui qui commande vaille moins que ceux qui obéissent. Serait-ce parce que notre fortune paraît être meilleure qu'autrefois ? Mais qui oserait dire que la lâcheté va de pair avec la fortune ? Est-ce parce que, maintenant que nous avons des esclaves, nous les châtierons, s'ils sont mauvais ? Mais convient-il, quand on est mauvais soi-même, de châtier les autres pour leur méchanceté ou leur lâcheté ? Autre considération encore.

Nous nous sommes mis sur le pied d'entretenir une multitude de satellites pour garder nos maisons et nos personnes. Quelle honte ce serait pour nous de penser que nous sommes obligés d'assurer notre sécurité par les armes de nos satellites et que nous sommes incapables de les porter pour nous défendre nous-mêmes ! Il faut savoir que la meilleure garde pour un homme, c'est qu'il soit lui-même bon et brave. Voilà l'escorte qu'il nous faut ; à qui n'est pas accompagné de la vertu, rien ne doit réussir.

« Que faut-il donc faire, selon moi ? Où faut-il pratiquer la vertu, où faut-il s'y entraîner ? Ce que j'ai à vous proposer, ne vous sera pas nouveau. De même qu'en Perse les homotimes vivent près des bâtiments publics, de même ici, nous, les pairs, nous devons pratiquer tout ce qu'on pratique là-bas. Vous devrez, présents à mes portes, avoir l'oeil sur moi pour voir si je continue à m'occuper de mes devoirs ; et moi j'aurai l'oeil sur vous pour

vous observer, et ceux que je verrai poursuivre le beau et le bien, je les récompenserai. Quant aux enfants qui naîtront de nous, élevons-les ici ; car nous deviendrons nous-mêmes meilleurs, si nous voulons donner en notre personne les meilleurs exemples possibles à nos enfants, et nos enfants, même s'ils le voulaient, ne deviendront pas aisément méchants, s'ils ne voient ni n'entendent rien de honteux et consacrent tout leur temps à de belles et nobles occupations. »

LIVRE VIII

SOMMAIRE. — *Mesures que prend Cyrus pour assurer la solidité de son empire. Qualités de Cyrus : son intelligence, sa prévoyance, sa bonté, sa générosité. Ses affaires terminées, il revient en Perse et épouse la fille de Cyaxare. De retour à Babylone, il distribue à ses amis les différentes satrapies de son empire. Sa mort : recommandations à ses fils. Epilogue décadence actuelle des Perses.*

CHAPITRE PREMIER

Chrysantas conseille aux grands de se tenir à la disposition de Cyrus. Organisation des différents services, en particulier des finances. Il force les grands à venir à sa cour. Il forme ses fonctionnaires par son exemple. Comment il en impose à ses sujets.

Ainsi parla Cyrus. Après lui, Chrysantas se leva et prononça ce discours : « Mes amis, j'ai remarqué en beaucoup d'autres circonstances qu'un bon chef ne diffère en rien d'un bon père de famille. Un père, en effet, se préoccupe d'assurer solidement l'avenir de ses enfants, et je vois qu'à présent Cyrus nous donne les conseils les plus propres à conserver notre bonheur. Mais il y a une chose, ce me semble, sur laquelle il a moins insisté qu'il n'aurait fallu : c'est celle-là que je vais essayer d'exposer à ceux qui n'en sont pas instruits. Demandez-vous quelle ville ennemie pourrait être prise, quelle ville amie conservée par des soldats qui n'obéiraient pas, quelle armée indisciplinée pourrait jamais remporter la victoire, quelles troupes sont plus faciles à battre que celles où chacun songe à pourvoir à sa sûreté particulière, quelle belle action pourrait-être accomplie par des gens insubordonnés, quel État pourrait être gouverné selon les lois, quelle maison pourrait être conservée, quels vaisseaux arriver à destination ; et nous-mêmes, si nous avons des biens, par quel autre moyen les avons-nous obtenus que par l'obéissance ? C'est parce que nous savions obéir que, nuit et jour, nous nous rendions rapidement où le devoir nous appelait, que, suivant en rangs serrés notre général, nous étions irrésistibles et ne laissions aucun ordre à demi accompli. Or, si l'obéissance paraît être le meilleur moyen d'acquérir les biens, sachez qu'elle est aussi le meilleur moyen de conserver ce qu'il faut conserver. J'ajoute qu'auparavant beaucoup d'entre nous ne commandaient personne, mais étaient commandés ; maintenant vous tous qui êtes ici, vous êtes arrivés à commander un nombre plus ou moins grand de subordonnés. Or, si vous prétendez être obéis de vos subordonnés, nous devons obéir nous aussi à nos supérieurs. Mais il doit y avoir une différence entre notre obéissance et celle des esclaves : tandis que les esclaves ne servent leurs maîtres que par force, nous devons, nous, si nous prétendons être des hommes libres, faire de bon gré ce que nous

estimons le plus digne de louange. Vous trouvez, même parmi les États qui ne sont pas soumis au gouvernement d'un seul, que le plus soumis à ses chefs est aussi celui qui est le moins exposé à subir la loi de ses ennemis. Soyons donc assidus, comme Cyrus nous le demande, à la porte de ce palais, et exerçons-nous à ce qui peut le mieux nous garantir la possession des biens qu'il nous importe de conserver, et mettons-nous à la disposition de Cyrus pour tout ce qui sera nécessaire ; car il faut bien nous persuader qu'il est impossible que Cyrus trouve quoi que ce soit à faire pour son bien propre, sans que ce soit aussi pour le nôtre, puisque nous avons les mêmes intérêts et les mêmes ennemis. »

Lorsque Chrysantas eut fini son discours, plusieurs autres, Perses ou alliés, se levèrent pour appuyer son avis, et il fut décidé que les grands se présenteraient toujours aux portes du palais et se tiendraient à la disposition du prince pour exécuter ses ordres, jusqu'à ce qu'il les renvoyât. Et ce qui fut décidé alors est encore pratiqué aujourd'hui par les Asiatiques qui sont sous l'autorité du roi : ils viennent faire leur cour à la porte de leurs chefs. Et les mesures que Cyrus prit, comme je l'ai montré dans mon récit, pour affermir sa puissance et celle des Perses, ces mêmes mesures sont encore en usage sous les rois qui lui ont succédé. Mais il en est ici comme en toutes choses quand le chef est bon, les lois sont observées exactement ; quand il est mauvais, elles le sont médiocrement. Ainsi donc les grands venaient tous les jours à la porte de Cyrus avec leurs chevaux et leurs lances. Il en avait été décidé ainsi par les meilleurs de ceux qui l'avaient aidé à soumettre l'empire.

A la tête de chaque service, Cyrus mit un administrateur particulier : il eut ainsi des percepteurs de revenus, des trésoriers payeurs, des inspecteurs des travaux, des gardiens de ses domaines et des intendants pour l'approvisionnement de sa maison. Pour surveiller les chevaux et les chiens⁷⁶, il nomma ceux qu'il croyait capables de les dresser le plus parfaitement pour son usage. Pour ceux qu'il crut devoir associer à la garde de sa fortune, il veillait lui-même à ce qu'ils fussent les meilleurs possible, et il n'en laissait point le soin à d'autres, persuadé que c'était sa tâche à lui. Il savait en effet que, s'il fallait jamais livrer bataille, c'était parmi ceux-là qu'il devrait prendre ceux qui marcheraient à ses côtés et à sa suite pour partager avec lui les plus grands dangers, parmi eux qu'il aurait à choisir les taxiarques de son infanterie et de sa cavalerie. Et s'il avait besoin de généraux pour commander sans lui, il savait que c'était l'un de ceux-là qu'il devrait envoyer, et que, pour garder et gouverner des villes et des nations entières, c'était à eux qu'il devrait recourir, chez eux encore qu'il devrait

⁷⁶ Hérodote, I, 142, dit du gouverneur de Babylone : « Il nourrissait une quantité de chiens de l'Inde, telle que quatre gros bourgs de la plaine étaient exempts d'autres impôts, à la charge de pourvoir à la nourriture de ces chiens. »

choisir ses ambassadeurs, choix qui lui paraissait être de la première importance pour arriver à ses fins sans faire la guerre. Or Il sentait que, si les fonctionnaires chargés des affaires les plus graves et les plus nombreuses, n'étaient point ce qu'ils devaient être, tout trait mal, pour lui ; si au contraire ils étalent ce qu'ils devaient être, il croyait que tout irait bien. C'est dans cette conviction qu'il se chargea de cette surveillance. Il estimait qu'il devait comme eux s'exercer à la vertu ; car il n'était pas possible, à son avis, si l'on n'était pas soi-même un homme de devoir, d'exciter les autres à pratiquer le beau et le bien,

Ces réflexions l'amènèrent à conclure qu'il avait, avant tout, besoin de loisir, s'il voulait pouvoir s'occuper de l'essentiel. D'un côté, il ne croyait pas possible de négliger les finances, parce que la grandeur de l'empire devait entraîner de grandes dépenses ; de l'autre, étant donnée l'étendue de ses possessions, s'il s'en occupait constamment lui-même, il s'ôterait, pensait-Il, tout loisir pour veiller au salut de l'empire, Examinant donc les moyens d'avoir des finances en bon état et de se ménager des loisirs, il imagina une organisation semblable à celle de l'armée. D'ordinaire dans l'armée, les dizainiers veillent sur leur dizaine, les lochages sur les dizainiers, les chiliarques sur les lochages, et les myriarques sur les chiliarques. Ainsi personne ne reste sans surveillance, quel que soit le nombre des myriades, et quand le général a besoin de l'armée pour quelque entreprise, il lui suffit de donner ses ordres aux myriarques. C'est sur ce modèle que Cyrus centralisa l'administration des finances. Il put ainsi, en conférant avec un petit nombre d'hommes, régler parfaitement les affaires de sa maison, et désormais il lui resta plus de temps *libre que* n'en a l'intendant d'une seule maison ou le capitaine d'un seul vaisseau. Ayant ainsi réglé ses affaires, il "prit à ses amis à user de la même organisation.

S'étant ainsi assuré du loisir pour lui et ses ministres, il entreprit, avec l'autorité qu'il avait sur eux, de rendre ses associés tels qu'ils devaient être. — Tant d'abord, si, étant assez riche pour vivre du travail d'autrui, un ne se présentait pas à sa porte, il s'informait de la raison. Il estimait que ceux qui fréquentaient ses portes n'oseraient rien faire de mal ni de honteux, d'abord à cause de la présence du chef, ensuite parce qu'ils étaient sûrs qu'aucune de leurs actions n'échapperait aux regards des meilleurs ; pour ceux au contraire qui se dispensaient de venir, il pensait que leur abstention était due à la débauche, à quelque mauvais dessein ou à la négligence. Nous allons d'abord expliquer par quels moyens il forçait les négligents à se présenter. Par son ordre, quelqu'un de ses plus intimes amis allait se saisir des biens de l'absent, en disant qu'il prenait ce qui était à lui. Chaque fois, ceux qui étaient ainsi dépouillés accouraient se plaindre de l'injustice dont ils se croyaient victimes. Pendant un certain temps, Cyrus ne se donnait pas le loisir de leur donner audience, et, quand il les avait entendus, il renvoyait à

un terme éloigné le jugement de leur affaire. Il espérait ainsi les accoutumer à faire leur cour et *se rendre* moins odieux que s'il les avait contraints à venir en les châtiant lui-même. C'était là son premier moyen de leur apprendre à se présenter. Il en avait un autre, qui était de charger des commissions les plus faciles et les plus fructueuses ceux qui fréquentaient ses portes et un autre encore, qui était de n'accorder aucune grâce aux absents. Mais le moyen de contrainte le *plus* efficace, c'était, quand ils restaient insensibles à tous ses avertissements, de leur enlever les biens qu'ils possédaient pour les donner à un autre qu'il croyait disposé à venir toutes les fois qu'il le fallait ; il se faisait ainsi un ami utile, au lieu d'un inutile : Le roi actuel fait rechercher encore ceux qui sont absents, quand ils devraient être présents.

Telle était sa conduite à l'égard des absents. Pour ceux qui se tenaient à sa disposition, il pensa qu'il ne pouvait mieux les engager à rechercher le beau et le bien qu'en tâchant lui-même, puisqu'il se croyait leur chef légitime, d'offrir en sa personne à ses sujets le plus parfait modèle de vertu. Il lui semblait bien certain que les lois écrites aussi rendent les hommes meilleurs ; mais il regardait un bon chef comme une loi voyante, puisqu'il est capable de commander et de voir celui qui désobéit et de le punir.

D'après ces principes, on le vit alors s'appliquer au culte des dieux avec une piété accrue par la prospérité. C'est alors que fut établi le collège des mages ; lui-même ne manquait jamais de chanter des hymnes aux dieux au lever du jour et d'offrir chaque jour des sacrifices aux dieux que les mages lui désignaient. Et ce qu'il institua alors dure encore aujourd'hui chez tous les rois qui se succèdent sur le trône de Perse. Les Perses suivirent d'abord son exemple, dans la pensée qu'eux aussi seraient plus heureux, s'ils honoraient les dieux comme celui qui était à la fois leur maître et l'idéal de l'homme heureux, et aussi qu'ils lui plairaient en l'imitant. Cyrus, de son côté, regardait la piété de ses amis comme sa sauve-garde. Il raisonnait comme ceux qui préfèrent naviguer avec des hommes pieux plutôt qu'avec des gens qui passent pour être impies. Il se disait en outre que, si tous ses associés étaient pieux, ils seraient moins disposés à commettre quelque crime les uns contre les autres et contre lui-même, qui se considérait comme leur bienfaiteur. Il faisait voir aussi qu'il attachait un grand prix à ce qu'on ne fît tort à aucun ami ni à aucun allié, et il était persuadé qu'en se montrant scrupuleux observateur de la justice, les autres aussi seraient moins portés à faire des profits illicites et ne chercheraient à s'enrichir que par des voies légitimes. Il croyait qu'il inspirerait mieux la pudeur à tous, s'il laissait voir lui-même qu'il respectait assez les autres pour ne rien dire ou faire de honteux, et il fondait sa conviction sur cette observation, c'est que les hommes respectent plus, je ne dis pas leur chef, mais celui même qu'ils ne craignent point, s'il se respecte lui-même, que s'il est impudent, de

même que, pour les femmes qu'on sent pudiques, on les regarde avec des yeux plus chastes.

Quant à l'obéissance, le meilleur moyen, à ses yeux, de la maintenir parmi ceux qui l'approchaient, c'était de montrer qu'il réservait plus d'honneur à ceux qui obéissaient sans hésiter qu'à ceux qui faisaient montre des vertus les plus brillantes et les plus laborieuses. Et il conforma toujours sa conduite à cette conviction. En donnant l'exemple de la tempérance, il excitait les autres à pratiquer cette vertu ; car, quand on voit celui qui pourrait le plus abuser de sa puissance rester fidèle à la modération, cela dispose les moins puissants à ne commettre ouvertement aucun excès. Il faisait entre la pudeur et la tempérance cette distinction que les gens qui ont de la pudeur évitent les actions honteuses, quand on les voit, et que les tempérants les évitent, même quand on ne les voit pas. Il croyait que le meilleur moyen de faire pratiquer la continence, c'était de montrer que lui-même ne se laissait pas détourner de ses devoirs par les plaisirs du moment, mais qu'il ne se les permettait que comme délassement d'un travail honnête. Par cette conduite, il imprima, dans sa cour, un grand respect de la hiérarchie aux inférieurs, toujours prêts à céder à leur supérieurs, et aux uns et aux autres une grande réserve et un grand respect de la bienséance. On n'y eût entendu ni les éclats de la colère ni les rires d'une joie immodérée, mais, en les voyant, on aurait cru qu'ils vivaient réellement pour le devoir.

Voilà ce qu'on faisait et voyait tous les jours à la cour. Pour former aux exercices de la guerre ceux pour qui il les jugeait indispensables, il les emmenait à la chasse.

La chasse était pour lui le meilleur des exercices militaires en général, et en particulier le plus approprié à la cavalerie ; car c'est la chasse qui contribue le plus à donner de l'assiette aux cavaliers dans toute sorte de terrains, parce qu'ils sont obligés de suivre les bêtes sauvages partout où elles fuient ; c'est là surtout qu'ils apprennent à combattre du haut d'un cheval, parce qu'ils rivalisent d'ardeur pour atteindre la proie. L'abstinence, le travail, le froid, le chaud, la faim, la soif, c'est surtout là qu'il habitua ses associés à les supporter. Et maintenant encore le roi et ses courtisans continuent les mêmes pratiques.

Cyrus pensait, comme on l'a vu par tous ces détails, que personne n'est digne de commander, s'il n'est meilleur que ses sujets. En exerçant ainsi ceux qui l'entouraient, il s'exerçait lui-même beaucoup plus qu'aucun d'eux à la tempérance, aux arts et aux exercices de la guerre. En effet, il ne menait les autres à la chasse que quand il n'était pas obligé de rester à la maison, et, s'il était obligé de rester, il chassait en ville les bêtes nourries dans ses parcs. Jamais il ne prit lui-même son repas avant de s'être mis en

sueur, et ne laissa donner du fourrage aux chevaux avant de les avoir travaillés. Il invitait aussi à cette chasse les porte-sceptres de son entourage. Il avait, ainsi que ceux qui l'entouraient, une grande supériorité dans tous ces nobles exercices, grâce à cette application continuelle. Non seulement il en donnait l'exemple dans sa personne, mais encore ceux qu'il voyait les plus ardents à poursuivre la perfection, il les récompensait par des présents, des commandements, des sièges d'honneur, et toutes sortes de distinctions. De là naissait une émulation générale, chacun voulant paraître le meilleur à Cyrus.

Nous croyons avoir remarqué dans la conduite de Cyrus qu'une de ses maximes était qu'un chef ne doit pas se contenter de surpasser ses sujets en vertu, mais qu'il doit encore leur en imposer par des artifices. En tout cas, il prit lui-même l'habillement des Mèdes et persuada à ses associés de le revêtir aussi. Il lui semblait propre à cacher les défauts du corps que l'on peut avoir et faire paraître ceux qui le portent très beaux et très grands ; car la chaussure médique est faite de manière qu'il est très facile d'y mettre une hausse invisible qui fait paraître plus grand qu'on ne l'est en réalité. Il approuvait aussi qu'on se teignît les yeux pour les rendre plus brillants et qu'on se fardât pour relever la couleur naturelle de son teint. Il habitua aussi les siens à ne pas cracher et à ne pas se moucher en public, et à ne pas se retourner pour regarder quelque chose, en gens qui ne se piquent de rien. Il pensait que tout cela contribuait à rendre le chef plus vénérable aux yeux de ses subordonnés.

C'est ainsi qu'il forma par lui-même ceux qu'il croyait destinés à commander, par des exercices et par la majesté avec laquelle il les présidait. Quant à ceux qu'il formait pour servir, loin de les pousser à s'exercer à aucun des travaux des hommes libres, il ne leur permettait même pas l'usage des armes. Il avait soin qu'ils ne se privassent jamais de manger et de boire, en vue de s'exercer à la manière des hommes libres. Et quand ils rabattaient le gibier dans les plaines vers les cavaliers, il leur permettait d'emporter des vivres pour la chasse ; aux hommes libres, jamais. Dans les marches, il les conduisait aux points d'eau, comme les bêtes de somme, et, quand c'était l'heure du déjeuner, il attendait qu'ils eussent mangé quelque chose, pour qu'ils ne fussent pas atteints de boulimie. Aussi l'appelaient-ils leur père, comme les grands, parce qu'il veillait sur eux, de manière à ce qu'ils restassent toujours sans protester dans la condition servile.

C'est ainsi que Cyrus affermit l'empire perse tout entier. Pour lui, personnellement, il était fort assuré de n'avoir rien à craindre des peuples qu'il avait soumis ; car il les jugeait lâches et les voyait désunis, et d'ailleurs aucun de ses nouveaux sujets ne l'approchait ni le jour ni la nuit. Mais il en était parmi eux qu'il jugeait très puissants et qu'il voyait armés et unis ; les

uns commandaient des corps de cavalerie, les autres des corps d'infanterie ; il se rendait compte que beaucoup d'entre eux avaient de la fierté et se croyaient capables de commander ; ceux-là communiquaient souvent avec ses gardes du corps ; beaucoup même avaient de fréquents rapports avec Cyrus lui-même, chose inévitable, s'il voulait user de leurs services : c'était de ceux-là qu'il avait le plus à craindre, et à bien des égards. En réfléchissant aux moyens de se garantir de leurs entreprises, il jugea qu'il n'était pas à propos de les désarmer et de leur interdire la guerre, parce que ce serait une injustice, qui pourrait amener la dissolution de l'empire, que d'autre part ne plus les laisser approcher de lui et leur témoigner ouvertement de la défiance, ce serait provoquer la guerre. Au lieu de tous ces expédients, il estima que le parti le plus sûr pour lui et le plus honorable, c'était de tâcher de se faire lui-même aimer d'eux plus qu'ils ne s'aimaient entre eux. Comment il nous semble être arrivé à gagner leur amitié, voilà ce que nous allons essayer d'exposer.

CHAPITRE II

Pour se faire aimer, Cyrus envoie des mets de sa table, fait de magnifiques présents, procure des médecins à ses amis malades. Les rivalités entre les grands entretiennent les jalousies entre eux et empêchent les ligues contre le roi.

D'abord, pendant toute sa vie, il employa tous les moyens en son pouvoir pour montrer la bonté de son coeur, persuadé que, s'il n'est pas facile d'aimer ceux qui paraissent nous haïr ni de vouloir du bien à qui nous veut du mal, les gens que l'on voit pleins d'amitié et de bienveillance ne sauraient être haïs de ceux qui croient en être aimés. Aussi, tant qu'il ne put obliger par des dons en argent, c'est en montrant de la prévoyance pour ses amis, en travaillant pour eux et en laissant voir qu'il se réjouissait de leurs succès et s'affligeait de leurs disgrâces qu'il essayait de capter leur amitié. Mais, quand il fut en état de faire des cadeaux, il sentit aussitôt que le plaisir le plus sensible qu'à dépense égale les hommes puissent se faire entre eux, c'est de se faire part des viandes et des liqueurs de leur table. Animé d'un tel sentiment, il prit d'abord ses mesures pour qu'on servît toujours à sa table des mets pareils à ceux qu'il mangeait lui-même et en quantité suffisante pour un grand nombre d'hommes, et il distribuait tout ce qui était servi, sauf sa part et celle de ses convives, à ceux de ses amis auxquels il voulait envoyer un souvenir ou une marque d'affection. Il en envoyait aussi à ceux dont il avait à se louer, soit pour la garde de sa personne, soit pour les soins qu'on lui rendait, soit pour tout autre motif, montrant par là qu'il connaissait les gens empressés à lui plaire. Il honorait aussi des mets de sa table ceux de ses serviteurs qu'il voulait récompenser. De plus il faisait placer sur sa table tous les mets destinés à ses serviteurs, s'imaginant que ce

procédé aussi leur inspirerait de l'affection, comme il en inspire aux chiens. Voulait-il qu'un de ses amis fût honoré par le peuple, il lui envoyait quelque plat de sa table, et maintenant encore, quand on voit quelqu'un recevoir des vivres de la table royale, tout le monde l'en respecte davantage, parce qu'on croit qu'il est en faveur et en état d'obtenir ce qu'il demande. Au reste, ce n'est pas seulement pour les raisons que je viens d'alléguer que les mets envoyés par le roi font plaisir ; en réalité tout ce qui vient de la table du roi est d'une saveur supérieure. Et l'on ne doit pas s'en étonner ; car de même que les autres métiers sont pratiqués avec plus d'art dans les grandes villes, de même les aliments du roi sont beaucoup mieux apprêtés. Dans les petites villes, en effet, ce sont les mêmes artisans qui fabriquent le lit, la porte, la charrue, la table et qui bâtissent même souvent la maison, bien heureux encore, si avec tant de métiers, ils trouvent assez de clients pour les nourrir. Or il est impossible qu'un homme qui fait plusieurs métiers les fasse tous parfaitement⁷⁷. Dans les grandes villes, au contraire, où beaucoup de gens ont besoin de chaque espèce de choses, un seul métier suffit pour nourrir un artisan, et parfois même une simple partie de ce métier : tel homme chausse les hommes, tel autre, les femmes ; il arrive même qu'ils trouvent à vivre en se bornant, l'un à coudre le cuir, l'autre à le découper, un autre en ne taillant que l'empaigne, un autre en ne faisant autre chose que d'assembler ces pièces, Il s'ensuit que celui qui s'est spécialisé dans une toute petite partie d'un métier est tenu d'y exceller. Il en est de même pour l'art culinaire. Celui en effet qui n'a qu'un serviteur pour préparer les canapés, dresser la table, pétrir le pain, apprêter tantôt un plat, tantôt un autre, doit, à mon avis, que l'ouvrage soit bien ou mal fait, s'en accommoder. Quand, au contraire, il y a de la besogne en suffisance pour que l'un fasse bouillir les viandes, qu'un autre les grille, qu'un troisième fasse bouillir les poissons, qu'un autre les grille, qu'un autre fasse le pain, et encore pas toute espèce de pain, mais qu'il lui suffit de fabriquer une espèce spéciale qui est en vogue, le travail ainsi compris doit nécessairement donner, à mon avis, des produits tout à fait supérieurs en chaque genre.

Pour cette attention à faire part des mets de sa table, Cyrus n'avait pas d'égal. Comment il était également supérieur aux autres par tous ses autres procédés pour gagner les coeurs, c'est ce que je vais exposer. Comme il surpassait de beaucoup les autres par la grandeur de ses revenus, il les surpassait bien davantage encore par la grandeur de ses présents. C'est lui qui inaugura cette munificence, et elle subsiste encore chez les rois d'à présent. A qui voit-on des amis plus riches qu'au roi des Perses ? Qui montre plus de magnificence à parer ses amis de belles robes que le roi ?

⁷⁷ Ce passage sur la division du travail rappelle ceux où Platon a traité le même sujet dans la *République*, II, 369, et les *Lois*, VIII, 846.

De qui les présents sont-ils plus faciles à reconnaître que certains présents du roi, bracelets, colliers, chevaux à frein d'or, tous ornements qu'on ne peut tenir là-bas que de la main du roi ? De quel autre peut-on dire que la grandeur de ses présents lui fait donner la préférence sur un frère, un père, des enfants ? Quel autre que le roi des Perses s'est vu en état de châtier des ennemis éloignés de plusieurs mois de marche ? Quel autre conquérant fut en mourant appelé père par les sujets qu'il avait soumis, titre qui évidemment dénote un bienfaiteur plutôt qu'un spoliateur.

Nous savons aussi que ceux qu'on appelle les yeux et les oreilles du roi, c'est uniquement par des présents et des distinctions qu'il se les attacha ; car c'est en récompensant généreusement ceux qui lui apportaient des nouvelles importantes qu'il excitait beaucoup de gens à écouter et à observer ce que le roi avait intérêt à savoir, et c'est ce qui a donné lieu de croire que le roi avait beaucoup d'yeux et beaucoup d'oreilles⁷⁸. Si quelqu'un s'imagine que le roi choisissait un seul homme pour être son oeil, il est dans l'erreur. Car un seul ne verrait, un seul n'entendrait que peu de choses ; et ce serait en quelque sorte commander aux autres de ne point s'en mêler, si cette tâche n'était confiée qu'à un seul. En outre, comme celui-là serait généralement connu, on saurait qu'il faut s'en méfier. Mais il n'en est pas ainsi, et quiconque prétend avoir entendu ou vu quelque chose qui mérite l'attention, le roi l'écoute. Voilà pourquoi l'on dit qu'il a beaucoup d'oreilles et beaucoup d'yeux. Partout on craint de dire des choses qui pourraient nuire au roi, comme s'il les entendait lui-même, et de faire des choses qui pourraient lui nuire, comme s'il était présent en personne. Aussi, loin qu'on osât tenir sur Cyrus des propos désobligeants, chacun se tenait devant les gens avec qui il se trouvait, comme s'ils eussent été les yeux et les oreilles du roi. Et si l'on se comportait ainsi à son égard, il faut sans doute en attribuer la cause à sa volonté de récompenser magnifiquement les plus petits services. Surpasser les autres par la grandeur de ses présents, quand on est le plus riche, cela n'a rien d'étonnant ; mais les surpasser, quand on est roi, par les soins et les attentions qu'on a pour ses amis, voilà qui est plus mémorable⁷⁹. Or tout le monde savait, dit-on, que rien n'aurait causé autant de honte à Cyrus que d'être vaincu dans les soins de l'amitié. On rapporte de lui ce mot, que la tâche d'un bon berger est à peu près celle d'un bon roi ; le berger en effet doit, en tirant profit de ses troupeaux, leur procurer le bonheur, le bonheur propre aux bestiaux, et le roi de même doit, en usant des villes et (les hommes, les rendre heureux.

⁷⁸ Hérodote, 1, 100, fait remonter l'institution de cette police secrète à Déjocès, le fondateur de l'empire mède. Plutarque au contraire, *Moralia*, 522 sq., dit que les « oreilles du roi » datent du nouveau Darius, c'est-à-dire de Darius Nothus.

⁷⁹ Ce que Xénophon dit ici de Cyrus l'Ancien, il le dit aussi de Cyrus le Jeune dans l'*Anabase*, I, 9, 24 : « Sans doute il n'y a rien de surprenant à ce qu'il surpassât ses amis par la grandeur de ses bienfaits, puisqu'il était plus puissant qu'eux, mais qu'il leur fût supérieur par ses attentions et son empressement à leur faire plaisir, voilà ce qui me paraît à moi particulièrement admirable. »

Sera-t-on surpris qu'avec de tels sentiments, il ait eu l'ambition de se distinguer entre tous les hommes par sa bienfaisance ?

Entre autres belles preuves de la justesse de ses vues, en voici une qu'il donna, dit-on, à Crésus. Celui-ci lui remontrait qu'à force de donner il deviendrait pauvre, alors qu'il était maître d'entasser dans son palais des monceaux d'or tels que jamais un seul homme n'en avait possédé. Cyrus, dit-on, lui fit cette question : « Et à quelle somme crois-tu que monteraient mes richesses, si, comme tu me le conseilles, j'avais ramassé de l'or depuis que je règne ? » Crésus cita un chiffre énorme. A quoi Cyrus répondit : « Eh bien, Crésus, envoie avec Hystaspe que voici l'homme en qui tu as le plus de confiance. Et toi, Hystaspe, ajouta-t-il, fais le tour de mes amis et dis leur que j'ai besoin d'or pour une entreprise, et de fait j'en ai besoin. Prie-les d'écrire chacun la somme qu'il pourrait me fournir, de mettre leur sceau à leur souscription et de la remettre à l'envoyé de Crésus qui me l'apportera. » Il écrivit dans une lettre ce qu'il venait de dire, la cacheta de son sceau et chargea Hystaspe de la porter à ses amis. La lettre portait aussi qu'ils eussent à recevoir Hystaspe comme son ami. Quand Hystaspe eut fini son tour et que le serviteur de Crésus eut rapporté les souscriptions, Hystaspe dit : « Moi aussi, roi Cyrus, traite-moi désormais comme un homme riche ; car, grâce à ta lettre, je reviens avec d'innombrables présents. » Cyrus dit : « Voilà donc déjà un premier trésor que nous avons dans la personne de cet homme-ci. Mais considère les autres et calcule à combien se monte ce dont je puis disposer en cas de besoin. » Crésus, ayant fait le calcul, trouva, dit-on, plusieurs fois autant que, d'après lui, Cyrus aurait eu dans ses coffres, s'il avait thésaurisé. Cette preuve faite, on rapporte que Cyrus ajouta : « Tu vois, Crésus, que moi aussi j'ai des trésors, et tu veux que, pour en amasser chez moi, je m'expose à l'envie et à la haine et que je place ma confiance dans des mercenaires auxquels j'en confierais la garde. Pour moi, au contraire, ce sont les amis que j'enrichis qui sont des trésors pour moi et qui sont pour ma personne et mes biens des gardes plus fidèles que les mercenaires que je chargerais de les garder. Laisse-moi te dire encore une chose, Crésus, c'est que ce désir que les dieux ont mis dans les âmes des hommes en les faisant tous également pauvres, ce désir-là, je ne peux, moi, non plus que les autres, m'en rendre maître, et je suis, comme tout le monde, insatiable de richesses. Cependant, il y a un point où je crois différer de la plupart des gens. Ceux-ci, quand ils ont acquis plus que le nécessaire, en enfouissent une partie, en laissent pourrir une autre et se tracassent à compter, mesurer, peser, aérer et garder le reste. Et pourtant, avec tous ces biens qu'ils ont chez eux, ils ne mangent pas plus que leur estomac ne peut contenir, car ils crèveraient ; ils ne se couvrent pas de plus d'habits qu'ils n'en peuvent porter, car ils étoufferaient ; mais ces biens superflus ne sont pour eux que des embarras. Pour moi, me soumettant à

l'ordre des dieux, je convoite toujours de nouvelles richesses ; mais une fois que je les ai acquises, tout ce que je vois chez moi de surabondant, je l'emploie à subvenir aux besoins de mes amis, et, en enrichissant et obligeant les gens, je gagne leur bienveillance et leur amitié, d'où je récolte le repos et la gloire, fruits qui ne pourrissent point et dont l'excès ne fait point de mal. Au contraire, plus la gloire s'étend, plus elle devient imposante et belle et facile à porter ; parfois même elle rend plus légers ceux qui la portent. Et pour que tu le saches bien, Crésus, continuait-il, ce ne sont pas ceux qui ont et qui gardent le plus de choses que je considère comme les plus heureux ; car alors les plus heureux seraient les soldats en garnison dans une ville, puisqu'ils gardent tout ce qu'elle renferme ; mais celui qui peut acquérir les plus grands biens par des voies justes et en user honnêtement, voilà l'homme que je regarde comme le plus heureux. » Et l'on voyait bien qu'il conformait sa conduite à ses discours.

En outre ayant remarqué que la plupart des hommes, tant qu'ils sont en bonne santé, s'appliquent à se procurer le nécessaire et mettent en réserve les provisions propres au régime des gens bien portants ; mais voyant, d'autre part, qu'ils n'ont guère souci de se pourvoir des choses utiles en cas de maladie, il crut devoir se procurer aussi ces dernières. Il attira chez lui les meilleurs médecins par son empressement à les payer, et tout ce qu'ils lui indiquaient d'instruments, de remèdes, d'aliments ou de boissons utiles, il se le procurait et le mettait en réserve chez lui ; et, lorsqu'un personnage dont la santé lui inspirait de l'intérêt tombait malade, il allait le voir et fournissait tout ce dont il avait besoin, et il témoignait sa gratitude aux médecins, quand ils avaient guéri avec les remèdes qu'ils prenaient chez lui.

Voilà, entre beaucoup d'autres du même genre, les moyens qu'il imaginait pour occuper le premier rang dans le coeur de ceux dont il voulait être aimé. Quant aux jeux qu'il proposait et aux prix qu'il offrait, dans le but d'inspirer de l'émulation pour les nobles travaux, s'ils méritaient des éloges à Cyrus pour le soin qu'il prenait de faire pratiquer la vertu, ils excitaient par contre des contestations et des rivalités entre les grands. En outre Cyrus avait presque fait une loi à tous ceux qui avaient un procès à juger ou qui étaient en contestation pour un prix de s'entendre pour choisir des juges. Naturellement les deux partis tâchaient d'avoir pour juges les gens les plus puissants et les mieux disposés pour eux. Mais le vaincu enviait les vainqueurs et haïssait ceux qui ne lui avaient pas donné leur suffrage. De son côté le vainqueur, affectant de ne devoir la victoire qu'à la justice de sa cause, pensait ne devoir de reconnaissance à personne. Ainsi ceux qui voulaient avoir le premier rang dans l'amitié de Cyrus se jalouaient entre eux, comme on le fait dans les républiques, en sorte que la plupart cherchaient à se supplanter les uns les autres plutôt que de s'entendre entre eux pour agir dans un intérêt commun. On voit par là ce que Cyrus

imaginait pour se faire aimer de tous les grands plus qu'ils ne s'aimaient entre eux.

CHAPITRE III

Sortie solennelle de Cyrus. Ordonnance du cortège. Course de chevaux et de chars. Conversation de Phéraulais avec un Sace sur le prix des richesses.

Maintenant je vais décrire comment Cyrus sortit pour la première fois de son palais en grand apparat : cet apparat même nous paraît être un des artifices imaginé pour imprimer le respect de son autorité. Et d'abord, avant le jour de la sortie, il fit venir ceux des Perses et des alliés qui avaient un commandement, et il leur distribua ses robes médiques. Ce fut la première fois que les Perses endossèrent le costume des Mèdes. Et tout en faisant sa distribution, il leur dit qu'il voulait se rendre aux enclos sacrés qu'on avait réservés pour les dieux et y sacrifier avec eux : « Présentez-vous donc, dit-il, [demain] aux portes du palais, avant le lever du soleil, parés de ces robes et placez-vous comme le perse Phéraulais vous l'indiquera en mon nom, et, quand, ajouta-t-il, je me mettrai à votre tête, suivez-moi dans l'ordre prescrit. Et si l'un de vous trouve une disposition plus belle que celle que nous allons suivre, qu'il me l'apprenne à notre retour. Car il faut que tous les détails de la cérémonie soient réglés de la façon qui vous paraîtra la plus belle et la plus convenable. » Quand il eut distribué aux grands ses plus belles robes, il fit apporter encore d'autres robes médiques ; car il en avait fait faire une grande quantité, prodiguant les robes pourpres, les robes grenat, les robes écarlates, les robes cramoisies. Ayant distribué à chacun des chefs le lot qui lui revenait, il leur dit d'en parer leurs amis, « comme je vous ai parés vous-mêmes » ajouta-t-il. L'un des assistants lui ayant demandé : « Et toi, Cyrus, quand te pareras-tu ? — Ne trouvez-vous donc pas, répondit-il, que c'est me parer moi-même que de vous parer ? Soyez sans inquiétude, ajouta-t-il, si je peux vous faire du bien à vous, mes amis, quelle que soit la robe que je porte, je vous paraîtrai beau. » Alors les chefs, s'étant retirés, firent venir leurs amis et les parèrent de ces robes.

Cyrus avait reconnu dans le plébéien Phéraulais un homme intelligent, ami du beau, attaché à la discipline et jaloux de lui plaire. C'était lui qui jadis avait appuyé l'avis de régler les récompenses sur le mérite de chacun. Il le fit appeler et le consulta sur les moyens d'organiser le cortège le plus propre à charmer les yeux des sujets loyaux et à intimider les malveillants. Quand, après examen, ils se furent mis d'accord, il ordonna à Phéraulais de veiller à ce que le cortège fût organisé le lendemain comme ils l'avaient décidé. « J'ai donné des ordres, ajouta-t-il, pour que tout le monde t'obéisse sur l'ordre de marche. Pour qu'on écoute plus volontiers tes instructions, prends, ajouta-t-il, les tuniques que voici et distribueles aux officiers de la

garde ; donne ces housses aux officiers de cavalerie, ces tuniques-ci aux conducteurs de chars. » En le voyant, les officiers lui disaient : « Te voilà devenu un personnage, Phéraulàs, puisque nous-mêmes nous devons suivre tes instructions. — Non, par Zeus, répliquait Phéraulàs, non seulement je ne le suis pas, ce me semble, mais je suis même réduit à porter les bagages. En tout cas, voici deux housses que je porte, l'une pour toi, l'autre pour un de tes camarades. Choisis, toi, celle des deux que tu voudras. » Dès lors, celui qui recevait la housse oubliait sa jalousie et tout aussitôt lui demandait conseil sur le choix à faire. Phéraulàs lui conseillait de prendre la meilleure et ajoutait : « Si tu me trahis en disant que je t'ai donné à choisir, une autre fois, quand je remplirai ma commission, tu ne me trouveras plus aussi accommodant. » La distribution finie conformément à l'ordre de Cyrus, Phéraulàs s'occupa aussitôt des dispositions à prendre pour que la sortie fût de tous points aussi parfaite que possible.

Quand vint le lendemain, tout était brillamment préparé avant le jour. On avait placé de chaque côté de la route des haies de soldats, comme on en place encore aujourd'hui aux endroits par où le roi doit passer. Il n'est permis à personne de pénétrer à l'intérieur de ces haies, hormis les personnages de considération. Il y avait aussi des mastigophores pour frapper ceux qui causeraient du désordre. On voyait d'abord, rangés en avant des portes, environ quatre mille hommes de la garde, sur quatre de hauteur, puis deux mille de chaque côté des portes. Toute la cavalerie était là, les hommes descendus de leurs chevaux, les mains glissées sous leurs robes, comme on le fait encore maintenant en présence du roi⁸⁰. Les Perses occupaient la droite du chemin, les alliés la gauche ; les chars étaient rangés de même, une moitié d'un côté, l'autre de l'autre. Quand les portes du palais furent ouvertes, on vit sortir d'abord des taureaux de toute beauté rangés quatre par quatre, pour être sacrifiés à Zeus et à ceux des autres dieux que les mages avaient désignés. Car c'est une maxime chez les Perses qu'en matière de religion, beaucoup plus qu'en toute autre chose, il faut avoir recours à ceux qui s'en occupent spécialement. Après les boeufs, venaient des chevaux qu'on devait immoler au Soleil ; après les chevaux, s'avancait un char attelé de chevaux blancs, au joug d'or, couronné de bandelettes, consacré à Zeus ; ensuite le char du Soleil, attelé de chevaux blancs et couronné de bandelettes comme le précédent ; enfin un troisième char dont les chevaux étaient couverts de housses de pourpre, et, derrière ce char, des hommes suivaient, portant du feu sur un grand foyer.

Ensuite Cyrus lui-même parut hors des portes, monté sur un char, coiffé

⁸⁰ En présence du roi, les Perses devaient tenir leurs mains dans les longues manches de leur cafetan, pour montrer qu'ils renonçaient au libre usage de leurs mains devant leur souverain. Cyrus le Jeune fit même tuer deux de ses proches parents pour avoir manqué à cet usage.

d'une tiare droite et vêtu d'une tunique de pourpre, avec une rayure blanche en son milieu, rayure que lui seul a droit de porter. Il avait aux jambes un pantalon rouge écarlate et une robe à manches tout entière de pourpre. Il avait aussi autour de sa tiare un diadème, marque de distinction que portaient aussi les parents du roi et qu'ils portent encore à présent. Il avait les mains hors des manches. A côté de lui était son cocher, homme de haute taille, mais plus petit que lui, soit qu'il le fût réellement ou par quelque artifice. En tout cas, Cyrus paraissait beaucoup plus grand. A sa vue, tous se prosternèrent, soit que certains eussent reçu l'ordre d'en donner l'exemple, soit qu'ils eussent été frappés de l'appareil, de la taille et de la beauté que paraissait avoir Cyrus. Auparavant aucun des Perses ne se prosternait devant lui.

Quand le char de Cyrus s'avança, les quatre premiers mille gardes marchaient devant ; les deux autres mille de chaque côté. Immédiatement après lui, venaient à cheval les grands personnages de sa suite au nombre d'environ trois cents, en grand apparat, avec leurs javelots. Après eux on menait en main les chevaux de ses écuries, avec des freins d'or et des housses vergetées, au nombre d'environ deux cents. Deux mille piquiers venaient ensuite, et après eux les dix mille Perses qui avaient formé le premier corps de cavalerie, rangés sur cent de tous côtés et conduits par Chrysantas ; après eux, dix mille autres cavaliers perses rangés de même et conduits par Hystaspe, puis dix mille autres dans le même ordre sous la conduite de Datamas, d'autres sous la conduite de Gadatas, puis les cavaliers mèdes, puis les Arméniens et derrière eux les Hyrcaniens, et derrière eux les Cadusiens et ensuite les Saces. Après les cavaliers venaient les chars rangés quatre par quatre ; et à leur tête était le perse Artabatas.

Tandis que Cyrus s'avancait, une foule innombrable l'accompagnait en dehors des haies de soldats, pour lui demander l'un une chose, l'autre une autre. Il leur envoya quelques-uns de ses porte-sceptres (il y en avait trois qui l'escortaient de chaque côté de son char précisément pour porter ses messages), avec ordre d'annoncer que, si quelqu'un avait une demande à lui faire, il l'adressât à l'un des hipparques, qui, disait-il, l'en informerait. La foule aussitôt se reporta vers les cavaliers, longeant les rangs et se demandant chacun à quel officier il s'adresserait. Quand Cyrus voulait que certains de ses amis fussent spécialement honorés par le peuple, il leur détachait un messenger pour les appeler près de lui l'un après l'autre et leur disait : « Si ces gens qui vous suivent vous soumettent une requête qui vous paraisse négligeable, ne vous en occupez pas ; si, au contraire, vous trouvez la demande justifiée, faites-moi un rapport, afin que nous avisions ensemble au moyen d'y satisfaire. » Tous, à l'appel de Cyrus, obéissaient à toute vitesse, magnifiant ainsi l'autorité de Cyrus et témoignant de leur empressement à lui obéir. Seul, un certain Daïphernès, homme d'un

caractère fruste, s'imagina qu'en obéissant lentement, il se donnerait un air d'indépendance. Cyrus, s'en étant aperçu, ne lui laissa pas le temps d'approcher ni de lui parler, et, lui dépêchant un de ses porte-sceptres, il lui fit dire qu'il n'avait plus besoin de lui et à l'avenir il ne l'appela plus. Comme celui qui avait été mandé après Daïphernès était arrivé avant lui près de Cyrus, celui-ci lui fit cadeau d'un des chevaux qui marchaient à sa suite et enjoignit à un de ses porte-sceptres de le lui emmener où il le désirerait. Les assistants sentirent tout le prix de cette faveur et dès lors on le courtisa beaucoup plus qu'auparavant.

Quand ils arrivèrent aux enclos sacrés, ils sacrifièrent à Zeus et firent un holocauste des taureaux⁸¹ ; ils brûlèrent de même les chevaux en l'honneur du Soleil ; puis ils immolèrent des victimes à la terre dans les formes que leur indiquèrent les mages, puis aux héros protecteurs de la Syrie ; ensuite, comme la place se prêtait à son dessein, Cyrus indiqua un but éloigné d'environ cinq stades et dit aux cavaliers rangés par nation d'y lancer leurs chevaux à toute vitesse. Lui-même fit la course avec les Perses et l'emporta de beaucoup sur les autres ; car il s'était particulièrement exercé à l'équitation. Parmi les Mèdes, ce fut Artabaze, le même à qui Cyrus avait donné un cheval, qui fut vainqueur ; parmi les Syriens qui avaient passé au parti des Perses, ce fut Gadatas ; parmi les Arméniens, Tigrane ; parmi les Hyrcaniens, le fils du commandant de la cavalerie ; parmi les Saces, un simple soldat qui avait distancé avec son cheval les autres chevaux de près de la moitié de la carrière.

On rapporte que Cyrus, ayant demandé au jeune homme s'il échangerait son cheval contre un royaume, celui-ci répondit : « Non, je ne l'échangerais pas contre un royaume ; mais je le donnerais pour m'assurer l'amitié d'un brave homme. — Eh bien, lui dit Cyrus, je vais te montrer un endroit où tu ne pourrais rien jeter, même en fermant les yeux, sans toucher un brave homme. — Montre-le moi donc tout de suite, dit le Sace, afin que j'y jette cette motte de terre. » En disant cela, il la ramassait. Cyrus lui désigne l'endroit où étaient la plupart de ses amis. Le Sace alors ferme les yeux, lance sa motte et atteint Phéraulac qui passait, portant justement un message sur l'ordre de Cyrus. Bien que touché, Phéraulac ne se retourna même pas et poursuivit son chemin vers l'endroit où il avait ordre d'aller. Le Sace, ayant ouvert les yeux, demande qui il avait touché. « Par Zeus, dit Cyrus, aucun de ceux qui sont ici. — Je n'ai pourtant pas touché un de ceux qui n'y sont pas, dit le jeune homme. — Si, répliqua Cyrus, tu as touché celui-là qui chevauche à toute vitesse le long des chars. — Et comment ne se retourne-t-il pas ? demanda le Sace. — C'est que c'est un fou sans doute, »

⁸¹ L'usage de brûler les victimes est un usage grec, non persan. « Les Perses ne construisent pas d'autels et n'allument point de feu pour sacrifier. » Hérodote, I, 132.

répondit Cyrus. Là-dessus le jeune homme s'en alla voir qui c'était, et il trouva Phéraulàs, dont le menton était plein de terre et de sang ; car le coup l'avait fait saigner du nez. S'étant approché de lui, il lui demanda s'il avait été touché. « Comme tu le vois, dit Phéraulàs. — Alors, reprit le Sace, je te donne le cheval que voici. — En échange de quoi ? » demanda Phéraulàs. Le Sace lui raconta ce qui s'était passé et lui dit à la fin : « Et je suis persuadé que j'ai touché un brave homme. — Si tu étais sage, reprit Phéraulàs, tu donnerais ton cheval à un homme plus riche que moi. Je l'accepte cependant, et je prie les dieux, ajouta-t-il, qui sont cause que tu m'as touché, de me mettre en état de faire que tu ne te repentes pas de ton présent. Et maintenant, dit-il, monte sur mon cheval et retourne à ton poste. J'irai t'y rejoindre. » Ils firent alors échange de leurs montures. Parmi les Cadusiens, ce fut Rathinès qui remporta le prix.

Cyrus fit aussi courir chacun des corps de chars, et à tous les vainqueurs il donna des boeufs pour faire un sacrifice et un festin et des coupes. Il reçut lui aussi un boeuf comme prix de sa victoire ; mais pour sa part de coupes, il la donna à Phéraulàs, jugeant qu'il avait magnifiquement ordonné sa sortie du palais. L'ordonnance de la cavalcade est encore aujourd'hui telle que Cyrus l'établit alors, sauf qu'on ne mène pas de victimes, quand il n'y a pas de sacrifice. La parade finie, ils reprirent le chemin de la ville et se retirèrent, ceux qui avaient reçu des maisons, dans leurs maisons, ceux qui n'en avaient pas reçu, dans leurs quartiers.

Quant à Phéraulàs, il invita le Sace qui lui avait donné son cheval, l'installa chez lui et lui fournit tout en abondance. Quand ils eurent fini de dîner, il remplit les coupes qu'il avait reçues de Cyrus, porta la santé de son hôte et les lui donna. Et le Sace, considérant la quantité et la beauté des couvertures et des meubles et le grand nombre des serviteurs, lui demanda : « Dis-moi, Phéraulàs, est-ce que dans ton pays tu étais déjà au nombre des riches ? — Des riches ! répliqua Phéraulàs. J'étais, comme tout le monde sait, de ceux qui vivent du travail de leurs mains ; car mon père, qui travaillait lui-même et me nourrissait péniblement, me donna l'éducation des enfants ; mais, quand je fus arrivé à l'adolescence, comme il ne pouvait me nourrir à ne rien faire, il m'emmena aux champs et me mit à l'ouvrage. Là, je le nourris à mon tour, tant qu'il vécut, bêchant et semant une toute petite terre qui certes n'était pas mauvaise, mais au contraire honnête entre toutes ; car elle rendait bien et justement la semence qu'elle avait reçue, et avec la semence un intérêt qui n'était pas élevé ; parfois même, dans un accès de générosité, elle rendait le double de ce qu'elle avait reçu. Voilà comme je vivais dans mon pays. Tout ce que tu vois ici à présent, c'est Cyrus qui me l'a donné. — Tu es un heureux homme à tous égards, reprit le Sace, mais surtout parce que tu as été pauvre avant que d'être riche ; car je m'imagine que tu goûtes bien mieux la richesse par le fait même que tu

n'es devenu riche qu'après avoir soupiré après la richesse. » Phéraulais lui répondit : « Tu crois donc réellement, Sace, que mon bonheur s'est accru en proportion de ma fortune ? Ne sais-tu pas, ajouta-t-il, que je n'ai pas à manger, à boire, à dormir un grain de plaisir de plus que quand j'étais pauvre ? Et si j'ai de grands biens, tout ce que j'y gagne, c'est que j'ai plus à garder, plus à distribuer, plus à surveiller et, par là, plus de tracas. Car à présent une foule de serviteurs me demandent, qui du pain, qui du vin, qui des vêtements ; d'autres ont besoin de médecins ; tel vient m'annoncer que mes brebis ont été mangées par les loups ou que mes boeufs sont tombés dans des précipices ; tel encore m'avertit que la maladie est tombée sur mes bestiaux ; en sorte que je crois pouvoir dire, ajouta Phéraulais, que j'ai beaucoup plus d'ennuis, parce que je possède beaucoup, que je n'en avais auparavant, parce que je possédais peu. — Mais, par Zeus, reprit le Sace, quand tout est en bon état, et que tu te vois tant de biens, tu es cent fois plus heureux que moi. — Non, Sace, reprit Phéraulais, il n'est pas aussi agréable de posséder des richesses qu'il est ennuyeux de les perdre. Et tu vas reconnaître que je dis la vérité ; en effet, parmi les gens riches, tu n'en trouveras pas que le plaisir force à veiller, tandis que, parmi ceux qui perdent quelque chose, tu n'en verras point que le chagrin n'empêche de dormir. — Par Zeus, reprit le Sace, tu n'en verras pas non plus, parmi ceux qui reçoivent quelque chose, que le plaisir ne tienne éveillé. — C'est vrai, répondit Phéraulais ; si en effet il était aussi agréable de posséder que de recevoir, les riches seraient beaucoup plus heureux que les pauvres. Mais, Sace, continua-t-il, celui qui possède beaucoup est aussi forcé de dépenser beaucoup pour les dieux, pour ses amis, pour ses hôtes. Aussi quiconque est fortement attaché à l'argent, celui-là, sache-le, est aussi fortement ennuyé de dépenser. — Par Zeus, moi, dit le Sace, je ne suis pas de ceux-là, et je regarde comme un bonheur, quand on possède beaucoup, de dépenser beaucoup. — Au nom des dieux, s'écria Phéraulais, fais-toi heureux tout de suite, et moi du même coup. Prends tout ce que j'ai, sois-en le maître et t'en sers à ton gré. Pour moi, tu n'auras qu'à me nourrir comme un hôte et même plus simplement qu'un hôte. Il me suffira, quoi que tu possèdes, d'y avoir ma part. — Tu plaisantes », répartit le Sace. Phéraulais affirma par serment qu'il parlait sérieusement. « Et j'obtiendrai encore autre chose de Cyrus en ta faveur, Sace ; c'est qu'il te dispense de venir à ses portes faire ta cour et de servir à l'armée. Tu n'auras, devenu riche, qu'à rester à la maison, et ces devoirs-là, c'est moi qui les remplirai pour nous deux. Et si je reçois quelque bien pour les soins que je rendrai à Cyrus ou à la suite de quelque campagne, je te l'apporterai, pour que tu aies plus de biens à ta disposition. Seulement, ajouta-t-il, délivremoi de ce soin ; si en effet tu me débarrasses de ce fardeau, je crois que tu rendras grand service à la fois à moi et à Cyrus. » Ils conclurent un arrangement conforme à ce qu'ils venaient de dire et ils l'exécutèrent. Et l'un s'imaginait

être devenu un homme heureux, parce qu'il était maître de grandes richesses, et l'autre, le plus heureux des hommes, parce qu'il allait avoir un intendant pour lui procurer le loisir de faire ce qui lui plairait. Phéraulais aimait naturellement ses camarades et rien ne lui paraissait aussi agréable et utile que d'être aimable avec les gens. Il regardait l'homme comme le meilleur et le plus reconnaissant de tous les animaux, parce qu'il voyait qu'il rend volontiers louanges pour louanges et tâche de payer une complaisance par une complaisance, que, s'il apprend qu'on lui veut du bien, il y répond par une égale bienveillance et que, s'il se sait aimé de quelqu'un, il ne peut le haïr, qu'entre tous les animaux il est le plus disposé à rendre à ses parents vivants ou morts les soins qu'il en a reçus ; enfin il reconnaissait que tous les animaux sont plus ingrats et plus insensibles que l'homme. Ainsi Phéraulais était ravi d'être débarrassé du soin de toutes ses richesses et de pouvoir s'occuper de ses amis ; le Sace, parce qu'ayant beaucoup de biens, il pouvait en user à profusion. Le Sace aimait Phéraulais, parce que celui-ci apportait toujours quelque chose, et Phéraulais aimait le Sace, parce que celui-ci voulait bien tout recevoir et, malgré ses occupations croissantes, ne lui en procurait pas moins de loisir. C'est ainsi qu'ils vivaient ensemble.

CHAPITRE IV

Repas donné par Cyrus à ses amis. Pourquoi il honore Chrystantas de la meilleure place. Il marie la fille de Gobryas avec Hystaspe. Il renvoie une partie des troupes dans leur pays. Il fait des présents aux chefs et aux soldats.

Quand il eut sacrifié, Cyrus aussi offrit un festin pour fêter sa victoire et y invita ceux de ses amis qu'il voyait le plus empressés à augmenter sa puissance et à l'honorer de leur affection. Et avec eux il invita Artabaze le Mède, Tigrane l'Arménien, le chef de la cavalerie des Hyrcaniens et Gobryas. Gadatas commandait les porte-sceptres du prince, et tout le régime du palais était sur le pied où Gadatas l'avait mis. Quand les convives étaient nombreux, Gadatas ne s'asseyait même pas ; il veillait au service ; quand il était seul avec Cyrus, il dînait avec lui ; car Cyrus aimait sa compagnie. En échange de ses services, Cyrus lui témoignait son estime en le comblant de gros présents ; aussi Gadatas était-il extrêmement considéré par les autres. Quand les invités furent arrivés, Cyrus ne les plaça pas au hasard, mais il mit celui qu'il honorait le plus à sa gauche, partie du corps plus exposée aux coups que la droite, le deuxième à sa droite, puis de nouveau le troisième à sa gauche, le quatrième à sa droite ; et ainsi de suite jusqu'au dernier.

Il lui semblait utile de marquer ainsi publiquement les degrés de son estime. En effet, quand les hommes pensent que celui qui l'emporte sur les autres

n'entendra pas proclamer son nom et n'obtiendra pas de prix, il est évident qu'il n'y a pas entre eux d'émulation ; mais, si l'on voit que le meilleur est le mieux partagé, on voit aussi tout le monde rivaliser de zèle. C'est ainsi que Cyrus, pour faire connaître ceux qui tenaient le plus haut rang dans son estime, commençait d'abord par leur donner des places d'honneur près de lui. Mais les places assignées ne l'étaient pas à perpétuité ; il avait au contraire établi comme loi que les belles actions élèveraient à une place plus honorable et que le relâchement en ferait descendre. Quant à celui qui était assis à la première place, Cyrus aurait eu honte de ne pas signaler aussi son estime pour lui en le comblant de bienfaits. Et ces usages établis au temps de Cyrus, nous savons qu'ils durent encore aujourd'hui.

Comme ils dînaient, Gobryas ne trouva rien d'étonnant à ce que, chez un homme qui régnait sur tant de pays, chaque service fût si abondant ; ce qui le surprit, c'est qu'un prince si fortuné, loin de se réserver pour lui seul les plats qu'il trouvait de son goût, se fit un devoir de prier ses convives de les partager avec lui ; souvent même il le voyait envoyer à des amis absents des mets qu'il avait trouvés bons. Aussi quand le dîner fut fini et que Cyrus eut envoyé de côté et d'autre tout ce qu'on desservait, et la desserte était abondante, Gobryas lui dit « Auparavant, Cyrus, je ne te mettais au-dessus des autres hommes que pour ta supériorité dans l'art militaire, mais à présent, j'en jure par les dieux, je crois que tu l'emportes plus encore par ta bonté. — Oui, par Zeus, dit Cyrus, et j'ai plus de plaisir à me signaler par des actes d'humanité que par mes talents militaires. — Comment cela ? dit Gobryas. — Parce qu'on ne montre ceux-ci qu'en faisant du mal aux hommes, et celle-là qu'en leur faisant du bien. »

Pendant qu'on buvait après le repas, Hystaspe dit à Cyrus : « Est-ce que je te fâcherais, Cyrus, si je te demandais une chose que je voudrais savoir de toi ? — Non, par les dieux, répondit Cyrus ; au contraire, je serais fâché, si je savais que tu retiens une question que tu as envie de me poser. — Réponds-moi donc, reprit Hystaspe. Toutes les fois que tu m'as mandé, ne suis-je pas venu ? — Inutile de me le demander, répliqua Cyrus. — Et en t'obéissant, l'ai-je fait nonchalamment ? — Pas davantage. — Et quand tu m'as donné un ordre, ne l'ai-je pas exécuté ? — Je ne saurais t'en accuser, répondit le prince. — Et quand je l'exécutais, t'es-tu jamais aperçu que je le faisais sans empressement et sans plaisir ? — Pas le moins du monde, répliqua Cyrus. — Alors, au nom des dieux, s'écria Hystaspe, pour quelle raison as-tu inscrit Chrysantas pour une place plus honorable que la mienne ? — Te le dirai-je ? demanda Cyrus. — Certes, dit Hystaspe. — Et toi, de ton côté, ne te fâcheras-tu pas, si je te dis la vérité ? — Au contraire, je serai ravi, dit Hystaspe, de voir que tu ne m'as pas fait d'injustice. — Eh bien, reprit Cyrus, Chrysantas que voici n'a jamais attendu mon appel : avant d'être appelé, il était là pour me servir. Puis il ne se bornait pas à

exécuter mes ordres, il faisait de lui-même ce qu'il jugeait avantageux pour nous. Quand il fallait faire une communication aux alliés, il me conseillait ce qu'il pensait que je devais dire. Devinait-il que je désirais leur faire savoir certaines choses que j'avais honte d'exprimer en mon nom, il les exposait comme venant de lui-même. Ne puis-je pas dire qu'en cela il a été meilleur pour moi que moi-même ? Pour lui, il déclare toujours qu'il est content de ce qu'il a ; mais pour moi, je le vois toujours en quête de ce qui pourrait augmenter ma puissance, et enfin il est beaucoup plus fier et plus content de mes succès que moi-même. — Par Héra, Cyrus, s'écria Hystaspe, je suis ravi de t'avoir posé cette question. — Pourquoi donc ? demanda Cyrus. — Parce que moi aussi je vais essayer d'en faire autant ; mais, ajouta-t-il, il y a un point qui m'embarrasse ; à quels signes verra-t-on que je me réjouis de tes succès ? dois-je battre des mains, ou rire, ou que puis-je faire ? — Danser à la perse⁸², » dit Artabaze, sur quoi l'assemblée se mit à rire.

Au cours du banquet, Cyrus s'adressant à Gobryas : « Dis-moi, Gobryas, demanda-t-il, serais-tu plus disposé à donner ta fille à l'un de ceux-ci que lorsque tu t'es joint à nous pour la première fois ? — Dois-je moi aussi, répondit Gobryas, te dire la vérité ? — Oui, par Zeus, dit Cyrus ; on n'interroge pas pour entendre mentir. — Eh bien donc, dit Gobryas, sache que je la donnerais beaucoup plus volontiers. — Pourrais-tu nous dire pourquoi ? demanda Cyrus. — Oui. — Parle donc. — Parce qu'en ce temps-là, je ne connaissais de tes amis que leur constance dans les fatigues et les dangers, au lieu qu'à présent je connais leur modération dans la prospérité. Or il me semble, Cyrus, qu'il est plus difficile de trouver un homme qui supporte bien la prospérité qu'un qui supporte bien l'adversité ; l'une, pour l'ordinaire, inspire l'insolence, l'autre inspire toujours la modestie. — Entendstu, Hystaspe, le mot de Gobryas ? — Oui, par Zeus, dit-il, et s'il en dit beaucoup de pareils, il me trouvera beaucoup plus empressé à briguer la main de sa fille que s'il étalait devant moi tout un assortiment de coupes. — Je puis dire, reprit Gobryas, que j'en ai beaucoup de pareils couchés par écrit, et je ne refuse pas de t'en faire part, si tu épouses ma fille. Quant aux coupes, ajouta-t-il, puisque tu ne parais pas t'en accommoder, je ne sais pas si je ne les donnerai pas à Chrysantas que voici, puisque aussi bien il t'a déjà dérobé ta place. » Cyrus prit alors la parole : « Hystaspe, et vous tous qui êtes ici présents, quand vous voudrez vous marier, vous n'aurez qu'à me le dire, et vous verrez comme je saurai vous assister. » Gobryas à son tour demanda : « Et ceux qui veulent marier leur fille, à qui doivent-ils s'adresser ? — Encore à moi, dit Cyrus, car j'ai pour cela un talent particulier. — Lequel, demanda Chrysantas ? — Celui d'assortir les mariages. — Eh bien, reprit Chrysantas, au nom des dieux, quelle serait, à

⁸² La danse perse se pratiquait avec force genuflexions. Cf. *Anabase*, VI, I, 10 : « A la fin le Mysien dansa la persique en frappant ses boucliers l'un contre l'autre ; il s'accroupissait, il se relevait, et tout cela, il le faisait en mesure, au son de la flûte. »

ton avis, la femme qui me conviendrait le mieux ? — Il te faudrait d'abord une femme petite, car tu es petit, toi aussi. Si tu en épouses une grande, et que tu veuilles l'embrasser, quand elle sera debout, il te faudra sauter jusqu'à elle, comme un petit chien. — Tu montres là une sage prévoyance, d'autant que je ne suis pas du tout bon sauteur. — Ensuite, dit Cyrus, une camuse te conviendrait fort. — Pourquoi aussi une camuse ? — Parce que toi, tu as le nez aquilin ; or nez camus et nez aquilin, ne l'oublie pas, s'ajustent parfaitement ensemble. — Autant dire, répliqua Chrysantas, que pour un homme qui a bien dîné, comme moi à cette heure, une femme à jeun conviendrait bien. — Oui, par Zeus, dit Cyrus ; car un ventre plein devient aquilin et un ventre vide camus. — Et à un prince froid, reprit Chrysantas, pourrais-tu me dire, au nom des dieux, quelle est la femme qui convient ? » A cette question, Cyrus éclata de rire, et les autres aussi. On en riait encore, quand Hystaspe dit : « Il y a une chose, Cyrus, que je t'envie plus que toute autre dans ta royauté. — Laquelle ? demanda Cyrus. — C'est que tu peux, froid comme tu es, faire rire les autres⁸³. — Alors tu ne donnerais pas beaucoup, dit Cyrus, pour être l'auteur de ces plaisanteries et pour qu'on les rapporte à celle auprès de qui tu veux avoir la réputation d'homme d'esprit ? » Telles étaient les plaisanteries qu'ils échangeaient.

Après cette conversation, Cyrus fit apporter à Tigrane des bijoux en le priant de les donner à sa femme, parce qu'elle suivait courageusement son mari à la guerre ; à Artabaze il donna une coupe d'or ; au chef des Hyrcaniens un cheval et beaucoup d'autres présents de grande valeur. « Pour toi, Gobryas, dit-il, je vais te donner un mari pour ta fille. — C'est donc moi, dit Hystaspe, que tu vas donner, afin que je devienne possesseur des écrits de Gobryas ? — As-tu, demanda Cyrus, une fortune qui réponde à celle de la jeune fille ? — Par Zeus, répondit Hystaspe, j'ai un trésor infiniment supérieur à sa fortune. — Où donc est ce trésor ? demanda Cyrus. — A la place même où tu es assis, puisque tu m'aimes, répondit Hystaspe. — Cela me suffit », dit Gobryas, et tendant la main : « Donne-le, Cyrus, dit-il, je l'accepte. » Cyrus prit la main droite d'Hystaspe et la mit dans celle de Gobryas qui la reçut. Puis il fit à Hystaspe de nombreux et précieux cadeaux pour les envoyer à la jeune fille ; ensuite, attirant à lui Chrysantas, il l'embrassa. Alors Artabaze s'écria : « Par Zeus, Cyrus, la coupe que tu m'as donnée et le présent que tu viens de faire à Chrysantas ne sont pas du même métal. — Je t'en ferai un pareil, dit Cyrus. — Quand ? demanda Artabaze. — Dans trente ans, répondit Cyrus. — Prépare-toi donc à me le donner, car j'attendrai et ne mourrai pas avant. » C'est ainsi que se termina le repas. Ses hôtes s'étant levés, Cyrus se leva aussi et les reconduisit à sa porte.

⁸³ Hystaspe veut dire que Cyrus fait rire, même si ses plaisanteries sont froides, parce qu'il n'a autour de lui que des flatteurs. C'est ainsi que l'interprète Cyrus, qui prend le verbe « je t'envie » au sens ironique.

Le lendemain, il renvoya chacun chez eux les alliés qui s'étaient joints à lui volontairement, excepté ceux qui préférèrent s'établir auprès de lui. A ceux qui restèrent Cyrus donna des terres et des maisons qui sont encore aujourd'hui entre les mains de leurs descendants : la plupart sont des Mèdes et des Hyrcaniens. Ceux qui s'en allèrent furent comblés de présents, et tous, officiers et soldats, partirent contents de sa générosité. Ensuite il distribua à ses propres soldats les trésors qu'il avait enlevés de Sardes. Il en préleva d'abord de quoi donner aux myriarques et à ses aides de camp, selon leur mérite respectif ; puis il partagea le reste, en remettant à chaque myriarque la part de ses troupes, pour la distribuer comme il avait fait lui-même à leur égard. Les chefs firent donc le partage entre les officiers inférieurs, en se réglant sur leur mérite. Ce qui resta les sixainiers le donnèrent aux simples soldats qui étaient sous leurs ordres, en tenant compte du mérite de chacun. Tous reçurent ainsi leur part légitime. La distribution faite, les soldats parlaient de Cyrus. Les uns disaient : « Il est sans doute bien riche, pour avoir tant donné à chacun de nous. » Les autres disaient : « Bien riche ! Cyrus n'est pas d'humeur à thésauriser ; il aime mieux donner que posséder. » Mis au courant de ce qu'on disait et pensait de lui, il réunit ses amis et tous les chefs et leur dit : « Mes amis, j'ai vu des hommes qui veulent paraître plus riches qu'ils ne sont ; ils croient par là paraître plus honnêtes gens ; mais il me semble, ajouta-t-il, qu'ils s'attirent la réputation contraire à celle qu'ils désirent ; car si un homme passe pour être riche et qu'on ne le voie pas aider ses amis en raison de sa fortune, il se condamne, ce me semble, à passer pour un ladre. Il y en a d'autres, ajouta-t-il, qui cherchent à cacher ce qu'ils ont ; ceux-là aussi sont, à mes yeux, de mauvais amis. Comme on ne connaît pas leur fortune réelle, il arrive souvent que leurs amis n'osent leur découvrir leurs besoins et restent privés de secours. La conduite la plus loyale, à mon avis, c'est de laisser voir à découvert sa fortune et de tabler là-dessus pour conquérir la réputation d'honnête homme. Aussi, ajouta-t-il, je veux exposer à vos yeux tout ce qu'il est possible de voir de mes biens, et ce qu'il n'est pas possible de voir, je vous en donnerai le détail. » Ayant ainsi parlé, il leur fit voir une grande quantité d'effets précieux ; pour les trésors qu'il n'était pas facile de leur montrer, il leur en donna le détail, et à la fin il dit : « Tous ces trésors, mes amis, croyez qu'ils ne sont pas plus à moi qu'à vous ; car je ne les amasse point pour les dépenser moi-même ni pour les consommer à moi seul, je ne le pourrais pas, mais pour avoir le moyen de récompenser tous ceux de vous qui feront quelque chose de méritoire, et de secourir ceux de vous qui, se trouvant dans le besoin, auront recours à moi. » Voilà ce que dit Cyrus en cette occasion.

CHAPITRE V

Voyage de Cyrus en Perse. Ordre dans lequel son armée campait et

décampait. En passant en Médie, il rend visite à Cyaxare qui lui offre sa fille. Serments de fidélité réciproque prêtés par Cyrus et les Perses. Cyrus épouse la fille de Cyaxare.

Quand il crut que sa situation à Babylone était assez bien assise pour qu'il pût s'en éloigner, il prépara son voyage en Perse et donna ses ordres en conséquence. Lorsqu'il jugea qu'il était suffisamment pourvu des choses qu'il estimait nécessaires, il se mit en route. C'est ici le lieu d'exposer avec quel ordre son armée, qui était nombreuse, campait et décampait et avec quelle rapidité chacun se plaçait où il fallait. Car partout où le roi campe, tous ceux qui le suivent en campagne logent sous la tente, hiver comme été. Dès l'abord Cyrus établit l'usage de dresser sa tente face au levant. Puis, en premier lieu, il détermina l'intervalle qui devait séparer les tentes des doryphores de la tente royale ; ensuite il fixa la place des boulangers à sa droite, celle des cuisiniers à sa gauche ; celle des chevaux à sa droite, celle des autres bêtes de somme à sa gauche, et tout le reste était réglé de manière que chacun connût tout à la fois l'espace et le lieu qu'il devait occuper. Quand on décampe, chacun ramasse les bagages destinés à son usage ; d'autres les placent sur les bêtes de somme, en sorte que tous les conducteurs de bagages à la fois se rendent près des bagages qu'ils sont chargés de conduire et que tous à la fois les chargent sur leurs bêtes de somme respectives.

De cette façon le temps nécessaire à défaire une tente suffit à les défaire toutes ; le même ordre s'observe pour les dresser. Et pour que tous les vivres soient prêts en temps voulu, on assigne de même à chacun ce qu'il doit faire ; aussi le temps requis pour apprêter une portion, suffit pour apprêter toutes les provisions. Et de même que les serviteurs chargés des vivres avaient chacun leur place à eux, de même les soldats avaient dans le camp la place qui revenait à chaque corps ; ils la connaissaient et tous s'y rendaient sans avoir jamais à contester.

Cyrus pensait en effet que l'ordre est une excellente habitude dans une maison, parce que, quand on a besoin d'une chose, on sait où il faut aller la prendre ; mais il était persuadé que c'en est une meilleure encore pour des corps de troupe, d'autant plus que les occasions d'agir à la guerre sont plus rapides à saisir et les échecs provenant d'un retard plus importants, tandis que les plus grands succès sont le fruit de la célérité à profiter de l'instant favorable. Cyrus s'en rendait compte ; aussi veillait-il avant tout à établir cette habitude de l'ordre.

Il se plaçait lui-même le premier au milieu du camp, parce que c'était la place la plus sûre ; puis il mettait autour de lui, comme il en avait l'habitude, ses amis les plus affidés ; puis immédiatement autour d'eux il rangeait les

cavaliers et les conducteurs de chars. Il pensait qu'il leur fallait une place protégée, parce que dans le camp ils n'ont sous la main aucune de leurs armes de bataille, et qu'il leur faut beaucoup de temps pour s'armer complètement, s'ils veulent rendre des services effectifs. A droite et à gauche de lui et des cavaliers était l'emplacement des peltastes ; celui des archers était en avant et en arrière de lui et des cavaliers. Quant aux hoplites et à ceux qui portaient de grands boucliers, ils étaient rangés autour des autres comme un rempart, pour que, si les cavaliers avaient à s'équiper, les soldats les plus solides, placés en avant, leur permettent de le faire en sûreté. Il faisait reposer dans les rangs les peltastes et les archers, aussi bien que les hoplites. De cette manière, s'il se produit une alerte de nuit, les hoplites sont prêts à frapper qui les approche, et les archers et les lanceurs de javelots sont prêts de même, en cas d'attaque, à décocher leurs javelines et leurs flèches par-dessus la tête des hoplites.

Tous les chefs avaient des enseignes sur leur tente ; et de même que des serviteurs intelligents connaissent dans une ville les maisons de la plupart des citoyens, surtout des plus considérables, de même aussi, dans le camp, les aides de camp de Cyrus connaissaient les tentes des chefs et les enseignes de chacun d'eux, si bien que, lorsque Cyrus avait besoin de l'un d'eux, ils n'avaient pas à le chercher, mais couraient chez lui par le chemin le plus court. Parce que chaque nation avait ses quartiers à part, il était beaucoup plus facile de voir où la discipline était bien observée et où les ordres restaient sans exécution. Cyrus pensait qu'avec ces dispositions, si l'ennemi attaquait soit de jour soit de nuit, il tomberait dans son camp comme dans une embuscade.

Pour lui, la tactique ne consistait pas seulement à étendre ou approfondir aisément ses lignes, à mettre une armée en ligne quand elle est en colonnes, à exécuter correctement une contre-marche quand l'ennemi apparaît à droite, à gauche ou sur les derrières. Il estimait qu'il n'est pas moins essentiel de diviser les troupes, quand les circonstances l'exigent, de placer chaque partie dans les positions les plus avantageuses, de presser la marche pour gagner l'ennemi de vitesse. C'étaient toutes ces parties et d'autres semblables qui formaient à ses yeux le talent du tacticien, et il s'occupait de toutes également. Dans les marches, il rangeait toujours ses troupes suivant les conjonctures ; mais dans les campements, les places étaient généralement réglées comme je l'ai dit.

Quand l'armée poursuivant sa marche arriva dans la Médie, Cyrus se détourna pour aller voir Cyaxare. Lorsqu'ils se furent embrassés, la première chose que Cyrus dit à Cyaxare, c'est qu'on avait choisi pour lui à Babylone une maison et une résidence officielle, afin qu'il pût, quand il irait là-bas, descendre chez lui ; ensuite il lui offrit un grand nombre de présents

splendides. Cyaxare les reçut et lui présenta sa fille qui portait une couronne d'or, des bracelets, un collier et la plus belle robe médique que l'on pût voir. Comme la princesse mettait la couronne sur la tête de Cyrus, Cyaxare dit : « C'est ma fille, Cyrus, et je te la donne aussi pour être ta femme. Ton père lui-même avait épousé la fille de mon père, à laquelle tu dois la naissance. C'est l'enfant que tu caressais souvent lorsque, jeune garçon, tu séjournais parmi nous, et, quand on lui demandait avec qui elle se marierait, « avec Cyrus », répondait-elle. Je lui donne pour dot la Médie tout entière, car je n'ai pas d'enfant mâle légitime. » Telles furent ses paroles. Cyrus lui répondit : « Je sens, Cyaxare, tout le prix de l'alliance, de la fille, de la dot ; mais je veux avoir le consentement de mon père et de ma mère pour sanctionner notre accord. » Telle fut la réponse de Cyrus qui n'en envoya pas moins à la princesse tous les présents qu'il crut qui feraient plaisir à elle et à Cyaxare. Après cela, il reprit le chemin de la Perse.

Quand Cyrus, continuant son voyage, arriva sur les frontières de la Perse, il y laissa le gros de son armée et s'avança vers la capitale avec ses amis, amenant avec lui des victimes en nombre suffisant pour que tous les Perses pussent faire un sacrifice et un festin. Il apportait aussi des présents appropriés pour son père, sa mère, ses amis, et d'autres appropriés aussi pour les autorités, les vieillards et tous les hommes, et il offrit à tous les Perses, hommes et femmes, des cadeaux comme ceux que le roi fait encore aujourd'hui, quand il vient en Perse. Ensuite Cambyse rassembla les plus vieux d'entre les Perses et les magistrats les plus considérables ; il convoqua aussi Cyrus et prononça ce discours : « Vous, Perses, et toi, Cyrus, vous avez naturellement toute mon affection ; car je suis votre roi, et, toi, Cyrus, tu es mon fils. Il est donc juste que tout ce que je crois reconnaître d'avantageux pour vous tous, je vous le communique. Car, dans le passé, c'est vous qui avez fait la grandeur de Cyrus, en lui donnant une armée et en le prenant pour chef. Mais, de son côté, Cyrus, à la tête de cette armée, vous a rendus avec l'aide des dieux célèbres dans le monde entier et honorés dans toute l'Asie. Il a enrichi les plus méritants de ceux qui l'ont suivi, et il a fourni aux simples soldats la solde et la nourriture ; enfin en créant un corps de cavalerie nationale, il leur a permis de vaincre aussi en rase campagne. Si donc vous restez à l'avenir dans les mêmes dispositions, vous en retirerez des deux côtés une foule d'avantages. Mais si toi, Cyrus, enflé de tes succès présents, tu veux gouverner les Perses, comme tes autres sujets, en vue de tes intérêts personnels, ou si vous, citoyens, lui enviant sa puissance, vous essayez de le dépouiller de la souveraineté, sachez que vous vous priverez réciproquement de grands biens. Pour éviter ces maux et vous assurer les biens, je suis d'avis, dit-il, que vous fassiez un sacrifice en commun et que, prenant les dieux à témoin, vous conveniez, toi, Cyrus, si quelqu'un envahit la Perse ou entreprend d'en détruire les lois,

de la défendre de toutes tes forces, et vous, Perses, que, si quelqu'un veut dépouiller Cyrus de son autorité et si quelque nation sujette se révolte contre lui, de voler au secours tout à la fois de vous-mêmes et de Cyrus, quoi qu'il vous commande. Tant que je vivrai, je garderai la royauté des Perses ; mais, quand je ne serai plus, elle reviendra évidemment à Cyrus, s'il me survit. Quand il viendra en Perse, la pitié commande que ce soit lui qui sacrifie pour vous les victimes que je sacrifie moi-même aujourd'hui ; quand au contraire il sera absent du pays, vous ferez bien, je crois, de choisir dans notre famille celui qui vous paraîtra le plus digne pour rendre aux dieux le culte qui leur est dû. » Lorsque Cambyse eut fini son discours, Cyrus et les magistrats perses l'approuvèrent, et les engagements qu'ils contractèrent alors en prenant les dieux à témoin, les Perses et le roi les observent encore aujourd'hui. Cela conclu, Cyrus s'en alla.

Quand il fut revenu chez les Mèdes, il épousa, avec l'assentiment de son père et de sa mère, la fille de Cyaxare, dont on vante encore aujourd'hui la grande beauté. Quelques historiens racontent qu'il épousa la soeur de sa mère, mais cette enfant eût été une vieille femme. Le mariage conclu, il partit aussitôt avec sa femme.

CHAPITRE VI

Cyrus envoie des satrapes gouverner les provinces, mais garde sous son autorité directe les garnisons qui y sont établies. Il fait inspecter les satrapies par des commandants d'armée. Il institue un service des postes. Il soumet tous les pays situés entre la Syrie et la mer Erythrée, ainsi que l'Égypte. Ses diverses résidences.

Quand il fut de retour à Babylone, il décida d'envoyer des satrapes aux nations soumises. Néanmoins il ne voulut pas que les commandants des citadelles et les chiliarques des gardes du pays obéissent à un autre qu'à lui-même. Il prenait cette précaution, afin que, si quelque satrape, fier de ses richesses et du nombre de ses sujets, se conduisait en despote et se mettait en tête de refuser l'obéissance, il trouvât aussitôt dans le pays des gens pour s'y opposer. Dans ce dessein, il résolut de convoquer les principaux chefs pour faire connaître à ceux qui partiraient pour les provinces à quelles conditions ils allaient prendre leurs gouvernements. Il pensait qu'ils supporteront ainsi plus facilement cette limitation de leur pouvoir. S'il attendait au contraire qu'ils fussent établis gouverneurs, pour la leur faire connaître, il se disait qu'ils en seraient froissés et s'imagineraient qu'il la leur imposait, parce qu'il se défiait d'eux personnellement. Lorsqu'ils furent rassemblés, il leur tint ce discours : « Mes amis, nous avons dans les États soumis des garnisons et des gouverneurs, que nous y avons laissés au temps de la conquête. En partant je leur avais recommandé de ne se mêler

d'aucune autre affaire que de garder les forteresses. A ceux-là, je ne veux point retirer leur commandement, puisqu'ils ont bien gardé ce qu'ils avaient ordre de garder ; mais j'ai résolu d'envoyer en outre des satrapes pour commander aux habitants, pour lever le tribut et solder les garnisons, et régler les autres dépenses nécessaires. Il me paraît bon aussi que ceux d'entre vous qui restent ici et à qui j'impose la peine de se rendre pour quelque mission chez ces peuples, y aient en propriété des terres et des maisons pour qu'on leur en apporte le tribut ici et que, quand ils iront là-bas, ils puissent loger chez eux. »

Cela dit, il assigna à beaucoup de ses familiers des maisons et des sujets dans les États conquis, et jusqu'à ce jour ces propriétés situées en différentes contrées sont encore dans les mains des descendants de ceux qui les reçurent alors, tandis que les propriétaires habitent auprès du roi. « Mais, reprit Cyrus, il faut choisir, pour les envoyer comme satrapes dans ces pays, des gens qui n'oublient pas d'envoyer ici ce que chaque sol produit de beau et de bon, afin que, même en restant ici, nous ayons part à ce qu'il y a de bon partout ; et de fait, si quelque danger les menace, c'est nous qui aurons à les défendre. » Là-dessus il cessa de parler ; puis, parmi ceux de ses amis qu'il vit disposés à partir aux conditions énoncées, il choisit ceux qui lui paraissaient les plus capables, et il envoya comme satrapes, en Arabie, Mégabyze ; en Cappadoce, Artabatas ; dans la grande Phrygie, Artacamas ; en Lydie et en Ionie, Chrysantas ; en Carie, Adousios, celui-là même que les habitants avaient demandé ; dans la Phrygie qui touche à l'Hellespont et l'Eolide, Pharnouchos. La Cilicie, Cypre, la Paphlagonie ne reçurent point de satrapes perses, parce que les peuples de ces pays l'avaient suivi volontairement à Babylone ; cependant eux aussi durent payer tribut. Cette organisation de Cyrus dure encore aujourd'hui : les garnisons des citadelles relèvent du roi, les chiliarques des gardiens sont nommés par lui et inscrits sur ses états.

Il recommanda à tous les satrapes qu'il envoyait de l'imiter en tout ce qu'ils lui voyaient faire, d'abord de former avec les Perses et les alliés qui le suivraient des cavaliers et des conducteurs de chars, de contraindre tous ceux qui auraient reçu des terres et des palais à venir à leurs portes, d'observer la tempérance et de se mettre à la disposition du satrape, s'il avait besoin d'eux, d'élever les enfants qui leur naîtraient, aux portes du palais, comme cela se pratiquait à sa cour. Le satrape devait aussi conduire à la chasse ceux qui fréquentaient ses portes, et s'entraîner, lui et les siens, aux exercices de la guerre. « Celui d'entre vous, ajouta Cyrus, qui, relativement à ses facultés, montrera le plus grand nombre de chars et la cavalerie la plus nombreuse et la meilleure, celui-là, je l'honorerai comme un excellent allié et comme un ferme soutien de l'empire des Perses et de moi-même. Que chez vous, comme chez moi, les places d'honneur soient

réservées aux plus méritants ; que votre table, comme la mienne, nourrisse d'abord vos serviteurs et qu'ensuite elle soit suffisamment garnie pour en distraire de quoi donner à vos amis et pour honorer chaque jour ceux qui font quelque belle action. Ayez aussi des parcs et nourrissez-y des bêtes fauves. Vous-mêmes, ne vous faites jamais servir à manger sans avoir travaillé et ne donnez point de fourrage à vos chevaux avant de les avoir exercés. Car je ne saurais à moi tout seul, avec une force purement humaine, conserver vos biens à vous tous ; mais comme il faut que je sois vaillant et que j'aie des compagnons vaillants pour venir à votre secours, vous devez vous-mêmes être vaillants et avoir des compagnons vaillants pour venir à mon aide. Il y a encore une chose que je voudrais vous faire remarquer, c'est qu'aucune des choses que je vous recommande, je ne la prescris aux esclaves ; et ce que je prétends vous faire faire, j'essaie de le faire moi-même. Et comme je vous exhorte à m'imiter, apprenez, vous aussi, à ceux qui commandent sous vous à vous imiter aussi. »

Les règlements que Cyrus établit alors sont encore observés aujourd'hui : les garnisons relevant de l'autorité royale sont toujours tenues de la même manière, les portes de tous les gouverneurs sont fréquentées de même, toutes les maisons, grandes et petites, sont administrées de même ; tous les chefs réservent les places d'honneur aux plus dignes de leurs hôtes ; les voyages officiels sont partout organisés de la même façon, et partout les affaires sont concentrées entre les mains d'un petit nombre de chefs. Après avoir déterminé le devoir de chacun et leur avoir confié une armée, Cyrus congédia ses satrapes, en les avertissant de se tenir prêts à entrer en campagne l'année suivante et pour la revue des hommes, des armes, des chevaux et des chars.

Nous avons noté encore un usage établi, dit-on, par Cyrus, et qui dure encore aujourd'hui. Tous les ans, un envoyé du roi fait le tour des provinces avec une armée. Si quelque satrape a besoin de secours, il lui prête main-forte ; s'il se conduit en despote, il le ramène à la modération ; s'il néglige de faire payer les tributs, de veiller à la sûreté des habitants et à la culture des terres, ou s'il manque à quelque autre devoir, l'envoyé porte remède à tout cela, ou, s'il ne le peut, il en fait un rapport au roi. Une fois instruit, le roi décide de la punition du délinquant. D'ordinaire les inspecteurs sont choisis parmi ceux dont on dit : « Le fils du roi, le frère du roi, l'oeil du roi est venu. » Parfois ils ne vont pas jusqu'à destination, chacun d'eux retournant sur ses pas, s'il plaît au roi de les contremander.

Nous connaissons encore une autre invention de Cyrus, appropriée à la grandeur de son empire, et grâce à laquelle il était promptement informé de ce qui se passait même dans les contrées les plus lointaines. S'étant rendu compte de la distance qu'un cheval monté peut parcourir en un jour sans

être excédé, il fit construire des écuries écartées de ce même intervalle, y mit des chevaux et des gens chargés de les soigner, et plaça dans chaque relais un homme capable de recevoir et de transmettre les lettres qui arrivaient, de recueillir les hommes et les chevaux fatigués, et d'en envoyer d'autres tout frais. On dit que parfois même ces transports ne s'arrêtent point la nuit et qu'à un messenger de jour succède un messenger de nuit. On prétend qu'avec cette manière de voyager on va plus vite que les grues. Si cela est exagéré, il est du moins indéniable que de toutes les manières de voyager sur terre, celle-là est la plus rapide. Or il est bon d'apprendre les nouvelles le plus vite possible, pour prendre les mesures les plus rapides possible.

Quand l'année fut écoulee, Cyrus rassembla son armée à Babylone. On dit qu'il avait cent vingt mille cavaliers, deux mille chars à faux et six cent mille fantassins. Lorsque ses préparatifs furent terminés, il entreprit cette expédition où l'on prétend qu'il soumit toutes les nations qui habitent entre les frontières de la Syrie et l'Océan Indien. Après cela, il porta, dit-on, son armée en Égypte et soumit le pays. Dès lors son empire eut pour bornes, au levant l'Océan Indien, au nord le PontEuxin, au couchant Cypre et l'Égypte⁸⁴, au midi l'Ethiopie, régions dont les extrémités sont presque inhabitables soit à cause de la chaleur, soit à cause du froid, soit à cause des inondations, soit à cause de la sécheresse. Cyrus établit son séjour au centre de ces différents pays ; il passait les sept mois d'hiver à Babylone, où le climat est chaud, les trois mois de printemps à Suse, et deux mois à Ecbatane, au fort de l'été, ce qui a fait dire qu'il passait sa vie dans la chaleur tempérée d'un éternel printemps.

Et ses sujets lui étaient si dévoués que chaque nation croyait se faire tort, si elle ne lui envoyait ce que le pays produisait, nourrissait, fabriquait de beau. Chaque ville aussi, chaque particulier pensait devenir riche en faisant à Cyrus quelque cadeau qui lui fût agréable. Cyrus, en effet, après avoir reçu d'eux ce dont ils avaient en abondance, leur envoyait en échange ce qu'il savait qui leur manquait.

CHAPITRE VII

Un songe avertit Cyrus de sa mort prochaine. Il laisse le trône à Cambyse, l'aîné de ses deux fils et leur recommande la concorde. Discours sur l'immortalité de l'âme. Mort de Cyrus.

Après avoir passé sa vie dans ces occupations, Cyrus, devenu très vieux, se rendit en Perse pour la septième fois depuis qu'il avait pris l'empire. On conçoit que son père et sa mère étaient morts depuis longtemps. Il fit les

⁸⁴ L'Égypte fut conquise, non par Cyrus, mais par Cambyse, son successeur.

sacrifices accoutumés, conduisit le choeur des Perses, suivant l'usage de son pays, et distribua des présents à tout le monde, comme il en avait l'habitude. Puis s'étant couché dans son palais, il eut le songe que voici il lui sembla qu'un être supérieur à l'homme s'approchait de lui et lui disait : « Tiens-toi prêt, Cyrus ; car tu vas partir chez les dieux. » La vue de ce songe l'éveilla, et il crut deviner que sa fin approchait. Aussi prit-il sans tarder des victimes qu'il sacrifia à Zeus, dieu de ses pères, au Soleil et aux autres dieux, sur les hauteurs, suivant la coutume perse, et il fit cette prière : « Zeus, dieu de mes pères, et toi, Soleil, et vous tous, dieux, recevez ces sacrifices en remerciement de tant de belles actions accomplies grâce à vous, qui m'avez indiqué, soit dans les entrailles des victimes, soit par des signes célestes, soit par des augures, soit par des voix, ce que je devais faire ou éviter. Je vous remercie aussi du fond du coeur de n'avoir jamais méconnu votre assistance et de n'avoir pas oublié dans mes prospérités que j'étais homme. Je vous prie d'accorder maintenant le bonheur à mes enfants, à ma femme, à mes amis, à ma patrie, et de m'accorder à moi une fin digne de la vie que vous m'avez donnée. »

Le sacrifice accompli, Cyrus rentra chez lui crut qu'il aurait du plaisir à se reposer et se coucha. Quand l'heure fut venue, les serviteurs préposés au bain s'approchèrent pour l'inviter à se baigner ; il leur répondit qu'il était bien dans son lit. L'heure du dîner étant arrivée, ceux qui étaient chargés de sa table le servirent ; mais son estomac refusait les aliments, il lui sembla qu'il avait soif et il but avec plaisir. Le lendemain et le surlendemain se trouvant dans le même état, il fit appeler ses enfants, qui justement l'avaient accompagné et se trouvaient en Perse ; il appela aussi ses amis et les magistrats perses, et, les voyant tous réunis, il leur tint ce discours : « Mes enfants, et vous tous, mes amis ici présents, me voici maintenant arrivé au terme de mes jours : je le reconnais à des signes évidents. Quand je ne serai plus, regardez-moi comme un homme heureux et que ce sentiment se montre dans vos actions comme dans vos discours. Enfant, je crois avoir cueilli tous les fruits qu'on apprécie à cet âge ; jeune homme, ceux de l'adolescence, et, homme fait, ceux de l'âge mûr. Avec le temps qui s'avancait, j'ai cru voir mes forces augmenter sans cesse, en sorte que je ne me suis jamais encore aperçu que ma vieillesse fût plus faible que ma jeunesse, et je ne sache pas avoir entrepris ou désiré quelque chose qui ait déçu mon espérance. J'ai vu mes amis heureux par mes bienfaits, mes ennemis asservis par mes mains. Ma patrie n'était qu'une modeste province de l'Asie ; je la laisse à présent honorée entre toutes. De toutes les conquêtes que j'ai faites, il n'en est point que je n'aie conservée. Mais, bien que dans le passé j'aie vu réaliser tous mes vœux, j'ai toujours craint de voir, d'apprendre ou de souffrir dans l'avenir quelque événement fâcheux, et cette crainte m'a empêché de m'abandonner sans réserve à l'orgueil ou à

la joie immodérée. Mais à présent que je vais mourir, je vous laisse en vie, vous, mes enfants que les dieux m'ont donnés, je laisse ma patrie et mes amis heureux. Dès lors n'est-il pas juste que j'aie dans la postérité la réputation d'un homme heureux ?

« Il faut aussi que je déclare clairement à qui je laisse la royauté, pour vous éviter les ennuis d'une contestation. Je vous aime tous deux, mes fils, avec une égale tendresse ; mais la préséance au conseil et la direction à donner pour toutes les mesures utiles à prendre appartiennent au premier né, qui est naturellement plus expérimenté. J'ai été élevé par cette patrie qui est la mienne et la vôtre à céder, non seulement aux frères, mais aux citoyens plus âgés le pas, le siège et la parole ; et vous, mes enfants, je vous ai élevés aussi dès l'enfance à honorer les vieillards et à vous faire honorer de ceux qui sont plus jeunes que vous : ce sont des maximes anciennes et conformes à l'usage et à la loi que je vous rappelle ; recevez-les donc comme telles. Et toi, Cambyse, prends la royauté : les dieux te la défèrent, et moi aussi, autant qu'il est en mon pouvoir. A toi, Tanaoxarès⁸⁵, je te donne la satrapie de la Médie, de l'Arménie, et j'y ajoute celle des Cadusiens. En te donnant cela, je laisse à ton aîné un empire plus grand et le titre de roi, mais à toi, un bonheur moins troublé ; car je ne vois pas ce qui pourra te manquer de la félicité humaine ; tout ce qui paraît donner de la joie aux hommes, tu l'auras à ta disposition. L'amour des entreprises difficiles, la multiplicité des soucis, l'impossibilité de goûter le repos sous l'aiguillon qui le pousse à rivaliser avec mes actions, les embûches à dresser ou à éviter, voilà nécessairement le partage de celui qui règne plutôt que le tien ; ce sont là, sache-le, autant d'obstacles au bonheur.

« Tu sais toi-même, Cambyse, que ce n'est pas ce sceptre d'or qui conserve le trône, et que les amis fidèles sont le sceptre le plus véritable et le plus sûr pour les rois. Mais ne t'imagines pas que les hommes sont naturellement fidèles ; autrement les mêmes personnes se montreraient fidèles à tous indistinctement, comme les autres sentiments naturels sont les mêmes pour tout le monde. Mais chacun doit se faire des amis fidèles, et on ne les acquiert point par la force, mais par la bienfaisance. Si donc tu cherches à gagner des auxiliaires pour garder ta royauté, commence, avant tout autre, par ceux qui sont de ton sang. Si nos concitoyens sont plus près de nous que des étrangers et nos commensaux que ceux qui vivent sous un autre toit, comment ceux qui sont nés de la même semence, qui ont été nourris par la même mère, qui ont grandi dans la même maison, qui sont chéris des mêmes parents, qui donnent le nom de mère à la même femme, le nom de

⁸⁵ Cf. Ctésias, 8 : « Cyrus sur le point de mourir laissa la royauté à Cambyse, le premier né de ses fils. Quant au cadet, Tanyoxarkès, il le fit roi de la Bactriane, de la Chorasmie, de la Parthie et de la Carmanie. » Hérodote, III, 30 et 65, l'appelle Smerdis et Eschyle, *Perses*, 771, Merdis.

père au même homme, ne seraient-ils pas les plus étroitement unis de tous ? Ne laissez donc pas sans effet ces précieux sentiments par lesquels les dieux engagent les frères à s'unir ; mais sur ces fondements élevez tout de suite d'autres oeuvres d'amour, et votre amitié sera telle que personne ne pourra la surpasser. C'est travailler pour soi que de veiller aux intérêts de son frère. A quel autre la grandeur d'un frère fera-t-elle plus d'honneur qu'à un frère ? A quel autre la puissance d'un homme vaudra-t-elle autant d'hommages qu'à un frère ? Qui craindra-t-on plus d'offenser que celui dont le frère est puissant ? Que personne donc ne soit plus prompt que toi, Tanaoxarès, à obéir à ton frère et plus empressé à le secourir ; car personne n'est plus intéressé que toi à sa prospérité ou aux dangers qui le menacent. Réfléchis aussi à ceci : de qui pourrais-tu espérer plus de reconnaissance pour tes services que de la part de ton frère ? Quel allié plus solide peux-tu gagner en échange des secours que tu portes ? Est-il quelqu'un qu'il soit plus honteux de ne pas aimer qu'un frère ? Est-il quelqu'un au monde qu'il soit plus beau d'honorer qu'un frère ? Ton frère est le seul, Cambyse, qui puisse occuper le premier rang près de son frère sans être en butte à l'envie.

« Au nom des dieux de nos ancêtres, mes enfants, ayez des égards l'un pour l'autre, si vous avez quelque souci de me plaire. Car sans doute vous n'êtes pas sûrs que je ne serai plus rien, quand j'aurai terminé cette existence humaine. Jusqu'à présent non plus vous n'avez pas vu mon âme, mais à ses opérations vous reconnaissiez qu'elle existait. N'avez-vous pas remarqué quelle terreur les âmes de leurs victimes innocentes impriment au coeur des assassins et quelles déités vengeresses elles envoient sur les traces des scélérats ? Et croyez-vous que le culte des morts se perpétuerait, si leurs âmes étaient destituées de toute puissance ? Pour moi, mes enfants, je n'ai jamais pu me persuader que l'âme, qui vit, tant qu'elle est dans un corps mortel, s'éteigne lorsqu'elle en est sortie⁸⁶ ; car je vois que c'est elle qui vivifie les corps périssables, tant qu'elle habite en eux. Et que l'âme perde le sentiment, au moment où elle se sépare du corps qui est insensible, cela non plus je ne puis le croire. C'est au contraire quand il s'est séparé du corps, que l'esprit, pur et sans mélange, a naturellement le plus d'intelligence. Quand le corps de l'homme se dissout, on voit chaque partie se rejoindre aux éléments de même nature, à l'exception de l'âme : seule, présente ou absente, elle échappe aux regards.

« Songez, poursuivit-il, qu'il n'y a rien dans la nature humaine qui se rapproche plus de la mort que le sommeil. Or c'est certainement dans le sommeil que l'âme révèle le mieux son caractère divin ; c'est alors qu'elle

⁸⁶ Ces idées sur l'immortalité de l'âme que Xénophon met dans la bouche de Cyrus sont comme un écho des conversations de Socrate avec ses disciples, et rappellent certains passages de *l'Apologie* et du *Phédon* de Platon.

prévoit l'avenir, sans doute parce que c'est alors qu'elle est le mieux libérée du corps. Si donc il en est ainsi, comme je le crois, et que l'âme abandonne le corps, faites, par respect pour mon âme, ce que je vous demande. S'il n'en est pas ainsi, et si l'âme, restant dans le corps, périt avec lui, craignez du moins les dieux qui sont éternels, qui voient tout, qui peuvent tout, qui maintiennent dans l'univers cet ordre inaltérable, impérissable, infaillible, dont la beauté et la grandeur défient toute description, et ne faites jamais une action, n'ayez jamais une pensée qui blesse la piété ou la justice. Après les dieux, révérez aussi le genre humain tout entier qui se perpétue en générations successives ; car les dieux ne vous cachent point dans l'ombre, mais vos actes doivent vivre toujours sous les yeux des hommes. S'ils paraissent purs et conformes à la justice, ils vous rendront puissants parmi les hommes ; mais si vous cherchez à vous nuire l'un à l'autre, vous perdrez la confiance des hommes, car personne ne pourrait plus, avec la meilleure volonté du monde, avoir confiance en vous, si l'on vous voyait maltraiter celui qui a le plus de droit à votre affection.

« Si je vous ai bien convaincus de ce que vous devez être l'un pour l'autre, mes recommandations doivent vous suffire ; sinon, consultez l'histoire du passé : c'est la meilleure des écoles. Vous y verrez la plupart des parents dévoués à leurs enfants, la plupart des frères à leurs frères, mais vous en verrez pourtant qui ont fait tout le contraire. Prenez pour modèles ceux d'entre eux qui vous paraîtront s'être le mieux trouvés de leur conduite, et vous ne vous tromperez pas. Mais j'en ai dit assez peut-être à ce sujet.

« Pour mon corps, ô mes fils, quand je ne serai plus, ne le mettez ni dans l'or ni dans l'argent, ni dans quelque autre matière que ce soit ; rendez-le à la terre au plus vite. Que peut-on en effet désirer de mieux que de se mêler à la terre qui fait pousser et nourrit tout ce qu'il y a de beau, tout ce qu'il y a de bon ? J'ai toujours en toutes circonstances aimé les hommes, et à présent encore il me semble que j'aurai du plaisir à m'associer à la bienfaitrice des hommes. Mais il me semble, ajouta-t-il, que déjà mon âme s'échappe par les parties de mon corps par où, je crois, elle commence toujours à se retirer. Si donc quelqu'un de vous veut toucher ma main ou regarder mes yeux, pendant que je suis encore en vie, qu'il s'approche. Quand je me serai voilé, je vous en prie, mes enfants, que mon corps ne soit vu de personne, pas même de vous. Seulement appelez tous les Perses et les alliés à mon tombeau, pour qu'ils me félicitent d'être désormais en sûreté, hors d'état de souffrir aucun mal, soit que j'aie rejoint la divinité, soit que je sois réduit au néant. Que tous ceux qui s'y rendront s'en retournent après avoir reçu les dons qu'on a coutume de distribuer aux funérailles d'un homme heureux. Et souvenez-vous, ajouta-t-il, de ce dernier conseil : c'est en faisant du bien à vos amis que vous pourrez punir vos ennemis. Adieu, mes chers fils ; dites adieu à votre mère en mon nom, et vous ; tous, mes

amis présents ou absents, adieu. » Ayant ainsi parlé, il présenta la main à tous ceux qui l'entouraient, se voila et expira.

CHAPITRE VIII⁸⁷

Epilogue. Décadence générale de l'empire perse.

Que le royaume de Cyrus ait été le plus florissant et le plus étendu de ceux de l'Asie, c'est ce dont il témoigne par lui-même. Car il était borné à l'est par l'Océan Indien, au nord par le Pont-Euxin, à l'Ouest par Cypre et l'Égypte, au sud par l'Éthiopie et, si grand qu'il fût, il était gouverné par la seule volonté de Cyrus. Cyrus avait pour ses sujets autant de considération et de soins que pour ses enfants, et ses sujets le vénéraient comme un père. Mais à peine eut-il fermé les yeux que la discorde divisa ses fils⁸⁸ et que les villes et les nations firent défection, et ce fut une décadence générale.

Je vais justifier ce que j'avance, en commençant par la religion. Je sais qu'auparavant, si le roi et les grands avaient donné leur parole, fût-ce à des gens qui avaient commis les plus grands crimes, ils la tenaient, et, s'ils avaient donné leur main droite, ils confirmaient cet engagement. S'ils n'avaient pas été loyaux et n'en avaient pas eu la réputation, personne n'aurait eu confiance en eux, pas plus qu'on n'a confiance en leur parole à présent que l'on a reconnu leur impiété, et naguère les généraux qui montèrent en Asie avec Cyrus se seraient méfiés d'eux⁸⁹. C'est parce qu'ils se fièrent à leur ancienne réputation qu'ils se mirent entre leurs mains et, que, conduits devant le roi, ils eurent la tête tranchée ; beaucoup de barbares qui avaient pris part à l'expédition, trompés par diverses promesses, périrent aussi.

Voici encore un point où ils ont beaucoup dégénéré. Auparavant ceux qui avaient risqué leur vie pour le roi, ou qui lui avaient soumis une ville ou un peuple, ou qui avaient accompli quelque belle ou bonne action, étaient ceux qu'on honorait ; mais à présent ceux qui font comme Mithridate, qui livra son père Ariobarzane⁹⁰, ou comme Rhéomitès⁹¹, qui laissa sa femme, ses enfants et les enfants de ses amis en otages au roi d'Égypte, et viola les serments les plus solennels, pourvu qu'ils paraissent servir les intérêts du

⁸⁷ Sur l'authenticité de ce chapitre, voyez la Notice.

⁸⁸ Cambyse fit mettre à mort son frère. Sur ce point Hérodote, Ctésias et Platon sont d'accord.

⁸⁹ Allusion aux généraux grecs qui, après la bataille de Cunaxa et la mort de Cyrus le Jeune, furent appelés à une entrevue par Tissapherne et traîtreusement mis à mort.

⁹⁰ Ariobarzane, satrape d'Ionie, de Lydie et de Phrygie, sous Artaxerxès Mnémon, avait fait défection avec plusieurs autres satrapes. Quand il tomba aux mains du roi, il fut mis en croix. Son fils est le même qui tua traîtreusement Datame (Népos, *Datame*, 10).

⁹¹ Rhéomitès fut envoyé par Ariobarzane et ses alliés à Tachos, roi d'Égypte, pour obtenir son assistance. Rhéomitès lui ayant laissé en otages sa femme, ses enfants et les fils de plusieurs des satrapes révoltés, obtint de Tachos des vaisseaux et de l'argent. Il repassa au parti du roi, sans s'inquiéter des otages qu'il avait donnés et lui livra plusieurs des révoltés qu'il avait invités chez lui et retenus prisonniers. Ces événements se placent, d'après Diodore, en 362 et 361 av. J.-C.

roi, ce sont ceux-là qu'on honore des plus hautes récompenses. En voyant de pareils faits, tous les habitants de l'Asie se sont laissé entraîner à l'impiété et à l'injustice ; car tels sont les chefs, tels deviennent généralement les subordonnés, et c'est ainsi que l'immoralité est chez eux pire qu'elle n'était autrefois.

En matière d'argent, voici en quoi ils sont devenus plus malhonnêtes. Ce ne sont plus seulement les gens chargés de crimes, mais les innocents mêmes qu'on arrête et qu'on force, contre toute justice, à payer des amendes, en sorte que ceux qui passent pour avoir de grands biens ne craignent pas moins que ceux qui ont commis de grands délits. Tout comme les criminels, les riches évitent de se mettre entre les mains des puissants, et ils n'osent même pas se joindre à l'armée royale. Aussi quiconque leur fait la guerre peut courir leur pays, comme il veut, sans avoir à combattre, juste punition de leur impiété envers les dieux et de leur injustice envers les hommes. C'est ainsi que leur moralité est entièrement gâtée aujourd'hui.

Ils ne s'occupent pas non plus, comme jadis, d'exercer leur corps : je vais le montrer. C'était une règle chez eux de ne point cracher ni se moucher. Il est évident que ce n'était pas pour ménager les humeurs qui sont dans le corps qu'ils avaient établi cette règle ; leur dessein était de le fortifier par le travail et la sueur. Maintenant l'usage de ne pas cracher et de ne pas se moucher existe encore, mais le travail qui éliminait les humeurs n'est plus pratiqué nulle part. De même c'était une règle auparavant de ne faire qu'un repas par jour⁹², afin de pouvoir consacrer la journée tout entière aux affaires et à un travail prolongé. A présent on continue à ne faire qu'un repas par jour, mais on commence à manger à l'heure de ceux qui déjeunent le plus matin et l'on ne cesse de manger et de boire jusqu'à l'heure où ceux qui se couchent le plus tard finissent de dîner.

L'usage leur défendait d'apporter des pots de chambre dans les banquets, évidemment parce qu'on pensait que si l'on ne buvait pas avec excès, le corps et l'esprit risquaient moins de chanceler. A présent la défense dure encore ; mais ils boivent tellement qu'au lieu d'apporter des pots de chambre, c'est eux qu'on emporte, quand ils ne peuvent plus se tenir debout pour sortir.

Il était encore dans les usages du pays de ne point manger ni boire pendant une marche et de ne point satisfaire publiquement aucun des besoins que provoquent le boire et le manger. A présent on s'abstient encore de tout cela ; mais les marches sont si courtes qu'on ne saurait même s'étonner qu'ils résistent aux besoins de la nature.

⁹² Les Perses ne faisaient qu'un repas : ils ne déjeunaient pas (Hérodote, 7, 120). S'il est souvent question du déjeuner dans la Cyropédie, c'est que Xénophon suit l'usage des Grecs, non des Perses.

Auparavant, on allait si souvent à la chasse que cet exercice suffisait pour tenir en haleine les hommes et les chevaux ; mais quand le roi Artaxerxès⁹³ et les siens furent gagnés par l'ivrognerie, ils ne sortirent plus et n'emmenèrent plus aussi souvent les autres à la chasse. Et si quelques-uns, épris d'exercice, allaient chasser fréquemment avec leurs cavaliers, les courtisans ne cachaient pas leur jalousie et leur en voulaient d'être meilleurs qu'eux.

On continue encore à élever les enfants aux portes du palais ; mais on a cessé de leur apprendre et de les exercer à monter à cheval, parce qu'ils n'ont plus l'occasion de faire briller leur adresse. Autrefois les enfants écoutaient là juger les procès selon les règles de la justice et ils croyaient ainsi apprendre la justice ; sur ce point encore, c'est l'inverse qu'on pratique : car ils ne voient que trop clairement que la victoire demeure à la partie qui donne le plus. Auparavant on apprenait aussi aux enfants la propriété des plantes, afin de s'en servir ou de s'en abs tenir, selon qu'elles sont salutaires ou nuisibles. Aujour d'hui il semble qu'ils n'apprennent à les distinguer que pour faire le plus de mal possible ; en tout cas il n'y a pas de pays où le poison cause autant de morts ou de victimes. Ils sont aussi beaucoup plus efféminés aujourd'hui qu'au temps de Cyrus. En ce temps-là en effet, l'éducation et la tempérance des Perses étaient encore en usage, quoiqu'ils eussent déjà pris la robe et le luxe des Mèdes ; mais maintenant on laisse éteindre les mâles vertus des Perses et l'on conserve la mollesse des Mèdes. Je veux donner quelques preuves aussi de leur relâchement. Tout d'abord il ne leur suffit plus de coucher sur des coussins moelleux ; mais ils placent les pieds de leurs lits sur des tapis qui, obéissant au poids, empêchent de sentir la résistance du plancher. Pour la pâtisserie, ils n'ont rien abandonné des inventions d'autrefois, mais ils imaginent toujours quelque chose de nouveau ; et il en est de même pour les ragoûts ; ils ont même des inventeurs⁹⁴ à gages dans les deux genres. En hiver, il ne leur suffit plus de se couvrir la tête, le corps et les pieds, mais ils ont encore des moufles fourrées aux mains et des gants. En été, ils ne se contentent plus de l'ombre des arbres et des rochers, mais, même sous ces abris, ils ont près d'eux des gens qui leur procurent une ombre artificielle⁹⁵. Ils sont fiers de posséder le plus grand nombre possible de coupes ; mais qu'ils se les soient procurées par des moyens visiblement malhonnêtes, ils n'en rougissent aucunement : tant se sont développées chez eux l'injustice et la cupidité ! C'était jadis une coutume nationale de ne jamais paraître à pied

⁹³ Artaxerxès, Mnémon, Hérodote, I, 133, et Héraclide de Cymé chez Athénée, 4, p. 145 attestent aussi qu'après Cyrus les Perses s'adonnèrent à l'ivrognerie.

⁹⁴ Athénée, XII, 545, dit qu'il y a chez les Perses des prix proposés à ceux qui peuvent inventer un plaisir nouveau. Cf. Cic., *Tusc.*, 5, 7. *Xerxes praemium proposuit qui invenisset novam voluptatem.*

⁹⁵ Ils se procurent une ombre artificielle au moyen d'ombrelles. En Grèce, les femmes seules avaient des ombrelles.

dans les chemins, coutume dont le seul but était de former les meilleurs cavaliers possible. Mais maintenant ils ont plus de couvertures sur leurs chevaux que sur leurs lits ; car ils se préoccupent moins d'être solides à cheval que d'être mollement assis.

Relativement à la guerre, ne faut-il pas s'attendre qu'ils soient tout à fait inférieurs à ce qu'ils étaient jadis ? Au temps passé, l'usage du pays voulait que ceux qui possédaient la terre en tirassent des cavaliers qui les suivaient à la guerre, tandis que les hommes qui gardaient les frontières touchaient une solde. Maintenant portiers, boulangers, cuisiniers, échansons, baigneurs, valets chargés de servir et de desservir, de mettre les maîtres au lit, de les réveiller, valets de chambre qui teignent les yeux, fardent le visage et s'occupent de tous les soins de la toilette, voilà quels sont les gens dont les grands font des cavaliers pour en toucher la solde. Ces recrues forment bien une armée, mais une armée pour la montre, et sans aucune utilité pour la guerre. Il est un fait qui le prouve c'est que leurs ennemis circulent plus facilement dans leur pays que leurs amis.

Cyrus avait aboli l'usage des escarmouches, avait armé de cuirasses les hommes et les chevaux et avait donné à chaque homme un javelot pour engager le combat de près. A présent il n'y a plus ni escarmouche, ni corps à corps. L'infanterie a bien encore des boucliers d'osier, des épées courtes et des haches, pour combattre comme au temps de Cyrus ; mais elle non plus n'a pas le courage d'en venir aux mains. Les chars à faux non plus ne sont plus employés à l'usage pour lequel Cyrus les avait fait construire. En comblant d'honneurs les cochers et en attirant sur eux l'admiration, il en avait fait des braves prêts à se jeter au milieu des hoplites. Les Perses d'à présent ne connaissent même pas ceux qui sont sur les chars et ils s'imaginent tirer les mêmes services de ceux qui sont inexpérimentés que de ceux qui sont exercés. Ces cochers poussent bien leurs chevaux en avant, mais avant de joindre l'ennemi, les uns tombent sans le vouloir, les autres sautent à bas de leur char, de sorte que les attelages privés de conducteurs font souvent plus de mal aux amis qu'aux ennemis. Au reste, les Perses, sachant eux mêmes où ils en sont en ce qui regarde la guerre, se résignent à leur infériorité, et aucun d'eux ne se met plus en guerre sans avoir des Grecs avec lui, soit qu'il se batte avec ses compatriotes⁹⁶, soit qu'il se défende contre les Grecs⁹⁷ ; car ils ont pour principe de ne jamais faire la guerre aux Grecs sans avoir des auxiliaires grecs. Je crois avoir rempli l'objet que je m'étais proposé ; car je prétends avoir montré que les Perses et les peuples placés sous leur dépendance ont moins de respect pour les dieux, moins de piété envers leurs parents, moins d'équité les uns envers les

⁹⁶ Par exemple (*Anabase*, I, 4, 3), les mercenaires grecs du satrape Abrocomas qui passent à Cyrus le Jeune.

⁹⁷ C'est ainsi que Tissapherne et Pharnabaze opposèrent des mercenaires grecs au général spartiate Derkyildas (*Hell*, III, 2,15).

autres, moins de bravoure à la guerre qu'ils n'en avaient auparavant. Si quelqu'un est d'un avis contraire au mien, il n'a qu'à examiner leur conduite il verra qu'elle témoigne en faveur de mes assertions.